

PARTIE III

Se Brûler les ailes

Chapitre 33

Trois jours de voyage. Deux nuits à dormir dans la zone internationale des aéroports de Lisbonne d'abord, puis de celui de Madrid. Dix-huit heures de vols au total, contre vingt-neuf heures à attendre, environ dix heures de vrai sommeil. Ajoutez à cela, quatre plateaux repas froids, deux petits déjeuner avant d'embarquer, une douche, une longue sieste à l'ombre d'un arbre au parc El Retiro à Madrid, une glace et une paella, un sacré mal de dos, des courbatures dans les jambes, et des cernes à se prendre les pieds dedans...

Voilà à peu près dans quel état nous arrivions à Rio, à 11h55 précisément, il faisait vingt-deux degrés, et le ciel était couvert. Nous avons beaucoup réfléchi à ce séjour au Brésil, et notre emploi du temps était minuté. Nous avons choisi de monter vers le Nord, à Belem, une ville aux portes de la forêt amazonienne, et de là, choisir une compagnie qui nous ferait remonter l'Amazone en bateau, jusqu'à Manaus, une ville au coeur de la jungle. Le voyage nous prendrait cinq jours, mais d'après notre guide, il en valait vraiment la peine! C'était exactement ce que je voulais. Cependant, on ne pouvait pas passer à côté de Rio de Janeiro sans s'y promener au moins quelques heures.

A peine avons nous posé le pied dans l'aéroport, que nous allions déjà acheter un billet, le plus tard possible pour Belem. A vrai dire, on commençait à avoir des boutons rien que d'imaginer remonter encore pour 3h43 dans un avion. Le trajet était loin d'être fini, nous devons encore prendre un bus, qui nous emmenait au centre ville en trente minutes, de là marcher jusqu'à l'Aéroport Santos Dumont, où épuisés nous consignons nos bagages, le temps de visiter la ville... Il était juste treize heures.

Avant même d'entamer quoi que ce soit, nous trouvions deux places assises où nous nous affalions, et Tito m'avoua:

« Je n'ai jamais eu aussi peu envie de faire quoi que se soit...

- C'est la même! Je veux un lit, être allongée entièrement... Je veux me laver, me changer... Me sentir bien dans ma peau!

- J'ai l'impression que mon corps est complètement rouillé, j'ai mal partout, j'ai besoin d'un massage d'urgence...

- Tu ne perds pas le nord toi! Lui lançai-je avec un petit sourire.

- Si je t'en fais un, tu m'en feras un, s'il te plaît! Me supplia-t-il. Rien de pervers là

dessous! C'est médical, je souffre! Exagéra-t-il.

- Mouais... Je n'ai jamais massé personne, alors à tes risques et périls mon vieux!

- Oh un massage..... bava-t-il en prenant sûrement ma réponse pour un oui.

- Oui, mais en attendant l'horloge tourne, et on va gâcher notre seule journée dans cette ville magique!

- Au diable cette foutue horloge! S'agaça Tito. Elle nous fait chier depuis trois jours. On avance, on recule, on attends... Je veux qu'on bannisse les mots montre, temps, fuseaux horaires, heures, horloge, tout ça!

- Comme tu voudras... mais voilà ce que je te propose ; la statue de Jésus...

- Hein?! Mais t'es tarée! Me coupa-t-il. C'est hyper haut, et c'est loin, on y arrivera jamais...

- Mais si... allez Tito, l'encourageai-je. On fait ça, et puis on revient pour finir sur la plage de Copacabana, et on rentre! C'est tout ce qu'on fera, ça te va?

- Mouais, ça me va... Mais on prend les transports pour se déplacer d'un point à l'autre!

- C'est pas moi qui dirait le contraire... »

Il me rappelait vaguement Christophe quand il faisait son caprice, mais au moins il ne boudait pas. Notre voyage avait été long, et nous avons passé soixante-douze heures à nous deviner plus qu'à nous parler. On était trop préoccupés et trop épuisés pour trouver des sujets de discussions, pour avoir envie de faire la conversation. Mais malgré cela, cet étrange voyage sur le globe avait facilité notre contact, on commençait à se connaître, à savoir les habitudes que l'autre avait, ce qu'il aimait ou qu'il n'aimait pas. Quand on s'endormait, dans l'avion où les halls, on s'emboîtait je ne sais de quelle façon, pour se tenir chaud, pour que ce soit plus confortable... Les gens devaient vraiment nous prendre pour un couple. Mais c'était peut être un peu ça? Un duo plutôt, mais qui me plaisait quand même.

Tito pour une fois, n'était absolument pas motivé, il marmonnait sans cesse qu'il était fatigué, mais nous n'avions pas trop à marcher, ce qui me rendait moins coupable du coup. Je tentai de le motiver en lui rappelant que nous allions grimper sur le Corcovado, un lieu qui avait touché tous les gens qui y étaient aller, au point de déclarer le Jésus rédempteur qui le surplombe, une des nouvelles merveilles du monde. Nous étions descendus au métro le plus proche du funiculaire, qui était le seul moyen d'accéder au sommet. Il s'agissait d'un petit train à deux wagons rouges, qui parcourait toute la forêt,

et qui nous assurait vingt minutes de dépaysement absolu. Tito avait beau être épuisé, il concéda que cette excursion était très agréable. Alors que je regardais la densité incroyable d'arbres qui nous entouraient, je sentis la tête de Tito se poser sur mon épaule, il piquait littéralement du nez... Il y avait quelque chose de bizarre dans cette situation, nos rôles étaient inversés et j'avais le sentiment de le protéger. Je me plaçai de sorte que sa tête se coince dans mon cou, et je ne bougeai plus. Il ne fallait pas qu'il se réveille, ainsi il serait sans doute de meilleure humeur pour la suite de la journée. Mes paupières demandaient à se fermer aussi, mais je me sentais responsable, et puis je ne voulais pas rater une miette de ce paysage irréel. Il faisait de plus en plus chaud, le soleil avait de toute évidence envie de sortir de ses nuages pour l'après midi, et ainsi de nous faire profiter au maximum de la vue sur la baie de Rio. Je ne savais pas trop comment réveiller Tito, je me mis à penser à toutes les fois où il l'avait fait pour moi. Au début, il me semblait qu'il était plutôt brutal, mais depuis, il s'était adouci. Je ne voulais pas le brusquer, alors je me contentai de lui caresser les cheveux deux ou trois fois de suite:

« Oh! Pardon... me dit-il en se redressant

- T'as un peu de bave là... le taquinai-je en lui montrant le coin de sa bouche

- Ah...? »

Il se dépêcha de s'essuyer, tout en me suivant du regard. Je souriais bêtement devant son air dans la lune. Nous avions un train toutes les trente minutes, ce qui nous laissait une demie heure pour profiter de cette terrasse unique au monde, une heure complète aurait été de la gourmandise. Il fallait que je presse un peu Tito, je le poussai presque, mais il s'enchantait aussitôt quand nous arrivions au bord. Sous nos yeux ébahis, nous admirions une véritable carte postale; le Pain de Sucre était au milieu d'une eau bleue foncée, et à son sommet il y avait un petit nuage blanc presque transparent. Sur la rive, de notre côté, il y avait des immeubles qui semblaient faire un rempart, entre la Ville et la Nature; ils cachaient des plages de sable fin et presque blanc, mais ils nous laissaient voir, de l'autre côté, des montagnes couvertes de verdure, et l'horizon toujours plus mystérieux. Nous nous déplaçions le long du muret pour admirer la vue panoramique, tout en évitant les touristes qui prenaient des photos. Ce qui me rappela que j'oubliais toujours mon appareil! Je n'avais plus qu'à acheter une carte postale une fois de retour dans la ville...

« Regarde! demandai-je à Tito en pointant mon doigt vers la plage. Maintenant on va aller là! A Coppacabana, monsieur!!

- Rah... Je suis vraiment dégoûté de pas être en forme! Cette ville est vraiment magnifique, j'aimerais...pouvoir en profiter! S'agaça-t-il.

- Allez! Motive toi un peu! De toute façon, on va prendre un cocktail de jus de fruits pressés, histoire de prendre des vitamines! Hein? Ça te dit?

- Euh... t'as déjà entendu parler de la tourista?... me lança-t-il en avançant vers moi

- Mais ça, c'est avec l'eau!

- Et les fruits, madame? Ils sont lavés avec de l'eau, et peut être qu'ils rajoutent de l'eau dans leur jus, on sait pas!

- On leur demandera de les laver devant nous avec de l'eau en bouteille! C'est tout...

- Mais oui... Ils ont que ça à faire, c'est sûr...

- Oh bah t'as qu'à pas en prendre c'est tout...! »

Il avait toujours le don de m'énerver. Les rôles s'inversaient de plus en plus, d'habitude c'était moi qui étais difficile, et lui qui était cool. Ce changement était-il dû au passage dans l'hémisphère sud? Je mettais ça sur le dos de la fatigue, et nous nous dirigions petit à petit vers le funiculaire de nouveau. Le retour me sembla beaucoup plus court que l'aller, et en bas nous nous disputons encore, mais pour autre chose:

« Mais Tito! La plage n'est qu'à trois kilomètres par là, d'après la carte, on pourrait se balader un peu quand même...

- Véra... On avait un deal, non? Je voulais bien faire ce que tu veux, mais à une condition, qu'on prenne les transports... Bien sûr je peux marcher trois kilomètres, mais ce serait vraiment de la torture à ce niveau...

- Oh les mecs je vous jure! Abandonnai-je en prenant le chemin du métro. Moi aussi, je suis fatiguée... Et j'en fais pas tout un tralala!

- Fatiguée? Mais t'as passée deux jours à dormir! Tu dors n'importe où, on te pose quelque part et en quelques secondes tu t'es déjà endormie!

- Et toi aussi d'abord... rétorquai-je. Tiens, tu as bien dormi tout à l'heure dans le funiculaire!

- Ouais, mais c'est très rare... »

Il ne savait plus quoi dire, et il valait mieux, parce qu'il commençait à faire monter la pression en moi comme le feu pour une théière. Son humeur me gâchait le plaisir. En

plus, je ne savais pas si j'allais pouvoir revenir dans cette ville un jour, et il ne me permettait pas de faire ce que je voulais. Pendant l'espace d'une seconde je souhaitai être seule, mais je me rétractai aussitôt. Tito allait sûrement se calmer après une bonne nuit de sommeil. Je n'envisageais plus le voyage sans lui à cet instant...

Nous étions restés silencieux pendant le trajet, et dans le métro aussi, mais je ne pouvais pas m'empêcher d'être amusée quand il fermait les yeux quelques secondes, et les ouvrait d'un coup presque en sursaut. Je compatissais en le voyant lutter de cette façon, mais je le critiquais tout de même:

« Pourquoi tu t'empêches de dormir comme ça? Profite du métro pour te reposer, un micro sommeil ça fait du bien... Tu seras peut être de meilleure humeur après...

- J'suis pas de mauvaise humeur...! J'aime pas me forcer c'est tout...

- Tu sais quoi? M'emportai-je. T'aurais du rester à l'aéroport pendant que je me balade tranquille. Parce que moi, je ne voulais pas te forcer, je pensais que tu avais autant envie que moi de visiter la ville!

- Franchement, la seule chose dont j'ai envie c'est d'un lit et de dormir!

- Super!...soupirai-je. Je préfère rien dire... Enfin si, tu sais quoi, prends le métro dans l'autre sens, ça vaut mieux. J'ai pas besoin d'un boulet! »

Il me fixait quelques secondes sérieusement, on pouvait sentir qu'il hésitait, mais il me répondit:

« Non. Je vais faire un effort... »

Je sentais qu'il aurait aimé me dire beaucoup plus, il soupira lourdement, et je me rendis compte que je ne l'avais jamais vu aussi blasé. Le métro s'arrêta à Cantagalo où nous descendions. Tito avait décidément contaminé mon humeur. Je n'arrivai plus à m'enthousiasmer pour ce que je voyais, et pourtant c'était tellement beau! Le temps était clément pour la saison, certaines personnes portaient des maillots de bain, d'autres étaient habillés, mais toute cette atmosphère respirait le Brésil. Il y avait des vendeurs à la sauvette un peu partout, des hôtels, des cafés, des bars, des terrasses, et de la musique. Je m'arrêtai à un stand de cartes postales, et fis mes petites courses, je cherchais désespérément un vendeur de jus de fruits, mais il n'y en avait pas sur notre route... J'ignorais complètement Tito, comme on ignore son ombre, et je refusais de partager quoi que se soit avec lui, puisqu'il n'avait que le mot « fatigué » à la bouche. Je jetai tout de même des coups d'oeil derrière moi pour vérifier qu'il me suivait toujours. Il marchait

les mains dans les poches, regardant à gauche à droite avec lourdeur, subissant mon organisation tyrannique... Je me sentais coupable, tant et si bien, que quelques minutes plus tard nous tournions dans une rue entre des hauts immeubles, afin de rejoindre la station de métro Cardeal Arcoverde, dans le but de rentrer à l'aéroport.

J'en avais vu assez, j'avais mes petits souvenirs, et puis il était bientôt l'heure du départ...Au début, quand c'était moi qui ne voulais pas parler à Tito, notre silence ne me dérangeait pas, mais à partir du moment où on rentrait, où il allait pouvoir se reposer, je m'attendais à ce qu'il me parle de nouveau, et non. Son silence devenait de plus en plus bruyant dans ma tête. Je n'entendais que ça...

J'attendis que nous ayons récupéré nos affaires, et que nous nous soyons posés dans le terminal pour exploser:

« Bon, c'est bon là? T'as fini de faire ton boudin?...

- Non...marmonna-t-il en s'enfonçant dans son siège.

- Je sais pas si t'as remarqué, mais normalement c'est moi qui boude, et toi qui me motive... Alors ce serait bien qu'on reprenne nos places respectives, ok?... J'en ai marre d'avoir le rôle de la gentille là... (c'était un compliment caché, allait-il le remarquer?)

- Toi, la gentille? Pff! Tu parles! (manqué!)

- Eh! Mais c'est quoi ton problème?

- Manque de sommeil... le voilà mon problème!

- Oui, mais est-ce que c'est de ma faute? Pourquoi tu t'énerves sur moi?

- Mais je m'énerve pas sur toi! S'énerva-t-il. Mais on dirait que tu me cherches depuis tout à l'heure...

- Mais pas du tout! Me vexai-je. C'est à peine si je te parle, mais tu es tellement exécration que j'ai même pas envie de t'approcher...

- Bah, m'approche pas alors, et fous moi la paix...! »

Comment en était-on arrivé là? Je ne savais pas pourquoi, mais je sentais ma gorge se nouer, et mes yeux s'humidifier... J'avalais ma salive avec difficulté, alors qu'il croisait les bras, renfrogné, et qu'il campait sur sa position. Soudain une colère s'éleva en moi, comme une tempête, une injustice, je ne méritais absolument pas la façon dont il me traitait! Me dire à moi que je lui foute la paix? C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase! J'attrapai mon sac, et allai me placer deux rangées plus loin. Il avait ce qu'il voulait comme ça....

Notre première destination, et comme je l'avais craint, nous nous arrachions déjà la tête... Ce n'était pas facile. Christophe n'était pas là pour nous apaiser, je n'avais pas le soutien de Melysse, et soudain je pensais au Grand Père, et au Capitaine sur qui je pouvais toujours compter, et qui m'auraient sûrement dit d'attendre que la nuit passe, avant de juger trop sévèrement Tito. Il avait son caractère et ses faiblesses, tout comme moi, il n'était pas parfait, mais j'avais tendance à l'oublier à force de le mettre sur un piédestal...Il m'avait cependant vexée, et j'attendais tout simplement ses excuses, et l'affaire serait aussitôt oubliée. Tito était passé au dessus de tellement de choses avec moi, je ne l'avais pas bien traité non plus, mais il s'agissait de notre rencontre, et cela commençait à dater. Je n'avais jamais eu ni ami aussi proche, ni frère, pour savoir si la façon dont il m'avait parlé était normal ou non. Peut-être que ce genre de choses arrivait souvent entre des personnes qui se voyaient souvent...

Je me calmais peu à peu, et osai regarder discrètement en sa direction. Il croisait toujours les bras, mais il me jeta un bref coup d'oeil aussi. Je me détournai. Combien de temps allait-il mettre pour venir me présenter des excuses, il était trop fatigué pour ça aussi? Je ne me voyais pas voyager sans lui, mais je ne me voyais pas non plus continuer ce voyage de façon aussi désagréable. Tout dépendait de lui, et moi, il fallait que je patiente... La chose que je détestais profondément. Le départ ne se fit pas désirer quant à lui, et je me dirigeais vers l'hôtesse sans me soucier de Tito, enfin en apparence. Ce que j'avais oublié, c'était que nous avions choisi des places côte à côte pour le trajet, du coup je fus un peu surprise de le voir prendre la place voisine, alors que cela faisait plus d'une heure que je gardais les distances. Je lui adressai un petit regard curieux avant de me détourner vers le hublot. Je le sentais qui s'installait, et je me forçais pour ne pas tourner la tête. Je vis soudain sa main se coller au hublot. Je sursautai en pivotant vers lui toujours aussi pincée. Son visage m'apparut tout près, ses bras encerclaient mon espace, et il me regardait les sourcils froncés. Juste à l'instant où il allait prononcer quelque chose, une hôtesse posa sa main poliment sur son épaule, en lui incitant à mettre sa ceinture. J'étais stressée; voulait-il s'excuser, ou bien me dire qu'il n'allait pas me suivre finalement? Son air sérieux m'avait alerté. Même moi, j'avais pensé à ce que chacun reprenne sa route, une fraction de seconde. D'habitude il ne tardait pas autant à s'excuser, il devait sans aucun doute, réfléchir à autre chose, et j'avais été trop naïve de croire en la simplicité de notre problème. Je m'emballai peut être un peu? Mais Tito était

si différent... J'avais envie de lui parler, de lui demander ce qu'il se passait, de vider mon sac, mais il avait fermé les yeux, et je n'osais plus le déranger. Est-ce qu'il allait vraiment avorté notre aventure? Me laisser tomber? Mais qu'est-ce que je racontais? J'avais choisi de partir seule à la base, j'avais été bête d'imaginer qu'il allait me suivre comme ça pour me tenir compagnie... Oui, bête d'y croire..

Chapitre 34

L'arrivée à l'aéroport de Belem fût maussade. Tito ne m'avait toujours pas adressée la parole, et quant à moi, j'étais trop fière pour faire le premier pas. Il était tard, mais nous avions encore des bus qui nous emmenaient au centre ville en une demie heure. Il devait bien faire dix degrés de plus qu'à Rio, et cette chaleur venait s'appuyer encore sur mes épaules déjà assez chargées. Je n'avais pas réussi à dormir pendant le trajet, la fatigue m'handicapait complètement, et il fallait encore qu'on trouve un hôtel.

Alors que je cherchais les hôtels les plus proches autour de notre point d'arrivée dans notre guide, Tito demanda directement au conducteur du bus, qui nous en indiqua un quelques ruelles plus bas. Mais comme il n'avait pas retenu le nom de la rue, nous nous étions perdus au bout de quelques minutes. Agacée, je me décidai enfin à crever l'abcès :

« Je pense que c'est par là... Il y a plus de lumière de ce côté.

- Le mec, il m'a indiqué que c'était par là, insista-t-il en me montrant la direction opposée.

- A quoi bon de toute façon...? marmonnai-je. Tu sais, ça sert à rien de faire semblant! On est pas obligé d'être dans le même hôtel, on est pas obligé de rester ensemble si je t'embête tellement...! Tu n'as qu'à partir directement de ton côté, chercher la « Paix »! (je continuais à regarder dans chaque rue si il y avait un hôtel quelconque, Tito était devant)

- Véra... commença-t-il en se retournant. Je sais pas ce que tu baragouines, mais comme tu as pu le constater, je suis vraiment pas d'humeur... On va trouver un hôtel, n'importe lequel, et on va dormir, et on discutera tranquillement demain.

- Et tu veux discuter de quoi, hein? Lui demandai-je en le rattrapant. Pourquoi tu ne me le dis pas tout de suite?... C'que je ne comprends pas, c'est pourquoi me suivre jusque là, si c'est pour me laisser tomber à la moindre difficulté?

- Mais enfin, mais qu'est-ce que tu racontes? S'impatientait-il (nous étions au milieu des rues désertes)

- Arrête de faire genre... Je te vois venir!

- Ah oui alors, toi tu vois tout le monde venir, et surtout moi! Première nouvelle! Me coupa-t-il en recommençant à marcher

- Je me demandais ce qui t'arrivait, mais j'ai compris... On voit que tu regrettes à mort

d'être venu, bah je te le dis, je ne te retiens pas...(une certaine émotion emplissait ma voix qui se voulait plus forte mais qui n'y arrivait pas). Vas y! Rentre, fais ce que tu veux, mais « ne te force pas » surtout!-

- Véra, sérieux, t'es bête ou tu le fais exprès? Tu comprends rien à rien, c'est dingue ça! (il m'attrapa le bras). J'ai pas l'intention de partir ou que ce soit sans toi! Alors arrête ton délire là...!

- Je te crois pas! Toute la journée je t'ai observé, et tu as l'air vraiment préoccupé!

- Mais bon sang, je te répète depuis ce matin que je suis mort de fatigue, tu peux comprendre ça?.. FA-TI-GUE articula-t-il.

- Mais tu n'es pas le seul...! rétorquai-je en me débarrassant de son emprise. Et moi je ne m'acharne pas sur toi.

- Mais je ne m'acharne pas sur toi, c'est toi qui t'acharne sur moi!

- Bah voyons! (je repris la marche). Tiens! Y'a un hôtel là bas!

- On y va, que ce soit un zero étoile ou un cinq étoile... »

Il m'attrapa la main, et me tira dans la ruelle isolée. Il y avait une pancarte à moitié allumé où l'on pouvait seulement lire HOST, ce qui n'était pas très accueillant, tout comme le patron qui nous salua de derrière son bar, où deux hommes semblaient s'agripper à leurs verres. Il comprenait l'anglais, et nous donna une clé, en nous précisant d'une voix rauque en pointant son doigt en l'air:

« First floor ; Right. »

Au moins, ce n'était pas cher. Après une quinzaine de marches d'un escalier minuscule, j'entendis Tito faire grincer une porte à ma droite, où il alluma une lampe, ce qui me donnait un peu de visibilité, puisqu'il n'y avait pas de lumière dans le couloir. Il faisait encore plus chaud dans la chambre. Étrangement, elle me parût plutôt spacieuse, un grand lit, juste en face de nous, avec une petite fenêtre sur le même mur, mais un peu plus loin, et au bout, on voyait à travers une porte ouverte un lavabo, entouré par le début d'un W-C, et le début d'un rideau de douche. Passé l'effet de découverte, je posai bruyamment mes affaires près de la commode à l'entrée, fis quelques pas, et me retournai vers Tito, prête à débattre encore pour toute la nuit si il le fallait! Mais il venait de s'aplatir sur le lit. Il enlevait ses chaussures dans le même élan, et exagéra un long soupir. Je m'approchai de lui, toujours aussi énervée, si il voulait que je m'acharne, j'allais vraiment m'acharner:

« Je t'ai trouvé particulièrement exécrationnel aujourd'hui, j'aimerais que tu me dises une bonne fois pour toute la vérité. »

Aucune réponse. Il s'était déjà endormi? J'avançai vers le lit, déterminée:

« Et j'aimerais que tu arrêtes de m'ignorer... J'en peux plus de cette atmosphère pesante, eh! Tu m'écoutes? »

Soudain, il se retourna, se redressa juste assez pour m'attraper la taille, et me fit basculer sur le lit comme si je n'avais été qu'une peluche. Quand je fus allongée à ses côtés, il marmonna:

« Dors. »

Mon dos et mes jambes semblaient chanter de joie. Mon corps s'était détendu en quelques secondes, et mes paupières étaient lourdes de toute la fatigue accumulée depuis des jours. Mais ma fierté était redoutable, elle me rongait comme un petit ver, elle m'empêchait tout apaisement... Je regardai Tito, qui fermait les yeux en face de moi, il avait laissé sa main sur ma taille, et tout à coup mon coeur s'envola, et vint exterminer ce vilain ver, comme un bel oiseau qui l'attraperait au passage. Quelque part je voulais profiter de cet instant si rare, en particulier depuis notre départ d'Egypte. Je me blottissais un peu plus, et m'endormis presque aussitôt.

Malheureusement le repos fût de courte durée, tout d'abord, il faisait tellement chaud que toute ma peau était devenue moite, mais le pire était le bourdonnement régulier d'un moustique dans mon oreille qui semblait agacer fortement Tito aussi. Nous n'avions dormi qu'une demi-heure...

« Rah, bon sang! S'énerva Tito en se redressant. Je vais les pulvériser ces moustiques!

- Attends... J'ai tout ce qu'il faut dans mon sac! »

A ce moment précis, j'étais très fière de mon organisation. Je n'avais peut-être ni maillot de bain, ni magazine, mais j'avais une petite trousse spéciale moustiques que je m'étais créée. Avec dedans, de la citronnelle, des tablettes anti-insectes à faire chauffer sur les prises électriques, et surtout des boules quies. J'étais mon attirail sur le lit, pendant que Tito allumait une simple ampoule au plafond. Il s'arma d'une chaussure, et se mit à écraser tout ce qui semblait suspect avec fougue. De mon côté, je cherchais une prise de courant, et y plaçai l'adaptateur, puis l'insectifuge:

« Ne te fatigue pas plus, d'ici quelques instants ils seront asphyxiés les pauvres... Tiens mets toi ça sur la peau, et mets ça dans tes oreilles... »

Il me regardait avec étonnement, et je continuais de parler comme si de rien n'était:

« Je suis bien contente d'avoir fait tous mes vaccins, on sait jamais!... Mais au fait!! m'alertai-je soudain. Et toi? Et toi tu n'as pas fait tes vaccins? Paniquai-je.

- Ne t'inquiètes pas pour ça, s'il te plaît, me répondit-il avant de s'allonger de nouveau. Tu peux éteindre la lumière, j'ai oublié...

- Oui, mais Tito, c'est très grave, m'emportai-je en faisant ce qu'il me demandait. Tu peux attraper toutes sortes de maladies, et c'est tout simplement hors de question... »

Par réflexe, j'allumais la lumière dans les toilettes, et le rejoignis sur le lit. Ma petite sieste m'avait un peu calmée, je ne voyais plus tout en noir, mais j'avais quand même envie de parler avec Tito, et de lui parler sérieusement:

« Tito, il faut qu'on parle, commençai-je solennellement.

- Je t'écoute, me répondit-il tout en restant allongé

- J'aimerais savoir si tu comptes réellement faire ce voyage avec moi, sans te forcer, et prenant les précautions qu'il faut.

- C'est à dire?..

- Je ne t'oblige à rien. Jusque là, mon voyage m'a déjà beaucoup surprise, j'ai rencontré des personnes fabuleuses, et je n'ai pas envie que tu restes avec moi, pour je ne sais pas, par peur qu'il m'arrive un truc, te connaissant, ou parce que tu t'aies soit disant engagé... J'avais prévue d'être seule, et je trouverais ça normal que tu n'aies pas jusqu'au bout...

- Ce n'est pas ce que tu disais tout à l'heure, me dit-il en cherchant mes yeux.

- Oui, mais tout à l'heure, j'étais énervée contre toi.

- Et tu ne l'es plus?

- J'sais pas, j'aimerais juste te comprendre...

- Véra, j'ai honte de mon comportement aujourd'hui... j'ai été un vrai gamin, et c'est pas facile à admettre. (il fermait les yeux de nouveau). J'ai vraiment été chiant, et en plus j'ai été méchant avec toi, et j'en suis vraiment désolé...

- Mais non voyons... (j'avais enfin mes excuses, mais ça me gênait maintenant). Tu te souviens les premiers jours où on s'est rencontré, je n'ai pas été très gentille non plus...

- Ouais, mais c'était les premiers jours comme tu dis... Tu as raison, commença-t-il en se redressant sur un coude, je suis vraiment exécration quand je suis en manque de sommeil... Tout m'énerve. Mais ça n'a rien à voir ni avec toi, ni avec ce voyage!... Je sais pas ce que t'aies aller imaginer, je regrette pas d'être là, à tes côtés... (mon coeur

battait de plus en plus vite). Je suis très heureux d'être là... Mais franchement, j'ai jamais fait un voyage aussi épuisant!

- Je sais, moi aussi, mais je ne voulais pas passer à Rio sans m'y balader un peu...

- Et tu avais raison! Me coupa-t-il. J'ai vraiment été con...

- Je t'en veux pas! C'est plutôt moi qui aie été chiante, je ne te croyais pas quand tu disais que t'étais comme ça à cause de la fatigue, je pensais que... que ça te soûlais d'être ici... que moi, je te soûlais...

- Hein? Nan, mais tu rigoles?! Je suis au Brésil! S'exclama-t-il. Et tu n'es pas de si mauvaise compagnie que ça! Me dit-il avec un petit sourire

- Eh! J'te signale que question compagnie, t'es pas terrible non plus!

- Bon c'est quoi ton truc là? Me demanda-t-il en regardant le flacon de citronnelle.

- C'est écrit dessus! Et J'ai pas fini de te parler... Tu m'as pas répondu pour tes vaccins?

- Je les ai pas fait, mais j'ai un métabolisme très résistant!

- Tito... lui reprochai-je, on ira pas plus loin tant que tu n'auras pas fait ce qu'il faut, et cela dès demain matin (il ne put s'empêcher de sourire sur ce dernier mot). Enfin demain quoi!

- Ok M'dame.

- Et dépêche toi de te tartiner parce que je veux en mettre aussi, le pressai-je.

- Euh... Je vais sûrement dormir torse nu, commença-t-il alors que je me crispais, et tu pourrais me mettre ce machin sur le dos?...S'il te plaît? »

Ah vraiment il n'en ratait pas une... Je ne savais plus où me mettre, où me cacher plus précisément! Trouver une excuse, quelque chose pour éviter ce genre de situation. Mais c'était peine perdue, surtout avec l'air si mignon qu'il prenait, et finalement pourquoi m'en priver? Je commençais de plus en plus à croire ce que Tito me disait la première nuit que nous avons passé ensemble, soit que j'avais l'esprit tordu. Mais mon instinct comprenait surtout que ce dernier me testait, comme si il s'amusait de l'état dans lequel il me mettait, comme si il me provoquait en quelques sortes. Devais-je rentrer dans son jeu? Jouait-il au moins? Question séduction, j'étais une parfaite novice, mais la question était importante ; est-ce que j'avais envie de séduire Tito? Il me tendait toujours la citronnelle, relevant un sourcil curieux. Je l'attrapai, sans trop savoir ce que j'allais en faire, mais il fallait que je m'active. Sans même me laisser un peu de temps, il retira son t-shirt, et s'allongea sur le ventre, et le tout en soupirant d'impatience:

« Et avec un petit massage ce serait pas de refus! Depuis le temps que j'attends en plus!
- Oh! Le frappai-je. Tu te calmes! Tu l'auras si t'es sage... »

Il pouffait de rire dans son coussin. Je commençais à stresser. Mais je m'armais de courage. Je me mis de son côté du lit, et l'aspergeai de produit alors qu'il frémissait au contact de la différence de température. Il avait un joli dos, une colonne vertébrale bien visible, tel un fleuve asséché qui traversait des collines de muscles et de chair. J'y promenais mes doigts, et ils semblaient apprécier la balade. Je n'avais jamais masser personne, mais ça n'était pas non plus très compliqué, il suffisait de faire ce qu'on aimerait qu'on nous fasse. J'y prenais goût. Sa peau était hypnotisante et douce. Mes mains glissaient sur elle comme sur une patinoire, elles tournaient, plongeaient, dansaient, j'avais presque envie de chanter pour les accompagner... J'en profitais pour voyager sur ses épaules, sur ses bras, toujours en propageant la citronnelle, je me rendis compte que j'aimais bien le fait de m'occuper de lui. J'avais le sentiment de le protéger à ma manière, de lui rendre un peu ce qu'il m'avait donné, et toute la colère que j'avais éprouvée envers lui s'était volatilisée. Aussi étrange que cela puisse paraître, le masser m'apaisait, me détendait. Je ne voyais pas le temps passer, mais je remarquai au bout d'un moment que son corps était parfaitement mou, qu'il ne réagissait plus. Je me penchais vers lui, un peu inquiète, en me demandant si je n'avais pas touché un point vital par le plus grand des hasards. Mais en fait, il s'était endormi. Il respirait fort, et régulièrement. Ce fût à cet instant que je me rendis compte que j'étais à califourchon sur lui... Je m'écartai d'un coup, sans le réveiller. Comment étais-je arrivée là? Sans rien faire, Tito était redoutable!

J'allais dans la salle de bain, pour me rincer les mains, et rafraîchir mon visage, et quand je me retournai, je le regardai encore. Combien de temps allais-je tenir, avant que mes sentiments ne se voient comme le nez au milieu de la figure? Je n'allais pas non plus penser à ça maintenant, je me tartinai de citronnelle à mon tour, et mis mes boules Quies, avant de tirer un drap blanc du lit, et de le mouiller légèrement. La chaleur devenait insoutenable, je mettais les vêtements les plus légers et les plus courts que j'avais, et allais me coucher avec le drap sur mes jambes. Je tombai dans un profond sommeil, un sommeil noir...

Chapitre 35

Un hurlement incessant m'angoissait, il me terrifiait, il me glaçait le sang, mais je ne savais pas d'où il pouvait venir, et je le cherchais partout désespérée et paniquée. Je voulais crier à mon tour, mais rien ne sortait de ma bouche, alors je pleurais, et continuais de tout pousser sur mon passage pour trouver cette femme qui criait, je sentais qu'il fallait la sauver, qu'elle vivait une véritable atrocité, je me mis à aller et venir dans tous les sens, et tombais nez à nez sur une jeune fille, plus jeune que moi, qui semblait totalement abandonnée, ou qui avait tout abandonné. Elle semblait figée, pourtant je la voyais trembler, puis soudain, elle me remarqua, et me jeta un regard noir. Elle commença par chuchoter le mot « Pourquoi? », puis elle se mit à le vociférer, tout en pointant sur moi un doigt accusateur. Je sentis une grande menace, je tentai de m'échapper, mais elle se remit à se tordre de douleur, en s'agenouillant tout en tenant le bas de son ventre, qui je venais de m'en rendre compte était en sang. Je me précipitai à son aide, et tout à coup elle m'attrapa violemment le bras, en enfonçant ses yeux toujours plus profondément dans les miens. Je me retrouvai sur un lit d'hôpital, entouré de gens qui m'aidaient à accoucher. Je me tordais dans tous les sens, ça faisait des mois que j'attendais ce moment, je voulais que ça sorte enfin, je voulais que ça dégage de mon corps, j'appuyai sur mon ventre, je le frappai, ça prenait trop de temps, je criais et je pleurais, mais rien ne changerait jamais le fait que j'étais foutue. Je priai pour que ce démon sorte de mon corps, mais le démon m'avait entraînée dans le pêché, et je priai pour mon salut, et de toutes mes forces, de tout mon coeur, de tout le mal que j'avais subi, je maudissais cet enfant que l'on m'avait interdit de tuer, qu'on m'avait obligé à porter... Je continuai d'appuyer sur mon ventre, je continuais d'hurler « Sors, mais sors!! »

« SORS!! répétais-je pour de vrai avant de me réveiller. »

Il y avait eu un gros boum. Je ne remarquai pas tout de suite que j'étais toute seule sur le lit, mais par contre, j'étais trempée, et je suffoquais. Soudain, la tête de Tito apparût au bord du matelas, nous nous regardions curieusement, et nous demandions en même temps:

« T'as dormi par terre? »

- Pourquoi tu m'as poussé?

- Mais j't'ai pas poussé...

- Mais je dormais sur...(il montra mon ventre d'un geste naturel)... Euh... Je dormais là, sur le lit...

- Tito... Pourquoi tu t'es mis sur mon ventre, j'ai fait un cauchemar atroce à cause de toi... soupirai-je en m'allongeant de nouveau.

- Vas y raconte! Me dit-il en se remettant à côté de moi. Et puis je dormais pas sur ton ventre...marmonna-t-il de façon inaudible.

- Ah non merci!... J'ai pas envie de revivre ça... Mais c'est quoi cette chaleur abominable là?... »

La nuit nous avait fait du bien malgré tout, mais la chaleur ne me motivait à rien. Je n'avais aucune idée de l'heure qu'il était, mais le soleil traversait les rideaux blancs, et inondait la pièce. Pendant que je me remettais de mes émotions, Tito alla aux toilettes, et je l'entendis ouvrir l'eau de la douche. Mais il revînt dans la chambre, et marcha directement vers moi. Je fis comme si de rien n'était, jusqu'à ce qu'il se penche sur le lit, où je me redressai d'un coup:

« Mais qu'est-ce que tu me veux à peine levé là?!

- ça va te faire du bien, tu vas voir! Annonça-t-il d'un air malicieux

- Mais fiches moi la paix! (je m'échappai du lit, pendant qu'il me poursuivait)

- Tu ne m'échapperas pas! Me lança-t-il d'une grosse voix. »

Il m'attrapa de ses deux bras puissants, me souleva d'un coup, alors que je criai, et se dépêcha d'atteindre la salle de bain, avant que je ne me débatte de trop, puis il me déposa dans la douche, en plein sous le jet d'eau tiède! Mais j'agrippai le pommeau, et revirai la situation. Contrairement à moi, il était tout heureux, et profitait de l'eau en mimant qu'il se lavait. Je tournai le robinet à fond sur l'eau froide, et il se mit à sautiller partout. On ne se rendait même pas compte qu'on mettait de l'eau partout, même jusqu'au parquet au dehors. Nous étions trempés, mais le jeu pris fin, quand quelqu'un frappa bruyamment à la porte avant d'entrer. Il s'agissait du patron, qui avait les clefs, et qui imposa sa carrure dans la pièce, en pointant un doigt accusateur vers nous, et le gigotant de gauche à droite, tout en faisant un bruit étrange comme:

« Tutututututut... »

Mais avec un cigarillo dans la bouche.... Autant vous dire que je me dépêchai de couper l'eau. On avait peut être causé une fuite au rez-de-chaussée! Il s'en alla aussitôt, nous

laissant dans un silence gêné, mais à peine nous nous étions regardés que nous explosions de rire. Quand nos yeux se croisèrent pour la deuxième fois, un tout autre sentiment m'envahit; il était si proche de moi et si beau... J'étais une fois de plus envoûtée par son charme, mais cette fois-ci, je pris conscience qu'il semblait lui aussi troublé. Et sans que je m'y attende, il leva sa main vers ma joue, et la caressa comme l'aurait fait une légère brise. Qu'allait-il se passer à cet instant? J'avais peur, je n'étais plus sûre de savoir ce que je voulais, est-ce qu'il allait m'embrasser? Mais il se mit à sourire attendri:

« Tu es vraiment jolie, le matin au réveil...et quand tu sors de la douche aussi, ajouta-t-il.(il caressait mes cheveux mouillés maintenant). Au fait, merci pour la séance relaxation avant de m'endormir...

- Euh... Oui... De rien...

- Je te revaudrai ça... »

J'étais coincée dans la douche, Tito était entre moi et la porte, et je ne trouvais rien à dire non plus. Il m'était impossible de réfléchir avec ce cœur qui semblait rebondir jusqu'à mes oreilles! Soudain, j'eus une révélation : il était hors de question qu'on s'embrasse alors que je ne m'étais pas brossé les dents, pas pour le premier baiser du moins. Et même si nos deux corps trempés presque collés me donnaient le tournis, je devais trouver une issue:

« Quelle heure il est à ton avis? »

Oui, voilà la question typique qui nous ramenait sur terre, comme un toboggan qui descendrait des nuages onctueux et romantiques, tout droit vers la réalité.

« Nan, parce que, on s'est bien reposé, et là il faut qu'on profite de notre journée à Belem, parce que demain, on part pour Manaus, tu te souviens? Continuais-je en passant sous son bras et atteignant la chambre, soulagée. Voilà! Il est déjà onze heures et demie! En plus toi il faut que t'aille voir un médecin...

- Véra...soupira-t-il dans l'encadrement de la porte. Déjà d'une, je refuse que tu m'accompagnes chez le docteur, je suis un grand garçon! Comme ça, t'en profites pour faire ce que tu veux! On a temps libre, ok?

- Comment ça? M'étonnai-je. Mais on peut pas, on doit rester ensemble...pour, pour l'hôtel...

- On a deux clefs! On n'a qu'à dire qu'on se retrouve ici vers 16h 16h30 maximum.

- Tu vas... »

J'étais sur le point de lui dire qu'il allait me laisser, mais finalement, l'idée d'avoir un peu d'indépendance était séduisante, en particulier après quatre jours passés ensemble.

- Tu vas aller où? Me repris-je

- Dans le guide, y'a quelques adresses en cas de problèmes de santé, je vais commencer par là!

- Bon bah, moi je vais faire la touriste comme d'hab! m'enchantai-je

- Eh, la touriste! Cette fois, je ne veux pas te retrouver dans un rad pourri, ok? Tu fais attention à toi, tu es prudente... Tu ne parles pas aux inconnus, tu fais attention à tes affaires...

- On dirait que y'en a un qui se fait du souci...? le taquinai-je. Déjà c'est toi qui as eut l'idée du temps libre, ensuite, pour te reprendre, je suis une grande fille! (j'avais rassemblé quelques affaires pour me changer dans la salle de bain).

- Oui, mais je suis sérieux...ajouta-t-il en me barrant la route, tout en me transperçant du regard.

- Oh ça va! Je vais juste jeter un oeil un peu partout...! »

Une demi-heure après je me perdais plus ou moins dans les allées charmantes et colorées de Belem. Je n'avais pas de buts précis, je voulais juste satisfaire ma curiosité. Tout me menait à la promenade le long du fleuve, où des gens déambulaient dans tous les sens. Je me sentis tellement complexée devant ces femmes splendides jusqu'au bout des ongles, que en passant devant un salon de beauté dont les prix étaient dérisoires, je décidai de me faire plaisir, même si il fallait plutôt souffrir pour être belle... En moins de deux heures, j'étais transformée, manucure, pédicure, épilation, soins de la peau et des cheveux, il y avait du boulot. Mais pour continuer dans cet élan de féminité, je me lançai dans une tournée de boutiques, en particulier dans le but de m'offrir un maillot de bain, car je n'allais pas tenir longtemps avec une chaleur si pesante. A ce sujet, il y avait à chaque coin de rues des vendeurs de jus de fruits frais, et je ne me fis pas prier une minute de plus, malgré les arguments de Tito... Un grand verre d'un liquide étrange m'avait été servi par un jeune homme souriant continuellement, des gouttes d'eau glissaient tout le long que ma main écrasa volontiers en l'attrapant. C'était sucré, et si délicieux, si rafraîchissant, que je m'en repris un autre... Je ne voulais pas non plus être en retard pour retrouver Tito, sinon il allait sans nul doute remuer ciel et terre pour me

retrouver. Je reconnus le chemin de notre hôtel, qui faisait encore plus malfamé de jour que de nuit, je saluai timidement le patron au bar et me dépêchai de grimper l'escalier jusqu'à notre chambre.

Là je fus surprise de voir que Tito n'y était pas. Je n'allais pas m'inquiéter pour quelques minutes, il allait sûrement arriver. Je me surpris à me regarder dans la glace, à tenter de comprendre ce qui était joli ou non, mais je n'y voyais qu'une fille quelconque qui avait un brushing. Je m'attachai les cheveux, histoire de détruire les vingt minutes de travail de la coiffeuse. Tout cela ne servait à rien... Désespérée, je me jetai sur le lit qui grinça de mécontentement, et me mis à attendre le retour de la cause de mon excès de féminité avorté. Mais une heure après, toujours rien. Qu'aurait-il fait à ma place? Je revivais ce que je lui avais fait subir chez son grand-père, quand j'avais disparu toute une journée. Il m'avait attendu, mais cette comparaison ne me rassurait pas puisqu'il m'était réellement arrivé quelque chose de grave. Et si il s'était passé quelque chose? Un accident, une agression, ou les médecins l'avaient-ils gardé parce qu'ils avaient trouvé une maladie grave? Je me préparai au pire. Il s'était peut être tout simplement perdu? Mais comment l'aider? Quelle impuissance, coincée dans cette attente, ç'en était insupportable, mais je dus le supporter deux heures encore avant d'entendre le bruit de la clef dans la serrure. Je bondis du lit pour voir si c'était vraiment lui, et j'aperçus deux yeux timides dépassés de la porte, il devait s'attendre à ce que je m'énerve, mais j'étais surtout inquiète, et je commençais par le harceler de questions:

« Mais t'étais où bon sang?! J'ai eu peur!

- Et tu m'as attendu ici sagement? s'étonna-t-il

- Qu'est-ce que tu voulais que je fasse! Bon alors, raconte, qu'est-ce qu'il s'est passé...? (je le regardai avec impatience)

- Rien, j'ai attendu trois heures c'est tout... Y'avait du monde, j'avais pas rendez vous, c'était atrocement long... m'expliqua-t-il en s'écroulant sur le lit. Ils m'ont fait mal au bras, et j'ai trop faim...

- Moi aussi, j'ai faim!... On va manger?

- Ok, mais pas trop loin alors, parce que le centre médical était à l'autre bout de la ville par dessus le marché, j'suis mort...

- J'ai pu repérer quelques endroits pendant ma balade! C'est juste à côté, allez go! »

Je le tirai du lit, je n'en pouvais plus de cette chambre, de ces quatre murs, je voulais de

l'air, de la vie, et de la nourriture. A quelques pas, nous dévorions l'équivalent d'un fastfood, avec son poids en eau, puis nous décidions de nous promener au centre ville. Tito et moi étions redevenus normaux, il me racontait dans les moindres détails, même les plus horribles, son aventure du jour, et il semblait pressé de partir à la découverte de l'Amazonie, surtout maintenant qu'il portait son armure d'anticorps, comme il me disait. Arrivée au port, nous avions l'embarras du choix, il y avait des publicités d'excursions partout, mais nous cherchions un bateau pour Manaus, et si c'était possible qui partirait le lendemain, histoire de ne pas dormir une nuit de plus dans cette chambre moisie...

Un jeune homme métis vînt à notre rencontre, il n'avait pas plus de dix-huit ans, et il parlait très bien anglais. Il portait une chemise beige totalement ouverte, et un bermuda blanc qui avait vécu. Sa jeunesse et son enthousiasme nous encourageaient à l'écouter. En plus il nous proposait une « croisière » jusqu'à Manaus, pour un prix au rabais. Il partait le lendemain matin, et il baissait les prix de ses dernières places. Tito restait méfiant, non pas qu'il ne faisait pas confiance en ce garçon, mais pour le prix qu'il nous proposait, nous n'avions aucune chance de voyager confortablement. Il préféra refuser pour nous deux, et je ne trouvais rien à redire. Mais quand nous fîmes le tour des excursions, la seule qui partait le lendemain pour Manaus, coûtait quatre fois plus chère... Nous retournions donc voir le jeune garçon, et Tito le questionna sans relâche, sur le bateau, le paiement, le trajet, le nombre de personnes, l'équipage, oui il passa tout en revue, jusqu'à ce que cela lui semble crédible. Enfin, il lui dit que nous serions là à la première heure, et que nous le paieront à ce moment là. Je m'étais volontairement mise à l'écart, parce que j'aimais bien le voir de cette façon, prudent, organisé, de temps en temps, ça me rassurait aussi. Il savait prendre les choses en main, cela semblait même lui faire plaisir.

Nous flânions encore un peu dans les rues de Belem, cette ville avait un côté tellement européen, mais du dix-neuvième siècle. L'architecture coloniale nous transportait à l'âge d'or du Brésil, quand les commerces qu'elle entretenait avec le vieux continent lui valait d'être le Paris des tropiques. Ce soir là, on ne pouvait s'y méprendre, la ville était envahie d'une joie festive communicative propre au Brésil. Dans certaines ruelles, on entendait de la samba, de la salsa, et les gens dansaient même dans la rue. Tito m'invita à danser, mais autant trébucher tout de suite, j'aurais eu moins honte que de me confronter à toutes ses déesses en talons! Il n'insista pas et nous rentrions un peu à

contre coeur à l'hôtel, où quelques préparatifs nous attendaient, mais rien de méchant. En fait, nous nous retrouvions vite allongés sur le lit, un peu n'importe comment, la grande lumière allumée, trop excités pour dormir, trop flemmards pour sortir. Nous parlions de tout et de rien, mais les films restaient encore notre sujet favori. En même temps nous guettions les moustiques, et c'était toute une stratégie, voire un travail d'équipe pour les tuer ensuite, et ça nous amusait. Les paupières avaient beau s'alourdir, nos membres ramollir, nous n'avions pas envie que cette conversation s'arrête, que ce moment ait une fin. Nous nous étions tournés face à face, dans la pénombre, nos bouches peinaient à prononcer nos mots, et même ça, ça nous faisait rire. Le premier qui s'endormirait aurait un gage, mais je ne saurais vous dire qui le fit en premier...

Chapitre 36

Nous avons été habitués à voyager en bateau, avec le Capitaine et son voilier magnifique Bernadette. Mais là, c'était tout autre chose... Il s'agissait d'un vieux bateau à moteur, plutôt grand, qui pouvait accueillir une vingtaine de personnes pas plus. Avec un large pont, encombré de tables et de chaises en plastique de toutes les couleurs, en son milieu la cabine du capitaine, et à l'arrière les hamacs de l'équipage. Là il y avait un minuscule escalier qui nous permettait d'aller au WC, et salle de bain, ainsi qu'à nos chambres, qui étaient en fait un dortoir où étaient juxtaposés huit hamacs aussi et rien pour ranger nos affaires. J'étais quelque peu dépitée quand je vis ce désordre, je ne m'y attendais pas le moins du monde. Il est vrai que nous n'avions payé que 240 ₮ pour cinq jours, mais vu les conditions, j'espérais au moins avoir un lit... Les choses semblaient s'empirer quand je remarquai que j'étais la seule fille. Tito comme toujours essayait de me reconforter:

« Véra.... commença-t-il en s'asseyant près de moi. C'est peut être un peu étrange, mais c'est vraiment dépaysant. Il faut te dire qu'avec le prix qu'on a payé, on ne pouvait s'attendre à mieux. J'ai déjà dormi dans un hamac, et c'est hyper confortable, m'assurait-il. Ils ont peut-être lésiné sur le confort, mais t'as vu la taille de la cuisine?!

- Non..., marmonnai-je

- Elle est immense, et ils ont entreposé assez de nourriture pour une semaine, et à boire, et c'est compris dans le prix!

- Ouais, bah j'espère qu'il cuisine bien au moins... »

Mais heureusement, c'était le cas, et nous pûmes le constater dès le déjeuner. Tout le monde se retrouvait sur le pont, ce qui faisait légèrement pencher le bateau en avant. Pendant que le cuisinier s'affairait, deux jeunes garçons dont celui qui nous avait parlé la veille, venaient installer les assiettes et les couverts sur les tables. Il restait deux personnes aux commandes. Nous étions bien huit touristes à attendre le repas, et à nous regarder avec curiosité. Mais j'évitais le plus possible de lever les yeux de mon assiette, car, je sentais déjà trop le poids de tous les regards sur moi. Tout à coup, en même temps que les plats, des musiques typiques vinrent détendre l'atmosphère. Derrière Tito, je ne voyais déjà plus aucune trace de civilisation. Nous étions au milieu du fleuve, entouré d'arbres comme si ils se penchaient tous pour y boire. Les choses commençaient

à prendre forme, le confort n'était pas de mise quand on partait à l'aventure. Et puis, si on mangeait bien et buvait à notre volonté, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter.

Le second souci fût bien plus embêtant que le reste; sur un bateau qui avance avec un moteur, on tourne en rond, et on s'ennuie vite. Après le repas, l'inactivité et le soleil me donnait envie de dormir, mais aller dans le dortoir, qui en passant, était très peu éclairée, ne me disait rien. Les cinq jours allaient me sembler long, déjà la première matinée n'en finissait pas. Tito était égal à lui même, et tentait de sympathiser avec les autres, alors que moi, je n'y tenais plus, et allais quand même me coucher dans mon hamac attitré. Mis à part les mouches, les moustiques, ce fût plutôt un sommeil correct. Je fus réveillée par un groupe d'américains qui étaient rentré en riant et allumant la seule ampoule au plafond qui se trouvait évidemment au dessus de ma tête. Il devait faire nuit... et comme toujours il y avait une chaleur humide et moite qui collait à la peau.

En ignorant royalement les autres passagers, je rejoignis Tito sur le pont qui profitait seul de la vue en sirotant un verre:

« Alors alors? M'enquis-je. Tu es heureux on dirait!

- J'étais justement en train de me dire que j'avais perdu quelque chose en route! Bien dormi?

- Oui entre les quarante degrés ambiants et les moustiques, on peut dire que j'ai quand même réussi...! Il y a beaucoup de jeunes on dirait, non? Hasardai-je en regardant derrière mon épaule.

- Ouais, en plus de nous, y'a une bande de quatre copains américains, un australien, et un polonais... Ils sont pas très sympathiques, un peu solitaire...

- Oui, je m'attendais à te voir entouré de plein de gens...

- Pas cette fois, mais regarde ce que j'ai trouvé... »

Il gigota sous mon nez un jeu de cartes. Je n'y avais pas pensé, mais pourtant c'était évident; comment mieux faire passer le temps que de s'amuser à jouer aux cartes. Pour le baccalauréat c'était perdu d'avance de toute façon... Mais nous eûmes à peine le temps de finir une partie de tablic que c'était déjà l'heure du repas. Il fut léger, mais la chaleur m'avait littéralement coupé l'appétit de toute façon.

Tito semblait perdu dans ses pensées, et même si pour moi, cela ne présageait jamais rien de bon, cette fois je préférais ne pas m'en mêler. Il avait aussi le droit d'être dans la lune de temps en temps, mais soudain il me dit :

« Y'a un mec, je le sens pas trop... (il regardait derrière moi, mais je n'osais pas me retourner)

- Comment ça ?

- Je sais pas il nous fixe trop, il est tout seul, et il regarde les gens bizarrement...

- Mais Tito, tu as peut être un don pour voir les gens, ça se trouve, c'est un mec louche... ! »

Je tentai de me retourner discrètement, mais d'après les soupirs de Tito je compris qu'on ne m'engagerai jamais au KGB... Je réussis tout de même à apercevoir la silhouette d'un jeune homme qui avait tout d'un vagabond, des vêtements usés, la peau bronzée et une barbe de plusieurs semaines d'où se tenaient deux yeux translucides prêts à bondir en avant. Je frissonnai :

« Quelle discrétion, bravo... me lança Tito à moitié exaspéré et à moitié amusé.

- Nan mais c'est quoi son problème à lui ? Pourquoi il nous regarde comme ça ? J'espère que son hamac est loin du mien...

- T'inquiètes, je ne dormirai que d'un à il... »

L'attitude de Tito ne me rassurait pas vraiment, et il répondait avec trop de provocation à mon goût à ce voyageur étrange. Comme il était concentré sur ses mauvaises ondes, j'eus le réflexe de me lever pour débarrasser mon assiette, mais debout, je me rendis compte que je ne savais pas du tout quoi faire, je tournai en rond sur place, et j'entendis Tito se mettre à rire dans mon dos :

« ça va ? Tu bug ou quoi ?

- C'est juste que... lui répondis-je en lui montrant mon assiette

- Eh, on n'est pas sur Bernadette ici, mais viens on va les rapporter en cuisine ensemble, si tu veux ?

- Merci... »

Il n'avait pas oublié d'être gentil comme à son habitude. Quand nous arrivions dans la cuisine, il y avait ce jeune garçon, nommé Thiago, qui fût enchanté de notre attention, Tito et lui semblaient bien s'entendre, il avait finalement trouvé un ami sur ce bateau. Il resta avec nous le reste de la soirée, et pendant qu'ils étaient en grande conversation en anglais, je m'ennuyais désespérément. La nuit était tombée, et tout le monde restait entre eux... Je ne voyais que les lumières du bateau qui attiraient toute sorte d'insectes, certains très gros qui me faisaient frémir. Je me demandais comment était-il possible

que les animaux réussissent à se transmettre des trajets incroyables pour migrer ou se reproduire, des savoir-faire qui semblent innés, mais jamais ils n'ont pensé à s'avertir les uns les autres que le faux soleil était mortel. Ils cherchent tous à l'atteindre, et quand ils y arrivent, ils se brûlent les ailes. Mais nous les hommes, nous sommes identiques, nous essayons d'atteindre la lune ou les étoiles, nous faisons des bonds toujours plus haut, mais pourquoi faire au juste ? Pour retomber la plus part du temps toujours plus bas... Je pris un peu mes distance, aussi bien par rapport aux gens que dans mon esprit, et j'atteignis la poupe en me rappelant ce qui avait motivé mon périple. Tout était sombre autour de moi, et la petite lampe accroché au mur n'arrangeait rien paradoxalement, elle semblait éblouir le néant. Je me rapprochai de la barrière, comme attirée par l'obscurité, et je fus subjuguée par le spectacle de la nuit et de ses mille étoiles. Ça en valait peut être la peine après tout, de se brûler les ailes, car le but n'était pas une fin en soi, le but était de vivre le moment présent quitte à prendre des risques. Quelque chose me murmurait que le bonheur était comme cette étoile au loin, inatteignable. Cependant en essayant, on vivait, on vivait pour de vrai et on vivait des choses extraordinaires qui en valait la peine...

« C'est joli »

Je fis un bond avant de me retourner et de m'apercevoir qu'il s'agissait du voyageur aux allures de vagabond. Il avait une voix d'outre tombe et un fort accent anglais selon moi, même si en fait c'était un accent australien. Il insista devant mon air béat :

« Vous êtes français non ?

- Euh... oui, oui, c'est exact... »

Je pensais être seule dans l'univers et voilà que je devais faire face à un inconnu à l'arrière d'un bateau... Il me lança un regard perçant. Il n'avait rien d'un touriste, ses vêtements étaient usés, froissés, il était mal coiffé et mal rasé ; son côté à la Into the Wild m'avait empêchée d'imaginer qu'il pouvait ou bien voulait communiquer :

« C'est vrai, c'est très joli... continuai-je »

Mais il resta silencieux, ce qui me gêna d'avantage. Après tout il avait peut être envie de profiter de la vue aussi, le bateau ne m'appartenait pas... J'avais cependant du mal à réfléchir quand je savais que quelqu'un était à côté de moi. Je n'arrivais plus à ignorer les autres, depuis que j'avais rencontré Tito :

« Vous vous appelez comment ? Lui demandai-je maladroitement

- Adam.

Et il continuait à regarder l'horizon, sans même me renvoyer la question. Pourquoi venir m'embêter si c'était pour être grossier ?

« Moi c'est Véra, ajoutai-je d'un ton définitif. »

Nous restions silencieux un long moment, avant que le cri d'un animal à quelques mètres ne me fasse sursauter :

« Singe, me précisa Adam »

Oui, je l'avais remarqué, aurais-je voulu lui rétorquer. Sa présence commençait à m'agacer, mais je n'avais pas trop le choix, entre la proue et la bande de copains déjà souls, Tito et ses débats en anglais, ou le hamac et ses moustiques, je préférais encore son silence.

Derrière moi se trouvaient des chaises en plastique empilées, j'en sorti une et m'y installai en boudant ; il n'y avait rien de passionnant à tout ça, ou alors ça venait de moi ? Est-ce que j'étais à ce point insatisfaite, alors que je parcourais l'Amazone en direction de Manaus au cœur de la forêt tropicale ?

« ça va pas ?

Encore lui... Je n'arrivais pas à le cerner ! Il avait gardé les mains sur la rambarde, s'était juste retourné pour me poser la question, et il me fixait depuis. Je le regardai cette fois droit dans les yeux, je ne voulais pas jouer, j'étais au moins aussi antisociale que lui, mais je n'avais pas l'air fâchée sans arrêt moi :

« It's boring... (j'avais fait l'effort de parler en anglais comme il faisait l'effort d'utiliser le français)

- Ah... »

Pendant qu'il prenait une chaise pour m'imiter, je commençais à comprendre l'idée d'être seule plutôt que mal accompagnée. Impossible de dormir, personne d'intéressants à qui parler, et rien à faire, voilà la galère dans laquelle je me retrouvais prisonnière. Je regrettais Bernadette... Désespérée je fermai les yeux en soupirant, et c'est à cet instant qu'il en profita pour m'expliquer une chose importante :

« L'ennui peut devenir repos. Il faut, apprendre, à se reposer. A reprendre son souffle, ou faire le bilan. Le temps n'est pas, un ennemi. Il est, un allié. »

Il avait toute la panoplie du marginal antisocial et sauvage, pourtant il s'adressait à moi ; en quel honneur ? J'espérais au fond de moi que ce n'était pas parce que j'étais une fille

et qu'il s'attendait à quelque chose... Je ne pus m'empêcher de lui en faire la remarque :

« Est-ce que vous me parlez parce que je suis une fille... enfin la seule sur le bateau ? »

C'était un peu bête mais j'avais réussi à le surprendre, et après avoir retenu un rire, il me répondit tout simplement :

« Peut-être... »

Bon au moins, il était honnête. On voyait bien les étoiles et les constellations, comme une rivière lumineuse entre les feuilles des arbres, et je me mis à les citer une à une. Je repensais au capitaine Henri et à cette fameuse soirée, où pour la première fois je m'étais sentie capable de tellement plus. Je voulais peut être montrer à Adam, que je n'étais pas qu'une fille, j'étais quelqu'un, et moi aussi je connaissais quelques petits trucs.

« Intéressant, conclut-il en s'enfonçant dans son siège. »

C'était lui qui le devenait à mes yeux. Ma curiosité me dévorait, mais je me remis à contempler le ciel pendant que le silence s'installait de nouveau, mais finalement, ça ne me gênait plus, au contraire. Je me sentais plus calme, et surtout comprise ; avec lui, on n'était pas obligé de meubler une conversation, alors qu'on n'en avait pas envie.

Le sommeil me prit pas surprise, mes yeux se fermaient petit à petit, et je tombai dans les bras de Morphée tant espéré.

Mais ce ne fût pas du tout reposant ; des cris résonnaient, peut-être qu'au départ il s'agissait de cris d'animaux, mais dans ma tête, c'était plutôt ceux d'une femme, et je dirais même d'une jeune fille. Encore elle, cette adolescente décoiffée, et enragée se martelait le ventre avec les deux poings liés en vociférant des « Crève ! Crève ! ». Je me réveillai en sursaut, dégoulinante de sueur... et totalement seule à l'arrière du bateau. Je ne savais pas si c'était du à Tito, ou au « Sauvage » comme j'avais envie de le surnommer, mais je trouvai mes jambes placées en hauteur sur une chaise en face. En me redressant, je remarquai qu'un torticolis avait jugé bon de s'installer entre la nuque et l'épaule gauche, et je tentai tant bien que mal de le faire partir en m'étirant dans un calme presque inquiétant. Tito me manquait. D'habitude, il s'inquiétait d'avantage pour moi... Il devait sûrement se dire, qu'il ne pouvait rien m'arriver sur un bateau aussi petit. Cependant, j'avais pris l'habitude qu'il soit toujours là, dans mon champ de vision, peut-être que le fait de voyager à deux, nous poussait à nous éloigner un peu l'un de l'autre.

Alors que je me déplaçai lentement le long de la rambarde, je fis d'autant plus attention

au calme plat qui régnait sur le bateau. Mais peut-être qu'il n'était pas question du bruit et de son absence, mais plutôt d'un instinct... Sans aucune raison apparente, j'étais inquiète, je voulais me dépêcher, même courir. Un crochet suspendu attira mon attention, un peu amusée sur le coup, en pensant à une embuscade pirate, je penchai toute ma curiosité vers l'eau en contrebas, et à ma grande stupeur, je vis une barque où se dressait un homme, qui me fixa avec la même horreur. Sans réfléchir, je jetai le crochet dans l'eau et me mit à courir vers le pont, en tentant de crier quelque chose qui aurait un sens, mais rien ne me venait à part :

« Tiiiiiiiiitooooooooo !!!!! »

Mon cò ur se resserra dans ma poitrine, me coupant presque le souffle quand je me rendis compte que deux étrangers étaient debout devant moi, armés, avec deux passagers à leurs pieds, inanimés. Un cri de terreur m'échappa, alors que j'espérais qu'ils ne soient pas morts ou gravement blessés, mais je n'eus pas le temps de réagir, qu'un des pirates me plaqua une main à l'odeur métallique sur le visage, tout en me poussant de son bras puissant contre la rambarde, et me fit basculer par dessus bord... Le vide de ma chute avait envahi toute ma vie ; si pour une personne extérieure, ça n'avait duré qu'une seconde ou deux à regarder, pour moi, ça avait duré une éternité... Je me voyais tomber au ralenti, comme enroulée dans un cauchemar qui ne faisait que s'empirer. Le choc de la ténébreuse eau de l'Amazone m'assomma pendant un bref instant, avant que la panique ne me fasse gesticuler dans tous les sens. Là encore, on pourrait se dire que ce n'était que de l'eau, et qu'on ne pouvait pas en mourir, cependant, ce n'était pas une simple rivière de campagne, c'était la porte vers un autre monde profond, dangereux, peuplé d'êtres monstrueux et nombreux, sûrement affamés, et de sortie par cette belle nuit estivale, où un morceau de choix et plutôt rare venait de tomber dans leur assiette, comme un cheveu sur la soupe. Le courant était faible, mais je m'éloignais tout de même du bateau, et à contre cò ur, je me mis à nager de toutes mes forces vers le rivage. Plus je nageais, plus j'avais le sentiment qu'il m'échappait. J'hurlai au moindre frottement contre ma peau, il faisait nuit, et je ne voyais rien aussi bien en surface que sous l'eau, tous mes autres sens étaient en alerte, et m'enfonçaient encore plus profondément dans cette terreur interminable. Des larmes venaient s'ajouter à mon visage trempé, et je tremblai tellement en arrivant sur la rive, que je dus finir en rampant. Après plusieurs minutes d'efforts acharnés, je me laissai tomber dans la boue,

incapable de réaliser ce qui venait de se produire... J'étais vivante.

Enfin pour le moment... Il fallait que je reprenne mes esprits, et je ne faisais que pleurer (j'étais une bien piètre héroïne). Tito était toujours sur le bateau, coincé avec une bande de pirates sans pitié, capables de s'en prendre aux passagers, pour un peu d'argent... Penser à Tito m'avait donnée la force de me redresser, et de remarquer que le bateau s'éloignait de plus en plus de moi. Je continuai à me faire engloutir par les ténèbres, et la petite lanterne du bateau était la seule chose à laquelle je pouvais et devais m'accrocher. Tito y était, et je ne pouvais le laisser dans cette situation. Même si, après quelques réflexions, je considérai que la mienne était pire !

Quand je me mis à courir le long du fleuve, je remarquai que j'avais perdu une basket au passage, et que personne n'étant passé par là depuis des années, la nature avait donc tous ses droits, et tentai par tous les moyens de me semer des embûches. Je trébuchais à la moindre racine, je me prenais toutes les branches, je m'emmêlais dans des toiles d'araignées gigantesques, en priant pour que la bête qui avait créé ce piège ne soit pas sur mon dos. J'entendis des brindilles craquer à quelques mètres de moi, et dans un élan de survie, je me mis à taper des mains, et à grogner, à pousser des cris puissants comme Tarzan aurait pu les faire, afin d'impressionner ce qui pouvait être le vent, ou un jaguar féroce. Je continuais de courir à en perdre haleine, jusqu'à ce que je me rende compte que j'avais dépassé le bateau.

Il s'était arrêté. Alors que je revenais sur mes pas, je n'arrivais pas à me calmer, l'adrénaline, la peur, la panique, tout me faisait gesticuler sur place comme une boule de nerfs ambulante. Qu'allait-il se passer ? Je me pris dans mes bras, et essayai de respirer normalement.

« Tito... Je t'en prie, n'aie rien... N'aie rien... »

Et comme pour répondre à mon angoisse, j'entendis enfin sa voix, et je l'accueillis comme la vie elle-même qui était en train de renaître en moi :

« Véraaaaaaa ! Véraaaaaa ! »

Sa voix était puissante, il commençait par hurler mon nom, comme un souhait qu'il ordonne de s'exaucer, et ça se finissait plus comme une supplication. Même si il ne me voyait pas, je sautai dans tous les sens, en faisant de grands gestes :

« Tito !!! Je suis là ! Je suis là Tito ! Sur le rivage !! A ta droite !! Tito !! Viens !! Viens Vite !!

- Ne bouge pas !! J'arrive !! »

Je n'avais pas entendu son soupir de soulagement, mais je le vis se précipiter, et disparaître. Encore une fois, je me retrouvai piégée dans le néant, ni le temps, ni l'espace ne semblaient vouloir me rassurer, je devais attendre, attendre de pouvoir vivre à nouveau.

Une petite barque fit enfin son apparition près du bateau, mais mon sourire s'effaça quand je ne reconnus pas la silhouette de Tito. Les hommes y étaient plus robustes, et au nombre de quatre. Et comme pour confirmer mes doutes, une deuxième barque apparût juste derrière eux, et là, Tito s'y trouvait. Il se mit debout pour me crier :

« Véra !! Cache toi ! Cache toi !! Grimpe dans un arbre, vite ! »

Le cauchemar ne finissait donc jamais ? C'était quoi, Interville en Amazonie, la course des barques pour récupérer la fille ? Mais qu'est-ce qu'ils me voulaient ces pirates ?! M'attraper et après ? Ils ne pouvaient pas s'échapper avec l'autre barque qui arrivait... Il voulait peut-être me prendre en otage pour avoir de l'argent en échange... Je devais me cacher alors, dans la jungle en plus, Tito était sérieux ? Je préférais affronter des humains, que des bêtes venimeuses, ou féroces ! Et grimper à un arbre, il en avait d'autres des comme ça ? Les seuls arbres que je voyais étaient gigantesques et sans aucune branche avant trois ou quatre mètres de hauteur..

OK. Il était hors de question que je me laisse faire. Je venais de traverser l'Amazone à la nage et la jungle en pleine nuit, c'était pas quelques minutes à tenir face à des hommes qui allaient me faire peur. Je devais gagner du temps, et Tito serait là, avec les autres pour les neutraliser. En quelques minutes, je ramassai pierres, cailloux, et tout ce qui pouvait me servir pour me défendre. Mais je ne pouvais m'empêcher de tressaillir dès que je touchai quelque chose d'un peu étrange.

Les hommes finirent par accoster, l'air très menaçant, et je me mis à leur jeter toutes mes munitions, ce qui avait le don de les énerver encore plus. Avec la plus grosse pierre, je réussis à les tenir à distance quelques secondes, mais je n'osais pas les frapper. La violence n'était pas vraiment innée, malgré la peur qu'ils m'affligeaient. Je ne voulais pas m'enfuir, car je refusai de leur tourner le dos, mais je n'avais pas noté qu'ils n'étaient que trois et le quatrième m'attrapa par derrière, tandis que le plus fort des quatre m'asséna un direct en plein sur la tempe. Ils me laissèrent tomber, et ma tête heurta le sol et son goût de terre pénétra alors ma bouche. On me retourna, et je reçus un autre cou

si puissant qu'il m'assomma. Tito arriva juste à ce moment là, grognant de rage.

Chapitre 37

Le goût... le goût de la défaite, comme un arrière goût de mort. Le goût amer d'un réveil, où notre langue est recouverte de terre, qu'on recrache aussitôt, avec un peu de sang qui s'attarde sur notre palais et se mélange au parfum de moisie qui règne sur nos lèvres. Une odeur de cave humide venait pénétrer mes narines endolories, et mes yeux grands ouverts ne voyaient rien. Un bourdonnement incessant me bouchait les oreilles et me donnait le vertige, en m'obligeant à rester à terre. J'avais tout de même, à quatre pattes et à tâtons, l'obscurité avait fini par m'ensevelir vivante... Ma main toucha ce qui ressemblait à un matelas ratatiné et aussi humide que l'endroit dans lequel j'étais. Je sentis mon cœur se débattre dans ma poitrine, et mon souffle s'accélérer sans que je ne puisse contrôler quoi que se soit. Dans un élan de panique, je me redressai, bras tendus en avant, et je pus m'apercevoir que mes mains suivaient le chemin d'un mur de parpaings, sur trois côtés, et d'un grillage sur le quatrième, à travers lequel je pouvais passer mes doigts, avant de secouer violemment le tout, presque hystérique. Pour la première fois de ma vie, j'étais prisonnière.

Je me laissai glisser lentement, et repris ma place au sol. Je tremblai. Un tas de pensées traversèrent mon esprit, comme si elles avaient pris l'autoroute, et que je me situais sur un pont quelque part au dessus à observer le défilé. D'un côté, les phares rouge de la panique, et de la peur, de l'autre, les phares blancs de l'espoir, et de la raison qui tentaient en vain de m'apaiser, jusqu'à ce que tout se mélange dans un rose écorant et me donne la nausée. Alors que je me recroquevillais en boule, tout en agrippant ma tête, hésitant entre la protéger et l'arracher, j'eus un flash.

Tito. Il m'apparût, comme on allume une lumière avant de l'éteindre aussitôt. Je cherchais l'interrupteur dans ma tête, pour rallumer sa chaleur, sa vie, pour qu'il m'envahisse, et me remplisse d'espoir, de chance, ou d'une foi quelconque qui pourrait me faire tenir les futures épreuves que j'allais vivre. Je m'accrochais à lui, comme on tend une main dans le vide quand la chute risque d'être fatale.

Qu'aurait-il fait à ma place ? Soudain je le vis, je savais que j'halluciniais, mais un sourire tordu apparût sur mon visage trempé et sale. Il avait les deux paumes ouvertes, et exagérait des mouvements de respirations, tout en m'invitant à faire la même chose. Alors que je m'allongeais doucement sur le dos, je senti ma colonne vertébrale se

dérouler et s'aplatir de joie sur le sol dur. Je me mis à inspirer et expirer lentement, à ne penser qu'à mon souffle pendant quelques minutes, je continuais, jusqu'à ce que mes nerfs se détendent, mes muscles s'affaissent, et que je devienne aussi molle qu'une poupée de chiffon. Petit à petit, les données me venaient plus clairement, je revoyais la scène sur la rive de l'Amazone, instinctivement, je touchai le côté gauche de mon visage qui avait souffert. Il était évident que j'avais été capturée, mais au moins, Tito et l'équipage savait à qui ils avaient affaire, et mes ravisseurs exigeraient sans doute quelque chose, comme une rançon. Il était vrai que j'étais prisonnière, mais au moins je n'étais pas attachée, et ils avaient eu l'amabilité d'avoir penser au matelas, même si je préférais dormir à même le sol, que sur ce morceau de tissu crasseux.

Et par dessus tout, j'étais encore vivante, toujours piégée dans un espace-temps différent du reste du monde. Il m'était difficile, voire impossible, d'imaginer les autres êtres humains, se levant pour aller travailler par exemple, prenant le métro ou regardant la télévision, ou encore d'autres, passant un examen, ou faisant du vélo dans la forêt... On m'avait volé ma vie, et je ne savais pas pour combien de jours encore on me priverait ainsi du temps précieux qui m'était impartie.

Mais ce temps était la seule chose qui existait dorénavant. Le temps et mes sens qui rendaient tout ce que je vivais si réel pour une fois. L'obscurité, le silence, la terre, l'humidité, et le sang. C'était mon nouvel univers.

Une porte s'ouvrit brusquement, et la lumière du jour m'aveugla. Quand je vis la carrure d'un homme dans l'encadrement, je me précipitai en arrière, rampant jusqu'au mur du fond, en m'y recroquevillant comme un hérisson. Il descendit, une marche après l'autre, un petit escalier, et se plaça directement devant la porte de ma cellule, sans l'ouvrir. J'avais mis les mains sur mon visage, comme j'avais l'habitude de le faire pour les films d'horreur, mais je laissai tout de même passer un œil à travers mes doigts pour voir ce qu'il se passait, ce qui l'encouragea à rire à pleine bouche :

« You ! Funny... se permît-il de dire d'un air sadique »

Alors je me redressai d'un coup, manquant de vaciller, mais je tenais bon, et je fixai pendant une longue minute le visage sombre de l'homme qui se tenait dans un contre-jour terrifiant. Ses traits n'étaient que des ombres, il avait la corpulence d'un militaire bien entraîné, et il se tenait droit comme si toute sa fierté en dépendait. Il frappa si fort le grillage qu'il trembla dans un vacarme assourdissant, alors que je réprimai un cri. Il fit

demi-tour en riant et referma la porte, me laissant de nouveau dans le noir du désespoir qui m'envahissait toujours plus.

Il était comme un marteau qui enfonçait le clou sur ma situation déjà cauchemardesque. J'étais détenue par des hommes qui n'avaient pas l'air de m'accorder du respect, allait-il au moins me nourrir, me donner à boire ? Allaient-ils me faire du mal pour s'amuser ? Une rage soudaine prit l'assaut de mon esprit et de mon cœur. Je n'allais pas me laisser faire, quitte à mourir. Je préférais mourir d'ailleurs, tant pis pour mon voyage, tant pis pour Tito ! Il comprendrait que dans une telle situation, je n'aurais pas eu le choix... Comment pouvait-il imaginer que je devais l'attendre, le garder pour seul espoir d'être sauvée ? Je devais me débrouiller seule, parce que je l'étais pour le moment, malgré les prières de Tito, et celles de certaines personnes dans le monde qui souhaitaient que le mal disparaisse, ou que personnes ne doivent en souffrir. J'étais seule malgré tout, et je devais gagner du temps, transformer le temps, et me transformer moi-même...

Il me fallait des forces pour commencer. Sans m'épuiser, ni m'affamer, je me mis à m'étirer, puis échauffer chacun de mes muscles, et tordre chacune de mes articulations. Je continuai par courir un peu sur place, puis faire quelques flexions. L'entraînement se poursuivit par des abdos un peu laborieux, mais moins que les pompes, presque pitoyables. Mais je m'acharnais quand même. Je donnai des coups de poings dans le vide à toute vitesse, puis quelques coups de pieds maladroits. Puis je me reposai longtemps... Et je recommençai ! Je répétai le même exercice trois ou quatre fois, jusqu'à ce que la faim me prenne, et que pour mieux la faire passer, je décidai qu'il valait mieux dormir un peu.

Je crus n'avoir fermé les yeux qu'une minute, pourtant, quelque chose avait changé à mon réveil. Une personne bienveillante avait déposé une grosse bougie blanche au milieu de ma cellule, et à côté une grosse tomate bien rouge et une bouteille d'eau. Je sautai en premier sur la bouteille et bû la moitié d'une traite. Puis je versai un peu d'eau sur la tomate et la dévorai en quatre crocs. La reconnaissance infinie m'emplissait, alors que ce maigre repas me permettait à peine de retenir les acides de mon estomac de me dévorer de l'intérieur. Je repris presque aussitôt les exercices, avec plus de vigueur, mais une peur inexplicable me nouait maintenant le ventre. Je n'arrivai plus à me contenter du sport, et l'esprit combatif m'avait légèrement quitté. J'avais besoin d'être rassuré... J'avais besoin de mots pour m'encourager, d'une main pour me soutenir, d'une épaule sur

laquelle me reposer. Mais c'est alors que j'eus l'illumination. Que font les guerriers avant le combat, que font les croyants pour s'unir, qu'est-ce qui nous donne de la force dans chaque situation, et qu'est-ce qui nous encourage le plus et met des mots sur toutes nos émotions? La Musique...

Je me souvenais que dans cette autre vie qui avait été la mienne, j'adorais la musique, quelle qu'elle soit. J'aimais aussi chanter, même si je n'avais jamais suivi de cours, et je ne savais pas joué d'instruments, mais ça me fascinait complètement. La Musique me manquait tout à coup, comme si, on m'avait coupé l'air... Je voulais entendre de belles chansons, je voulais que Youtube apparaisse sur les murs de ma prison ! Mais même si ça avait été possible, quelles chansons j'aurais aimé écouter en particulier ? J'avais plutôt besoin de la voiture de Transformers, qui ne parle qu'en musique, au moins elle aurait su quoi mettre dans ma situation. Dans de telles circonstances, il ne me restait plus qu'à chanter moi même.

Bien assise, je m'éclaircis la voix, et fis quelques tests sonores qui me firent rire nerveusement. J'étais à la fois excitée et apeurée. La première chanson qui je connaissais par cœur et qui me vint à l'esprit, était une musique du dessin animé de Pocahontas. Mais finalement j'étais mieux debout.

Il y avait la lumière orangée de la bougie qui chancelait, elle ressemblait à ma voix qui se fit entendre timidement. Elle était douce et si chaleureuse que j'eus du mal à reconnaître que c'était la mienne. Je fermai les yeux, et revoyais les images du film, et la puissance du message, entre respect, paix et amour. L'espoir me traversa, suivit de quelques frissons, et j'ouvris les yeux à nouveau. J'étais toujours dans cette cellule, mais j'avais la sensation qu'on m'entendait, qu'on m'écoutait, et même si ce n'était que moi, il fallait que je continue de chanter, car ça me faisait du bien. La chanson suivante, était en anglais et autant vous le dire, ça ne ressemblait à aucune langue connue, mais je voulais quand même entendre cette mélodie. Il s'agissait de la bande originale d'un autre dessin animé Petit Pied, le dinosaure. Oui, vous pouvez le penser, ma culture musicale ne semblait pas très riche à ce moment là, mais les chansons qui vous reviennent dans les instants difficiles, sont souvent des chansons de votre enfance. Alors que je restai immobile, sentant le poids de ma tête faire pencher mon corps de gauche à droite, comme le vent pouvait le faire de la Tour Eiffel, mes mains se mirent à s'élever lentement et à dessiner une mélodie invisible dans les airs. Je commençai à me sentir

apaisée, mais j'avais besoin de courage aussi.

C'est alors qu'un chant de guerriers et de paix me revînt soudainement, il s'agissait d'une belle chanson que j'avais apprise en primaire, La Balade Nord-Irlandaise :

*« J'ai voulu planter un oranger
Là où la chanson n'en verra jamais
Là où les hommes n'ont jamais donné
Que des grenades dégoupillées
Jusqu'à Delly ma bien aimée
Sur mon bateau, j'ai navigué
J'ai dit aux hommes qui se battaient
Je viens planter un oranger
Buvons un verre, allons pêcher
Pas une guerre ne pourra durer
Lorsque la bière et l'amitié
Et la musique nous ferons chanter
Tuez vos dieux à tout jamais
Sous aucune croix l'amour ne se plaît
Ce sont les hommes pas les curés
Qui font pousser les orangers
Il a fleuri et il a donné
Les fruits sucrés de la Liberté»*

La mélodie si douce, et les paroles si belles m'arrachèrent des larmes, et comme pour m'empêcher de sombrer dans une cascade d'eau salée, je me forçais à chanter une chanson joyeuse, tout en souriant jusqu'aux oreilles, en dansant presque dans mon minuscule univers. Les paroles me faisaient rire, et le gros ours que j'imaginai chanter aussi « Il en faut peu pour être heureux ! » Oh oui ! Tellement peu... Une bougie pouvait suffire à vous redonner de l'espoir et l'envie d'y croire. Et je dansais autour d'elle, comme un feu de joie !

La porte s'ouvrit en claquant sur le mur et rebondît. Je me figeai sur place dans une position plus qu'étrange, une jambe et un bras en l'air, ce qui eût le don de faire rire de

plus bel l'homme qui se tenait droit. Mais il s'arrêta net, en vociférant quelque chose qui ressemblait à un « Ta gueule ! » en portugais. Il était fou... Je voyais son visage perfide grâce à la lueur de ma bougie, il avait l'air plus menaçant que jamais. Je me tus. Mais dès qu'il referma la porte, je me remis à chanter, enthousiasmée par la joie que ça m'apportait dans cette cave horrible. La porte s'ouvrit à nouveau. L'homme se tenait plus droit que jamais, et si il avait eu des poils sur le dos, ils se serraient sûrement redressés. A la base je devais gagner du temps, mais je fus prise par une folie que j'allais amèrement regretter :

« Je ne fais rien de mal !! Laissez-moi ! Laissez-moi chanter ! Vous m'avez déjà enfermée ici, ça ne vous suffit pas ?! Je ne vous demande même pas à manger ! Je vous demande juste de me laisser chanter ! »

Des larmes coulaient sur mes joues, et s'intensifiaient à mesure que l'homme s'avançait dangereusement de ma cellule. D'autres hommes apparurent dans l'entrée, et ils entrèrent timidement. Je m'attendais au pire, et si le pire devait arriver, alors je voulais au moins chanter une chanson. L'homme n'avait pas l'air d'avoir les clés de ma cellule, et il me regardait juste férocement, à tel point que je me demandais si ce n'était pas lui qui devait être en cage. Je me remis à chanter la Ballade Nord Irlandaise, mais cette fois, avec tellement de force, et de courage désespéré, que chacun de mes mots visaient le cœur des hommes en face comme s'il avait été question de flèches atteignant leurs cibles. Mes larmes ne m'empêchèrent pas de chanter juste, et petit à petit, les hommes s'approchaient de ma cellule, les épaules baissées, curieux et touchés. Certains me semblaient même émus ; je savais qu'ils ne comprenaient pas ce que je disais, mais peut-être l'image d'une jeune fille séquestrée qui utilise la chanson pour unique défense les attendrissait... Mais je fus surprise d'entendre quelques timides applaudissements tout de même. J'eus à peine le temps d'esquisser un sourire gêné, que l'homme qui se tenait droit, poussa violemment tous les hommes en criant, et parti précipitamment. Une secousse de panique envahit l'espace entre ma cellule et l'entrée de la cave. La façon dont certains hommes me regardaient, coincés entre la compassion et la lâcheté ne me rassurait pas du tout. Le sadique revint avec les clés cette fois, et fonça tel un rhinocéros dans ma cellule. Des hommes tentèrent de le raisonner, mais ils n'y mettaient pas beaucoup de cœur ; peut-être que si ça ne tombait pas sur moi, sa rage allait tomber sur eux... Je soupirai un grand coup, et me mis en garde, à la grande surprise de mes

spectateurs.

Il était vrai que je n'avais aucune chance, mais je n'allais pas me laisser faire, j'allais au moins essayé. Non, j'allais au moins tout donné pour renverser la situation... La porte ouverte, il fit deux pas sans broncher, puis se stoppa net devant ma posture en me lançant un rire postillonnant. Mais quand sa grosse main voulût s'aplatir sur moi pour me saisir, je le repoussai de mon avant bras gauche, et lui lançai un uppercut de ma main droite qui atteignît son but. Mais alors que les os de mon bras et de ma main se remettaient du choc, il poussa un grognement si terrible que je ne pus réprimer un frisson. Cette fois, ça allait faire mal. Il se pencha en avant, et se précipita sur moi en me plaquant au mur. Même si ma tête rebondit violemment dessus, j'eus le réflexe de lever mon genou directement entre ses jambes, et profitai de m'échapper avant qu'il reprenne ses esprits. J'avais encore mon souffle, mais j'étais à cours d'idées, et comble du malheur je trébuchai sur le matelas que j'avais totalement oublié. Une fois de plus, je mordis la poussière. C'est alors que je me sentis soulevée par les cheveux, et je reçus un tel coup sur le plexus que je m'évanouis aussitôt.

Quand j'ouvris les yeux pour la troisième fois ce jour là, j'étais de nouveau dans le noir total. Mes tempes faisaient des bonds sous ma peau, et me donnaient le vertige. Je roulai sur moi même, et sentis le contact répugnant du matelas moisi que je fuyais précipitamment. Mais une douleur déchirant ma bouche me plia en deux... Mes mains se rabattirent sur mon visage et je pus prendre conscience de l'horreur dans laquelle je me trouvais... Mes doigts pouvaient suivre un fil épais qui nouait mes lèvres sur plusieurs points de suture ruisselant du sang que je venais de faire jaillir en voulant crier. Je ne pouvais respirer que par le nez, mais les sanglots que je n'arrivais pas à contenir commençaient à m'étouffer.

Dans le néant obscur et terrifiant, je n'entendais que ma respiration angoissante, et saccadée, mais pour combien de temps encore j'allais vivre... Sans pouvoir, ni manger, ni boire, ni chanter. Sans aucun espoir. Recroquevillée sur moi même, je décidai d'abandonner et de me laisser happer par le trou noir qui avait croisé ma route. Pour moi, c'était fini.

Chapitre 38

Tout était vague, approximatif... Je ne pouvais même plus compter sur mes sens ; ils m'avaient laissée tomber eux aussi. Je ne voyais rien, et le peu que je voyais, j'étais incapable de discerner s'il s'agissait d'un rêve, d'un cauchemar, ou encore pire, de la réalité. Il me semblait voir des gens, mais je ne les reconnaissais pas. Il me semblait entendre des mots, mais je ne les comprenais pas. Je m'étais enfin transformée, en transformant le temps pour qu'il passe plus vite, mais j'étais devenue une pierre insensible, et incapable de réagir. Je me sentais si faible et si blessée. Parfois, de l'eau venait rafraîchir ma bouche cousue, mais la bienveillance ne me réconfortait plus. Elle ne me permettait que de vivre plus longtemps cette torture. Je préférais le néant, au moins on savait à quoi s'attendre, et je n'attendais rien d'autre de la vie.

Mais un murmure m'agrippa tout à coup. Une force prodigieuse venait de perturber ma tranquille souffrance. Une lueur, pas plus grosse qu'une étincelle approchait de moi, et devenait de plus en plus imposante. Cela m'arracha un sourire, était-ce un « trou blanc » pour changer ? Mais je ne pouvais plus sourire, la douleur fit couler des larmes vides sur mes joues... La lumière avait envahie mon champ de vision malgré tout, et le murmure s'intensifiait. Cela ressemblait à un mot que je connaissais pour une fois, un mot très court, et très familier, mais je ne me souvenais plus. Dans la lumière, quelque chose de sombre et d'ovale apparût, ça aussi, ça m'était familier. Cette chose ressemblait à un visage, et à sa vue même, mon cœur de pierre se mit à fondre. Je le sentis battre doucement dans ma poitrine, et ordonner à mon corps de réagir, de reprendre le contrôle de mes sensations. Je retrouvais en premier la douleur et le goût du sang, ensuite, mes mains étaient toujours contre la terre, par contre, je ne sentais plus le moisi, mais plutôt, un air vivifiant et pur, avec un vent parfumé de verdure sauvage. Mes yeux reconnurent le visage grimaçant et en larme de celui que j'aimais, et sa voix vint me surprendre tant il criait à mes oreilles :

« Véraaaa ! Véraaa ! Suppliait-il... Véraaa ! Non.... C'est pas possible.... »

Je ne pouvais pas supporter de le voir comme ça, je voulus lui parler, lui dire que tout allait bien, mais mes lèvres étaient figées par le geste cruel d'un barbare, et je plissai les yeux de douleur :

« Non, chuuut... Tais toi, ne dis rien, par pitié.... Attends, attends... Je vais arranger ça,

ne bouge pas... »

Alors que nous étions tous les deux à terre, il tenait fermement contre lui le haut de mon corps, et c'est à contre cò ur, qu'il posa ma tête à même le sol, pour sortir un couteau suisse d'une de ses poches. Il était à bout de nerfs, essuyant ses larmes de rage, l'adrénaline le faisant trembler. Incapable de couper le fil qui m'oppressait, il frappa à plusieurs reprises le sol du poing en jurant de toutes ses forces... Il se ressaisît, et retira petit à petit l'intrus sur mon visage, en essayant de faire attention aux endroits infectés, tout en les ignorant pour ne pas exploser de fureur. Une fois la tâche finie, il courut quelque part et revînt avec de l'eau et une trousse de premier secours. Il me lava le visage et prît soin de bien désinfecter mes plaies. C'est alors que je compris que j'étais sauvée. D'une voix presque inaudible, je réussis à prononcer ces quelques mots :

« í Merci... Tito... Mer... »

Mais un sanglot vînt interrompre mon deuxième remerciement. Il ne répondit qu'en me soulevant et me serrant fort dans ses bras. Il réussit à me porter quelque part ailleurs, sûrement dans un endroit plus sûr. Je ne comprenais pas vraiment, je savais juste qu'on était à l'extérieur, mais je ne voyais que Tito, et tout le reste autour, c'était un champ de bataille à mes yeux. Il me déposa dans les bras de quelqu'un d'autre, des bras robustes qui me tenaient fermement. Cette personne l'interpella :

« Where are you going?! Come back !!

- I GO ! YOU CARE ! S'énerva-t-il en pointant vers nous un doigt menaçant, avant de repartir en courant. »

L'homme en question se retourna en baragouinant des choses que je ne comprenais pas, et ne faisant pas attention aux gémissements que je poussais. Je voyais Tito, derrière sa large épaule, courir dans un sillon de souches d'arbres, vers un campement qui semblait en feu au loin. Cette vision était lugubre, mais je ne pouvais que pleurer à présent, et me réjouir peut-être un jour de cette liberté retrouvée grâce à lui, à condition qu'il revienne en profiter avec moi.

Mon porteur était Adam. J'étais heureuse de voir quelqu'un que je connaissais, même un peu, et je lui fis un sourire qui devait être horrible à voir. Il baissa les yeux vers moi, et chuchota des jurons en anglais. Si la seule vision de mon visage était aussi pénible à supporter, je ne voulais pas le voir non plus. Trop faible pour penser à quoi que ce soit, et incapable de m'accrocher à son cou pour lui faciliter la tâche, je m'efforçais juste de

rester éveillée pour ne pas être un poids mort sur ses bras :

« Hold on... Hold on... me dit-il soudainement »

Il retrouva alors d'autres hommes qui attendaient là, derrière des arbres. Il y avait Thiago, et d'autres que je n'avais jamais vu. Ils me dévisagèrent tous, à la fois écœurés et soulagés. Ils eurent l'idée de me fabriquer un brancard de fortune, avec quelques branches, et aussitôt terminé, ils me placèrent dessus, et se mirent à filer ailleurs, en laissant Adam sur place. Lui, il voulait attendre Tito.

Cette fois, je n'en pouvais plus. Trop d'oxygène, trop de lumière, trop d'émotions, j'étais submergée, et je préférais ne pas lutter et tomber dans un sommeil forcé par le malaise.

Je repris connaissance une journée plus tard, dans une sorte de grande cabane, sur un lit de paille surélevé. Une jeune fille au sourire éblouissant m'accueillit et courut chercher quelqu'un. C'est alors qu'une vieille femme, avec une tenue étrange apparut de derrière un paravent, et le suivant de près, Tito, souriant jusqu'aux oreilles. Je l'appelai à mon chevet, pressée de serrer sa main contre la mienne. La jeune fille m'apporta à boire, et la grand mère m'examina brièvement. Ils nous laissèrent un peu seuls par la suite, et je pus enfin comprendre ce qui s'était passé :

« Tu te sens comment ? Tu te sens bien ? Tu n'as pas mal quelque part ?

- Mais comment tu veux que je réponde si tu ne me laisse pas le temps ! M'emportai-je d'une petite voix.

- Ah très bien... Je suis tellement content que tu te sois réveillé, j'en pouvais plus d'attendre... (il se pencha sur moi avec inquiétude). Je voulais te parler, t'entendre, j'ai l'impression que ça fait une éternité que... enfin... Pardonne-moi, me dit-il suppliant.

- Hein ? Mais pardon de quoi ? Tu rigoles j'espère.... »

Ses yeux se mirent à briller d'émotions, et je ne savais pas si il voulait en dire plus, mais je lui attrapai les mains :

« Tito... C'est pas ta faute, si des personnes mal-attentionnés existent. C'est pas ta faute non plus, si je n'ai pas de chance, et qu'il faut souvent que ça tombe sur moi, je sais pas, j'ai du commettre des crimes dans une autre vie... Tu n'as pas à me demander pardon, car je te saurai éternellement reconnaissante pour m'avoir sauvée de cet enfer. Et encore, ça aurait pu être pire, ils auraient pu me violer, me tuer...

- Non, ils ne t'ont pas violé, me coupa-t-il sérieusement

- Oui...euh... Je sais, enfin j'espère... Mais comment tu peux le savoir toi ? m'inquiétai-je

- Je le sais, c'est tout...

- J'avais oublié que tu étais Monsieur Je sais Tout ! Lui lançai-je

- Je ne plaisante pas sur ça, Véra... J'ai eu vraiment peur, j'ai eu tellement peur, j'ai jamais eu aussi peur de ma vie, s'emporta-t-il tout à coup. Et quand je t'ai vu dans cette cellule, ton visage en sang, inerte, j'ai cru que tu étais morte... ! (il serra mes mains dans les siennes) Mais tu respirais, faiblement, mais tu étais vivante. Et quand je t'ai porté, j'ai remarqué que ton short était en sang aussi... Et...

- Quoi ?! Paniquai-je. Co-comment ça ?

- ...il te manquait une chaussure... finissait-il. Ne t'inquiètes pas. Nous sommes dans un village où nous sommes en sécurité, et où se trouve une guérisseuse. Il... euh, comment te dire ça... Elle a regardé si... Enfin voilà, je vais pas te faire un dessin...

- Quoi ? Qui a regardé... ? Mais Tito..... !!

- Mais tu n'as rien... Tu as juste ton... enfin, ton cycle... »

Tito rougissait et je me sentais complètement humiliée... Pourquoi il a fallu que ça se déclenche à ce moment là ? Je me cachais sous le tissu avec lequel on m'avait couverte :

« Ne parle plus ! Stop ! J'ai besoin d'être seule...

- Je comprends... Repose toi encore, on ne partira pas tant que tu ne seras pas guérie, et après on se casse de ce pays de merde. »

Il s'en alla sur ces belles paroles, mais je restai toujours sous mon espèce de drap. Comment la réalité pouvait-elle réapparaître aussi vite ? J'étais furieuse. La vie avait toujours un revers de côté pour bien nous surprendre. Elle pouvait être si irréelle et si concrète en même temps... Mais j'oubliai vite ma rancœur, en imaginant ce que Tito avait du vivre, ressentir et voir. Cette image de moi, inerte, ensanglantée, chaussée que d'un pied, était vraiment pitoyable et digne d'un cliché de guerre... Comment avait-il fait pour me retrouver ? Et qu'était-il arrivé à mes agresseurs ? Pourquoi Tito avait couru seul vers le camp enfumé ?

Je voulais le rappeler, mais la vieille femme apparût avec plusieurs bols dans les mains. Elle était accompagnée de la jeune fille qui l'assistait. Je supposai qu'il s'agissait de la guérisseuse et j'étais affreusement gênée qu'elle ait scruté mon intimité... Elles posèrent tout un tas de plantes différentes et de mixtures sur mon visage et sur mes lèvres. La jeune apporta quelque chose à manger et à boire, mais je ne savais ce que c'était. Je mangeais de bon cœur malgré tout, même si ça n'était pas bon. Elles me laissèrent de

nouveau sans s'attarder.

Il fallait que je me repose, mais je devais parler à Tito, on ne pouvait pas en rester là... C'est alors qu'il arriva d'un pas sûr. Il me tendit quelque chose, comme si ça allait lui brûler les mains :

« Tiens, je me suis permis de prendre ça dans ton sac... »

C'était des serviettes hygiéniques. Je les attrapai rapidement sans m'énerver cette fois, et je le remerciai :

« Tu as aussi des affaires propres à toi, juste là... J'ai fouillé un peu dans tes affaires tu ne m'en veux pas, j'espère ?

- Dans ses circonstances... Tu as ma bénédiction ! »

Je lui fis un petit sourire chaleureux, même si ma bouche ne pouvait pas s'étirer encore comme d'habitude. Il réagit comme si il avait reçu un choc. Il prit place sur ce qui me servait de lit, pendant que je lui rétorquai :

« Je sais que je suis affreuse, mais ce n'est pas la peine de faire cette tête là ! Je vais bien, je te dis, je vais bien... »

Il posa sa tête au creux de mon épaule, sans me prévenir, et serra ses mains autour de mes bras :

« Comment fais-tu ?... Comment fais-tu pour sourire après ce que tu as vécu ?... Tu es si forte, alors que je te vois si fragile... Ton sourire est si réconfortant... J'aime ton sourire. »

Son oreille était collée contre ma poitrine, et il devait donc entendre mon cœur s'emballer comme un tamtam déchaîné. Il aimait mon sourire ? C'était presque un aveu, l'aveu qu'il m'aimait aussi. Comment en douter ? Pourquoi ne pas se le dire tout simplement, et s'aimer ! Je ramenai mes mains sur son dos en lui disant :

« Si j'ai tenu le coup c'est grâce à toi, et c'est aussi toi qui est venu personnellement me retrouver... C'est toi, mon sourire, c'est toi qui me le donne en tout cas... »

Non, je ne voulais pas lui dire... J'avais peur, peur que tout change entre nous. Je voulais que ça reste comme ça encore quelques temps, jusqu'au jour où l'un de nous se lancerait. Mais là, ce n'était pas le moment, et je ne pouvais toujours pas l'embrasser, à cause d'une sorte de boue qu'on m'avait étalé sur la bouche ! Il se redressait, et inspecta mes blessures attentivement :

« C'est incroyable comment ça guérit vite. Ça fait à peine 24h et on dirait que ça

cicatrise depuis déjà une semaine... !

- Je dois avoir du sang de Wolverine, qui sait ? Rétorquai-je. Ça fait déjà une journée que je suis ici ! Et combien de temps j'ai été enlevée d'abord ?

- Une nuit, un jour, une nuit, et le deuxième jour on t'a retrouvé...

- Ah... ça m'avait semblé beaucoup plus long, mais j'avais perdu la notion du temps aussi... ! Je suis curieuse de savoir comment tu as fait pour me retrouver.. Tu dois tout me raconter !

- C'est une longue histoire tu sais... !

- Alors avant, est-ce que je peux te demander un service s'il te plaît ?

- C'que tu veux ! Répliqua-t-il en se relevant

- Tu pourrais m'accompagner aux toilettes... ? »

Je lui fis mon petit regard suppliant, et il fût honoré par ma demande. Il m'aida à m'asseoir, et parti chercher quelque chose. A son retour, il s'accroupît à mes pieds, et à ma grande surprise, il me mettait mes chaussures :

« Tu m'avais laissé un souvenir sur le bateau, précisa-t-il en gigotant la basket qui me manquait »

Tito avait un genou à terre, et il me chaussait en soulevant délicatement mes chevilles. Ce geste me touchait au plus profond de mon être, et l'émotion me fit verser quelques larmes discrètes. Il se figea quelques secondes, mais en se redressant il me lança :

« Eh ! Pleure pas ! Je te mets juste tes pompes ! Allez, viens, on y va ! »

Son coude apparût sous mes yeux, mais en relevant la tête vers lui, je lui dis en appuyant bien chaque syllabe :

« Merci. Tito. Merci... Merci pour tout... Merci du fond du cò ur...

- Euh... Tu... Tu sais ce que je pense des remerciements... Mais merci de me remercier... »

Un rire jaillit de mon âme, et je lui attrapai le bras énergiquement, pressée de me remettre sur pied, pressée de reprendre le voyage et pressée de vivre et respirer dans l'univers enchanteur que Tito créait juste pour moi.

Chapitre 39

Nous avons mis trois jours pour rejoindre Manaus. Le bateau avait attendu notre retour pendant quatre journées interminables sans savoir ce qu'il se passait, et dès notre arrivée, il lança les moteurs et fonça vers le cœur de l'Amazonie. Pendant le voyage, je ne fis que dormir. La guérisseuse m'avait donné plusieurs flacons remplis de choses étranges et Tito était le seul à savoir quoi en faire. Le contre coup des traumatismes à la fois physique et mental que j'avais subi, m'obligeait à rester allongée, et à dormir. Mais souvent, en fermant les yeux, je revivais les coups violents dont j'avais été la victime.

Tito ne me laissait presque jamais seule, ou sinon, il attendait que Adam, ou Thiago, les seuls en qui il avait confiance, veillent sur moi à sa place. Un soir, j'ouvris les yeux, et je remarquai le « sauvage » sur une chaise en plastique près de mon hamac :

« Welcome back... me dit-il »

Je ne l'avais pas revu depuis le jour de mon sauvetage, et je profitais de l'occasion pour le remercier d'une petite voix:

« C'est gentil de m'avoir portée l'autre fois... Merci d'avoir pris des risques...pour...moi. Et... merci d'avoir veillé sur Tito...

- Ah ! Sourît-il, Tito m'a dit que tu aimais dire « merci », c'est vrai... ! Tito c'est vraiment quelqu'un de bien, ajouta-t-il en posant un poing fermé sur sa poitrine. No, ne me remercie pas, je ne devais pas te laisser seule ce soir là. If... ! Commença-t-il en se mordant les lèvres. You know... Réveiller et escorter jusqu'au dortoir... Rien ne s'était passé. »

Pourquoi tout le monde s'excusait alors qu'ils n'étaient pas coupables ? D'abord Tito, puis, lui... C'était moi qui devais m'excuser d'avoir causé autant de soucis à tout le monde, et c'était les bandits qui devaient demander pardon, pas eux ! Mais je n'avais pas la force des longs discours, je lui tendis une main légèrement pendante pour qu'il la saisisse. Alors je la serrai fort, et fixai ses yeux comme des nuages bleus au dessus d'une colline aride :

« Merci, Adam... Merci pour tout ce que tu as fait... Si un jour tu as besoin de quoi que se soit, appelle nous... »

Il restait figé pendant de longues secondes, ma main lâcha petit à petit, à mesure que je m'endormais. Je l'entendis tout de même prononcer :

« They're made to be together... »

Et puis nous arrivions enfin à Manaus. Et Tito s'en fichait royalement. Il prit le premier hôtel qu'il vit à la sortie du port. Il jeta les sacs, et m'invita à rester dans la chambre, le temps qu'il s'occupe de prendre les premiers billets pour...

« Eh ! A fait ! Tu veux aller où déjà toi ? Me demanda une tête qui dépassait de la porte.

- Côte Ouest des Etats Unis ! N'importe où, le moins cher, on verra sur place pour visiter le reste, lui répondis-je du lit où je m'étais confortablement installée.

- Eh ! Tu ne bouges pas d'ici hein ?! Je reviens... Si je ne rentre pas tout de suite, ne t'inquiète pas, je vais sûrement boire un coup avec Adam et Thiago , pour leur dire au revoir.

- Toi, ne t'inquiètes pas ! Mais... Nan rien...

- Quoi ? Dis...

- Nan, c'est juste que... Ne rentre pas trop tard, d'accord ? »

Je devais lui faire de la peine, ou quelque chose comme ça, car il revênt sur ses pas, et m'embrassa le haut de la tête. Un sourire plus tard, il était parti, et je m'endormais encore alors que le soleil brillait de mille feux à travers la grande fenêtre et les rideaux blancs.

La journée s'écoula lentement, et je me réparais chaque heure un peu plus. Le lit était grand, douillet et confortable, et toutes mes articulations applaudissaient de bonheur. La faim m'arracha tout de même de ses coussins moelleux, et je me commandais un copieux repas avec tout ce qui me donnait envie. Et en attendant que le festin arrive, je fis un tour aux toilettes qui se trouvaient dans une grande salle de bain. En atteignant le lavabo, je vis un monstre en face de moi. La Méduse elle même, ne m'aurait pas glacé le sang de cette façon. C'était mon propre reflet qui me terrifiait. La peau sur une partie de mon front et de mon oeil gauche était devenu bleu-vert, et le bas de ma joue du même côté avait pris la même teinte horrible. De plus, j'avais la bouche de Frankenstein, parsemée de trous fermés mais encore bien visibles, et des lèvres presque violettes. Et j'étais censée être mieux ? Tito m'avait dit que je guérissais ! Comment cela pouvait être pire ?

J'attendais impatiente que le repas arrive, et quand il toqua à la porte, j'ouvris penchée en avant, les mains secouant vivement ma chevelure comme si elle était mouillée, sous

une épaisse serviette qui cachait tout le haut de mon corps, et je disais aux pieds du room service :

« Yes, yes, it's ok, thank you... Thank you ! Goodbye ! »

Je refermai la porte aussitôt, et filai me regarder une nouvelle fois. C'était définitivement atroce, et je ne pouvais pas accepter cette figure défigurée. Après avoir englouti en quelques minutes un repas entier, je me fis couler un bain, et décidai de m'occuper un peu de moi. Un esprit sain dans un corps sain, disaient les romains. Je devais certes guérir de mes blessures, mais je souffrais de différentes sortes de blessures, et il y avait de multiples façons de se soigner, et l'une d'entre elles, était sans nul doute, de prendre soin de son corps. Se laver et dire adieu aux impuretés, mais aussi se couvrir le corps de crème hydratante au parfum réconfortant, se brosser délicatement les cheveux, et couper quelques pointes fourchues, et enfin, se faire belle, ou au moins essayer. Je n'avais pas vraiment une trousse de maquillage bien remplie, mais cela me suffisait. Un peu de correcteur, un phare à joue, un phare à paupière nacré, du crayon noir et du mascara. Mes lèvres restaient monstrueuses, mais je commençai à m'habituer. Ça me donnait un côté créatures de Tim Burton, et j'étais une grande fan de ce réalisateur, même si on n'était pas encore à Halloween !

En attendant que les heures passent, heures que je ne voulais plus passer à dormir, j'allumai la télévision, et entamai un grand tri dans mon sac, qui commençait à ressembler à une véritable poubelle, et ça ne rendait pas vraiment hommage à ma personnalité. J'avais beaucoup plus de linge sale que je ne le pensais, mais j'avais surtout beaucoup plus de souvenirs que je ne l'imaginais. J'étais tous mes trésors sur les draps blancs du lit. Cartes postales, timbres, argent, tickets d'achats, et des lieux que j'avais visité, cartes des restaurants où j'avais mangé. Mais aussi, billets des différents trains et avions que j'avais pris, prospectus en tout genre... Je contemplais ces petits bouts de papiers qui voulaient dire tant de choses, et qui me rappelaient les premiers véritables souvenirs de ma vie. Ces souvenirs qu'on a envie de se repasser en boucle et qu'on aime se remémorer et partager avec les autres en riant. J'avais fait le grand saut, et j'avais réussi à voler, mais tout comme les petits insectes, j'avais voulu aller trop près du soleil, et je m'étais brûlée les ailes. Peut-être qu'il fallait que je me contente d'être une touriste, et que je ne recherche pas trop l'aventure, car j'avais toujours ce pouvoir d'attraction sur les événements douteux après tout.

Je découvris au fond de mon sac, la magnifique robe que Melysse m'avait offert, et alors que je rêvassais de cette soirée, Tito entra dans la chambre :

« Oh lala ! Le bazar ! Tu fais quoi ?

- Rien de spécial... Je rangeais un peu !

- Et tu regardes les infos en plus ?! Eh ! Et t'as mangé à ce que je vois !

- Oui, euh, non enfin tu peux changer de chaînes, c'est juste pour avoir un peu de compagnie c'est tout !

- Mets au moins les chaînes musicales alors ! »

Je m'agitais dans tous les sens tout à coup, alors qu'il s'approchait pour prendre la télécommande. Je me dépêchai de ranger mes affaires. Je n'avais toujours pas regardé Tito, et même si l'envie de lui sauter au cou me démangeait, je ne voulais pas qu'il me regarde. Mais c'était sans compter sur lui :

« Fais moi voir un peu, commença-t-il en mettant son index sous mon menton pour relever ma tête

- Mais tu veux bien me laisser tranquille ! Rétorquai-je en dégageant ma tête. A partir de maintenant, je me soignerai toute seule, ok ?

- í Ok, ok ! Calme toi ! Je vois que tu es redevenue toi-même ! Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai fait quelque chose de mal ? Je suis rentré trop tard c'est ça? (il me collait malgré mes efforts pour m'éloigner de lui)

- Non c'est pas ça ! (je portais mon sac jusqu'à un coin de la pièce)

- Bah quoi ? Dis moi ce qui ne va pas, on se dit tout maintenant, on laisse rien traîner... »

Il posa ses deux bras sur les pans du mur, déterminé à me bloquer dans le coin, mais c'était trop ridicule de lui avouer que je ne voulais pas qu'il me voie aussi laide. Je baissai toujours la tête, feignant de boudier, quand je vis son visage apparaître dans mon champ de vision :

« J'attends j'te signale...

- T'es énervant, Tito ! »

Je ne savais pas quoi dire d'autres, mais il m'énervait vraiment maintenant, il ne pouvait pas simplement comprendre, et me laisser tranquille comme je lui demandais. Nos regards se croisèrent, et nous relevions ensemble la tête. A ma grande surprise, il me fit un grand sourire :

« Wouah ! C'que tu es belle ! »

Je ne pus m'empêcher d'aspirer un choc, et le poussai sur le lit de toutes mes forces. Je me retournai dans mon coin, histoire de faire passer le rouge de mes joues, qui mélangé au vert-bleu de ma peau, m'aurait fait ressembler à une aubergine plutôt qu'à une tomate...

« Arrête de dire des bêtises Tito, je suis immonde !... Comment tu peux te moquer de moi comme ça...

- Je me moque pas de toi ! Me coupa-t-il insurgé, je te trouve vraiment belle ! Malgré tes bleues, et tes blessures, et avec ou sans maquillage ! Tu n'as pas à avoir honte devant moi, ni devant personne d'ailleurs ! Et...si tu veux te soigner seule il faut que je t'explique comment faire.

- D'a-ccord... »

Je me retournai doucement, et osai le regarder. C'était lui qui était beau, assis au bord de lit où je l'avais envoyé. La couleur de ses yeux avaient éclairci avec le soleil, ses cheveux avaient poussé depuis que je l'avais rencontré, et tombaient n'importe comment sur son visage bronzé, et une barbe naissante en faisait le contour. Il se releva sans me quitter des yeux, affrontant mes humeurs toujours de façon aussi décontractée. Il alla chercher les remèdes en soupirant mi amusé, mi agacé, et je remarquai avec stupeur que lui aussi avait des blessures. Comment cela avait-il pu m'échapper ; son avant bras était brûlé ! Je courrai pour le rattraper, et le retournai vivement face à moi. L'inspection était désastreuse, ses mains étaient recouvertes d'éraflures plus ou moins importantes, son avant bras était brûlé sur une vingtaine de centimètres, sur l'autre épaule il avait un bleu énorme, son visage n'était pas épargné non plus. Il se laissait faire, pendant que mes mains parcouraient paniquées son corps. Remarquant une petite bosse sous son T-shirt, je le soulevai sans gênes, toujours aussi pressée de découvrir tout ce qui j'avais manqué, mais j'eus à peine le temps de découvrir une large compresse blanche avec du sang au milieu, qu'il attrapa mes mains et les coinça dans mon dos, m'encerclant dans ses bras puissants :

« Pas touche, me chuchotaient ses lèvres onctueuses à quelques centimètres de mes joues brûlantes »

Mon cò ur battait si fort, que je crus qu'il avait migré dans ma gorge, tant et si bien que je n'arrivais plus à avaler ma salive. Mais après quelques longues secondes, je réussis

tout de même à lui dire :

« Tito... Tu peux me lâcher... »

Il relâcha son emprise, mais ses mains continuaient de se promener le long de mes bras, jusqu'à mes épaules, distribuant des frissons à tout mon corps. Des petits papillons faisaient la fiesta entre mon ventre et mes reins, alors que ses mains escaladaient mes joues. Il m'avoua d'un regard intimidé :

« Je suis heureux que tu sois saine et sauve... »

- Attends, t'as cru quoi ? Lui murmurai-je. Il en faut bien plus pour m'avoir, tu sais... »

Il étouffa un rire, puis il se racla bruyamment la gorge en me tapotant brusquement les épaules :

« Oui, oui... ! Je n'en doute pas ! En tout cas, ne t'inquiètes pas pour moi, ok ?... Je vais très bien, ceux sont juste quelques éraflures, rien de méchant ! »

- Rien de méchant ? ! M'exclamai-je en lui attrapant son avant-bras pour preuve

- Eh ! Prononça-t-il en se débarrassant de ma main comme d'un insecte qui le chatouillait. Tu sais quoi ? J'me sens vraiment fatigué, là tout à coup, et j'ai vraiment envie de prendre une bonne grosse douche froide...

- Froide ? ! M'étonnai-je alors qu'il fronçait les sourcils

- Euh... ouais, parce que... Il fait tellement chaud que... Bon, laisse tomber ! »

Et il me claqua la porte de la salle de bain au nez. Son attitude me rappela vaguement quelque chose, et en m'allongeant, je compris que c'était moi quand je l'évitai. Pour une fois, je m'étais laissée faire, et Tito avait paniqué. Alors que le désir escaladait la montagne de mes principes, les chambres d'hôtels nous poussaient l'un contre l'autre, et nous n'arrêtions pas de nous repousser. En fermant les yeux ce soir là, alors que la lumière était allumée et que la télévision passait des musiques brésiliennes, je me demandais jusqu'où ce petit jeu allait nous mener.

Et cette nuit là, nous avons dormi chacun de notre côté du lit, comme si nous nous accrochions à nos tables de chevet. Car pour ne rien arranger, le matelas était creusé au milieu, et sans un effort monumental de notre part, nous nous serions retrouvés l'un contre l'autre, ce qui ne devait pas arriver. Pourquoi ? Toujours cette peur de tout ce que ça impliquerait et de tout ce que ça changerait entre nous, si on s'avouait vaincus par nos sentiments. Peut-être que cela ne venait pas seulement de moi ; Tito, certes, avait une attitude et des gestes plutôt équivoques à mon égard, mais il n'avait pas l'air pressé de

vouloir d'avantage. Mais ce n'était pas la seule chose qui m'empêchait de dormir, je revoyais ses blessures, et l'image de lui courant vers le camp en flammes. Qu'avait-il fait exactement là bas ? Le jour où j'avais repris connaissance, il avait commencé à me raconter son expédition, mais des malaises nous avaient interrompu, et depuis j'étais piégée dans un sommeil sans fin.

Je ne voulais plus fermer les yeux, je voulais voir la vérité en face, je voulais savoir, je voulais comprendre, et je voulais, tout comme Tito, quitter au plus vite le Brésil, qui malheureusement ne nous avait apporté rien de bon. Enfin, cela avait commencé par des disputes, puis des cauchemars qui allaient nous hanter à vie, mais il y avait aussi eu des réconciliations et des retrouvailles qui nous avaient aussi appris la valeur de notre relation, et l'importance de la vie. Un mal pour un bien, la règle était toujours valable. A ma montre, il n'était que deux heures du matin, et je ne pus réprimer un soupir :

« Pourquoi tu dors pas ? »

Sa voix était parfaitement éveillée, alors que cela faisait plus de deux heures qu'il avait éteint les lumières. Je me redressai en pleine forme, et me tournai vers lui :

« Je pense à trop de choses, je n'arrive pas à dormir !

- Ah... Et puis t'as passé tes journées à dormir ces derniers temps, ça aide pas ! Mais je pensais que tu aimais dormir Madame la Belle au Bois Dormant, m'envoya-t-il en se redressant aussi.

- Oui je sais, Monsieur Je sais Tout... Mais là, j'arrive pas ! D'abord je me demande comment tu t'es fait autant d' « éraflures », après je voudrais déjà être aux Etats-Unis, et enfin ce foutu lit est en pente !

- En pente ?! Rigola-t-il.

- Oui, il penche là... vers le milieu, regardes, lui expliquai-je en me laissant glisser. Tu ne l'avais pas remarqué ? (il plissa les lèvres)

- Non, j'avais pas remarqué... mentait-il en haussant des épaules

- Oui c'est ça ! Tu sais quoi, on va faire comme à la vieille époque, et je vais prendre le traversin, et je vais le mettre là, au milieu, c'est clair ? »

Il me regardait tel un empereur à un banquet, pendant que je m'agitai et je continuai :

« Bon, tu connais la chanson, là c'est ton espace, et là c'est le mien, je n'envahis pas ton espace, tu n'envahis pas le mien et tout va bien...

- Ah ça c'est dans Dirty Dancing ! Répondit-il en me pointant du doigt.

- Et « Talk to the hand », tu vois c'est dans quel film ? Lui lançai-je en me recouchant
- Trop facile... ! Terminator ! A mon tour !... « Le monde se divise en deux catégories... »
- Nan mais tu plaisantes ! Le coupai-je en me redressant. Le Bon la Brute et le Truand, évidemment !
- Tu pourrais au moins me laisser finir mes phrases... ! Tu vas jamais trouver celui-là !
« Méfie toi de l'homme qui élève des cochons »
- Snatch, trop simple... ! »

Au bout du compte, nous passâmes tout de même une nuit blanche, mais à nous amuser en nous testant sur les films qui nous semblaient cultes. Je n'eus toujours pas d'explications au sujet des périples que Tito avait dû subir pour me sauver, mais au moins le temps passa vite jusqu'au matin, où nous nous préparions pour un nouveau départ. Tito avait réservé un taxi pendant que je prenais le petit-déjeuner, ce qui me conforta dans l'idée qu'il voulait ne plus perdre une minute, quitte à dépenser un peu plus d'argent. Cela étant dit, les taxis brésiliens n'étaient pas aussi chers que les français, et je sentais en Tito, le même besoin que j'avais, soit celui du confort. Nous avions passé une semaine épuisante, entre le voyage depuis l'Egypte, et la croisière de l'horreur sur l'Amazone, et quand nos regards se croisèrent à l'arrière du taxi, ils ne voulaient dire qu'une chose : vacances !

Chapitre 40

Beaucoup de personnes ne font pas la différence entre les mots vacances et voyage, pourtant, il y en a une énorme. Le voyage, est comme son nom l'indique, une découverte par le biais d'un trajet, d'un circuit, qu'il soit à pied, en voiture, ou même en soi même, c'est un mouvement vers l'inconnu avant tout et cela implique tout sauf le repos. Les vacances, par contre, même si elles peuvent commencer comme un voyage au premier abord, sont simplement une destination qu'on choisit pour ne rien faire à part se détendre. Et Tito et moi avions besoin justement de nous reposer, et de profiter de la vie. Il avait pris un vol pour Riverside, en Californie, et déjà à l'aéroport, nous nous étions rendus compte du dépaysement. Cela commençait par une fausse impression d'un retour à la civilisation, alors qu'en fait c'était juste un retour à la société occidentale et de consommation dans laquelle nous avions tous les deux grandi. Le paysage était plutôt désertique, même si de gigantesques palmiers prouvaient le contraire, et l'infrastructure était immense ; nous avions perdu l'habitude de ce type d'urbanisme depuis plusieurs semaines. Tito me devança à l'accueil touristique, où l'hôtesse nous proposa quelques hôtels de gammes variées, mais nous nous penchions sur le même sans nous aviser :

« Lui ! Approuvai-je en posant ma main dessus

- Lui, confirma mon partenaire aux anges. »

Un autre taxi plus tard (beaucoup plus cher cette fois), nous arrivions devant un somptueux hôtel, qui se trouvait être une ancienne mission espagnole qui avait été rénové au XIX ème siècle. Il était muni d'une piscine, d'un SPA ainsi que d'un centre sportif, d'un restaurant, d'un bar, d'un musée ! L'architecture du bâtiment était ancienne et originale, et des fleurs recouvraient les balcons à chaque étage. Mais Tito l'avait choisi surtout pour la piscine, alors que moi, j'avais besoin d'une île paradisiaque, et cet hôtel y ressemblait par bien des égards ; il s'élevait, tel un château médiéval au milieu d'un désert californien.

Nous nous hâtions de rejoindre la réception comme deux enfants le matin de Noël, et nous prenions la chambre la moins chère, qui faisait tout de même dix fois le montant de notre dernier hôtel à Belem, cependant là s'arrêtait la comparaison. Il me semblait que tout était recouvert de bois vernis, qu'à chaque fois qu'on tournait la tête il y avait des sculptures, des fleurs, des fauteuils moelleux aux riches tissus. Nous passâmes

devant une galerie de photos des personnes les plus célèbres ayant séjourné en ce lieu incroyable.

Un groom nous escorta jusqu'à la pièce majestueuse qui allait nous servir de maison pendant trois jours, et je me demandais comment dans un lieu aussi désert, pouvait-il y avoir tant de vie et de beauté... Deux nuits nous avaient semblé le nombre indispensable pour nous remettre sur pied avant d'entreprendre la suite du voyage. Mais alors que nous étions dans l'ascenseur, je ne pus m'empêcher de faire part à Tito d'une appréhension :

« C'est trop beau, pour être vrai ! Il va sûrement se passer quelque chose, je suis certaine qu'il va se passer quelque chose...

- Mais non !... Qu'est-ce que tu veux qu'il se passe d'abord ?

- Je sais pas moi, une prise d'otage, une bombe... ! (le groom me lança un coup d'oeil perplexe)

- La seule bombe qu'il va y avoir, c'est celle que je ferai dans la piscine ! Pigé ? »

Sa répartie me fit rire, mais je n'arrivais pas à être aussi enthousiaste que lui. Il ne pensait qu'à se baigner, il sautillait dans tous les sens, et il ne remarqua même pas à quel point notre chambre était belle, ni le groom qui attendait son pourboire. Je m'en chargeais pendant qu'il fila dans la salle de bain, enfile son maillot. Il ressortit quelques minutes plus tard, à moitié nu, avec une des serviettes blanches de l'hôtel sur l'épaule :

« Bon, t'es prête ?

- Tito ! M'exclamai-je en souriant. Mais on n'est pas au Club Med là ! Mais un truc sur le dos ! Et ça se fait pas de prendre une serviette de l'hôtel, tu vas t'essuyer avec quoi après !

- T'inquiètes pas ! T'es prête dans combien de temps ?

- Euh, j'sais pas, attends, je suis une fille, ok ? J'peux pas faire comme toi... mais vas-y à la piscine, je t'y retrouve dans moins d'une heure c'est bon ?

- Une heure ?!!

- Moins !! Allez file faire ta bombe là ! Et laisse moi un peu d'intimité ! »

Il attrapa une chemise toute froissée dans son sac, et s'en alla en boudant. Ça ne devait pas l'enchanter d'y aller tout seul, mais tant pis. J'avais remarqué qu'il avait retiré la compresse au niveau de son flanc, mais je n'avais pas osé m'approcher de lui de nouveau.

Je voulais prendre mon temps, et apprécier les lieux. Notre chambre n'était pas froide et

impersonnelle comme celle de la plus part des hôtels, la nôtre était charmante et chaleureusement décorée. Le lit était si haut que je pouvais m'asseoir dessus sans me baisser, et il y avait un nombre incalculable de coussins dessus. Une grande fenêtre donnait sur un balcon, et quand je l'ouvris, la chaleur m'enlaça dans un souffle. Mais une douce mélodie m'accapara, celle de rires d'enfants, de gens qui discutaient au loin, d'une musique qui se propageait au hasard dans l'air. Je voulais être comme ces personnes, je voulais ressembler aux autres pour une fois, me fondre dans la foule, et vivre comme une personne normale. Je voulais savoir quelle joie y avait-il à rester des heures à la piscine d'un hôtel, à lire des magazines et siroter des jus de fruits ou des cocktails. J'avais déjà acheté un maillot de bain à Belem, mais après l'avoir mis, je me sentis vraiment nue devant le miroir. Je ne pouvais pas y aller comme ça. De plus le soleil cognait fort, et nous n'avions aucune protection. Je décidai donc d'aller me promener dans l'hôtel à la recherche d'une boutique.

Etant donné que nous étions au deuxième étage, je préférais prendre l'escalier d'honneur, et continuer à découvrir l'architecture enchanteuse de cet ancien monument. Une coupole merveilleuse s'élevait haut au-dessus de ma tête, et un escalier de pierre blanche et de grandes arcades se déroulait autour, sur quatre étages, jusqu'au rez-de-chaussée. Tout était somptueux, ce n'était pas un simple retour à la civilisation, j'avais traversé une porte invisible quelque part vers un autre monde, et ma mission était... de trouver la boutique, ce qui était un peu moins glorieux, mais je finis par en voir la vitrine.

J'avais à peine mis le pied dans un rayon, qu'une vendeuse éblouissante vint à ma rencontre avec un grand sourire :

« Good afternoon Madam, may I help you ?

- Euh... Yes ! I need some protection for the sun... Hum, and... (je regardais un peu partout sans trouver le moindre repère auquel m'accrocher). I need something, commençai-je en tripotant un vêtement au hasard, something to go to the swimming-pool...

- I understand ! Please, follow me... »

Vingt minutes plus tard, je ressortais avec un grand sac cartonné à l'effigie de l'hôtel, comportant un kimono de plage en soie, des mules assorties, de la crème solaire, et un sac de plage en tissu offert par la maison. Toujours excitée comme une gamine, je grimpai deux par deux les marches qui menaient jusqu'à ma chambre, et la découvrais

une nouvelle fois ; une moquette propre et onctueuse aux motifs royaux recouvrait le sol, et un panier d'oranges était posé sur la table d'entrée avec deux bouteilles d'eau. La climatisation indiquait vingt-deux degrés, mais je n'en vis pas d'avantage. Je me remis directement en maillot de bain, enfilai le kimono après avoir pris la précaution d'enlever l'étiquette, et sortais les mules de leur boîte en carton. Devant le miroir, je laissais mes cheveux retomber sur mes épaules, même sans les coiffer. Je ne m'étais jamais autant regardé dans une glace, et je savais que cet excès de vanité était dû à Tito. D'ailleurs le pauvre, il devait m'attendre. Je me jetai sur le sac de plage, manquant de vaciller sur mes mules, et y jetai l'huile solaire, et quelques magazines qui se trouvaient dans la chambre. Les premiers pas en public furent laborieux ; mes épaules étaient voûtées, ma tête restait baissée, les petits talons que je portais m'obligeaient à plier les genoux, et une fois de plus, le regard que je jetai à mon reflet dans l'ascenseur me dégoûta. J'avais beau être déguisée comme une jolie fille, je me trouvais toujours tordue, et mon visage m'horrifiait. Et c'était avec ce sentiment de ridicule que je traversais le grand hall vers la piscine. Mais à ma grande surprise, le regard des autres et en particulier celui de la gente masculine était plutôt encourageant. On me souriait, on me dévisageait, et même si j'associais mon succès au magnifique kimono en soie que je portais, cela me redonna confiance, et ce fût le dos droit, et avec un pas assuré que je pénétraï dans l'espace aquatique.

Je cherchais Tito par dessus mes lunettes, quand j'entendis derrière moi :

« Oh ! Mais regardez moi cette petite starlette ! »

Il sortait de l'eau avec élégance, et bientôt son torse trempé vint se positionner sous mon nez. J'eus un peu de mal à articuler la suite :

« J'ai-j'ai-j'ai fait un petit tour par la boutique... Tu sais pour me fondre dans le décor...

- C'est plutôt moi que tu fais fondre, rétorqua-t-il avant de se diriger vers un transat

- C'est vrai ? Souriais-je bêtement. Eh ! C'est pas pour toi que... Hein ! C'est parce que j'avais envie...

- T'embêtes pas ! J'te taquine, ajouta-t-il en s'installant tranquillement. Ton transat est là, viens ! Et t'as apporté de la crème du coup ?

- Euh... étant donné que notre peau est habituée au soleil, j'ai pris de l'huile protectrice, ça te va ?

- Parfait ! Avec un petit massage comme d'hab ! Me dit-il avant de se retourner et

d'enfoncer la tête dans sa serviette »

Il était incorrigible... Mais je n'étais plus à ça près, et lui tartinais le dos sans aucune considération en finissant par le pincer fort. Il avait beau râler, il fallait bien que je le punisse pour le harcèlement que je subissais depuis que nous étions tombés du train en Serbie. Toute fière de moi, je m'installai à côté, et au moment de retirer la soie qui me recouvrait, la main de Tito se posa sur mon épaule dénudée:

« C'est comme ça qu'il faut faire... »

Un frisson contracta tout mon corps quand ses doigts frais et huilés vinrent se promener sur ma nuque avec sensualité. Mais je me retournai brusquement :

« Je vais le faire ! J'aime pas trop qu'on... me touche !

- Mais tu peux pas atteindre le milieu là, continua-t-il en posant ses deux mains dessus.

- Je... ! Sursautai-je en creusant le dos. Je vais m'en charger, ok ? (je lui attrapai le flacon des mains déterminée)

- Ok, Ce sera mieux comme ça alors ! »

Et il dégrafa le haut de mon maillot de bain en partant, que je rattrapai de justesse en hurlant :

« Tito, espèce de pervers ! T'es vraiment nul ! Idiot ! Pervers !

- C'est toujours la même chanson ! Déclara-t-il en s'installant confortablement. Mais c'est toi qui a l'esprit le plus tordu !

- Débile ! Rétorquai-je en lui lançant un magazine à la figure. »

Il le rattrapa, l'ouvrit et se mit à le lire tranquillement. Il n'était pas agaçant, il me rendait dingue par moment, aussi dingue que lorsqu'on est en face d'un appareil qui fonctionne avec tout le monde, mais qui fait tout de travers avec vous. Heureusement, j'avais remis tout en ordre, et je continuai à me tartiner d'huile en ruminant un moyen de me venger.

Cependant Tito savait se faire pardonner quand il voulait, il m'offrit un délicieux smoothie frais par la suite, et ne me déranga plus. Nous restions allongés jusqu'à ce que le soleil nous pique la peau, puis nous nous jetions à l'eau. Je pus enfin voir sa bombe, même si la mienne n'était pas mal non plus, il fallait prendre en considération nos poids respectifs aussi. Je réussis à le battre aux galipettes sous l'eau, alors qu'il en faisait à peine deux, je tournais quatre fois sur moi même ! Nous passions de longues minutes au bassin jacuzzi, mais nous évitions celui des enfants, qui, on le savait tous, faisaient pipi dans l'eau. Nous faisions la course jusqu'au bord, à la brasse, au crawl, ou en nage

inventée ! Oui, c'est sûr, il savait se faire pardonner. Nous nous amusions tellement, que nous ne remarquions même pas que les heures passaient et que la piscine était presque vide. Il sortît le premier de l'eau, mais je n'y arrivais pas. Je me sentais si légère quand je faisais l'étoile de mer, les yeux vers le ciel, les bras et les jambes qui flottaient comme si je volais. J'étais en apesanteur.

« Allez on y va ! J'ai la dalle !

- Mais Tito, tu vois pas que je suis en transe là, et tu casses complètement mon délire !

- Et moi mon délire c'est de manger quelque chose, et étant donné qu'on doit se préparer avant, je m'inquiète ! »

Il n'avait pas tort, nous n'avions rien mangé depuis le plateau repas de l'avion, et il était déjà 19h30. Nous commençons à bien nous connaître, ce qui était agréable pour la gestion de la salle de bain, en général il y allait en premier, et il attendait que je sois prête en s'occupant. Nous eûmes tous les deux du mal à trouver des vêtements propres à nous mettre, et mon short préféré était ensanglanté et poussiéreux... Je voulais tout brûler ! Je ne trouvai rien à me mettre et Tito s'impatiait :

« Bon, arrête de faire ta nana là, mets n'importe quoi !

- Ok très bien ! Tu préfères quoi ? J'ai pas grand chose, regarde, je t'en prie, et choisis, je m'en fiche, je le porterais, ça me fatigue aussi, j'te signale ! »

Il examina chaque vêtement, et tenta de faire des combinaisons, mais il se rendît vite compte que les tenues n'étaient pas appropriées, ou alors vraiment trop sales. J'étais toujours dans mon peignoir quand je lui proposais :

« On peut manger dans la chambre, sinon... ?

- Non ! Ce soir je veux sortir, y'a un restaurant sublime, et un bar lounge ! J'en ai marre des chambres, même si celle là est particulièrement spacieuse... Bon, j'ai une idée, mais ne bouge pas d'ici, ok ? Je reviens dans cinq minutes ! »

Je m'étais sur le lit au milieu de mes habits. Je ne voyais pas vraiment ce que Tito pouvait faire, et en cinq minutes qui plus est. J'avais faim, et ça me rendait mauvaise, j'étais prête à sortir en pyjama s'il le fallait. Mais Tito revenait déjà avec dans la main un sac cartonné que je reconnaissais. Je bondis :

« Mais qu'est-ce que t'as fait ?!

- Je t'ai acheté un robe ! Me répondit-il sans émotion. Alors maintenant, mets la et on en parle plus ! (il me tendît le sac)

- Une robe ? M'étonnai-je. Euh, c'est adorable... je ne m'y attendais pas... (je l'attrapai en souriant). Mais si elle ne me plaît pas... ?

- File, allez ! Ouste ! »

Il me poussa dans la salle de bain sans ménagement, et quelques minutes plus tard, je ressortais. J'avais encore les cheveux mouillés, et m'étais juste mise du crayon noir et du mascara, et j'enfilai rapidement mes mules, sans faire attention à ce à quoi je pouvais ressembler, mais Tito s'en chargea en m'envoûtant :

« Je m'étais trompé, j'avais dit qu'il n'y allait avoir qu'une seule bombe, mais de toute évidence, j'en ai une sous les yeux... »

Comme à son habitude, il passa devant moi en me jetant un regard pénétrant, tout en remettant la bretelle de ma robe qui était tombée pendant que je mettais mes chaussures. Et comme toujours, je ne voulais pas le laisser croire que j'étais envoûtée :

« Oui je suis une bombe, et j'te garantie que je vais exploser si j'ai pas à manger très vite ! »

Il sourfit généreusement à ma plaisanterie, et nous nous dirigeons d'un pas ferme vers le restaurant étoilé de l'hôtel, qui avait à sa tête un chef italien. Nous allions encore dépenser de l'argent, mais pour une fois, je ne m'en souciais pas. J'avais failli mourir, et Tito avait risqué sa vie pour me sauver, nous avons besoin de profiter du moment présent. Nous avons besoin de nous sentir vivant, et de nous faire plaisir. Tito commanda donc du vin, ce que je n'appréciais pas particulièrement, du moins le rouge, car le blanc était délicieux, et au fur et à mesure du repas, j'avais vraiment le sentiment d'être à un rendez-vous galant. Nous nous connaissions depuis plusieurs semaines, nous partagions notre lit, et notre voyage, mais se retrouver dans un cadre aussi romantique, nous intimidait. Il y avait des moments où notre bouche restait close, pendant que notre regard s'enfuyait vers les autres tables, les autres plats, et même la décoration :

« Les rideaux sont vraiment magnifiques, m'entendis-je prononcer

- Oui, ils ont mis le paquet sur la déco... Les fleurs et tout, c'est impressionnant ! Y'en a tellement !

- Oui... »

Pourquoi c'était si difficile de nous retrouver dans ce genre de situation, je voulais qu'on retrouve la complicité que nous avons eu toute la journée. Je m'apprêtais à lui parler de son horrible tricherie pendant notre course à la nage chien, quand il me devança :

« Désolé, j'ai du mal à me concentrer... Tu es ravissante. J'ai pris la première robe que j'ai vu, et elle te va si bien... J'me sens ridicule du coup avec ma tenue de vacancier là...

- Tu n'es pas ridicule, tu es très beau ne t'inquiète pas ! Le rassurai-je naïvement

- Ah bon, tu me trouves beau ? Merci.

- Euh oui... C'est la vérité, tu es très charmant, me rattrapai-je en attrapant mon verre. Mais ne te fais pas de films hein...

- Ah oui ? Et des films sur quoi par exemple ? (il tenait vraiment à discuter de ça ?)

- Euh... Sur le fait que tu pourrais me plaire par exemple...

- Et ce n'est pas le cas ? »

Que cherchait-il exactement ? Est-ce que c'était le vin qui lui déliait la langue ? Je le regardais intensément, ses deux avant-bras magnifiques étaient posés sur la table, il se tenait droit, comme si il s'attendait à ce que quelque chose lui tombe dessus, et il faisait tourner son verre lentement. Son regard vacillait entre le verre ou moi, et je ne savais vraiment pas quoi lui répondre ; qu'il ne me plaisait pas ? Mensonge éhonté ! Qu'il me plaisait ? Avenu à peine déguisé ! Qu'est-ce qu'une femme aurait fait ? Le jeu de la séduction était tout sauf mon dada. Je m'en sortais par une pirouette :

« Et moi je te plais ?

- Eh ! J'ai demandé avant !

- Oui et moi j'ai demandé après...

- T'es incorrigible... abandonna-t-il

- C'est toi qui l'est ! Et tu peux t'en prendre qu'à toi même si tu me trouves ravissante...

Tu m'as acheté une robe super jolie, n'importe qui serait beau dedans !

- Même ce mec là bas ? rétorqua-t-il

- Enfin... Belle ! Me repris-je.

- Ah oui ? Même cette meuf là bas ? Me taquinait-il

- Bref !... Tu l'as vraiment prise au hasard ? Parce que j'allais te dire que tu as du goût...

- Tu trouves que je suis beau, et ensuite que j'ai du goût, c'est bon j'ai la réponse à la question ; je te plais c'est sûr, affirma-t-il avant de finir son verre

- Mouais... et je trouve aussi, que tu es un pervers et un énervant ! T'as oublié ce petit détail dans ton raisonnement. »

Agacée, je lui volais une bouchée de son tiramisu pour la peine. Alors qu'il tentait de faire la même chose avec ma mousse au chocolat, je l'en empêchais en provoquant sa

cuillère en duel contre la mienne. Le combat était acharné, mais nous nous arrê tâmes en remarquant que nos voisins nous dévisageaient. Et Tito continua sur sa lancée :

« Depuis que je t'ai rencontré tu me traites de psychopathe, alors ça ne me vexe plus, tu sais !

- Oui et j'avais vu juste ! L'embêtai-je. Je n'ai pas oublié c'que tu m'as fait toute à l'heure ! »

Finalement, nous restions les mêmes, ni la robe, ni le restaurant aux chandelles, n'avaient réussi à nous avouer vaincus. Nous nous chamaillions comme nous l'avions toujours fait, car en ça constituait notre amitié ; complicité et sincérité. Je réglai l'addition malgré son attitude, et il me proposa un cocktail au bar, où une autre ambiance nous attendait.

Chapitre 41

Les lumières étaient tamisées, il y avait de la musique électro-lounge, à la fois douce, et dansante, et encore une décoration extraordinaire, plutôt digne d'un designer contemporain cette fois. En pénétrant dans l'enceinte de ce nouvel endroit unique, je me disais que les mondes parallèles existaient bel et bien, et le voyageur est le seul capable de s'en rendre compte. La différence entre l'Amazonie et la Californie était considérable, d'autant plus grande que les deux régions n'étaient pas si éloignées. Le comportement des habitants, les attentes des touristes, la nourriture, et tout ce qui touche au quotidien se transformait en l'espace de quelques milliers de kilomètres. Autour de moi, il n'y avait que des occidentaux comme nous, qui avaient mis des beaux vêtements, et qui discutaient, dansaient, en oubliant tout, que ce soit leurs propres soucis ou ceux du monde entier. Pour la première fois de la soirée, je vis mon reflet dans un pilier en acier, et je remarquai que j'étais comme eux, à la recherche de l'oubli, et que pour cela, il fallait dépenser l'argent qui nous brûlait les doigts. Mais je ne voulais pas être comme eux, je voulais être comme moi. Y avait-il quelque chose de mal à être dans un hôtel aussi luxueux, après toutes ces semaines à surveiller le moindre sous, et après avoir connu la faim et la peur ? Au fond, je savais que tout ça n'était qu'une illusion ; la musique, la danse, l'alcool, la fête, cela ne durait qu'une nuit, mais pour une nuit, j'avais envie d'être dans l'illusion complète, et comme le disait une chanson que j'adorais :

« God is the DJ, Life is the Dancefloor ! Disais-je à Tito en m'asseyant au bar. »

Je pris la carte, et commandais tous les cocktails que je voulais goûter. Tito était perplexe, il n'en commanda que deux. Mais il bu dans tous mes verres, soit disant pour goûter, mais je savais que c'était pour diminuer la dose d'alcool que j'ingurgiterais :

« Tu vas être malade !

- Mais non ! On parie si tu veux !

- Ok ! Si tu es malade, tu... Tu... (son regard se perdait dans le mien)

- Tutu Quoi ? m'impatientai-je

- Tu me fais un massage !

- Pour changer tiens ! Par pitié Tito ! Tu veux pas me laisser tranquille avec tes massages ?

- Non !

- Ok, ok ! Et si je suis pas malade, tu promets de plus dire le mot massage ?
- Non, j'peux pas te promettre ça, trouve autre chose...
- Bon bah, tu me feras un massage alors, comme ça c'est réglé ! Allez hop !
- Hmm... Du coup je sais pas si j'ai envie de gagner ou de perdre... Mais tu m'as dis que tu aimais pas qu'on te touche, non ?
- Oui ! Oui tout à fait ! Je parlais d'un massage des bras !
- Des bras ?! S'étonna-t-il dégoûté. Mais c'est nul !
- Tu préfères que je te demande de monter toutes les marches de l'hôtel et de redescendre en moins de cinq minutes ?
- Ok... »

L'élixir commençait tel un poison à envahir mon sang et à troubler mon cerveau. Des fourmis parcouraient mes jambes, et l'effet s'accroissait quand je décidai de me lever. Le sol semblait se mouvoir lentement comme sur un bateau, mais je n'avais pas encore le mal de mer. Je riais toute seule, en équilibre sur mes deux jambes, les bras relevés en cas de chute. Tito vint à mon aide, et je vis tout de suite son air rabat-joie. Il tenait mieux l'alcool que moi, même si je savais qu'il n'était pas net non plus. Je le repoussai pour finir le dernier cocktail, et voulût marcher avec élégance jusqu'à lui, mais ma démarche ressemblait plus à celle d'une personne qui avait une frite en polystyrène à la place de la colonne vertébrale :

« Tu te sens bien ?

- Oh oui !! Je vis ! Je respire ! Et le monde n'existe plus !
- Hein ?...
- Le monde est là Tito pour cette nuit. Le monde est la musique, et je veux partager le monde avec toi. Danse avec moi... »

Je lui attrapai la main et voulût l'entraîner vers la piste de danse, mais il me retint :

« Le monde est là où tu es. »

Je clignais bêtement des yeux, sans comprendre. Il était si sérieux, si solennel soudainement, je lui attrapai l'autre main :

« Oui... Allez viensí

- Non. MON monde est là où TOI tu te trouves. »

Son regard se planta dans le mien. Il avala difficilement sa salive avant de prendre le courage de me caresser la joue. Il poursuivit :

« Je voudrais que tu comprennes ça... Au moins ça... »

L'émotion qu'il me donnait me troublait plus que tout ce que j'avais bu, je crus d'abord que j'allais l'embrasser, mais en fait, je le serrai fort dans mes bras, collant mon visage dans son cou, respirant son parfum naturel, et savourant cet instant charnel avec lui qui était trop rare... Mais je voulais danser, danser avec lui, alors il me suivit jusqu'à la piste où nous trouvions notre petite place sous les projecteurs. Les mélodies étaient lentes, elles nous envoyaient dans l'espace, où les étoiles elles-mêmes tournaient autour de nous. Parfois une douce voix nous accompagnait et nous encourageait dans nos mouvements toujours en douceur, comme si nous étions en apesanteur. Un saxophoniste, telle une comète traversait la musique, et un guitariste le poursuivait, sur un fond de percussions tels les battements de nos cœurs. Tito se tenait en face de moi, élégant, non pas à travers ses vêtements, mais dans son comportement. Il brillait de mille feux, ses sourires envoyaient des éclairs, ses épaules découpaient dans mon horizon un véritable crépuscule, où sa tête était le soleil lui-même. Ses jambes s'amusaient à aller et venir autour de moi, et ses bras comme des rayons venaient se déposer sur ma danse, la rendant plus irréelle. Une magie s'empara de nous, nos gestes se correspondaient comme si nous devinions ce que l'autre allait faire, mes pas s'unissaient aux siens, mais nous devinions aussi ce que l'autre voulait nous voir faire. Nous étions synchronisées comme le sont les planètes, et nos êtres, comme des satellites étaient aimantés l'un à l'autre. Ainsi, mes épaules ondulaient lentement, lentement, pendant que je me déhanchais, lentement, lentement, invitant Tito à poser ses mains sur ma taille dans une explosion cosmique. Il me fit tourner et me rattrapa dans ses bras, dans ses bras, puis il marcha autour de moi, de moi, envoûtant, m'encourageant à danser autour de lui, de lui, sensuellement. Ses yeux. Ses yeux. Comme des étoiles filantes. Ses lèvres. Ses lèvres. Comme le fruit défendu qui hante. Il me fit basculer en arrière, remonter doucement, doucement. Ma respiration s'accélérait, nos doigts s'entremêlaient, nos cœurs se mélangeaient, nos mains s'élevaient et nos corps se rapprochaient. Je ne discernai plus le faux du vrai. Si c'était nous, ou nos âmes qui s'envolaient. Plus rien n'existait à part nous, affrontant les notes ensemble. Des sourires éclataient, mais nos yeux s'hypnotisaient mutuellement.

Malheureusement, la réalité est toujours là pour tout gâcher, pour nous jeter à terre, d'aussi loin que nous nous soyons élevés. Après tout ce que j'avais bu, j'avais une envie

pressante qui se fit urgente. Je courus jusqu'aux toilettes, et Tito en profita pour y aller aussi. La magie ne pouvait pas durer éternellement, même si l'espace d'un instant j'avais cru m'être perdue dans l'éternité. L'effet des cocktails ne s'étaient pas dissipé, je me passai le visage sous l'eau, mais je n'arrivais pas à me ressaisir. Tito m'ensorcelait complètement... Le pouvoir qu'il avait sur moi était si grand qu'il me faisait peur. Il m'attendait à la sortie, le visage trempé, lui aussi :

« On sort un peu ? J'ai besoin d'air... me dit-il »

Le sol vacillait toujours, mais je me tenais la plus droite possible. Nous commençons par faire un tour dans les jardins de la cour intérieure. Les étoiles étaient invisibles, ça me dérangeait :

« Mais qui a volé les étoiles ?! Tito ! Qui a commis ce crime ?

- Un des dieux qui sait... !

- Mais non... Là t'aurais du dire, hum hum « C'est moi qui les ai volé, pour les mettre dans tes yeux », énonçai-je théâtralement

- Haha ! Mais oui, bien sûr ! Et la marmotte... !

- Chut !! Écoute »

Le bruit d'une eau qui coule se trouvait de l'autre côté de notre allée. Je me précipitais et y trouvais une magnifique fontaine médiévale entourée d'une haie fleurie.

« Allez Tito ! Viens te baigner !

- ça c'est hors de question, me dit-il sérieusement en me retenant

- Mais pourquoi ? Allez ! Je peux pas me noyer dans une fontaine !

- Fais ce que tu veux, mais moi j'ai pas envie...

- Je vais juste tremper les pieds ! »

Je grimpai sur la fontaine, avec mes mules, sans faire attention aux inquiétudes de Tito qui me paraît comme si je faisais de l'escalade. Je manquai de tomber en enlevant mes chaussures, et en mettant mes jambes dans l'eau, mais ça me faisait plutôt rire. Soudain, je fus scandalisée, parce que j'avais oublié que je portais une robe chère que Tito m'avait gentiment offert, et qu'à cause de l'eau, elle commençait à être toute éclaboussée. Je la retirai sans réfléchir et la jetai à Tito qui me regardait complètement interloqué. Il reprît soudain ses esprits alors que je m'approchais de ce qui était pour moi une cascade féerique :

« Véra ! Reviens ! Rhabille toi ! C'est pas que ta tenue me déplaîse, au contraire...

- Qu'est-ce que tu dis ?! Lui criai-je sous l'eau

- Sors de là, tout de suite !! s'énerva-t-il

- J'arrive dans deux secondes !

- Mais t'es pas sous ta douche, putain ! »

Je ne l'entendais plus. L'eau était mon élément, il me rendait heureuse, il était le symbole de la vie aussi. Mais alors que je me mis à rire en relevant la tête, je bus la tasse. Je tombai accroupie en toussant, et le spectacle devenait trop insupportable pour Tito. Il entra tout habillé dans la fontaine, me porta à l'extérieur et m'allongea sur l'herbe. L'eau de la fontaine était dégoûtante, écoeurée, je me redressai d'un coup, et allai vomir près de la haie. Je maintenais Tito à l'écart, je ne voulais pas qu'il en voit d'avantage. Quand j'eus fini, il déposa tout de même sa chemise sur mes épaules :

« Viens par ici...

- Désolée... Pardon... »

Je tremblai, mais je ne pensais qu'à une chose : me brosser les dents. Tito me sécha le dos et la tête avec sa chemise, et m'aida à remettre ma robe. Il enfila sa chemise mouillée, me tendit mes mules pour que je les garde et il me porta jusqu'à la chambre.

Arrivés, il me laissa la salle de bain sans dire un mot. Et quand j'en sortis, il y entra sans parler non plus. Je me sentais affreusement gênée. Mon pyjama ne suffisait pas à recouvrir ma honte, je m'enroulai dans l'onctueux peignoir de l'hôtel, et attrapai une bouteille d'eau pour me purifier de tous les cocktails.

Tito était ressorti toujours aussi silencieux, enroulé dans le même peignoir, et il attrapa aussi une bouteille d'eau avant de me rejoindre sur le lit :

« Excuse moi d'avoir péché un câble... Je suis morte de honte...

- Bah j'espère bien ! Tu te rends compte ?! Bon passe encore que tu sautes dans une fontaine, mais tu t'es mise à poil quoi !

- Hein ?! M'offusquai-je. Non, j'étais en sous-vêtements déjà, et comme une personne me l'a dit y'a pas si longtemps, c'est comme un maillot de bain, non ?! (il gardait son air renfrogné) Je comprends pas, je pensais que tu m'en voulais parce que je m'étais mise inutilement en danger, mais tu me parles du fait que je me sois déshabillée ! J'ai retiré cette robe parce que je ne voulais pas l'abîmer, d'abord ! »

Il restait toujours silencieux, alors j'explosai :

« C'est quand même le comble de la part de Monsieur je me balade toujours torse nu !

Torse nu par là...

- Hein ?! Pardon ?! Mais c'est quoi ce délire...

- Torse nu par ci...

- Je suis jamais torse nu ! Et tu peux parler, Madame Mini-short !

- Mais à t'écouter, je suis une vraie allumeuse ! C'est vrai, j'aime les mini-short, mais je ne suis pas du genre à me déshabiller devant les gens, je sais pas quelle mouche m'a piquée ! M'emportai-je en me mettant à genoux sur le lit. De toute façon tout est de ta faute !

- Ah oui, j'oubliais ! C'est toujours de ma faute ! Rétorqua-t-il en imitant ma position. C'est de ma faute, si tu décides tout à coup de retirer ta robe devant moi ! C'est de ma faute, si tu t'achètes une tenue ultra sexy pour aller à la piscine ! Et c'est de ma faute si tu es aussi canon ! Je suis un mec, moi ! Un mec, tu sais ce que c'est ?

- Et moi je suis une fille, tu piges ? C'est pas ma faute si t'es un pervers ! Mais toi, t'étais obligé de me mettre de l'huile alors que je t'avais rien demandé ! T'es obligé de me dire toujours des choses qui portent à confusion ! De me caresser la joue, ou de coincer mes mains dans mon dos, hein ? Hein ? C'est qui l'allumeur ici ? « Tu me fais fondre » et patati !

- Et toi, t'étais obligée de me toucher partout, et de soulever mon T-shirt... ? Tu vois, t'es pas clean non plus... »

Le lit ressemblait à un ring, et les deux êtres en son milieu avec leurs peignoirs à capuches combattaient pour leur propre dignité. L'un en face de l'autre, nous grognions presque, mais cela ne menait nulle part. Je voulais qu'il s'explique :

« Mais tu comprends pas ? T'es sérieuse ? T'as connu d'autres mecs avant moi ?

- Euh... commençai-je

- Non, ne réponds pas, je vais t'expliquer... (il m'attrapa les bras). Nous sommes plus faibles que vous. Je ne sais pas ce qui me retient des fois de te sauter dessus !

- Comment ça... Tito... ? (il m'apparut soudain comme une bête féroce)

- Ne t'inquiètes pas, je ne le ferai pas. Mais comprends bien que ça me complique les choses quand tu retires ta robe devant moi... (sa voix s'était adouci)

- Je crois que je comprends... »

Il se laissa tomber sur le lit, KO. Il fermait les yeux, et prenait de grandes respirations. Comme il m'avait dit la vérité, je me devais de lui avouer quelque chose à mon tour :

« Nous ne sommes pas si fortes que ça... Je ne dis pas que j'ai envie de te sauter dessus, ne te méprends pas. Mais j'avoue que j'ai parfois envie de te plaire... Je pense que c'est dur depuis que nous sommes que tous les deux ; un homme et une femme, oui, cela pourrait expliquer cette tension qui existe parfois entre nous. Mais nous sommes plus que ça, non ? Je ne veux pas croire, que si c'était une autre fille à ma place, tu réagirais de la même façon. Nous sommes plus qu'un homme et une femme... me convainquais-je. Mais crois moi, quand je te dis que tout à l'heure, je n'ai pas eu conscience de ce que je faisais, je voulais vraiment ne pas abîmer ta robe... »

Il y eut un grand silence. J'avais toujours la tête qui tournait, mais mes yeux restaient rivés sur Tito, qui fixait le plafond en pleine réflexion :

« Je te crois, c'est moi qui m'excuse... J'aurais pas du te reprocher ça. J'me sens bête de t'avoir dit tout ça... Pardon... J peux te demander une faveur ? Mais ne te méprends pas, d'accord ?

- Qu'est-ce que tu vas me demander encore ?

- Viens dans mes bras s'te plaît... J'ai besoin d'un câlin...

- Mais c'est justement le genre de choses qu'on doit éviter Tito... Tu sais... A cause de ce que tu m'as dit là y'a pas cinq minutes...

- J'me trompais Véra... Tu as raison, nous sommes plus que ça... Je refuse de te voir comme de la chair fraîche... Nan, t'es unique à mes yeux, je m'en veux d'avoir dit et pensé tout ça, oublie... Et viens dans mes bras, et restes-y autant que tu veux. »

Je le regardais un instant, avant de plonger sur son torse et me caler sous son aile. Une lumière était restée allumée, mais pour rien au monde, je ne voulais me déplacer pour l'éteindre. Étrangement, mon cœur ne battait pas la chamade, il était juste comblé.

En nous criant dessus, nous avons peut-être libéré ce poids qui nous handicapait, ce désir omniprésent qu'on refusait de s'avouer, et que Tito et moi, avons fait passer pour des pulsions naturelles, lorsqu'un homme et une femme se retrouvaient confinés comme nous. Oui, c'était une bonne excuse, et ça nous apaisait pour le moment. Mais c'était faux.

Cependant, j'avais au moins compris que Tito faisait plus d'efforts que moi, car pour lui, c'était plus dur, en tant qu'homme, par conséquent, je devais tout faire pour diminuer ses souffrances, quitte à m'amochoer, ce qui m'allait parfaitement !

Mais en fermant les yeux, je nous revoyais danser au milieu des étoiles, et je me

blottissais d'avantage contre lui. La nuit promettait d'être paisible.

Chapitre 42

Le petit-déjeuner servi à 9h nous réveilla. Tito mît des dessins animés à la télévision, et nous mangeâmes tels deux zombies pendant presque une heure. Nos regards s'étaient croisés plusieurs fois pour communiquer. Tito avait penché la tête pour me dire que la salle de bain était libre, j'avais regardé avec insistance la confiture avant qu'il ne me la passe, et nous avons regardé pendant de longues minutes le lit, pour savoir si on retournait se coucher ou pas... Mais j'avais tourné la tête vers la fenêtre et son soleil radieux et Tito avait compris que je voulais profiter de la journée. J'avais aussi remarqué la pile de linge sale que j'avais jeté dans un coin la veille, et il comprît que nous devions trouver un moyen de laver nos vêtements avant de repartir.

Comme on pouvait si attendre, le premier mot que Tito prononça fût :

« Hmm Massage ! »

Il s'étirait bruyamment en me regardant. Mais je lui répondis :

« Pour qui ? Pour toi ou pour moi ?

- La réponse est évidente, non ? Ou tu préfères qu'on aille voir du côté de la haie d'hier soir ?

- Je précise quand même, que c'est l'eau de la fontaine qui m'a fait vomir, et pas l'alcool...

- Mouais, ça n'a pas du aider non plus...

- Mais c'est dur de dire qui a gagné ou perdu, alors j'ai une idée ! Tu sais que cet hôtel est un spa aussi ? On pourrait voir si ils ont de la place pour aujourd'hui pour un massage, ça te tente ?

- C'est un bon compromis, acquiesça-t-il d'un air satisfait

- Et je pense qu'il faudra qu'on aille en ville pour le linge... Faut qu'on trouve un lavomatique.

- Ouais et j'ai un autre truc à voir... Mais c'est une surprise

- Ah bon ? Mais c'est quoi ?

- T'as pas saisi le concept d'une surprise ?... »

Nous avons notre linge sale dans le sac de plage, et Tito le portait sur son épaule. La réceptionniste nous indiqua une rue près de l'hôtel où se trouvaient toutes sortes de commerces. Elle nous réserva aussi une formule d'une heure de soins à 16h au SPA, ce

qui nous laissait le temps de nous promener un peu.

Mais la promenade fût déconcertante. A peine à l'extérieur de l'enceinte de l'hôtel, une avenue de la taille d'une autoroute nous accueillît. Il y avait certes, des trottoirs spacieux de chaque côté avec des arcades voûtées qui abritaient des boutiques, ou alors des palmiers immenses qui tout maigres filaient droit vers le ciel en un mini feu d'artifices de verdure, mais le vide était omniprésent, ou plutôt l'espace. Les immeubles n'étaient pas très hauts, deux ou trois étages maximum, ce qui accentuait l'importance du ciel. Les routes étaient toutes droites et chaque croisement correspondaient à des angles droits parfaits :

« ça change de la banlieue parisienne ! Proclama Tito la main en visière.

- Et de la forêt amazonienne aussi ! »

J'avais l'étrange sensation qu'on était sur une tartine géographique et qu'on y avait étalé une ville. Il n'y avait pas beaucoup de gens dans la rue, la plupart des Américains se déplaçaient en voiture, ce que nous n'avions pas dans nos bagages. Après trente minutes de marche, nous trouvions enfin l'endroit où nous pouvions laver nos vêtements. Il y avait aussi des séchoirs, et de la lessive, ce qui était parfait. Tito alla faire de la monnaie, pendant que je préparais la machine où je mis toutes nos affaires ensemble, sans distinction de couleurs. Mais je m'y connaissais en machine, et choisis la température et le programme adéquat, cependant Tito avait des doutes :

« Eh je veux pas me retrouver avec des T-shirts roses... annonça-t-il en posant sa main sur la machine

- Tu m'as déjà vu avec des vêtements colorés ? De toute façon, ne t'en fais pas j'ai l'habitude de faire mon linge, moi, je suppose que toi, tu n'as jamais fait ce genre de choses, j'me trompe ? Lui répondis-je en enclenchant le mécanisme

- Ma mère n'a jamais aimé qu'on touche à l'électroménager, c'est pas ma faute ! Et puis, c'est quoi tous ces boutons, c'est pas clair !

- Quand il s'agit d'une télécommande, d'un ordinateur, ou d'un avion télécommandé, là les mecs s'en fichent des boutons, mais bon... »

Je m'affalai sur une chaise en face de notre machine, et Tito en fit de même. Soudain, je remarquai que nos chaussures étaient, elles aussi dans un piteux état :

« Dis ? Tu veux pas qu'on lave nos pompes aussi ?

- Ce genre de choses ça se lave à la main, non ?

- Il te reste de la monnaie ? Lance la machine qui est juste à côté ; C'est sans danger, te fais pas de soucis, je l'ai déjà fait aussi, elles ressortent comme neuves ! »

Nous retirions nos baskets sans nous soucier des autres clients, et quelques minutes plus tard, elles tournoyaient ensemble dans le tambour de la machine à laver.

Cela faisait déjà cinq minutes que nos affaires se faisaient malmener sous nos yeux, et il nous restait encore quarante minutes à attendre. Nous étions littéralement obnubilés par ce qui était en face de nous, les bras ballants et l'œil hagard, et le peu d'heures de sommeil, cumulé à la soirée alcoolisée de la veille n'arrangeait rien :

« C'est chiant... marmonnai-je en articulant à peine par pur fainéantise

- Grave... Mais qu'est-ce que tu veux faire ? Me répondit-il sur le même ton blasé.

- J'sais pas...

- Bon réveille moi quand c'est fini... me dit-il en étendant les jambes et croisant les bras

- Eh ! Le tapai-je. Non... !

- Quoi ? S'étonna-t-il en ouvrant ses bras

- Je vais faire quoi moi pendant que tu dors ?

- Bah tu surveilles nos affaires...

- Super... Moi aussi je suis fatiguée...

- Bon alors vas y, je prends le premier tour de garde, et dans quinze minutes je te réveille, et tu prends le deuxième tour...

- J'ai l'impression qu'on est en guerre là, lui reprochais-je en souriant. Tu veux pas qu'on parle plutôt ? Continuai-je timidement

- Vas-y parle... Je t'écoute en dormant, me dit-il en fermant les yeux, le sourire jusqu'aux oreilles

- T'es grave toi tu sais... ? Mais je voulais te demander quelque chose depuis un moment...

- Ah... ? Et c'est quoi ? Me demanda-t-il en se redressant un peu plus sérieux

- Je voulais que tu me racontes comment tu as fait pour me retrouver... Tu sais... au fin fond de la jungle ! »

Tito recroisa les bras, et pinça ses lèvres. Il semblait qu'il s'attendait à cette question, mais qu'il n'avait pas vraiment envie d'en parler... J'avais cependant l'impression qu'il cherchait à se remémorer les détails de son histoire, et il commença son résumé :

« C'est vraiment étrange, ce que je vais te raconter, alors faut que tu sois assez ouverte

d'esprit. Je comprends maintenant ce que tu as ressenti quand tu as du nous raconter ce qui t'était arrivé avec le Cheval Noir, bon ce n'est pas étrange à ce point là, mais bon, y'a quand même des choses qu'on n'explique pas de façon rationnelle tu vois ? »

Je voulais lui conseiller d'abréger, car j'étais devenue si curieuse que je trépisais d'impatience. Mais je préférais lui laisser le temps de raconter son histoire à son rythme :

« Après ton enlèvement, on est retourné sur le bateau avec un des pirates. C'est lui qui nous a dit où se trouvait leur campement, je te passe les détails techniques de cette histoire... ça vaut mieux. Il nous a expliqué pas mal de choses, mais je n'arrivais pas à lui faire confiance, et aller te chercher dans un endroit si dangereux, j'avais besoin d'un plan, et de volontaires. Malheureusement, je n'ai eu que deux hommes qui ont voulu m'accompagner...

- Thiago et Adam, c'est ça... ?

- Oui... Je comprends les inquiétudes des autres, au moins ils nous ont attendu, mais à nous trois, on était trop peu malgré tout. On avait laissé le pirate avec eux, on avait juste une carte, quelques affaires de survie, et des armes blanches... C'était vraiment l'aventure..., ironisa-t-il en soulevant les sourcils. Et le premier jour, j'ai vraiment cru que c'était foutu. On avait réussi à atteindre le campement, et c'était une armée par rapport à nous, et malgré tous nos efforts, ils nous ont remarqué et on a dû prendre la fuite. On s'est complètement perdu dans la jungle... Heureusement, Adam était un vrai scout, si on peut dire, et Thiago ne perdait jamais espoir, il connaissait bien les ressources et les dangers de l'Amazonie, donc même si ça s'annonçait mal, on n'abandonnait pas... Bref ! En fin d'après midi, on est tombé sur un village en pleine forêt amazonienne, c'était le hasard total, pourtant, sans ça, nous n'aurions jamais pu te sauver. Là bas, j'ai fait la rencontre d'un homme, comment dire, un guérisseur, un chaman, un sage, je ne sais pas... C'est sa femme qui a fait les remèdes pour soigner nos blessures. Bon, je ne sais pas comment t'expliquer ça, mais on se comprenait ! Je ne comprenais pas un mot de leur langue, j'te rassure, j'entendais pas non plus sa voix dans ma tête... Mais on se comprenait vraiment, et même pour lui, c'était une première fois. On a fait un petit jeu, où sans parler, on devait faire ce que l'autre voulait, et quand il s'est mis à danser, j'ai bien rigolé ! Du coup, il a tout de suite su ce qui me préoccupait, et c'est devenu sa préoccupation. Il a demandé l'aide à d'autres hommes plus avisés à ce

genre de situation d'affrontement dans le village. Et figure toi, qu'ils leur avaient déjà volé une femme une fois, et ils avaient réussi à la récupérer... Mais il fallait qu'on se repose avant d'élaborer un plan d'attaque. Le guérisseur a tenu à me donner une plante pour que je rêve, et figure toi que ce rêve a été en quelques sortes prémonitoire...

- Prémonitoire ? Le coupai-je intriguée

- En quelques sortes... J'ai vu pas mal de choses que je n'aurais pas du voir.. En fait ! Je voyais le campement des pirates à travers les yeux des animaux... Je le survolais, je gambadais dedans ou je glissais comme un serpent, c'était vraiment dingue ! Et j'ai remarqué pas mal de choses qui nous ont aidé. Comme l'endroit où ils cachaient les armes, où ils cuisinaient, et celui où ils dormaient. J'ai pu faire un plan précis, et avec une dizaine d'hommes en plus, c'était plus facile de les attaquer. Mais je voulais vraiment que personne ne prenne de risque. On en a conclu, qu'il valait mieux les attaquer au petit matin, quand ils dorment profondément...

- Mais comment vous les avez attaqué ? Vous n'aviez pas d'armes... ?

- On a mis le feu à des endroits variés. On était treize en tout, le but, c'était qu'on enflamme le campement simultanément à six endroits importants, mais y'avait du gaz dans le coin cuisine, ça a carrément explosé, d'où ma blessure au bras...

- Et l'autre blessure... ? Lui demandais-je un peu gênée.

- Un gros couteau, me dit-il pour simple explication. Tout le monde s'en est sorti sain et sauf, même les pirates, ils se sont vite barrés ! Mais y'en avait un, il voulait pas lâcher l'affaire. J'étais le seul à être allé dans le campement, j'avais bien demandé à tout le monde de rester à l'écart. Je devais juste te récupérer, et les rejoindre. Mais y'en a un, il voulait pas me foutre la paix.

- Comment il était ? Le questionnai-je le cò ur battant

- Assez grand, un côté un peu militaire... C'était lui le chef, non ?

- Oui... »

Des flashes de violence me troublèrent tout à coup, je touchais mes lèvres sans m'en rendre compte. Tito m'attrapa le bras :

« C'est lui qui a décidé de te faire ça... ? (j'acquiesçai doucement). J'en étais sûr... Ce type avait vraiment l'air taré, alors que tout le monde avait déserté les lieux, lui, il préférait rester et me barrer la route...Mais autant te dire, qu'il pouvait toujours essayer !... Autant arrêter un ouragan... (ses poings se serrèrent). Mais il était armé, et

moi je n'avais rien, c'était un peu compliqué... Ce que je t'ai pas dit, c'est que la veille, quand on se préparait pour l'attaque, le guérisseur m'avait prévenu, il a vu que j'allais être confronté à... la mort...

- La mort ?! Laissai-je échapper sincèrement choquée... Et tu n'as pas eu peur ?

- Peur ? Si ! Mais j'ai tout de suite pensé à toi... Bah oui, et toi alors ? T'étais confrontée à quoi ? Qu'est-ce que je savais de ce que tu vivais, ou est-ce que tu vivais ? C'est ça qui me faisait le plus peur. La mort pouvait être Toi ! Le guérisseur m'a dit que c'était d'un combat qu'il parlait, il a donc demandé à un des meilleurs gardiens du village de m'apprendre quelques techniques spéciales, et assez efficace entre nous, ajouta-t-il en aparté. Bon, j'ai déjà fait des sports de combat, donc je comprenais assez vite, et ça m'a fait du bien de me mettre en condition un peu ! Mais le guérisseur voulait être sûr que je sois prêt... Alors, commença-t-il. Ils m'ont donné un bâton, et ils m'ont accompagné dans la forêt pour que... j'affronte une panthère.

- T'es sérieux ? Mais pourquoi ils ont fait ça et pourquoi tu les as écoutés ? Adam et Thiago n'ont rien dit ?! (c'était quoi cette histoireí)

- Je sais que c'est dur à croireí Pourtant c'est la pure vérité. Adam et Thiago m'ont dit que c'était de la folie, mais tous les autres gardiens étaient là, ils m'entouraient et ils étaient prêts à intervenir... C'est un rituel chez eux, pour savoir si on a l'âme d'un guerrier et selon eux, il fallait que je me prépare à ce que j'allais affronter le lendemain... Et puis ce qu'ils ne nous disent pas, c'est que la panthère, en général hein, parce que y'a toujours des exceptions, est facilement impressionnable contrairement à ce qu'on pense. Enfin, il faut montrer que t'en as dans le ventre aussi ! (il riait presque alors que j'étais scotchée). Bref ! J'ai juste gueulé comme un All Balcks, elle a gueulé aussi, j'ai gueulé encore plus fort, et elle s'est barrée...

- C'est dingue... (j'étais circonspecte)

- Je sais... Mais ça m'a fait du bien. Ils ont raison, affronter le regard d'un animal sauvage, c'est un bon entraînement. C'est comme si, ça te mettait les idées au clair, soudain, tu comprends que le plus important, c'est de savoir jusqu'où tu es prêt à aller, m'expliquait-il l'air ailleurs. On ne sait pas où sont nos limites tant qu'on n'y pas été confronté, ajouta-t-il en me jetant en regard tendre.

- C'est vraiment... incroyable, mais je ne sais pas si je suis impressionnée, ou abasourdie... !

- « Abasourdie » oh madame ! Se moqua-t-il

- Oui, c'était pas très malin quand même... Mais j'ai une autre question à te poser... D'après ce que tu me dis, il n'y avait personne dans le camp, à part toi, moi et le fou, c'est ça ?

- Oui...

- Et, donc, tu t'es battu avec le fou pour pouvoir me récupérer, et tu as réussi à le neutraliser, je ne sais comment, mais tu t'es pris un coup de couteau, c'est ça ?

- Oui...

- Mais alors quand tu m'as sauvée, pourquoi es-tu retourné dans le camp en flammes ? »

Tito prit une grande respiration en se redressant, puis il se tourna vers moi. Il me regardait comme si il jugeait si j'étais capable d'entendre ce qu'il allait me dire. Peut-être avait-il peur que je le juge, que je change d'avis sur lui, mais il se remît à regarder droit devant lui, et il recommença à parler :

« En effet, le premier combat était une vraie bataille, mais je ne voulais pas que ça dérape trop, même si il avait clairement l'attention de me tuer ! Moi je ne voulais pas en arriver là, et grâce à une des techniques des gardiens du village, j'ai pu lui casser le bras, et l'assommer par la suite. Mais, j'ai été gentil. J'ai été gentil, insista-t-il, parce que je n'avais pas vu l'état dans lequel tu étais, mais après c'était différent... Après, je n'avais qu'une idée en tête... (il fixait ses mains et serrait et desserrait les poings). Je ne suis pas fier de moi Véra... Mais je devais lui donner une bonne leçon, qui sait de quoi ce type était capable...

- Tu l'as tué ? Lui demandai-je bêtement

- Mais non ! S'insurgea-t-il. Je suis pas un meurtrier ! Il vivait encore quand je suis parti, en plus je l'ai traîné en dehors des flammes, donc... Mais... De toute façon, tu peux pas comprendre ! Tu t'es déjà battu ?

- Euh... pas vraiment non...

- Moi, ça m'est déjà arrivé, et y'a un moment où quand tu es vraiment furieux, tu perds le contrôle... Tu n'as plus un être humain en face de toi, mais une marionnette ensanglantée que tu tabasses de rage... Je l'ai gravement blessé, et je me suis barré. J'espère juste que ses hommes sont revenus, et d'un autre côté, ça me soule de m'en vouloir pour un homme comme lui ! Qu'est-ce que ça peut me faire si il s'est fait bouffer par des singes, ou je ne sais quoi encore... ?! »

Plus il parlait, plus il s'énervait. Et je connaissais bien Tito, il était rongé par la culpabilité. Lui, qui aimait soigner, et guérir, il avait laissé quelqu'un dans un piteux état. Il ne s'en voulait pas de l'avoir mis dans cet état, il s'en voulait de ne pas s'être assuré qu'il soit bien soigné par la suite. Car secrètement il devait espérer que cette leçon, comme il appelait ça, l'avait peut-être mis sur le droit chemin, même si moi, je le savais, l'homme qu'il avait tabassé était perdu depuis un long moment. Mais Tito se releva d'un coup, et me dit :

« Je vais prendre un peu l'air...

- Non attends ! »

Je me relevai et le pris dans mes bras. Cette fois, c'était moi qui l'enlaçait, qui posait sa tête dans mon cou, pendant qu'il gardait les bras le long du corps :

« Ne t'en fais pas pour lui, s'te plaît ! Et je suis sûr que ses hommes sont revenus, ils avaient trop de choses importantes dans leur campement. Moi, je suis vraiment contente, oui, je suis fière de toi, Tito. (je relevai sa tête pour croiser son regard). Tu es un vrai héros, Tito. Tu as sauvé la fille emprisonnée, et tu as battu le méchant, fin de l'histoire... Et je te serai reconnaissante à vie ! Regarde moi : tu es un héros. »

Il rigola un peu en se redressant, et je relâchai mon emprise. Nous nous tenions face à face, comme devant un miroir ; ne dit-on pas d'un véritable ami qu'il est aussi sincère que le reflet du miroir ? J'avais dit ce que je pensais, et j'étais sincèrement fière de lui, même si il avait fait du mal à un homme, ça ne changeait pas ma vision de lui :

« Un héros ? C'est vrai, je te l'accorde, tout ça a l'air héroïque... Mais je ne suis pas un héros, ou alors nous le sommes tous. Un héros sommeille en chacun de nous, même quand des fois il a l'air bien endormi. Mais il suffit qu'on s'en prenne à quelque chose qui compte, pour que le héros se réveille.

- C'est vrai...

- Regarde toi, n'es-tu pas héroïque aussi ? Me demanda-t-il

- Non, je ne crois pas ! Lui répondis-je en reprenant ma place

- Alors pourquoi ils ont voulu te fermer la bouche ? Continua-t-il en souriant malgré lui

- Je ne sais pas à quoi tu penses, mais tu vas bien rigoler ! Figure toi, que je chantais ! (il reprît sa place, intrigué). Je ne chantais pas de joie, rassure toi, mais j'étais enfermée dans le noir, c'était vraiment horrible. C'était comme vivre le néant. Et la seule chose que je pouvais faire pour combattre ce désespoir, c'était chanter... La musique me

réconfortait...

- Et c'est pour ça qu'ils t'ont fait ça ?!

- Tu sais, ils n'étaient pas tous d'accord, mais t'as vu toi même de quoi ce mec était capable. »

Tito ne savait pas quoi dire, il se contentait de me regarder, partagé entre l'amusement, l'admiration, et l'indignation. Je lui fis un grand sourire, puisque ma bouche me le permettait, et continuais :

« Oui, tu dois te dire « mais quelle personne se mettrait à chanter dans des conditions pareilles ! ». J'avoue que c'est ridicule ! Mais j'ai pensé à Bridget Jones et...

- Nan, t'y es pas du tout... Tu m'impressionnes. Et puis tu es si forte là dedans, me dit-il en me tapotant la tête. Regarde toi, tu souris, tu es rayonnante, alors que t'as été enlevé et séquestré...

- Oui mais ça, c'est grâce à toi, Tito ! Et puis, nous sommes tous les deux en vie, et cette histoire m'a plus donné envie de profiter de la vie plutôt que l'inverse... »

Le bip de la machine nous interrompît. Nos affaires étaient propres, et nous avions pris le temps de nous raconter ce que nous avons vécu. Tito alla chercher un bac pendant que j'ouvrais le tambour. Un doux parfum de lessive, et Tito supervisant les dégâts sur ses vêtements, c'était comme si, nous avions fait ça toute notre vie. Sans que je ne lui demande, il transporta le bac, jusqu'au sèche-linge, mais nous attendions de récupérer aussi nos chaussures. Comme prévu, elles étaient comme neuves, mais trempées :

« Allez hop au sèche linge ! S'exclama Tito en les jetant sur nos affaires avant de lancer le programme. »

Plus que vingt minutes à attendre, et nous étions parés. Aussi étrange que cela puisse paraître, nous étions tout à coup enthousiastes. Nos baskets chaussées, même légèrement humides, nous semblions prêts à affronter l'avenir. Et la première chose qui nous vînt à l'esprit pour nous récompenser de cette corvée accomplie, fût de déjeuner dans un Diner qui faisait l'angle de la rue. Nous y passâmes plus d'une heure, à manger des hamburgers délicieux avec des frites croustillantes, arrosés de soda et de milk-shakes. Et c'est le ventre bien arrondi que nous allâmes au SPA. L'hôtesse nous avait réservé une formule qui se faisait en duo, du coup nous sommes passé ensemble sous un jet d'eau puissant, Tito me criait :

« Maintenant c'est nous qui passons à la machine à laver ! »

Nous devions par la suite, faire quelques minutes de hammam, mais la chaleur y était tellement forte, que je quittai la pièce au bout de trente secondes. S'en suivait une douche tiède, et un bain de dix secondes dans de l'eau glacé, pour enfin, terminer par un massage relaxant aux huiles essentielles...

Nous étions tellement détendus après, qu'en remontant dans notre chambre, nous nous affalions sur le lit, pour ne plus en bouger. La journée avait été longue :

« Je suis lessivée, réussis-je à prononcer avant de m'endormir »

Chapitre 43

Il était temps de quitter notre île paradisiaque. Nous avons eu, comme la veille, un délicieux petit-déjeuner servi dans notre chambre, que cette fois, nous avons dégusté avec plus d'enthousiasme. Nous avons dormi presque dix heures !

Je me souvenais avec bonheur de la soirée que nous avons passé, sous la couette à regarder des films à la demande, en dégustant des pizzas quatre étoiles. Mais je m'étais endormie au milieu du deuxième film, du coup j'insistai pour qu'on mette la fin pendant qu'on déjeunait :

« Non ! T'avais qu'à pas t'endormir ! C'était trop bien en plus...

- T'es méchant ! Je suis sûr que tu t'es endormi...

- Pas du tout... me dit-il avant de croquer dans une tartine

- Ok, raconte, alors...

- Il trouve le diamant et ils vécurent heureux jusqu'à la fin des temps... ! Ajouta-t-il avec un grand sourire faisant voir tout ce qu'il se trouvait dans sa bouche

- Beuh ! T'es dégueu !! »

Il riait de sa propre bêtise pendant que je commençais à ranger mes affaires en le boudant. J'avais retrouvé mon short en jeans et mon débardeur noir, et j'enfilai mes baskets comme un footballeur avant un match. Le voyage reprenait, et Tito avait une surprise pour moi que j'étais impatiente de découvrir. Sauf qu'il me prévenait alors que nous venions de régler notre séjour :

« Tu m'attends à la réception de l'hôtel, j'en aurais pour une heure à tout casser...

- Une heure ?! m'étonnai-je

- Oui mais, ça en vaut la peine je pense...

- Comment ça tu penses ? C'est quoi cette histoire encore ?...

- Chut ! Tu m'attends bien sagement et j'arrive, me conseilla-t-il en m'appuyant sur les épaules pour que je m'assoie

- Mais pourquoi je peux pas t'accompagner ? Insistai-je en me relevant

- Euh... parce que... C'est un peu compliqué ! »

Je me raseyais en l'observant attentivement pendant qu'il s'enfuyait ; que pouvait-il bien encore mijoter ?...

Il n'arriva qu'à midi trente, j'avais eu le temps de feuilleter presque tous les magasins,

et d'analyser dans les moindres détails les clients de l'hôtel qui allaient et venaient sous mes yeux, comme un défilé spontané d'un grand éventail de l'humanité. Puis, je le vis courir vers moi, enfin trotter serait le terme le plus approprié, et il me lança, en me voyant me dépêcher pour le rejoindre :

« Ouf, tu es encore là ! Je me suis dit que tu aurais bougé depuis le temps... Vu que tu tiens jamais en place !

- Merci... me vexai-je. Je sais quand même me tenir un minimum, non mais ! »

Je le devançai presque, impatiente de voir LA surprise. J'avais beau me retourner le cerveau dans tous les sens, je ne voyais pas ce que ça pouvait être, quand soudain, il s'arrêta au milieu du parking et tapota le capot d'un vieux pick-up bleu. Mon cœur se mit à bondir dans ma poitrine, à la fois d'étonnement, d'excitation et de peur... Mais je ne réussis qu'à prononcer hébété :

« Quoi ?!...Comment ?!... »

- Nan !! J'te fais marcher !!

- Ah lala ! Tito ! C'est pas bien ! J'ai vraiment cru au délire pick-up en Californie... !

Bon allez, tu m'as assez torturée c'est quoi la surprise à la fin, j'en peux plus moi...

- Pourquoi ? Ça t'aurait plu qu'on découvre la Californie en pick-up, comme ça ? Genre tous les deux à l'aventure, et surtout si c'est moi qui conduit ?

- Euh... si c'est toi qui conduit, non, surtout pas ! Le taquinai-je en m'éloignant du pick-up

- Bon alors je vais devoir trouver un autre copilote à ce que je vois... »

Je me retournais vers lui en fronçant les sourcils, et je le vis en train de gigoter une clé de voiture sous son nez. Il ouvrit la portière passager du pick-up, et il marcha vers moi avec un tas de documents dans la main :

« Tu vois ça, c'est un permis de conduire que j'ai eu, contrairement à une autre personne. (il me tapa gentiment la tête avec pendant que je râlais) Ces papiers, c'est ceux du pick-up que tu vois là, et ils sont à mon nom (je faisais des gros yeux). Et ça c'est une carte routière de la Californie, finissait-il en me la tendant, et elle est pour toi. T'es partante ?

- Partante ? (mon cœur s'était remis à battre la chamade) Tu plaisantes ?! T'es juste incroyable !! C'est parti, Let's go !! »

Je le serrai quelques secondes dans mes bras avant de courir vers *Notre* Pick-up. J'avais retenu la leçon de notre séjour, mais à cet instant, je ne pouvais pas me retenir... Il

affichait un si grand sourire, le sourire de celui qui a plaisir à faire plaisir. Peut-être avait-il voulu continuer le voyage en voiture pour être plus indépendant, ou qu'il en avait marre des bus, des trains, ou des avions, mais quelque chose me murmurait qu'il l'avait aussi choisi pour me faire rêver, et il avait mis dans le mil. Même si, je ne pouvais pas m'empêcher de lui poser tout un tas de questions concrètes qui l'agaçait un peu :

« Mais tu l'as vraiment acheté ? Ça t'a coûté combien ?

- T'occupes ! Rétorqua-t-il en enclenchant le moteur

- Hein ?! Mais non ! Etant donné que nous voyageons ensemble, nous devons partager ce genre de frais ! Dis moi allez... !

- T'auras cas payer les pleins d'essence et ça ira très bien... Et t'inquiètes pas, je vais le revendre quand on en aura plus besoin, donc te prends pas la tête, et dis moi plutôt où je dois aller... me conseilla-t-il appuyé par un vigoureux mouvement de menton vers la carte que je tenais entre mes mains

- Ok donc, insistai-je en ignorant la carte, quand tu l'auras revendue, tu devras me rembourser la moitié des frais d'essence alors ! Et est-ce qu'il y'a des péages ici ? Tu sais ? »

Il posa sa tête contre le volant en soupirant :

« Mais dans quoi je me suis mis moi... ?

- Nan, mais t'inquiètes pas, je vais gérer en tant que copilote ! J'ai toujours été forte en course d'orientation à l'école. Tu vas voir, je serai un vrai GPS !

- Alors Miss GPS, j'aimerais aller à Los Angeles, ça te dit ?

- Los Angeles. Enregistré... lui répondis-je en ouvrant la carte. Au bout du parking, prenez à droite ! Lui lançai-je avec un grand sourire au bout de quelques minutes

- Ah bah quand même ! Allez, c'est parti pour Hollywood Baby !

- Faites demi-tour maintenant ! Continuai-je alors que le pick-up avait à peine fait deux mètres.

- Qu'est-ce qu'il y a ? s'impatientait-il en freinant

- J'ai envie de faire pipi..... »

Tito coupa le moteur, posa son coude sur le bord de sa fenêtre, et me fit comprendre que je pouvais sortir en balayant l'air avec sa main droite. Pauvre Tito...

Mais la suite du voyage se déroula quand même mieux. Nous avions mis la radio, mais

nous l'entendions à peine, car on roulait les fenêtres ouvertes tellement il faisait chaud. La route était loin de ressembler à ce que je m'étais imaginée... Il n'y avait aucun désert, pas de paysages à perte de vue, mais une chaussée desséchée remplie de crevasses, où les camions et les voitures roulaient les uns derrière les autres, au milieu de zones très urbanisées. Heureusement, le spectacle fût de courte durée, à peine une heure pour atteindre le cœur de Los Angeles. Je lui fis faire un détour par Hollywood, et bien entendu Hollywood Boulevard, la gigantesque avenue, parsemée de palmiers, et d'étoiles roses sur le trottoir avec le nom des acteurs ou personnages les plus célèbres... On aurait pu s'y arrêter, mais nous étions trop pressés de voir l'océan.

C'était tellement différent de tout ce que j'avais vu. Les rues, toujours parallèles et perpendiculaires, les bâtiments qui ressemblaient plus à des préfabriqués avec quelques décors dignes de Disneyland. Cela me faisait penser à une version moderne des villes de Western, avec des commerces en tout genre le long de la rue, mais soudain, le paysage changea totalement. L'avenue rectiligne se mit à serpenter entre de jolies maisons entourées d'arbres verdoyants. Je demandais à Tito de suivre Sunset Boulevard, qui comme son nom l'indiquait nous dirigeait vers le soleil couchant, et je trépisais d'impatience de voir l'océan.

Mais la route fût encore longue, Los Angeles aurait été un département si elle avait été située en France, et en voyant tout le chemin accompli pour aller du haut de la ville à la plage, je remerciais Tito d'avoir eu l'idée de prendre une voiture. Les maisons étaient de plus en plus belles, et le boulevard continuait de tourner autour des demeures comme un guide qui ne voudrait pas qu'on rate une miette du paysage.

L'océan fût enfin son entrée éblouissante, scintillant de mille feux au zénith. Tito se gara à un parking juste avant la plage, pour qu'on se dégourdisse un peu les jambes. Il y avait du vent, c'était si agréable... Je mettais ma main en visière pour inspecter un peu les lieux, pendant que Tito admirait la vue en posant ses fesses sur le pare-choc du pick-up :
« Wouah... dit-il enfin. Ça c'est de la plage... »

J'étais d'accord avec lui, j'avais l'impression que pour atteindre l'eau, je devais marcher la moitié d'un kilomètre ! L'océan n'était pas le seul à perte de vue ; il y avait aussi le sable le long de la côte. J'avais beau regarder à gauche et à droite, je ne voyais pas de fin à cette plage incroyable :

« C'est sûr, c'est pas la méditerranée ! Rénchérit-il admiratif »

Je devais avoir un côté chauvin, car sa réflexion me vexa un peu, et je me sentis obligée de critiquer :

« Oui mais en même temps, au moins sur la méditerranée, y'a des jolies promenades, des restaurants, et ici, y'a rien à part un parking...

- Ah ok, je vois... Tu commences à avoir faim, c'est ça ?

- Mais non !

- Mouais... Attends il est quelle heure ? Se demanda-t-il avant de regarder sa montre. C'est ça, 14h passées ! C'est là où tu commences à avoir faim en général...

- Mais n'importe quoi... pas du tout ! m'énervai-je

- Oui ! Je sens que tu commences à t'énerver un peu pour rien, c'est un signe... Si je te nourris pas dans la demi-heure, je sais pas ce qui pourrait se passer...

- Mais t'es vraiment...

- Allez ! Me coupa-t-il, va dans la voiture ! Direction Santa Barbara

- Santa Monica ! Le repris-je d'un ton blasé

- Oula... Faut que je me grouille...

- Bah oui, tu m'as donné faim maintenant ! Mais j'y pensais pas avant, j'ai pas parlé des restaurants pour ça, c'était juste parce que... »

Nos portes claquèrent, et nous étions repartis sur la route, le long de la plage cette fois.

Chapitre 44

Après un copieux repas, nous faisons une petite promenade digestive qui nous faisait le plus grand bien. Les mouettes volaient et poussaient leur drôle de cri, le bruit des vagues qui roulaient puis s'écrasaient sur le sable les accompagnaient. Je ne voulais pas penser d'avantage au retour, je voulais profiter du moment présent, et Tito me troubla en passant sa main devant moi :

« Tu m'écoutes un peu ? Ou pas du tout ?

- Pas du tout ! Lui avouai-je en souriant

- Tant mieux ! Parce que je commence à me saouler moi même ! Déclara-t-il soudain. Eh regarde !! On peut louer des vélos, ça te dit ? (il fit sauter ses sourcils l'air enjoué)

- Oui, c'est combien ? »

Il me jeta un regard noir, mais je lui fis un grand sourire pour me faire pardonner. Oui c'était vrai, je devais penser trop à l'argent, mais c'était un automatisme, et ça ne m'empêchait pas de dépenser malgré tout ! Mais malheureusement pour moi et au grand bonheur de Tito, la boutique louait aussi des rollers, et il réussit à me convaincre d'en faire avec lui.

Tito était un passionné de tous les sports qu'on pratiquait dans la rue, et notamment, tout ce qui était sur des roues, VTT, BMX, skateboard, et même trottinettes ! Mais il adorait par dessus tout faire du roller, et cette sensation que ses propres jambes glissaient, ce que justement je détestais. Mais je voulus lui faire plaisir, et l'accompagner en roller, d'autant plus, que c'était un peu comme les chameaux en Egypte, ça faisait parti des choses à faire le long de la côte californienne.

Après quelques mètres laborieux, où Tito tournait autour de moi en faisant le fier, je décidai de m'accrocher à lui pour commencer, et surtout pour l'embêter. Mais ça avait plutôt l'air de lui plaire... Il me fit passer derrière lui, et posa mes mains sur ses épaules, et il me demanda de l'imiter. Se pencher un peu en avant, y aller doucement une jambe après l'autre, puis accélérer le mouvement, fléchir légèrement les genoux pour donner plus d'impulsions... Je commençais à comprendre. Mais il ralentit un peu trop brusquement à mon goût et je vins m'aplatir dans son dos en me rattrapant à sa taille, mes pieds sur roulettes mirent du temps à se stabiliser. Il se mit alors face à moi, et alors qu'il avançait en marche arrière, il m'invita à le suivre en m'apprenant à ralentir et à

freiner. J'avais à peine fait cinquante mètres, que je n'en pouvais plus, et il dût abandonner.

Alors qu'il allait et venait sur la piste, moi je me contentais de mettre un pied devant l'autre, les deux bras écartés près à amortir un choc éventuel. Des fois, j'avais des élans de courage et me mettais à accélérer, mais la peur de tomber me faisait ralentir tant bien que mal, quitte à m'accrocher à une poubelle. Je préférais profiter du paysage, des palmiers, du ciel bleu... Et je me cognai contre une personne... C'était Tito, le sourire aux lèvres. Pendant que je m'excusai, sans me prévenir, il attrapa ma main.

Ce fût un choc.

Sa main tenait la mienne, et elle me tirait en avant. Je pouvais sentir toute sa paume contre la mienne. Je pouvais sentir ses doigts qui enroulaient les miens. Une main si forte et si douce à la fois... L'émotion que je ressentis fût amplifiée par le fait de glisser sur le goudron. Une sensation de bonheur m'engourdissait et pourtant je me laissais emporter. Je glissais.

Je crus même que j'allais m'envoler, mais je m'accrochais à sa main comme une forcenée. Je repensais à la chanson des Beatles, *I wanna hold your hand*, et je la comprenais enfin. Je sentais que je n'arrivais pas à dissimuler les sentiments d'amour qui explosaient en moi, car l'image de Tito et moi, main dans la main, nous déplaçant avec tant d'aisance sur l'asphalte me perturbait autant qu'elle m'enchantait. J'étais heureuse, et une fois de plus c'était grâce à lui, mais est-ce que je le rendais heureux au moins ? Et comme pour me répondre, il tourna sa tête légèrement vers moi, ne faisant passer que son regard perçant avec une pointe de curiosité. Et en se remettant à regarder la piste, il déclara :

« On est bien là... »

Il avait pris un ton un peu plus grave, un ton un peu plus profond, un ton qui me confortait dans l'idée que Tito était sincère, et aussi timide. Il disait souvent ce qu'il pensait, même tout le temps ! Et il le disait avec un ton amusant la plus part du temps... Mais quand ce qu'il disait était important, sa voix devenait plus douce, son regard lointain voire fuyant, mais pour moi, c'était comme une caresse sur mon cœur. Cette petite phrase, aussi minime soit-elle, comme le fait d'avoir attrapé ma main à ce moment précis, étaient en quelques sortes des prises sur les quelles je pouvais m'accrocher pour gravir le Mont Tito qui s'était soulevé sur mon cœur.

Je ne savais pas quoi lui répondre, et je continuais à avancer fièrement à ses côtés tout en tentant de rester synchronisée à ses mouvements. Mais il s'écria soudainement :

« Non ! C'est pas possible ! Regarde, on est à Venice Beach ! Ça veut dire que y'a... (il roula un peu plus vite) le skate park... (il ralentissait émerveillé) »

J'étais bien trop loin sur mon nuage pour comprendre de quoi il parlait, mais à le voir si subjugué je décidai de m'intéresser un peu à la réalité. En effet, il y avait un skate park creusé dans le sol au bord de la plage. Sa particularité ? Il était vierge de street art, mais ça n'empêchait pas le monde d'affluer autour, et de tester les pentes qui apparaissaient telles des collines à mes yeux :

« Sans façon pour moi... Mais vas y, amuse toi ! Je t'attendrai là sur le bord... On a encore deux heures avant de rendre les rollers alors, t'as le temps... Moi je vais me reposer un peu ! »

Il jubila tellement qu'il serra son poing, victorieux. Mais il ne m'avait toujours pas lâché la main. Il m'escorta jusqu'à un banc près des rampes, où je me délectais de ma position assise, pendant que mes genoux et mes chevilles applaudissaient de joie. Je sentis sa paume tourner et s'éloigner de la mienne, mais avant que ses doigts ne lâchent les miens, il se pencha, et porta ses lèvres sur le dos de ma main. Je lui jetai un regard dubitatif, mais il se contenta de sourire en haussant les épaules, et de s'enfuir. Il prît de l'élan et sauta littéralement sur la rampe, qui était le seul moyen de pénétrer dans le skate park. Je le suivais du regard en frissonnant à chaque élan qu'il prenait, à chaque saut qu'il faisait.

Comment faisait-il ? Et les autres aussi ! Je me sentais tellement nulle... Je voyais un enfant âgé d'à peine 10 ans, qui surfait littéralement sur les vagues de béton avec une telle facilité. Mais il y avait des filles aussi, vêtues comme des pin-up des années 60, perchées sur des rollers à l'ancienne qui sautaient partout et faisaient des figures. Le coup de grâce fût de voir un bulldog anglais faire du skate, je crus que j'allais dégringoler de mon banc... Je cherchais Tito du regard, et remarquai qu'il avait déjà sympathiser avec deux garçons, et qu'ils s'en tapaient cinq à chaque prouesse qu'ils accomplissaient. L'ambiance était si cool, et pourtant, je me sentais si loin de tout ça. Ce sentiment d'exclusion allait-il me poursuivre toute la vie ? Ou est-ce que j'allais trouver un jour le monde auquel j'appartenais ? Je n'étais pas une sportive, je n'étais pas une intellectuelle, je n'étais pas non plus une fêtarde... J'étais tout simplement une rêveuse,

et les rêveurs ne sont rien de bien définis, puisqu'ils sont tout.

Les rêveurs n'agissent pas trop malheureusement... Ils se contentent souvent de souhaiter avec un train de retard, comme à cet instant, où je souhaitais être une skateuse du tonnerre, et épater la galerie avec mes figures, et surtout Tito.

D'ailleurs, je ne le voyais plus. Soudain, je l'aperçus à travers les gens, il venait de tomber, et restait allongé à terre. Je bondis de mon banc, comme mon cò ur de ma cage thoracique, et sans réfléchir, je me mis à patiner sur place, avancer précipitamment, et manquer de tomber à plusieurs reprises. Je me laissai glisser sur la pente la plus proche et la plus petite en hurlant, les bras écartés, et l'élan me propulsa au milieu des skates, des rollers, et des vélos qui m'évitaient tous de justesse en m'insultant. Mais j'étais tellement paniquée que je les ignorais ! Je fonçais sur le petit attroupement comme une boule de bowling vers le triangle de quilles, en prévenant de mon arrivée fracassante par des cris hystériques. Et alors que tout le monde s'écartait, Tito, debout au milieu, tendit les bras pour m'arrêter. Il m'attrapa les épaules, pendant que mes jambes continuaient de foncer et finalement heurter ses pieds et nous faire basculer tous les deux. Il eût juste le temps de déplacer sa main sur le haut de mon crâne, ce qui amortis le choc dessus, mais son poids me coupa tout de même le souffle.

Le temps que nos esprits se remettent, et que des gens viennent nous aider à nous relever, je pu sentir pendant quelques secondes, le corps de Tito appuyé sur le mien, ce qui me donnait plus le tournis que la chute que nous venions de faire. Son torse était collé contre ma poitrine, ses bras m'enroulaient, et je sentais sa respiration dans mon cou... Il se redressa légèrement pour me demander :

« ça va ? Rien de casser ? »

Je marmonnais que ça allait pendant que deux personnes me soulevaient. Je les remerciais un peu gênée, et ils nous laissèrent seuls. Tito commença à la fois étonné et compréhensif :

« Mais qu'est-ce qui t'as pris tout à coup ?

- Mais je t'ai vu tomber, c'est tout... (je croisais les bras pendant qu'il commençait à sourire)

- Et... tu as couru à mon secours ? Me taquina-t-il

- C'est ça, moque toi !... (je me mis à rouler vers la sortie). Comment on sort de ce truc ?

- Par là, par là, ou par là si tu veux... Y'a pas vraiment de sorties puisque tu peux sortir

n'importe où...

- Oh non... me lamentai-je. Va falloir que je remonte la pente en roller ?...

- On dirait... Ce sera un peu plus compliqué qu'à l'aller... Miss je dévale un skate park alors que j'ai du mal à tenir debout sur des rollers ! s'amusait-il

- Mais c'est de ta faute !

- Tiens ! Pour changer ! (il avait toujours le sourire aux lèvres)

- Oui ! Qu'est-ce qui t'as pris de tomber hein ? Et de rester à terre, comme ça ?! C'était super flippant !!

- Mais c'est normal de tomber ! Et je suis resté à terre parce que je rigolais c'est tout !

- Ah tu rigolais... bah c'est bien... très bien... »

Je cherchais un moyen de grimper sur la pente à quatre pattes, mais mes mains n'avaient pas l'option ventouse et mes pieds étaient toujours sur roulettes. Tito m'observait, toujours aussi patient et amusé :

« T'es sérieuse là ?... C'est pas comme ça que tu vas y arriver..

- Un peu d'aides ne serait pas de refus, si tu n'as rien d'autres à faire à part te moquer de moi... bien entendu !

- Elle est mignonne... ironisa-t-il »

Il prit un peu d'élan en patinant, et se retrouva en haut de la pente en une fraction de seconde. Il s'allongea sur le sol et me tendit ses bras que j'attrapais en me faisant la plus lourde possible pour l'embêter. A cause de lui, je m'étais ridiculisée une fois de plus. Mais au fond de moi, j'étais si soulagée qu'il n'ait rien... Cependant je ne pouvais pas lui avouer à quel point j'avais eu peur, et quelques parts, j'étais sûre qu'il s'en doutait :

« T'es impossible ! Me lança-t-il à bout de souffle après m'avoir soulevée jusqu'en haut

- C'est ta punition... lui rétorquai-je en souriant

- Eh ! C'est toi qui m'a foncé dessus et qui nous a fait tomber !

- Oui mais, si tu n'avais pas fait le pitre, comme d'habitude, ajoutai-je entre mes dents, je n'aurais pas eu peur et je n'aurais pas sauté dans cette arène

- Hmm... Tu as si peur que ça, alors ? Me demanda-t-il charmeur

- Non... prononçais-je comme une remontée acide de cet événement que ma fierté avait du mal à digérer. »

Pour toute réponse, il ébouriffa mes cheveux, et s'enfuit en riant. J'essayais de me contenir, et de garder la tête haute, malgré ma coupe en pétard, et me concentrais pour le

poursuivre et me venger. Je voulais le pousser, mais je trouvais ça trop dangereux. Alors je me contentais de m'accrocher à son t-shirt en mettant tout mon poids en arrière pour qu'il me traîne. Pendant que je faisais la maligne, il se mît à accélérer si vite que finalement je préférais le lâcher. A peine l'avais-je fait, qu'il retira son haut, et se retrouva une fois de plus, torse nu, sous mon nez. Il me regardait tout fier de lui :

« Non ! T'as pas le droit on a dit ! Le grondais-je. Allez rhabille toi !

- C'est ta punition ! Me lança-t-il avec une voix de sorcière avant de s'en aller à nouveau. »

Il coinça une partie de son t-shirt dans sa poche arrière, le laissant pendre tranquillement pendant qu'il patinait sur la piste. Je le regardais s'éloigner, avec exaspération. Il s'en fichait de la conversation qu'on avait eu, il continuait à entretenir la flamme qui me consumait depuis un moment déjà. Il continuait à me provoquer, il était si énervant... Et en même temps si beau... Je regardais son dos magnifique, bronzé et musclé, flotter à quelques mètres de moi, et soudain je compris que Tito avait raison et que c'était sûrement moi qui avais l'esprit mal tourné. Je roulais un peu plus vite, à force, je commençais à m'habituer, et attrapai son t-shirt pendouillant pour recouvrir son dos :

« Mais t'as pas le droit ! Insistai-je comme une gamine

- Ep ! (il tentait de se dégager) Il fait au moins quarante degrés ! T'as pas de pitié !

- Mais Tito... ! »

Je laissai tomber et lui jetai son t-shirt sur la tête, puis le dépassai. Si j'étais devant lui, je ne le voyais plus. J'avais considérablement un meilleur équilibre, mais je ne pouvais pas aller trop vite non plus. Je lui précisai tout de même quand il tenta de me doubler:

« Reste derrière moi ! Je ne veux pas t'avoir dans mon champ de vision !

- Ok pas de soucis ! S'enchantait-il en disparaissant dans mon dos (je trouvais ça bizarre). Faut dire que la vue est vraiment belle par ici... »

Au début j'acquiesçais en tournant la tête vers l'océan, mais il se mît à rire, et je compris qu'il parlait de moi. Comme j'avais ralenti, je l'attrapai au passage pour mieux le pousser, sans me soucier du danger cette fois, il reprît rapidement son équilibre, toujours amusé, mais je lui criai dessus exaspérée :

« Mais c'est du harcèlement !! »

Il explosa encore plus de rire, et remît son t-shirt. En me rattrapant, il posa son bras autour de mes épaules, et il me dit de cette façon si particulière qu'était sa façon :

« Qui aime bien, châtie bien... »

Ses yeux se plantèrent dans les miens, mais je ne me laissais pas hypnotisée par son regard sincère et tendre, et préférais le repousser gentiment sous prétexte qu'il me donnait chaud... Ce qui n'était pas faux, dans tous les sens du terme.

Chapitre 45

Nous avons repris la route vers le nord en longeant la côte. Nous avons emprunté cette route panoramique qu'est la Pacific Cost, et nous étions passés devant la plage de Malibu, ce qui nous rappela les anciennes séries télévisées que nous regardions lorsque nous étions plus jeunes à l'époque où il n'y avait que six chaînes. Une certaine nostalgie s'était emparé de Tito, il parlait de son enfance, de ses dessins animés préférés à lui et à Christophe qu'ils ne manquaient sous aucun prétexte. Au moins, je pouvais le suivre sur ce domaine, au foyer, on passait notre temps à regarder la télévision, et on pratiquait le vote pour choisir la chaîne, alors que d'après ce que Tito me racontait, son frère et lui se battaient souvent pour la télécommande... On se rappelait même des génériques, des histoires et des épisodes qui nous avaient marqués.

Après à peine une heure et demie de route, Tito décida de s'arrêter à Ventura. Je savais qu'il mijotait quelque chose à partir du moment où je lui avais demandé :

« On dort où ce soir ? »

Et qu'il m'avait répondu comme si une ampoule venait de s'allumer sous ses yeux :

« J'ai une idée ! »

Mais je lui faisais confiance comme toujours. Il approchait les 19h, quand nous nous arrêtons à un supermarché. Ce jour là, faire les courses me sembla être la chose la plus dépayssante. C'était si banal, mais en même temps, je n'avais aucun repère, qu'il s'agisse des rayons et ou des produits, tout était différent. Tito savait ce qu'il voulait, alors que je flânais en découvrant toutes ces marques inconnues sur les étagères. Et puis, je ne savais pas exactement quoi choisir, et pour quoi faire au juste. Tito m'avait juste dit qu'il fallait faire des provisions, c'était vague !

J'avais choisis deux paquets de gâteaux, quand je le vis débarquer avec un pack d'eau, deux sacs de couchages coincés sous bras, et un panier rempli de choses à manger et d'ustensiles en plastique :

« Mais c'est quoi ce délire ? Laisai-je échapper

- Quoi ? C'est tout ce que t'as pris ?! Bon ça ira pour ce soir, va, aller viens... »

Je le suivais vers la caisse, en tentant de voir tout ce qu'il avait mis dans son panier, mais de toutes façons, ce fût étalé sur le tapis roulant. Couverts assiettes et verres en plastiques, pains de mie, fromages à tartiner, beurre, un paquet de charcuterie, des

tomates, des gros cornichons, du chocolat aux noisettes, des chamalows, du lait au chocolat, des chewingum et des chips... Sans compter le reste. En plus il insista pour payer.

Après avoir tout chargé derrière nos sièges, il regarda quelques instants la carte avec beaucoup d'intentions, puis il la garda près de lui, et se remît à rouler. Je commençais à fatiguer un peu, du coup, il avait carte blanche et de toute façon, si ce qu'il avait en tête ne me plaisait pas, j'aurais tout le loisir de le lui reprocher, et de lui proposer autre chose. Je remarquais à peine que nous n'étions plus sur la route, mais sur un chemin qui longeait une voie ferrée. Soudain, il tourna sur la gauche à un passage à niveau, et en quelques minutes nous étions sur la plage.

Je me redressai, étonnée. Il manœuvrait le pick-up, pour qu'il se retrouve dos à l'océan, mais il ne s'aventurait pas trop près de l'eau. Il ne connaissait pas les marées de la région, et il ne voulait pas non plus que la voiture s'embourbe dans le sable. Quand il éteignit le moteur, il me précisa :

« Bienvenue au Beach Hotel ! Totalement gratuit...

- Mais t'es sûr qu'on a le droit ?

- Au pire, si on vient nous voir, on dira qu'on savait pas, et on s'en ira !... Mais d'après ce que je vois, y'a personne ici, pour le moment, donc autant en profiter... »

Je fronçais les sourcils en pensant aux soucis éventuels, et en pesant le pour et le contre. Tito quant à lui, attendait mon jugement ; est-ce que j'allais râler ou pas ? Il finit par me dire :

« En plus, je sais pas si je te l'ai déjà dit, mais c'est gratuit, insista-t-il

- Bon ça va, t'as gagné ! C'est encore une super idée... Comme d'hab Monsieur J'ai toujours la Solution... rajoutai-je en ouvrant la portière

- Tu peux m'expliquer, pourquoi, à chaque fois que tu dis ça, j'ai l'impression que c'est un défaut ? Me demanda-t-il en se penchant sur mon siège

- Peut-être parce que... Je ne sais pas faire de compliments... »

Je commençais à décharger nos affaires à même le sable quand Tito m'encouragea à les mettre à l'arrière dans la remorque. Il avait déjà apporté nos deux sacs, plus les sacs de couchages, et il était en train de rajouter deux bouteilles d'eau. Il grimpa à l'arrière du pick-up, et m'aida à y monter. Nous avons disposé nos sacs à dos contre l'habitacle et étendu nos duvets devant, ce qui nous faisait un nid bien douillet, et sans sable.

Je n'avais pas tellement faim, je voulais surtout profiter de la vue. Le soleil n'était pas encore sur le point de se coucher, mais il déclinait lentement, et les vagues, envoûtantes, le berçaient doucement. Nous restions silencieux, mais pour la première fois, ça ne me dérangeait pas. Parfois, les silences étaient nécessaires, et je me disais que c'était aussi agréable de partager un silence de paix comme celui là :

« On est chanceux, déclara-t-il soudain

- Oui... c'est vrai... (je voulais y croire malgré tout)

- Demain faut que j'appelle Christophe pour lui raconter ! Il va être tellement jaloux...

- La dernière fois que tu l'as eu, il était toujours en Egypte ?

- Oui... Il était au Caire par contre. Il est allé voir la famille quand même... Il était super inquiet pour nous après ce qui nous est arrivé au Brésil...

- T'en as parlé à ta famille ? m'étonnai-je »

Je savais que Tito appelait régulièrement un proche, tous les deux jours en moyenne, et à chaque fois, quelqu'un de différent. Cela pouvait être Christophe, ou sa mère, ou son grand père, ou encore sa tante. Il se disait qu'un appel suffisait et après il laissait faire le téléphone arabe. Mais je me demandais si il les appelait pour les rassurer, ou si ça ne le rassurait pas lui même de savoir que sa famille se portait bien. Moi je ne m'inquiétais pour personne, c'était si triste. Mais il me répondait :

« Oulala ! Non ! J'en ai parlé qu'à Christophe... Mais il ne va en parler à personne. Je ne veux pas que ma famille se fasse un sang d'encre pour moi. Ils sont déjà assez inquiets, même si ils me font confiance...

- Ah...

- En parlant de ça... Je sais que tu n'aimes pas trop en parler, et... ça me gêne d'aborder le sujet si ça te rend mal à l'aise, mais... tu as eu un sérieux problème avec ta famille... C'est ça ? »

Je ne me souvenais plus de ce que je lui avais raconté, et je n'aimais pas lui mentir. Mais je n'étais pas encore prête à lui dire la vérité :

« Oui, un sérieux problème... Tu ne peux même pas imaginé ! Mais je ne cherche pas à faire de mystères autour de moi, j'ai juste honte de t'en parler, et je n'ai pas envie de penser à ça, car ça me rend malheureuse, tu comprends ?

- Je comprends ! Justement, je suis très compréhensif, et je peux comprendre, même si tes parents sont des criminels, ou autre chose... Je voudrais juste pouvoir t'aider...

- C'est gentil de ta part, mais tu m'aiderais en changeant de sujet par exemple. Comme : et si on attaquait notre dîner ?

- Mouais... C'est pas pour aujourd'hui hein... Tiens ! (il me lança le paquet de chips) Je m'occupe des sandwiches. »

Je pouvais sentir sa frustration, et parfois ça me démangeais de tout lui raconter. Mais je ne voulais pas qu'il ait pitié de moi, et je ne voulais pas qu'il se sente mal, parce que lui, il avait une famille en or. Je l'enviais, mais je n'étais pas jalouse de lui. J'aimais sa famille, et les relations qu'il entretenait avec elle ; ça me rendait heureuse étrangement. Mais le pique-nique dispersa nos esprits. Je découpai les tomates, pendant qu'il tartina le pain. Il les garnissait généreusement, et rajoutait des chips dedans, c'était délicieux. Avec les restes du midi, nous avons encore droit à un festin. Nous finissons notre repas par des gâteaux au chocolat, noisettes et caramel un peu écò urants tout même.

Après avoir bien mangé, nous nous reposons en regardant le ciel changer de couleurs. Tito me racontait ses rêves de voyage, comme si il s'agissait des miens :

« J'ai toujours été attiré par les Amériques. Peut-être parce que ça symbolise vraiment l'aventure et la découverte pour moi. Le Brésil, ça m'a un peu cassé dans mon délire, mais j'y retournerai ! Je veux pas rester là dessus, et je veux voir les autres pays, le Pérou, le Venezuela, la Cordière des Andes...

- Oui, je suis d'accord ! Faut pas qu'on reste là dessus... Y'a le Mexique aussi !

- On pourrait peut-être repartir en voyage l'année prochaine, si ça te tente ?

- Euh... (il m'avait déstabilisée là)

- Ah oui, c'est vrai, j'oubliais que tu ne pensais jamais à garder contact... (il me poussa gentiment avec son coude). On rentre en France, on met de côté, et on repart ! Y'a tout le continent asiatique, l'Australie, et l'Afrique aussi ! Et puis bon, je ne sais pas pour toi, mais notre propre continent, est pas mal non plus. On pourrait peut-être commencé par là ? J'ai entendu parler d'un Pass Interail, avec quoi tu peux prendre tous les trains que tu veux en Europe, c'est cool, non ?

- Un forfait pour prendre tous les trains en Europe, c'est incroyable... ça doit coûter cher, non ?

- Non, c'est rentable... Mais tu penses trop aux sous ! En même temps tu peux faire des économies sur la bouffe (je le regardais de travers), ou faire du camping sauvage (je faisais basculer ma tête de gauche à droite)...

- Je ne pense pas trop aux sous, le repris-je. J'y pense, parce que je ne suis pas riche, et que je n'aime pas gaspiller, c'est tout. Mais je suis aussi généreuse que toi, d'abord !... Et puis, je ne sais même pas comment je vais faire à mon retour pour...

- Pour... ? »

Je voulais dire pour vivre, dormir, manger, sans toit au dessus de ma tête et sans un sous... Le foyer allait sûrement m'aider à trouver une situation pour un mois ou deux, et je ne savais pas si j'allais pouvoir poursuivre mes études en Histoire de l'Art, si je devais travailler pour gagner de l'argent :

« Pour l'université ! Si je continue ou si je cherche un boulot direct...

- Tu habites où au fait ? C'est bizarre, j'ai jamais pensé à te poser la question !

- J'habite à Boissy Saint Léger, dans le Val de Marne, près de Paris...

- Oui, je sais où c'est ! J'te rappelle qu'on était dans le même RER espèce de tête en l'air ! (comment j'avais pu oublier ce détail si important?). T'habite à côté de chez moi ! C'est super ça !

- Pourquoi t'habites où toi ?

- A Saint-Maur, tu connais le quartier de la Varenne ?

- Tu veux dire le quartier des riches là ?

- Oui, c'est vrai, concéda-t-il. C'est un peu prout prout. Mais on a une maison à deux pas des bords de Marne... »

J'étais impressionnée. Toutes ces fois où j'avais marché le long de cette rivière aux saules pleureurs, sans jamais le rencontrer. En plus, c'était vraiment, le Bel Air du département, avec des villas somptueuses, vue sur la Marne.

« Mais tu vis dans une de ces maisons au bord ? (ma bouche restait bêtement ouverte)

- Non, dans une petite ruelle juste derrière. Mais c'est une grande maison... Je te le cache pas, mes parents ont été riches à une époque... Ma mère était danseuse étoile à l'Opéra de Paris... Et mon père, lui, c'était un grand photographe sportif. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés d'ailleurs... Elle devait faire un book de photographies en tant que danseuse, et mon père était très doué pour capter la poésie de la danse en plein mouvement. Il est tombé amoureux d'elle tout de suite, comme un coup de foudre, c'est ce qu'il m'avait raconté, me précisa-t-il. »

Il avait de nouveau son regard tendre, et il parlait avec tellement de sincérité qu'il faisait battre mon cœur alors qu'il racontait seulement la vie de ses parents :

« Ils ont acheté cette belle maison à crédit, mais ils avaient les moyens, et un sérieux apport ! Mais après la mort de mon père, on a failli perdre la maison... Ma mère s'est mise à donner des cours de danse, en plus de faire des ballets. Elle est assez courageuse. Et finalement, le crédit a été remboursé, et la maison est à nous après vingt ans ! Et c'est vrai que les gens me prennent pour un riche quand je dis que j'habite à la Varenne, mais c'est pas grave, ils n'ont pas tout à fait tort, cette maison est un vrai trésor !

- Quand je pense à toutes les fois où je suis allée vers chez toi, sans te croiser...

- Qui sait ? Ça se trouve, on s'est vu, mais on ne se connaissait pas... Tu ressemblais à quoi quand t'étais plus jeune ?

- Comment ça, à quoi ?

- Bah... t'étais plutôt, la petite fille sage en caleçon à nounours avec des lunettes et un gros sac à dos ? Une rockeuse gothique habillée tout en noir ? Ou une pipelette en décolleté et sac à main ? (je pinçais les lèvres en clignant les yeux pour toute réponse). Euh, je retire la dernière... Alors ?

- J'sais pas ! J'étais pas si différente que maintenant. Je n'ai pu sortir qu'à partir de mes 16 ans, donc c'était pas y'a si longtemps... Et j'ai toujours aimé être en jeans et en t-shirt, alors voilà... Et toi ??

- J'y crois pas ! Je suis plus pipelette qu'une fille ! Moi j'ai eu tous les looks possibles ! Skateur, rockeur, rappeur, footballeur, surfeur... La totale... Si tu m'avais vue, tu t'en souviendrais ! Les filles étaient toutes amoureuses de moi au Lycée ! Déclara-t-il avec un grand sourire et en relevant le menton »

Je lui donnai une claque sur le ventre pour le ramener sur terre, mais ça le faisait rire :

« T'es vraiment un zouave, toi ! Quel vantard, t'es exaspérant... C'est pas pour te faire flipper, mais il paraît que ceux qui ont le plus de succès pendant l'adolescence, n'en ont aucun à l'âge adulte ! Et na !

- Alors ça, c'est typique de la part d'une personne qui n'a pas eu de succès au lycée... J'me trompe ?

- (je haussais les épaules)

- On parle jamais d'amour tous les deux... (j'avalai ma salive de travers, ce qui me fit tousser) Eh ! Ça va ?... Tiens, prends de l'eau...

- Merci... Mais pourquoi tu voudrais qu'on parle de ça ?!

- J'suis curieux de savoir tes histoires... C'est tout. Mais ça m'énerve en même temps,

parce que en général c'est plutôt les filles qui veulent tout savoir, mais toi, tu ne poses jamais de questions... T'es différente.

- Je ne me considère pas différente, mais, je sais pas si tu as remarqué, je suis plutôt asociale comme personne... J'ai pas l'habitude de parler de tout et de rien à côté ouvert...

- Tu n'as pas d'amis en France... ?

- Pas trop... (mon côté se serrait). Je ne suis pas trop dans le délire « amitié » « amour » etc.

- Ah ? Alors c'est quoi « tes » délires, si c'est pas les choses les plus importantes au monde ?

- Je sais pas !! m'emportai-je. Qu'est-ce que tu veux ? C'est la vie.... »

Oui, il avait le don de me taper sur les nerfs, et de remuer toujours le couteau là où ça faisait mal, c'était usant à force. Je croisai les bras, et je décidai de le bouder ostensiblement. Mais le ciel avait changé de couleurs... Il était devenu orange, et mélangé au bleu azur de l'est, cela donnait des nuances de rose et de violet absolument magnifiques. La lumière venait se refléter sur l'eau, et propager ces éclats d'éternité vers nous. Le silence était revenu, toujours nécessaire et toujours paisible. Nous contemplions.

Je sentis cependant le regard de Tito peser sur moi, et je me tournais vers lui. Il avait l'air triste :

« Désolé... Je sais que par fois, je te pousse à bout... Mais tu sais, j'apprécie ta différence. Tu ne cherches pas à plaire, et pourtant, tu as beaucoup de charmes... Tu n'as pas besoin d'artifices, tu n'es pas séductrice, et tu ne rentres dans aucun jeu de séduction d'ailleurs, ajouta-t-il un peu pour lui. Tu es là, en train de rêver les yeux ouverts, avec ton regard neuf, et tellement d'innocence, et tout à coup, tu te mets à cogner, et aboyer comme un bulldog, menaçant de mordre la première personne qui aurait des mauvaises attentions... (il souriait). C'est vrai t'es différente... Et avec toi, j'ai vraiment l'impression d'être moi même. Tu vas peut-être râler, ou me crier dessus, par moment, mais tu restes toujours à mes côtés quoi que je dise, et ça me touche... »

Tito avait aussi le don de me calmer aussi. J'aimais la façon dont il me voyait, c'était une drôle de description. C'est lui qui était touchant... Il se remit à regarder le ciel, et je savourais quelques minutes, ce moment d'émotions. Mais je devais lui répondre :

« Sérieux ? Un Bulldog qui aboie ? Tu n'aurais pas pu me comparer, je sais pas, à un loup, à un berger... Je sais pas !

- Et c'est tout ce qu'elle a retenu ! Abandonna-t-il en levant ses mains au ciel

- Nan, j'ai aussi retenu que j'avais beaucoup de charmes ! (je faisais rouler mes épaules en riant) Houhouhou !

- Mouais... Bon je te laisse savourer ce moment, j'm'en vais ! Annonça-t-il en se préparant à sauter du pick-up

- Mais non attends ! (je le rattrapai par la cheville). Ne te fâche pas, c'est très gentil ce que tu m'as dit, merci beaucoup...

- Mais je veux juste aller au p'tit coin !

- Ah... bon. »

Grand moment de solitude :

« Mais comment ça au petit coin ? Me reprîs-je en lui lâchant la cheville. Y'a des toilettes ici ?!

- Non, mais je vais aller par là, dans les buissons...

- Hein ?! Mais c'est dégueu !

- Roh ! La princesse là ! Me lança-t-il en sautant sur le sable. Je vais juste faire pipi... »

Je le regardais s'éloigner, et il se retourna :

« Eh ! Ne me regarde pas !

- Mais et moi comment je vais faire si j'ai envie ?

- Les mecs à droite du camion, les filles à gauche, ok ? Bon tu permets ? (il s'était mis de dos à une dizaine de mètres du pick-up)

- Non ! Pas là ! Va plus loin ! Je veux pas que ça sente la pisse jusqu'ici !

- Roh !!! Mais c'est que tu vas presque me couper l'envie avec tes conneries ! (il s'éloignait de cinq mètres) Est-ce que ça va là ?

- Non ! Encore plus loin ! Le plus loin possible ! »

Je restais perchée sur le bord de la remorque à vérifier qu'il se positionne le plus loin, mais ce n'était jamais assez loin pour moi. Il finit par me tourner le dos, et commencer à faire son affaire pendant que je détournais les yeux. Comment pouvait-il être aussi émouvant et ensuite si rustre ? C'était du grand Tito...

Chapitre 46

Plus jamais.

Au début, l'idée de Tito s'était avérée être une bonne idée. Oui, c'en était une, quand on était un garçon. Mais pour une fille, c'était plus compliqué. Pas d'eau, à part dans les bouteilles qu'il avait acheté, et pas moyens d'avoir de l'intimité. Faire ses besoins dans la nature n'était pas non plus une chose agréable, surtout en pleine nuit, sans aucune lumière ! Tito avait allumé les phares du pick-up juste pour me rassurer, mais j'étais allée si loin que je ne les voyais plus. Je persistais, l'hygiène restait le seul confort qu'on ne pouvait pas négliger lors d'un voyage. Mais lui s'amusait de ma situation sans aucune considération, ou alors il m'ignorait totalement et s'endormait.

Malgré tout, la nuit avait été belle, un peu fraîche, mais agréable. La remorque était plutôt dure pour le dos, mais le duvet était épais et mon sac s'était avéré être un très bon oreiller. Et puis, nous n'avions pas du sable partout. J'avais ouvert les yeux la première, et je savais qu'il était très tôt. Il y avait quelqu'un qui faisait son footing matinal sur la plage, et je ne pus résister à l'envie d'aller tremper mes pieds dans l'eau. Un peu d'eau sur le visage, et un peu dans la bouche, et je me retrouvais à enfoncer mes pieds nus dans le sable froid du matin. Les vagues n'étaient pas aussi puissantes que la veille, c'était comme si elles reculaient, en laissant leurs jolies empreintes dans le sable mouillé. L'eau était glacé. Et mon cœur semblait être sur le point de s'envoler. Alors c'était ça la sensation qu'on avait après une nuit à la belle étoile ? Je commençais à comprendre... Une liberté si puissante qu'elle me donnait des ailes. J'écartais les bras, et crus enlacer l'univers entier, puis je me mis à courir après les mouettes comme une folle. Je courais, je volais, je ne voyais pas la différence. Je riais. Je me sentais si libre et heureuse que des petites larmes de joie firent leurs apparitions au coin de mes yeux. Je décidai d'aller réveiller Tito pour qu'il en profite lui aussi.

Mais il n'était plus dans la remorque. Il était allé faire pipi juste à côté du pick-up, ça m'agaçait, mais je ne voulais pas lui faire de reproches de si bon matin. Il revint vers la remorque, nous nous retrouvions chacun d'un côté du pick-up. Il avait de si petits yeux, qu'il dût relever le menton pour me voir convenablement. Il me lança d'une voix rauque :

« Quoi ?... »

- Tu veux aller voir les vagues ?...

- Non »

J'en concluais qu'il n'avait pas très bien dormi, car il était plutôt matinal d'habitude. Il se tourna quand même vers l'océan et prit une grande respiration. Puis il ajouta tel un télégramme :

« On met les affaires dans la voiture. On va en ville prendre le petit-déjeuner. »

En effet, il avait besoin d'un bon café. Je n'étais pas offusquée par sa bonne humeur de bon matin, au contraire, j'étais ravie d'aller dans un café prendre un autre breakfast américain. De plus, qui disait café, disait toilettes, et lavabo, ce qui correspondait aux deux choses qui me manquaient vraiment depuis la veille. On remballa donc nos provisions, qui avaient nettement diminué, puis nos sacs. Tito était un véritable professionnel pour remettre le duvet dans sa housse, mais moi j'avais beaucoup plus de mal. Comme je n'avais pas envie de l'embêter, je décidai de le garder comme une couverture avec moi à l'avant.

En quelques minutes, nous étions de retour sur la route, et nous revenions vers Ventura. Il se gara devant le premier Breakfast Diner. Il se commanda un café, et moi des ò ufs au bacon pour goûter. Je filais droit aux commodités avec ma trousse de toilette, et savourai un long brossage de dents salvateur. En ouvrant la porte des WC, étincelant, je crus que j'allais me prosterner de reconnaissance devant ce qui m'apparaissait comme un trône sacré!

Le visage radieux, je retournais à notre table, où Tito avait retrouvé la parole, et son enthousiasme :

« Alors Copilote ? On va où aujourd'hui ?...

- Ah... je vois que tu as retrouvé l'usage de ton cerveau... le taquinai-je avant d'entamer mon repas

- Oui... Et l'usage de ma fourchette aussi, ajouta-t-il en piochant sans vergogne dans mon assiette

- Mais t'as qu'à t'en prendre ! Ripostai-je en protégeant mes ò ufs de son attaque

- Radine... baragouina-t-il entre ses dents. Je mangerai un peu de chocolat et des bonbons, ça fera l'affaire !

- Bon tiens... (je partageais mon assiette en deux portions équitables). Là tu peux manger, c'est pour toi...

- Merci, quel honneur !...

- Je n'aime pas qu'on me pique le pain de la bouche... précisai-je

-... Et donc, tu voudrais voir quoi, y'a tellement de choses à faire dans le coin. Tu avais une envie particulière ?

- A la base, je voulais faire, Los Angeles, Las Vegas, et San Francisco... Tu penses que c'est faisable ?

- Bien sûr que c'est faisable ! S'enchantait-il. Pas en une journée, mais largement faisable ! Et puis ça me tente bien ton programme. On pourrait voir aussi, si sur le chemin, on passe pas par des paysages comme les canyons, ou les déserts, ou tu sais, le parc aux arbres géants... ! »

Il avait pensé à prendre la carte, et nous commençons à élaborer tout un circuit sur trois ou quatre jours. Nous allions en premier lieu, aller à Las Vegas en prenant la route la plus célèbre des Etats Unis, la route 66. Ensuite, nous allions passer par la Death Valley pour rejoindre le Sequoia National Park, et rouler direct jusqu'à San Francisco, où nous revendrions le pick-up, et où nous prendrions un avion pour l'Alaska.

Un claquement de mains plus tard, nous étions de nouveau sur la route. Plein fait, fenêtres grandes ouvertes, radio avec des musiques des années 80 au volume maximum, nous étions partis pour cinq ou six heures de route. Je surveillais les panneaux et lui indiquais le chemin à chaque intersection. Quand il avait soif, je lui ouvrais sa bouteille d'eau, et quand il avait faim, je lui mettais les bonbons dans sa main. Même si le sommeil venait alourdir mes paupières, je luttais avec acharnement par solidarité envers Tito. Mais au bout de deux heures il me dit :

« Encore un peu, et on sera sur la route 66, après ce sera une ligne droite pratiquement, tu pourras dormir, y'a aucun soucis. Je suis pas du tout fatigué...

- T'es sûr ?... (je baillais lourdement)

- Oui... insista-t-il. On va jusqu'à Barstow et après j'ai plus besoin de toi...

- Bon d'accord... Et c'est encore loin Barstow là... ? »

Je lui lançai un sourire, qu'il me renvoya. Les choses étaient si faciles entre nous... Il se concentra sur la route, pendant que je pensais à notre rencontre improbable, et à ce voyage extraordinaire qu'il me permettait de vivre. Je repensais à tout ce qu'il avait apporté à mon roadtrip en solitaire, tout d'abord, il m'avait fait découvrir la vie à la campagne, où j'avais rencontré son frère et son grand-père. Ensuite, en insistant pour

aller en Egypte en bateau, il nous avait embarqués sur Bernadette avec la rencontre exceptionnelle du Capitaine Henri et de Melysse. Puis, il m'avait fait visiter le Caire, auprès de sa tante et de ses cousins avec qui j'ai pu faire un peu la fête. En venant au Brésil, il avait permis à mon voyage de devenir une véritable aventure sur l'Amazone, et même si elle avait mal tourné, nous nous en étions sortis presque indemnes, et c'était grâce à lui. Enfin, il avait eu l'idée d'acheter un pick-up, et ainsi nous permettre de poursuivre notre voyage de façon plus indépendante, et libre. Une pensée me traversa l'esprit ; et si c'était le destin ? Tito avait des origines serbes et égyptiennes, et il rêvait aussi de voyage, et le mien semblait lui convenir parfaitement. Soudain il me sembla évident que cette aventure nous liait avant même que nous nous connaissions. J'avais choisi des destinations en fonction de mes propres rêves, mais tous mes rêves menaient à Tito. Qu'en était-il pour lui ? Que ressentait-il par rapport à ce voyage qu'il avait totalement improvisé ? Je voulais savoir à quel point il avait souhaité vivre une telle aventure... Et si le Destin était vraiment derrière tout ça. Mais Tito s'engagea sur la route 66, et je me laissais aller.

Le chemin était tout tracé. Droit et rectiligne au milieu d'un véritable désert, et sans aucune voiture à l'horizon. Cela ressemblait au chemin de vie de certaines personnes, qui savent parfaitement où elles veulent aller, ou qui ne se posent pas la question et qui suivent tout simplement la route qu'on leur a tracé dans la poussière. J'ai toujours eu envie de créer ma propre voie, telle une exploratrice, là où personne n'était encore allé. Mais ça aurait été aussi bien un honneur qu'un sacrilège à mes yeux. Il y avait des lieux où l'homme devait s'abstenir de créer des routes, un peu comme dans la religion. Ce monde devait rester pur, et chacun devait imaginer son chemin plutôt que d'y construire des routes, des temples, et planter des drapeaux ou encore pire y faire des guerres ! Je n'y avais jamais réfléchi sérieusement, et je ne savais pas pourquoi je rêvais de ça. Puis cette jeune fille récurrente et hystérique refit son apparition. Elle ne m'avait pas manqué. Je la voyais, si belle et jeune, et en même temps si défigurée par le chagrin. Elle n'arrêtait pas d'embrasser un crucifix en priant, mais je ne comprenais pas ce qu'elle disait jusqu'à ce qu'elle se mette à hurler :

« Débarrassez moi de ce démon ! Que je le perde, s'il vous plaît ! Mes parents ne veulent pas le tuer dans mon ventre... Mais c'est cette chose qui me tue..... !! »

Soudain, une peur terrible me fit trembler, et la jeune fille prit la forme d'un loup qui se

jeta à ma poursuite. Je courais, je courais à en perdre haleine. Je savais que j'étais fichue, car j'étais perdue dans le vaste monde, on qu'on avait lâché une puissance maléfique à mes trousses. Je trébuchai, et le loup m'attrapa la gorge.

Je me réveillai dans un sursaut, attrapant ma gorge tout en prenant une bruyante respiration :

« Eh ! Ça va ? T'as fait un cauchemar ? S'inquiéta Tito

- ça va oui... C'était trop bizarre... »

Je revenais doucement à la réalité, même si, la douleur à la gorge m'avait semblé très réelle. La route n'avait pas changé, comme au début de mon rêve, droite et rectiligne, cependant, elle me rendait mal à l'aise. J'avais un mauvais pressentiment, et la sensation de refouler quelque chose de dramatique alors que déjà mon cauchemar s'estompait petit à petit dans mon esprit :

« Il faut que tu me le racontes, poursuivait-il. Sinon, il va se réaliser.

- C'est juste un loup qui m'a attaqué à la gorge, ça m'a fait peur... »

Je ne voulais pas lui parler de la jeune fille, et de toute cette histoire de foi et de chemin de vie, un peu trop sérieuse. Et puis ça commençait à devenir trop vague. Pourtant, j'avais toujours un mauvais pressentiment qui lui ne partait pas. Je bus un petit peu d'eau, et mangeai quelques chamalows pour me réveiller. Je n'avais pas dormi longtemps, mais ça m'avait suffi !

« Si même quand on dort, on ne se repose pas, je vois pas l'intérêt de dormir, continuai-je. Cette route me stresse un peu lui avouai-je.

- Ah bon ? Moi je suis à fond depuis tout à l'heure ! La seule chose c'est que j'aurais préféré faire cette route à moto... Le rêve...

- Tu sais conduire ces machins toi ? m'étonnai-je

- Eh, un peu de respect quand même, les motos sont des prouesses à la fois technologique et artistique à la disposition du commun des mortels... Là est le problème ! Un moteur sur deux roues, c'est quand même incroyable !

- Ah je vois... T'es ce genre de mec alors... Mais oui, je me rappelle que tu m'avais passé un magazine de motos avec des pages toutes cornées partout, espèce de motophile !

- Tiens en parlant du loup... »

Ce mot me fit frémir, c'était étrange le malaise que je vivais depuis ce cauchemar. Tito regardait attentivement dans les trois rétroviseurs, et il semblait assez perplexe. Mon

cò ur commençait à cogner un peu plus fort contre mes côtes :

« Qu'est-ce qui se passe ? Lui demandai-je en tentant de dissimuler mon inquiétude

- Peut-être rien, peut-être quelque chose... Je peux pas te dire pour le moment... »

Ce n'était pas très rassurant... Je jetai un œil dans les rétros à mon tour, et remarquai qu'un groupe assez important de motards se trouvait derrière nous. Je ne comprenais pas vraiment l'inquiétude de Tito, moi j'étais plutôt rassurée. J'imaginai des gens qui voyageaient en groupe et à moto et je trouvais ça même sympa. Mais Tito me demanda de mettre ma ceinture, sans même me regarder. Je l'avais déjà mise depuis longtemps, j'étais sérieuse comme fille, mais lui, il ne la mettait jamais, et là j'entendis sa boucle s'enclencher. Alors que je regardais par la fenêtre, la tête d'un homme apparût de l'autre côté en me faisant sursauter :

« Reste calme, me murmura Tito. Ok ? »

Et je vis un autre homme apparaître derrière lui. Ils ne portaient pas de casques, ils étaient très barbus. Celui qui était à côté de moi, avait des cheveux noirs et bouclés qui volaient au vent, et celui de Tito était roux, et avait ramassé ses longs cheveux grâce une basse queue de cheval. Tito les salua de la tête assez sérieusement, et les deux se mirent à éclater de rire. Tito m'avait dit de rester calme, mais là, ça m'énervait. J'appuyais sur le bouton pour verrouiller ma portière et tournais calmement la manivelle de ma fenêtre, tout en regardant l'intrus de l'autre côté. Mais il s'accrocha brusquement à la vitre, me faisant de nouveau sursauter :

« Mais c'est quoi son problème à lui ? M'exaspérai-je en regardant Tito »

Soudain, je remarquais que celui qui était de son côté avait un large couteau dans sa main droite, et qu'il s'apprêtait à frapper Tito. Je hurlais son nom, et Tito accéléra d'un coup, manquant de faire tomber celui qui s'était accroché à ma fenêtre. Il gardait toujours son sang froid quand il passa la vitesse supérieure qui était sa vitesse maximum :

« Ferme bien la fenêtre, verrouille ta portière (il suivait ses propres conseils), et accroche toi, parce qu'ils vont pas en rester là. »

Je n'arrivais pas à croire qu'ils avaient fait une diversion et que ça avait failli marcher. Tito avait dû s'inquiéter du motard qui était de mon côté, et l'autre voulait en profiter pour le blesser gravement. En effet ils nous poursuivaient :

« Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? paniquais-je

- Que veulent les pirates ? Me répondit Tito, toujours aussi tendu. J'sais pas, peut-être qu'ils veulent la voiture, notre argent, ou tout simplement s'amuser.

- Ah ouais, ils veulent s'amuser hein ? Ils vont voir... (je serrais les dents)

- Véra... Écoute-moi. Je vais faire en sorte qu'ils s'ennuient d'accord. Crois moi, avec eux, faut pas se la jouer dur. Je t'expliquerai. Mais surtout, laisse moi tenter quelque chose sans rien faire... »

Il était si sérieux que je ne pouvais que lui obéir sagement. Mais je me sentais si inutile... Les deux hommes étaient revenus et dépassaient sans effort notre pick-up. En plus, trois motos se positionnaient à l'arrière, nous encerclant totalement. Mais Tito n'avait pas dit son dernier mot, il tourna brusquement le volant à gauche en passant entre deux motos, et fonça vers le désert :

« Règle n° Une : Ne jamais se laisser encerclé, dit-il à voix haute »

Pendant que les motos firent demi-tour pour le poursuivre, il ralentit un peu, puis à la dernière minute, il tourna une nouvelle fois à gauche. Nous revenions vers Barstow, sauf que nous roulions au milieu d'une terre desséchée, en évitant les grosses pierres et quelques buissons brûlés par le soleil. Heureusement que nous avons un véhicule tout terrain ! Il dépassa le reste du gang des motards qui se trouvaient sur la route, et qui se comptait par dizaines. Certains d'entre eux firent demi-tour, pour se joindre à l'animation du moment, entraînés par les premiers qui roulaient dans le sens inverse donc. Mais j'eus le temps de remarquer que d'autres continuaient leur route en nous ignorant totalement.

Les motos n'aimaient pas trop les sols désertiques et remplis de cailloux. La plus parts d'entre eux avaient choisi de le rattraper par la route, mais Tito profita de son avance pour tourner une nouvelle fois à gauche, et couper la route 66 perpendiculairement en fonçant à toute allure vers l'autre parcelle désertique. Il obligea le groupe de bikers à freiner pour ne pas s'écraser contre le pick-up :

« Règle n° Deux : Prouver que toi aussi tu domines la route »

Plus de la moitié abandonnèrent la poursuite, et reprirent tranquillement la route. Il n'en restait plus que trois, mais Tito s'éloigna tellement de la route, que seulement un persista dans sa bêtise. Les deux autres avaient disparus dans un nuage de poussière. Le dernier nous avait rattrapé, et cognait avec son poing la vitre de Tito. Alors qu'il allait taper une autre fois, Tito pila, et l'homme tomba entraîné par son poids. Il avait une jambe coincée

sous sa moto, quand Tito se mît à jouer de la pédale d'accélération sans avancer. Puis le pick-up bondit, mais Tito fit exprès de ne pas écraser la moto en l'évitant d'une trentaine de centimètre. Alors qu'il faisait demi-tour, il continua :

« Règle n° Trois : Ne jamais toucher à la moto. »

Il repassa devant le biker, qui semblait en pleine réflexion. A ma grande surprise, il leva son pouce en direction de Tito, et il remonta sur sa moto, en nous laissant tranquille.

Nous revenions sur la route, et après cette sorte de kola maya motorisé, nous n'avions pas perdu le sens de l'orientation. Même si, d'un sens comme dans l'autre, il n'y avait qu'une ligne droite entourée par un désert, le soleil ne pouvait nous tromper. Tout était redevenu normal, calme, et Tito se gara sur le bas côté. Il se détendait enfin. Il était couvert de sueur, il respirait fortement, mais en même temps, il ne pouvait pas dissimuler sa joie. Je lui ouvris sa bouteille d'eau et lui tendis, mais je ne savais pas quoi dire à part :

« Wouahí J'ai juste eu la peur de ma vie làí .

- J'ai l'impression d'avoir couru un marathon ! Je suis plein d'adrénaline, regarde ! (il me tendit une main tremblant nerveusement)

- Mais comment tu sais tout ça ? Comment c'est possible ?

- Je sais que... (il but une grosse gorgée d'eau) la plus parts des bikers sont trempés dans des trucs louches, mais ça m'a toujours impressionné... Si j'étais né aux Etats Unis, j'aurais été l'un d'entre eux, c'est sur !

- Quoi ? Tu veux dire que t'admires ces mecs ? Ils allaient te planter je ne sais où, Tito !

- Je sais ! Je sais ! S'emporta-t-il. Mais ils sont pas tous comme ça ! J'aime leur philosophie c'est tout... La moto, la route, la liberté... Bon, je vais marcher un peu, faut que je me dégorde les jambes là...

- J'y crois pas.... »

On venait d'échapper à une situation catastrophique, et lui, il était aux anges. Il avait rencontré des vrais motards, et il avait réussi à se faire respecter par eux, du coup, il était tout fier. Quant à moi, j'avais les jambes qui flageolaient et je regardais l'horizon avec inquiétude pour vérifier qu'il n'y avait pas d'autres gangs en vue :

« La route 66 ! Quelle idée ! On ferait mieux de revenir vers Barstow pour prendre l'autoroute ! M'exaspérais-je en refermant bruyamment la portière»

Mais Tito ne m'écoutait pas, il était sur son nuage, et il était trop occupé à se déverser le

reste de sa bouteille sur sa tête. Je m'attardais un peu sur lui puisqu'il ne pouvait pas le remarquer. Il avait mis son bermuda noir, et son t-shirt blanc aux manches découpées qui mettaient en valeur ses bras dorés. Il se redressa en soupirant le bien-être :

« ça fait du bien !

- Concours de t-shirt mouillé, pensais-je à voix haute le sourire aux lèvres devant son torse visible par la transparence

- Hein ?

- Qu-quoi ? Bégayai-je. Non rien ! J'disais 'c'est qu'des poules mouillées ! »... »

Je me retournais vers le pick-up... J'étais devenue dingue ; il ne me manquait plus que le bave ! Et pourquoi je pensais à ça ? Mais c'était trop tard, Tito s'installait déjà à quelques centimètres de moi en appuyant sa hanche le long de ma portière. Je reculai un peu, mais me heurtai au rétroviseur. Il avait posé son coude sur le toit, et il me dévisageait. Je n'arrivais même pas à le regarder en face. Je virevoltai tout à coup, histoire de mettre le rétroviseur entre nous :

« Qu'est-ce que t'as à la fin ?

- J'ai juste ça... »

Tout à coup, je crus que c'était le moment, je crus qu'il allait m'embrasser. Je me disais que peut-être la peur, l'adrénaline avait fait augmenter sa dose de testostérone, ou je ne sais quoi, et qu'il allait me prendre dans ses bras, et enfin, poser ses lèvres sur les miennes, dans un baiser langoureux...

Mais non.

Au lieu de cela, je reçus l'équivalent d'un grand verre d'eau sur la tête. La douche froide. De toute évidence, il n'avait pas fini sa bouteille sur lui, et c'était pour ça qu'il s'était mis si près de moi... Il se mit à rire, et alors que j'étais sur le point de grogner, il commença à courir de l'autre côté de la remorque. La course poursuite continuait :

« Tito !! T'es qu'un méchant !! (nous nous parlions d'un bout à l'autre du pick-up)

- Comme ça, ça t'as rafraîchi les idées, hein !

- Je vois pas de quoi tu parles !

- Ouais c'est ça ! Et après c'est moi le gros pervers !! (je me remis à lui courir après)

- Attends si je t'attrape, tu vas voir ! »

Nous tournions comme ça deux ou trois fois. J'avais beau faire des feintes, accélérer ou ralentir, ça ne marchait pas. J'étais sur le point d'abandonner quand le second drame de

la journée se produisît.

On disait souvent « jeu de mains, jeu de vilains », mais on pouvait aussi dire « jeu de pieds, jeu qui va mal tourner », surtout si on était maladroit. Alors que je contournais le capot, je me fis un croche-pied toute seule. C'est à dire, que mon pied droit fût bloqué par mon mollet gauche, et qu'avec l'élan, je tombai tête la première sur le sol... Mais étant donné que le sol était parsemé de pierres et de cailloux de toute taille, l'un d'entre eux vînt se loger dans le haut de mon crâne. Le temps que Tito me rejoigne, j'étais déjà à quatre pattes pour me relever. Je vis des grosses gouttes de sang tomber, et je sentis comme un courant d'air là haut. Je commençais à voir flou, et à perdre l'équilibre. Je n'arrivais même plus à entendre Tito. Il m'aida à me relever, ouvrit la portière passager et m'installa sur le siège. Il posa quelque chose mouillée sur ma tête, et positionna ma main gauche dessus. J'étais consciente, pourtant je ne répondais plus de mon corps. Je devais me concentrer tellement pour maintenir le tissu sur ma tête que j'en avais la nausée, et Tito était obligé d'appuyer dessus tout en conduisant.

Je sentais qu'il me parlait, qu'il voulait que je parle, mais le fait de rouler n'arrangeait rien à mon état. Il allait trop vite. Je ne comprenais pas où est-ce qu'il voulait aller, on était au moins à deux heures de route de Las Vegas ! Et la douleur arriva, comme mes sens. Tito était en train de crier en fait :

« Véra ! Reste avec moi ! Allez !... Véra, dis moi quel âge tu as ! Parle putain !

- Aie.... mal...

- Ok t'as mal... On va les retrouver t'inquiètes pas ! Ils sont pas très loin !

- Moins... Vite... (je laissais tomber la main qui tenait le tissu)

- Putain de merde, Véra ! (il avait arrêté la voiture). Tu vas garder ça sur la tête oui ! »

Il ne pouvait pas passer les vitesses sans ses deux mains. Il me cala contre la fenêtre, et repositionna son t-shirt sur ma blessure. Il tenta de remettre ma main dessus, mais elle tombait systématiquement. Le t-shirt devenait rouge.

Tito me regarda pendant de longues secondes, il était partagé entre l'idée de faire une compresse meilleure pour éviter que je perde trop de sang, ou rouler à toute allure pour rattraper le dernier motard. Il jeta un ò il à la route, une belle ligne droite, avec quelques mirages de flaques d'eau sur le goudron. Mais juste avant l'horizon, il y avait un point sombre, et il était en mouvement. Il n'hésita plus.

Première. Deuxième. Troisième, quatrième, cinquième, sixième !... Après il avait beau

faire gronder le moteur, il n'allait pas plus vite.

Le biker l'avait remarqué dans son rétroviseur, en particulier à la vitesse à laquelle il roulait. Il avait trouvé ça étrange, qu'il ne prenne pas plus de distances, et qu'au contraire, il cherche à les diminuer. Le motard fit demi-tour jusqu'à Tito et ce dernier lui cria :

« Help ! »

Mais le pick-up refusait de s'arrêter, et le motard vint à sa hauteur. Il sentit tout de suite l'importance de la situation. Il remarqua le jeune homme qui avait épargné sa moto, torse nu, nerveux, et parlant un anglais télégraphique. De sa moto, il se pencha et remarqua la jeune fille évanouie avec un t-shirt en sang sur la tête. Il pensa tout de suite qu'ils s'étaient disputés et qu'il avait dû être violent envers elle. Mais les mains du conducteur étaient propres. Et son regard aussi. Il ne lui dit qu'une seule chose :

« Follow me. »

Tito avait senti le poids d'une balance dans les yeux du biker, comme si chaque fois qu'il scrutait le pour et le contre. Mais quitte à prendre un risque, il tentait le tout pour le tout. Il n'avait pas le choix.

Chapitre 47

Quand j'ouvris les yeux, une lumière artificielle m'aveugla. Au début, je crus que j'étais à l'hôpital, mais j'étais posée sur quelque chose de très dur recouvert d'une sorte de moquette. Je vis sur ma gauche et ma droite des visages complètement inconnus. Je clignais plusieurs fois des yeux, et me souvînt de ma blessure :

« Une de plus, pensais-je désespérée »

Je restais un moment comme ça, à essayer de me rappeler où j'étais. Je ne voulais pas vexer ces gens, en leur demandant qui étaient-ils si on était censés se connaître. J'aurais pu les effrayer. Je savais qui j'étais, c'était déjà ça. Et puis soudain, je me rappelais que j'étais en voyage et que j'étais en Californie... Et qu'il manquait quelque chose d'important à tout ça. De très important...

« She's awake ? Demanda Tito en poussant tout le monde »

Voilà ce qui me manquait. Je me redressai au son de sa voix, comme happée par le creux de ses bras. J'avais plongé mon visage dans son épaule, pendant qu'il me serrait fort contre lui :

« Plus jamais tu cours... me murmura-t-il. Plus jamais tu sautes... Plus jamais tu fais autre chose que marcher, ok ?

- Euh... Mais...

- Y'a pas de mais... (il me regarda sérieusement). Tu as sûrement un traumatisme crânien... Et t'as eu cinq points de suture...

- Tu sais que tout ça c'est du charabia pour moi... Je me suis à peine cogné la tête. C'est juste que le fait de perdre du sang comme ça, à ce niveau là ; ça m'a fait tourné de l'œil.

- Et ça va, tu n'as pas mal ? Tu te sens bien ?... Tout ça pour un jeu stupide !

- Non. Surtout te sens pas responsable... Je suis tombée toute seule comme une grande, c'est pas ta faute... »

Tout à coup, je me rendis compte que nous étions observés. La scène était plutôt étrange puisque j'étais assise sur un billard, et Tito me serrait sans ses bras, et tout autour de nous, des bikers, hommes et femmes, qui nous souriaient ou nous regardaient avec des yeux pétillants :

« Euh... Tito... On est où là ?

- On est dans un lieu secret, c'est en quelque sorte un repère, une escale pour les bikers

de ce clan dans le désert. Et là, on est dans leur bar... »

Il m'aida à descendre de la table, au grand bonheur de certains qui se mirent à jouer tout de suite. Tito m'escorta jusqu'au bar, où je pus m'asseoir sur une chaise haute, et il me commanda une boisson bien sucrée pour me remettre sur pieds. Nous étions le centre de tous les regards et de toutes les conversations, mais Tito me rassura :

« ça va te sembler super bizarre, mais c'est le même groupe qui nous a attaqué tout à l'heure, mais là, ce délire leur a passé, ok ? Je te dis pas que tu dois pas te méfier, mais je me suis fait pote avec des mecs importants pour le clan, donc logiquement on est tranquille.

- Mais comment t'as fait ça ?...

- J'ai rien fait, c'est un feeling, ça passe ou ça casse, et là, le courant est passé. Je peux pas t'expliquer, ils m'aiment bien, je vais pas ne pas en profiter... Mais c'est des trucs de mecs, les nanas par contre, elles seront peut-être plus compliquées...

- Ah bah super... Mais de toute façon, on va pas rester là, si ? On doit aller à Las Vegas...

- Euh... (il fit une petite grimace) Ils m'ont dit de rester là pour la nuit...

- Ils t'ont dit ou tu leur as demandé ? (je voyais le dialogue d'ici)

- En fait, je savais pas si t'allais te réveiller dans la journée, du coup je leur ai demandé si on pouvait rester là pour la nuit... Et ils ont été super cool ! Ils nous ont même trouvé un petit mobilhome libre, et tout...

- Mouais... T'as pas l'impression de jouer un peu avec le feu quand même... J'oublierai pas le couteau qu'un de ces mecs a failli te planter alors que tu étais sans défense...

- Franchement, ils sont pas tous comme ça, et crois moi, celui qui m'a amené ici, il ne ferait jamais ça... »

La serveuse m'apporta mon verre avec un petit clin d'oeil, et je la remerciais. Je commençais à m'habituer aux lieux, à la musique rock classique, à la décoration sombre marquée par le bois et le néon, et à l'odeur omniprésente de bière qui devait faire partie intégrante des murs et des sols. Mais j'étais fatiguée... Etre assise ici ou aller à Las Vegas, c'était pareille de toute façon, je me sentais lasse. Tito remarqua ma mauvaise mine, et il me donna les clés qu'on lui avait donné pour que j'aie me reposer :

« Je vais t'accompagner...

- Tito ! L'appela un homme avec un perfecto en cuir noir »

L'homme s'approcha de nous, en souriant. Il avait l'air visiblement ravi que je sois

remise sur pieds, mais il parla surtout à Tito. Il avait raison, je sentais qu'il y avait quelque chose comme un courant qui passait entre eux deux. L'homme n'était pas beaucoup plus âgé que nous, peut être la trentaine. Il était très mince, avec des cheveux aussi noir et brillants que son blouson. Son regard attira surtout mon attention, car il semblait avoir deux regards en même temps ; d'un côté sa pupille pétillait, de l'autre, son ò il semblait passer les expressions de mon visage aux rayons X. Je me contentais de lui faire un sourire timide et laissais Tito faire copain-copain pendant que je buvais mon verre :

« Ils veulent que j'aille faire un tour à moto avec eux... me précisa-t-il en aparté puisque je n'écoutais plus. Tu...veux bien ? »

Il me demandait la permission, je trouvais ça mignon...

« Mais oui, vas-y ! lui souriais-je. Je t'attendrais ici.

- Je vais pas être long !! »

Il n'arrivait pas à dissimuler son enthousiasme. Il me fit tout de même un bisou sur la joue avant de s'enfuir, mais je lui en voulais tout de même un peu. Mon sourire disparût dès qu'il passa la porte. Cette fois, il avait pris une décision pour notre voyage sans me consulter, en plus il me laissait toute seule dans un repère de gens aux mœurs variables. Je tenais toujours les clés qu'il m'avait donné dans la main, et je savais que j'avais besoin de me reposer. Mais je manquais tellement de volonté et d'énergie, que j'avais même la flemme d'aller me coucher ! Je croisais les bras sur le bar, et y plongeais ma tête. Une petite douleur me pinça le haut du crâne, du coup je tournai juste la tête de l'autre côté en soupirant, et fermai les yeux. Je reconnus *Hurt* de Cash, la chanson idéale pour un tel moment:

« Are you Ok ? »

La serveuse était revenue. Elle penchait son épaisse chevelure blonde sur le comptoir, et me regardait avec intensité. Ses yeux étaient bleus et gigantesques, surlignés par une poudre noire qui les mettait encore plus en évidence.

« Yes, thank you..., lui répondis-je en me redressant

- Bad day...hmm... Do you want another drink ?

- No thank you... I've not finished this one !

- But maybe, you need something stronger ? Ajouta-t-elle avec un clin d'oeil »

Elle avait l'air d'aimer faire ça. Elle m'offrit un autre verre d'un alcool assez fort coupé

au soda, et elle s'installa près de moi, pour trinquer. Ce n'était pas bon, mais je le buvais quand même :

« My name is B. And you ?

- My name is Vera

- Nice name ! S'enchanta-t-elle soudain. And your friend ? What's his name ?

- Tito...

- Tito ?! Strange, no ? But what a beautiful boy !! (ses grands yeux pétillaient comme des étoiles). It's your boyfriend ?

- Euh... No ! No... It's a very good friend, very good... But we are not together...

- Ah ok... But you want to, no ? insista-t-elle

- Hmm... It's complicated ! I need him... I think... »

J'étais si gênée de parler de Tito à une parfaite inconnue, qui, en plus, semblait avoir des vues sur lui. Je ne savais pas si je devais l'encourager à tenter sa chance avec lui, pour qu'elle se fasse rejeter. Ce qui, d'une part, était cruel, et d'autre part comportait un risque, car elle était vraiment très jolie. Ou alors, je pouvais lui dire la vérité, et lui avouer que j'étais amoureuse de lui. Mais de toute évidence, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure :

« You're so cute, both of you... I wish you'd be together soon... ! When he came here, he was so worried for you... and topless... wouah ! »

Elle me lança un sourire si sincère que je ne pus m'empêcher d'y répondre, même si le cò ur n'y était pas. Elle devait être un peu plus jeune que moi, et elle ne devait penser qu'aux garçons et aux histoires d'amour ! Mais j'étais plus que fatiguée, j'étais mentalement à bout. Le cauchemar, suivi de l'agression, suivi de l'accident, me laissait l'arrière goût d'une tornade qui avait mis la pagaille dans ma tête. Elle fût appelée par un homme à la carrure énorme, ce qui m'amena à regarder un peu plus autour de moi. Les hommes semblaient tous plus âgés que les femmes, avec leur barbe, et leur ventre dépassant de leur blouson. Même si certains semblaient plus jeunes, avec des cheveux longs, une barbe de quelques jours, et de gros bras, plutôt que des gros ventres ! Pourtant, ceux sont les femmes qui attiraient mon attention ; quel que soit leur âge, elles étaient toutes magnifiques, des pieds à la tête. Faites comme des déesses, et habillées avec des vêtements près du corps qui les mettaient en valeur. B, quant à elle, avait opté pour un t-shirt avec un aigle sur la poitrine, découpé sur les côtés pour laisser apparaître

quelques morceaux de sa peau. Elle avait aussi un jeans déchiré. Tout le monde en portait à sa manière, mélangé à du cuir de bonne qualité vieilli par les années.

J'adorais la façon dont ils étaient habillés. Moi qui avais pensé ne pas appartenir à un groupe, je me reconnaissais plutôt bien dans ce style là. En plus, les musiques qui passaient correspondaient totalement à mon état d'esprit. Petit à petit, je commençais à me sentir à l'aise.

B revînt pour discuter avec moi. J'étais curieuse de la connaître, mais elle l'était encore plus. Je ne pouvais pas lui poser une question sans qu'elle ne m'en pose dix en retour. Elle adorait faire des clins d'oeil, et le mot « amazing !! » qu'elle prononçait avec tout l'enthousiasme de la terre à chaque fois. Elle restait adorable malgré cela, et elle savait me prendre par les sentiments, car elle me prépara à manger en même temps qu'elle pour que nous puissions partager le repas ensemble. Ce n'était rien de plus qu'un burger avec des chips, mais ça me fit tout de même le plus grand bien. Elle m'offrait tout, pourtant j'insistais pour payer car je ne voulais pas que son patron la dispute à cause de moi :

« Don't worry ! The boss is my father, and he doesn't pay me, so, fuck off ! »

Elle me rappelait une fille que j'avais connu grâce à mon foyer. Une fois par mois, nous allions dans une salle de billards à Sucy-en-Brie, la ville voisine de la mienne, histoire de faire une sortie. J'y avais rencontré Gentiane, la fille du patron elle aussi, qui m'avait appris à jouer au billard. Elle faisait des compétitions, et s'entraînait pendant des heures toute seule. Mais quand je venais, elle jouait avec moi, tout en m'expliquant les règles, et les différentes façons de contrôler les billes sur la table.

Du coup, ça me donna envie de jouer au billard, mais quand je me tournais vers lui, il était encore pris. Il n'y avait qu'une table, et ceux qui y jouaient ne lâchaient pas l'affaire. Mais en les observant plus longtemps, je remarquais qu'un homme restait toujours, pendant que les autres défilaient. Il devait être l'homme à battre. Alors je pris congé de B, et allais demander aux hommes si je pouvais faire une partie. Ils rigolèrent tous de façon synchronisée ce qui eut le don de m'énerver. Je ne prétendais pas être meilleure qu'eux, je voulais juste jouer, et je savais jouer surtout. Ils acceptèrent, et un des hommes jugea bon de m'expliquer les règles du jeu de la 8. Je notai quelques erreurs par rapport au règlement officiel, mais je n'osais pas leur dire et provoquer une autre crise de fou rire injustifié. A partir du moment, où on était d'accord sur les règles, c'était

le plus important.

Le monde sembla s'arrêter quand le champion en titre me fit l'honneur de me laisser casser. A sa grande surprise je vérifiai qu'il mettait bien les billes dans le triangle et surtout qu'elles soient bien collées les unes aux autres. Puis j'attrapai une queue de billard, et tartinai le bout avec de la craie bleue pour augmenter l'adhérence à la bille blanche. Enfin, je me penchai en avant, et tout le monde retînt son souffle pendant que je donnais de l'élan à ma queue pour mieux casser. Le clac retentît et les billes s'éparpillèrent assez bien à mon goût, mais aucune ne rentra. Mon adversaire, qui devait avoir envie de me remettre à ma place ou de me ridiculiser, commença par empocher une bille pleine, puis, alors qu'il pouvait continuer avec une autre bille facile à mettre, il préféra faire en sorte de me bloquer. Il tira de façon à ce que la blanche soit coincée entre une bande et une bille pleine, voulant m'obliger à faire une faute. Au bout de trois fautes consécutives, je perdais la partie. Mon cœur se mit à accélérer, car je savais que j'allais tenter quelque chose d'impressionnant, mais pas infaisable, et que ça allait provoquer mon adversaire. J'observais la table attentivement, et remarquais qu'en m'aidant de la bande, je pouvais non seulement toucher une rayée, mais aussi la rentrer. A peine m'étais-je penchée en avant que les gloussements retentirent. Ils m'énervaient vraiment ces hommes des cavernes. Je me concentrai sur le point d'impact, et l'effet que j'allais donner à ma bille blanche, et je frappai.

La blanche roula, toucha la bande au bon endroit, et prit une autre trajectoire avec le bon effet. Elle fila tout droit vers la bille que j'avais visé, la toucha et l'obligea à rentrer dans une poche. Je me pavanais autour de la table pour poursuivre la partie, comme si de rien n'était, même si au fond de moi, je sautais de joie de leur avoir cloué le bec ! Mais mon adversaire n'était pas au bout de ses peines. J'avais tellement bien éclaté le triangle, que les billes étaient assez écartées les unes des autres, et donc plus faciles à rentrer. De plus, les rayées étaient concentrées sur une partie du billard, et comme j'arrivais à me replacer correctement après chaque empoche, je rentrai les six billes de suite, et loupai juste la noire. Il fallait toujours que je rate à la fin. Mais étant donné qu'il lui restait encore six billes à empocher, il manqua la troisième, en me laissant la blanche juste à côté de la noire, et je n'eus pas de problème à l'empocher. J'avais gagné la partie en à peine cinq minutes.

Le champion détrôné jeta la queue violemment sur la table me faisant sursauter. Mais

les autres hommes étaient si contents et impressionnés qu'ils s'en fichaient, et vinrent me féliciter en applaudissant. Bientôt un autre joueur voulût se mesurer à moi.

L'ambiance commençait à devenir chaleureuse. La nuit tombait dehors, alors B alluma des lampes aux couleurs chaudes aux quatre coins du bar, éclairant un public toujours plus gros autour de la table de billard. Je commençais même à avoir mes supporters, qui m'encourageaient, et m'apportaient à boire ; un coup sur deux c'était de l'alcool, alors je devenais joyeuse au bout d'un moment.

Après quelques temps, les matchs tournaient limite au spectacle. Un seul des motards avait réussi à me battre, mais alors que j'allais lui céder ma place, il m'expliqua qu'il préférait que je reste car c'était plus amusant et qu'il avait rarement vu une ambiance pareille dans ce bar.

Quand au bout d'une dizaine d'hommes, une femme vînt enfin se mesurer à moi, je sentis que j'avais peut-être fait évoluer les mentalités en l'espace d'une soirée. Mais, même si elle avait une très bonne position, on voyait tout de suite qu'elle ne se contentait que de frapper sans réfléchir. J'avais du ressembler à cela aux yeux de Gentiane, qui un jour, avait décidé de m'apprendre à voir au delà de la simple empoche. Soudain, dans un élan de solidarité féminine, je voulus lui apprendre ce qu'on m'avait transmis. Notre match se transforma en cours de billard, ce qui me fit perdre un peu d'audimat, mais par contre augmenter d'avantage l'intention des curieux. Une quinzaine de personnes vînt se mettre autour de la table et écoutait mon enseignement, quand une voix familière vînt flotter derrière mon épaule :

« Y'a encore moyen de faire une partie avec la championne ? »

Je me retournai, et manquai de me cogner contre lui tellement, il était près de moi. J'étais si heureuse de le voir que je lui sautai au cou. Il en conclût tout de suite que j'avais bu, mais ça n'avait aucune importance. Je précisai à l'assemblée que j'allais faire un autre match et que ça allait être le dernier, et ils applaudissaient en s'installant aux premières loges :

« Bien dis donc... On dirait que tu as réussi à te faire accepter, je suis impressionné, déclara Tito en attrapant une queue. Honneur aux dames pour la casse ?

- Avec plaisir ! »

Tito jouait bien ; il connaissait les règles, il se tenait bien, et surtout il empochait bien, même les billes difficiles. Mais il ne contrôlait pas du tout la blanche, et ne connaissait

pas les bandes, du coup, il se mettait souvent en difficulté. Le fait de savoir se replacer correctement après chaque coup, rendait la partie plus facile à jouer, même si ce n'était pas évident. Mais comme d'habitude, je ratai la huit, et Tito, après avoir empoché ses deux dernières billes, se pencha sur la noire, et il la rata aussi. Étrangement, je le soupçonnai de l'avoir fait exprès, du coup, je la manquai le coup suivant, et puis, le coup d'après. C'était comme si aucun de nous ne voulait rentrer cette fichue bille :

« Tu veux me laisser gagner ou quoi ? Lui lançai-je alors qu'il venait de la rater pour la quatrième fois

- Mais non ! Elle veut pas rentrer, j'y peux rien !

- T'as empoché des billes beaucoup plus dures tout à l'heure !

- Et toi alors ? Toi aussi ! Pourquoi tu la mets pas ? »

Je ne savais pas quoi lui dire, peut-être que je ne voulais pas le battre. Mais en même temps, je ne voulais pas le laisser gagner, et encore moins qu'il me laisse gagner. Je jetai un œil sur la table, la blanche et la huit, étaient assez éloignées l'une de l'autre, suivant une ligne qui traversait la table en diagonal, mais qui ne menait vers aucune poche. En touchant la bille noire en finesse, c'est à dire, presque en angle droit, elle pouvait rentrer dans le trou du fond, mais ce n'était pas mon fort. Alors que si je tapai en plein dedans, en suivant leur trajectoire, la bille noire cognerai la bande, puis une deuxième, puis une troisième, et viendrait finir sa course dans la poche du bas... C'était trop tentant ! Je me penchai, me concentraï, et frappai. La blanche se stoppa net sur place, pendant que la noire fit le tour de la table et tomba dans la poche que je voulais. Tito applaudît pendant que les autres l'imitaient en riant. Je pouvais entendre :

« She's the best ! This girl is unbelievable !! »

J'avais choisis le coup le plus simple pourtant... Mais leur joie était communicative. Tito avança vers moi :

« Chapeau Madame la Championne... Je suis impressionné

- Merci, Monsieur... ! »

J'étais heureuse, car pour la première fois de ma vie, je me rendis compte que j'avais aussi un talent. Je ne savais pas faire du cheval, du roller, du skate, ou encore du surf ! Je ne connaissais pas de sports de combat ou de danses spéciales, et je ne savais ni conduire une voiture, ni une moto ! Mais au moins, je savais jouer au billard. Je me disais qu'au fond, on avait tous un talent, mais qu'on ne le voyait pas, car il était si

évident pour nous qu'il en devenait invisible. Par contre, on voyait parfaitement ceux des autres, et en particulier quand ceux sont des talents que nous n'avons pas. Je me sentais bête... J'avais perdu tellement de temps à me trouver nulle, même moche, parce que je trouvais toutes les filles plus jolies que moi, et à chaque fois ces filles avaient des cheveux ou des yeux différents des miens...

Ce soir là, je me sentais bien dans ma peau, avec mes cheveux et mes yeux, car je me sentais moi même. Et je savais que la reconnaissance des gens à ce moment là, avait eu un rôle primordial. Cela me rappelait mes cours de Philosophie : avons-nous besoin des autres ? A l'époque, j'étais persuadée que non, mais ce jour là, je compris que les autres étaient indispensables, car c'était confronté à eux, comme un miroir, que nous nous pouvions voir qui on était vraiment.

J'en avais pourtant marre de jouer au billard, je voulais m'amuser autrement. Je n'étais plus du tout fatiguée, et l'ambiance était festive. Le bar se remplissait de plus en plus, les rires retentissaient de partout, la musique se faisait plus forte. Tito m'entraîna auprès de ses nouveaux amis, qui dans l'état où j'étais me semblait tous :

« Wouah !! Ils ont l'air trop cool !! Wouahou ! CoooooL ! Insistai-je auprès d'un homme sceptique »

Ils étaient placés dans un coin du bar, où on pouvait voir tout l'espace, et je remarquais qu'ils regardaient toujours qui entraient et qui sortaient avec beaucoup d'attention. Tito discutait toujours avec son nouvel ami, qui s'appelait Raven, tout en les imitant quand ils stoppaient la conversation pour s'échanger des regards sur un groupe ou sur une attitude. Au début j'essayais de parler, mais, personne ne voulait engager la conversation avec moi, certains m'ignoraient ouvertement. Ils discutaient entre eux, et ils étaient si sérieux ; ils m'ennuyaient à mourir. Je décidai de me lever pour retrouver B, mais Tito me rattrapa la main :

« Où allez vous comme ça Mademoiselle ?

- Je vais aller voir une copine ! (je continuais ma route, mais il me retenait)

- Ne t'éloigne pas, ok ? Reste par là, dans mon champ de vision, ce soir y'a des mecs chelou...

- Oui j'ai remarqué vos tronches d'enterrement ! Mais, si j'ai envie d'aller aux toilettes ? Je pourrais pas être dans ton champ de vision ? Comment je vais faire ? m'inquiétais-je

- Allez, on y va, je t'accompagne ! Me dit-il en se levant

- Mais ça va pas ?! M'offusquai-je. Oh l'autre ! Il est fou, et pourquoi pas m'essuyer les fesses pendant que t'y es ! Nan mais n'importe quoi... Il est fou, lui ! »

Tito resta choqué quelques minutes par la vision sans nul doute, et j'en profitais pour m'éloigner, sans lui.

B était toujours derrière le bar, mais cette fois, il y avait deux autres personnes avec elle. Je voulais la sortir un peu de là, et l'entraîner à danser. Elle me fit remarquer que personne ne dansait ici, mais je la motivais quand même. Le rock n'était plus le même que dans l'après midi, il était déchaîné, et je voulais voir sa chevelure blonde voler parmi les néons au rythme de la batterie et de la guitare qui résonnaient. Je trouvais une place assez grande entre les tables et les gens, et dans le champ de vision de Tito puisqu'il me l'avait demandé, et B et moi commençons à sauter partout. Bientôt, on ne remarquait plus les jeunes filles, mais seulement deux tignasses virevolter, aux sourires éclatant, sur des jambes montées sur ressort. D'autres motards vinrent se joindre à nous, en bougeant au rythme leur tête, et partageant notre délire. Au bout de trois chansons, nous fatiguions un peu, et je m'arrêtais alors que ma tête commençait à tourner sur elle même. B alla nous chercher à boire, pendant que je me dirigeais vers les toilettes.

L'alcool me faisait légèrement tituber, et le fait de bouger ma tête dans tous les sens après la blessure que je m'étais faite, n'était pas très intelligent. Mais, rien ne pouvait gâcher ma bonne humeur. Mais, alors que j'allais pousser la porte des WC, une personne me poussa si fort que je tombai à terre. Je ne m'étais cognée nulle part, par chance, et je vacillai en me relevant. En face de moi, de jeunes femmes me lançaient un regard noir. L'une d'elle pointa un doigt menaçant vers moi, en me disant quelque chose en anglais, mais je ne faisais aucun effort pour comprendre et lui coupai la parole, énervée :

« Mais qu'est-ce qu'elle me veut la grognasse là ! Tu m'as poussée, espèce de débile ! Mocheté sur pattes ! Dégage et laisse moi aller aux chiottes où j'te fais pipi dessus ! Nan mais ! »

Je lui renvoyai sa bousculade, et elle tomba sur son amie. Je refermai la porte des toilettes, alors qu'elle criait de l'autre côté. Ce qui ne m'empêcha pas de faire mon affaire tranquillement. Quand je sortis, elles n'étaient plus là, et je rejoignis B au bar. Elle me fit un bisous, et m'offrit deux verres, le deuxième était pour Tito. J'allais lui apporter en souriant, mais je le croisai sur une chaise haute, à l'autre bout du comptoir :

« Tu n'es plus avec tes amis ? Lui demandais-je en posant les verres près de lui

- í Je te voyais plus... me donna-t-il comme seule réponse. »

Nos yeux se croisèrent, et son regard était si tendre. Il portait un t-shirt blanc qui mettait en valeur son visage bronzé, ses paupières laissaient passer ses iris pétillantes, et sa bouche s'étirait en un sourire sincère et intimidé. Je sentais mon cø ur bondir de joie au creux de moi :

« Tu es si beau, Tito... pensais-je à haute voix »

Il manqua de recracher le contenu de son verre dans celui-ci. Puis il me fit un sourire charmeur :

« Toi aussi, tu es belle... Vraiment très, très belle... insista-t-il

- Tu trouves ?... ça veut dire que je te plais ? Lui demandais-je en souriant tout en me redressant coquette»

Il prît un long moment avant de me répondre, et me regarda attentivement, puis il se pencha vers moi, et me dit d'une voix douce à l'oreille :

« Biensûr que tu me plaies... Depuis toujours... »

Malgré la musique, j'avais entendu. Et même si nous étions, l'un comme l'autre, imbibés d'alcool, je vivais ce moment avec beaucoup de sérieux et de magie. Je planais dans la vérité pour une fois, et si les gens aimaient parler des papillons qui batifolent dans notre ventre quand on est amoureux, moi, je sentais plutôt un feu d'artifices qui explosait et me faisait presque mal... Plus que tout, je voulais sentir mes lèvres sur les siennes, et mon cø ur contre le sien :

« ça tombe bien, parce que... commençai-je »

Je posai une main, près du coude qu'il avait posé sur le bar, puis me plaçai en face de lui, et posai mon autre main de façon à le coincer entre le comptoir et moi. Je continuai :

« í tu me plaies aussi... »

Je me penchai sur lui, fermai les yeux, et l'embrassai. Mais mes lèvres avaient atterri sur son menton, sans que je ne m'en rende compte :

« Tes lèvres sont bizarres quand même ! Râlai-je en m'éloignant de lui. »

Mais il se releva, fit un pas vers moi, et me retînt en m'attrapant par les bras pour me ramener contre lui. Là, il coinça mes joues entre ses mains, et je me laissais faire. Nos bouches allaient enfin se rencontrer, je savais que Tito n'allait pas me rater. Je sentais sa détermination, autant que sa douceur. Je fermais les yeux à nouveau, mais mes lèvres n'effleurèrent que le vide.

Quand j'ouvris les paupières, il était dos à moi, et quelqu'un le frappa au visage. Mais c'est à peine si sa tête bougea. Un jeune lui avait tapoté l'épaule, et quand il s'était retourné, il avait reçu un direct dans l'arcade. Je restais là, figée, frustrée, et complètement choquée. Le moment que j'espérais depuis si longtemps, gâcher par un biker des bacs à sable, qui voulait se la jouer dur... Mais je m'inquiétais pour Tito :

« Mais pourquoi il a fait ça ?! Cet idiot du village !! Il t'a fait mal, il t'as fait quoi ? Fais voir... (je lui attrapai le visage et regardai attentivement)

- Attends... T'inquiètes pas ! Me touche pas ! Aïe euh ! S'impatientait-il en immobilisant mes mains. Véra... je suis vraiment, mais vraiment désolé, mais je vais aller voir ce mec, et lui demander des explications... (il me repoussait gentiment)

- Nan ! Fais pas ça ! S'il te plaît... J'ai peur...

- Je vais pas me battre, t'inquiètes pas... Aie confiance en moi, on va juste parler, ok ? Mais toi, tu bouges pas d'ici, ok ? Tu restes près du bar, t'as compris ? Tu restes avec ta copine, c'est bien clair ?

- Mais Tito... ! (il s'éloignait déjà)

- Reste là, je reviens tout de suite !! »

Il se mît à courir et je le suivais du regard... Quel beau gâchis ! Pourquoi les garçons aimaient tellement la bagarre, je ne comprenais pas la violence gratuite comme ça, qu'est-ce qu'ils voulaient prouver ? Je me mis à boudier en l'attendant... Et je repassais en boucle notre baiser raté deux fois, en soupirant.

Au bout de quelques minutes, je commençais à sentir une boule dans le ventre. J'étais persuadée qu'il était arrivé quelque chose à Tito, et je ne comprenais pas pourquoi il mettait si longtemps. Mais il m'avait ordonné de ne pas bouger, et j'avais peur de le chercher à l'extérieur, alors que je n'y avais jamais mis les pieds, du coup je voyais mal comment j'allais pouvoir me repérer dans la nuit.

Soudain quelqu'un m'attrapa l'épaule, me faisant sursauter :

« Follow me ! Tito's told me to call you ! Come on ! » (Il avait l'air paniqué)

Mon estomac se tordait dans tous les sens. Je ne comprenais pas pourquoi Tito m'avait fait appeler comme ça, peut-être qu'il ne pouvait pas se déplacer. En plus, le jeune homme qui était venu me chercher se dépêchait. J'imaginai déjà Tito, poignardé, agonisant, et voulant me voir une dernière fois, et j'accélérai le pas, avec des larmes d'inquiétude qui commençaient à couler.

Chapitre 48

Il faisait noir dehors, mais heureusement, c'était un soir où la lune était claire ; elle nous immergeait dans sa lumière blanche. Le jeune homme tourna derrière un préfabriqué, et nous nous retrouvions dans une sorte de garage ouvert sur l'extérieur, tout en étant un véritable cul de sac.

Tout à coup, quelqu'un m'attrapa par les cheveux avec beaucoup de violence et me jeta au milieu d'un petit groupe de personnes. Je ne reconnus que les deux jeunes filles des toilettes, et le premier homme que j'avais battu au billard, mais il y en avait au moins cinq autres. Je me relevais lentement, en tournant sur moi même et pris conscience que j'étais piégée. La peur me noua les intestins, et commençait à faire flageoler mes genoux. Mais j'en avais vu d'autres, alors je pris une grande respiration, et commençais à parler :

« So... ? What do you want ? Where is Tito ?! M'énervais-je »

Ils se mirent à rire ensemble, et je ne comprenais pas comment une telle situation pouvait les amuser. C'était pourtant grave. Je n'avais pas l'intention de me laisser faire, et surtout, il n'y avait qu'une issue, et elle était bien gardée. Je n'avais pas trente-six solutions, je devais les affronter, et leur montrer que je n'étais pas la proie sans défense qu'ils pensaient avoir capturée. Mais j'étais loin de me douter de la brutalité à laquelle j'allais faire face. Ils parlaient trop vite pour que je comprenne tout ce qu'ils me disaient, mais de toute évidence, ils me reprochaient de faire mon show-off, ils m'insultaient de tous les noms, par simple jalousie. Je trouvais cela tellement ridicule. J'avais le sentiment d'être retournée en école primaire, du coup, je me mis à rire jaune à mon tour :

« Seriously ?! Are you serious ?... I can't believe it ! Just because I play pool, or because I dance... Let me go, now ! »

Mais celui que j'avais détrôné au billard ne l'entendait pas du tout de cette façon. Il baissa le menton, et enfonça les deux globes ténébreux qui lui servaient d'yeux dans les miens. Tout le monde se taisait, le silence se fit pesant, et la menace était imminente. Je soulevais mes poings près du visage, et resserrais les coudes contre mes côtes. Doucement, ma jambe gauche glissa derrière ma jambe droite, j'étais prête. Il eut un rictus si diabolique, que des frissons me parcoururent le corps entier :

« What do we want ? Commença-t-il. Hmm ? Easy... We want to hurt you *so bad* that you will never play or never dance. **NE-VER** »

Mon cò ur s'était arrêté. Je n'arrivais plus à respirer. Comment pouvait-on vouloir autant de mal à une personne ? Mais je n'avais pas dit mon dernier mot. Je pris une grande respiration et me mît à hurler désespérément comme un coyote à la nuit tombée :

« Tiiii-toooooooooooooooooo !! »

Deux hommes me saisirent les bras, et le mauvais perdant me cogna la joue avec son poing. Je crus que ma tête allait se détacher de mon cou, mais je lui renvoyais plusieurs coups de pieds d'affiler en m'aidant justement de mes tortionnaires. Puis je continuais de rire:

« You need two men to afront me ? I'm just a poor girl... You're so pathetic... »

Il resserra ses griffes sur mon menton et planta de nouveau son regard démoniaque sur moi, tout en me parlant calmement, m'envoyant son haleine pestilentielle:

« I like to see a girl *trapped*...

- Espèce de malade !! Pervers ! Taré ! Psychopathe !!

- Hmm... I like that too... »

Je me débattais comme une folle, mais c'est ce qu'il espérait. Alors que j'étais sur le point de me libérer de ceux qui m'avait attrapée, il m'assainit un coup de pied retourné dans le ventre, m'obligeant à tomber sur les genoux, le souffle coupé.

Je suffoquais, mais il me frappa de nouveau, me faisant voler et retomber sur le dos. Le choc me sonna totalement, j'étais devenue une douleur recroquevillée sur elle même. Je restais à terre quelques secondes éternelles, essayant de retrouver l'usage de mon esprit et de mon corps.

Soudain, le jeune homme qui m'avait traînée dans ce piège essaya de l'empêcher de poursuivre son agression :

« Stop it ! You're crazy ! You gonna kill her !! criait-il en vain »

Mais il fût retenu par les deux hommes qui me tenaient quelques minutes avant, et ils l'obligèrent à regarder la scène. Je sentais des larmes d'impuissance dans sa voix quand il me répétait qu'il était désolé. Les autres s'étaient regroupés et attendaient la suite du spectacle comme un petit public.

Quant à moi, son dernier coup m'avait complètement abrutie ; je voyais la scène d'un espace plus profond que mes yeux, tout me semblait loin, même moi. Je ne comprenais

plus vraiment ce qui se passait, et il profita de mon état pour s'asseoir sur moi, enfonçant ses genoux dans mes bras qu'il coinçait contre le sol. J'essayais de toutes mes forces de me tourner, ou de me redresser, mais il lui suffisait d'appuyer un peu sur mes épaules pour que tous mes efforts partent en fumée. Petit à petit, je m'épuisais. J'en venais à espérer qu'il m'achève, et qu'on en finisse, mais il voulait prendre son temps. Au lieu de me frapper, il préférait me gifler violemment à plusieurs reprises, la douleur me fit pleurer, mais je faisais tout ce que je pouvais pour au moins retenir mes larmes. Il décida d'employer un autre type de violence, plus horrible encore à mon goût, en me caressant. D'abord les épaules, puis il se mit à descendre jusqu'à oser toucher mes seins. Je me mis à crier, en soulevant mes jambes, mais je n'arrivais plus à utiliser mes abdominaux endoloris. Il jubilait.

Mais soudain, un bruit effrayant retentît nous faisant tous sursauter. C'était un mugissement qui avait quelque chose de bestial et d'irréel. Nos regards se tournèrent tous vers le même endroit ; une ombre qui respirait fortement, une ombre familière qui m'arracha presque un sourire avant que je ne me rende compte du nombre de ses adversaires. Mon agresseur eût un regard désintéressé vers deux de ses hommes, mais avant qu'ils n'aient pu comprendre qu'ils devaient s'en charger, l'ombre était entrée dans la lumière, avec une rapidité impressionnante, et laissa apparaître un être qui ressemblait à Tito.

Il traversa sans aucun soucis la masse humaine qui se dirigeait vers lui, et fonça tel un taureau sur l'homme qui était sur moi. Il le fit voler deux mètres plus loin. Il ne me jeta qu'un seul regard en coin, il s'accroupît, et posa ses mains autour de moi. En l'espace de quelques secondes il fixa l'assemblée qui l'entourait. Je pus l'observer ; sa peau était tendue, rouge et laissait apparaître de grosses veines sur ses tempes et son cou. Sa mâchoire était serrée, pourtant ses lèvres laissaient apparaître ses dents, comme si il allait mordre d'un instant à l'autre.

Le pire, fût de croiser ses yeux ; ses pupilles étaient d'un noir terrifiant, et baignaient dans une sphère immaculée de vaisseaux rouges sang. Ce n'était plus Tito, il était monstrueux, féroce, comme si mon ange gardien s'était enflammé et transformé en démon. A cet instant je savais que les autres n'avaient aucune chance. Ils étaient coincés avec une bête enragée.

Le psychopathe se redressa en jurant, mais il n'eut pas le temps de faire plus. Tito se

propulsa sur lui. De mon point de vue, la scène était impressionnante, car Tito semblait immense. Il l'attrapa par le col de sa veste, le souleva, et ne lui mit qu'une droite. Une, mais autant vous dire qu'une matraque aurait fait le même effet. Je vis et j'entendis la peau de l'autre éclater et son sang tomber sur le sol, suivi par son corps inerte, qui atterrit lourdement sur la poussière. Nous étions au même niveau à présent.

Mais le combat ne faisait que commencer. Tito bomba le torse, fronça les sourcils et se mit à courir dans le tas qui fonçait vers lui, en hurlant des insultes à tout va. Comme personne ne faisait plus attention à moi, je roulais sur le côté, et me traînaï quelque part à l'abri. Je pus assister à la scène la plus violente de ma vie.

Les deux filles s'enfuyaient pendant que Tito affrontait cinq hommes. Il commença par donner un chassé dans le genou du premier qui s'approcha, et celui-ci se brisa dans un bruit écoeurant. Il frappait dans les gorges directement, il cassait le poignet de celui qui essayait de l'attraper, il se baissait pour donner plus d'élan à son uppercut déboîtant le menton au passage. Il donnait un coup de boule cassant le nez d'un autre, puis il acheva le dernier avec un coup de pied dans la tempe. Il ne semblait jamais s'épuiser, sa rage ne faisait qu'amplifier sa force. Si l'un d'entre eux se relevait, il leur donnait des coups de pieds gratuits pour les maintenir au sol.

Le bruit des os qui se brisaient et de la chair qui explosait me donnait la nausée. Le carnage était incroyable. Mais Tito n'avait pas remarqué celui qui se cachait debout dans l'ombre. Il se mit à grogner en levant le bras, mais en le traînant sous la lumière de la lune, il remarqua qu'il pleurait, en s'excusant lamentablement. Tito le relâcha. Tout à coup, le silence se fit pesant, on n'entendait plus que sa forte respiration. Il renifla un grand coup, et ordonna, d'une voix ferme et cassée, à celui qui pleurait, d'appeler une ambulance. Sans rien dire celui-ci s'exécuta.

Nous nous retrouvions seuls parmi les corps étendus et inertes. J'étais assise, les jambes tordues devant moi, les bras tombant le long de mon buste qui tremblait tout seul. Tito n'attendît pas plus longtemps pour se précipiter à mes côtés. Il se mit à genoux, m'attrapa les épaules et me serra contre lui me soulevant presque.

Son torse chaud et robuste m'emmena loin de cet endroit, dans son île déserte où je me sentais si bien... Cette chaleur ne dura qu'un bref instant, après quoi mes nerfs lâchèrent. Tout mon être se mit à trembler, et Tito m'enveloppa d'avantage dans ses bras. Je n'arrivais plus à me retenir, et laissais sortir des sanglots douloureux et insonores qui

auraient pu torturer n'importe qui. Je crus que mon corps se pliait en deux comme un vieux dentifrice, pour faire sortir tout le mal que j'avais subis cette fois là, mais aussi depuis toujours. J'explosai. Mon visage trempé, laissait son empreinte atroce sur le t-shirt blanc de Tito. Celui-ci, tout en recouvrant ma tête de sa joue, et me serrant toujours plus fort contre lui, me dit d'une voix douce et apaisante :

« Je suis là... Je serai toujours là... Je veille sur toi... »

Il me donna la force de soulever le poids de mes bras pour lui entourer la taille :

« í Pourquoi ? Réussis-je à prononcer. Pourquoi ?... Pourquoi moi ?... Pourquoi ?... »

Je devais être maudite pour que la fatalité s'acharne à ce point ! Mon incompréhension, l'injustice dont j'avais été victime pendant toute mon existence. La violence dont je venais d'être la cible. Je criais mon mal, et les mots sortaient de ma bouche humide, comme si ils avaient toujours été sur le bout de ma langue.

Mon nez coulait en abondance, mes yeux déversaient des cascades, et j'avais beau m'essuyer ou renifler, rien n'arrangeait mon état pitoyable. C'est alors que Tito se sépara de moi, l'espace d'une seconde, et retira une fois de plus son t-shirt pour moi. Sans même me laisser le temps de comprendre, il me le plaqua sur la figure, s'en servant comme une serviette, voire un mouchoir. Ce qui me fit rire.

Je ressemblais à ces enfants qui pouvaient passer des larmes au rire quand on tentait de les consoler :

« Sèche ses larmes ma belle... ajouta-t-il en me serrant contre lui. Je suis là, tout va bien... »

Je me remis à pleurer dans son t-shirt qui n'était plus qu'une boule de tissu. Mais des bruits de pas approchaient. Tito m'empêcha de voir ce qui se passait. Il se dépêcha de se relever, et m'entraîna avec lui en m'attrapant sous les bras. Il enroula mes mains autour de son cou, et m'essuya une dernière fois le visage avec son t-shirt avant de le jeter par terre. Puis il me souleva par les cuisses m'invitant à entourer sa taille, tout en plaquant ma tête dans le creux de son cou. Il me tenait fermement, et se mît à avancer lentement, traversant une foule de personnes silencieuses à qui il n'adressa pas un mot. Je sautillais au rythme de ses pas. Je n'entendais que sa respiration, et je sentais ma joue humide posée sur sa peau douce et chaude.

Je me sentais si légère dans ses bras, comme si j'avais perdu vingt kilos d'un coup. Il arriva devant un préfabriqué qu'il ouvrit d'une main, et ne me lâcha qu'au moment de me

poser sur le lit. Il alla juste refermer la porte, mais ces quelques secondes durèrent une éternité. Etre arrachée à lui, c'était comme si on me retirait la couette d'un coup le matin pour me réveiller. C'était passer du chaud au froid. De l'agréable à l'agressif.

Mais heureusement, il revînt. Il se mît à mes pieds, posant sa tête sur mes genoux, en enlaçant le bas de mon dos. Aucun de nous ne faisait attention aux limites corporelles ; elles avaient disparu, comme si elles n'avaient jamais existé, comme si elles étaient ridicules. Tito regardait le fond de mes yeux avec inquiétude, il semblait gêné de ne pas avoir assez de bras pour m'envelopper entièrement. Il finît par s'asseoir à côté de moi, et me soulever pour me placer de travers sur ses genoux. Ainsi je pouvais poser ma tête dans son cou, et me blottir contre lui, pendant qu'il enlaçait mes jambes d'un côté et mon dos de l'autre. Il basculait lentement d'avant en arrière, et vînt coller sa joue sur mon front :

« Véra.. pardonne moi... Pardonne moi de t'avoir laissée seule... je n'arrive pas à me le pardonner... je m'en veux tellement. »

Je me blottis d'avantage contre lui, je ne voulais plus penser à ça, je voulais oublier... Le temps passa et nous restions ainsi, sans bouger, sans parler, nous revivions la scène malgré nous. Nous nous calmions, au rythme de notre respiration. Cela faisait tellement longtemps que nous étions l'un contre l'autre, qu'il me semblait ne faire qu'un avec Tito. Épuisé, il finît par s'allonger, m'entraînant avec lui. J'attrapai sa main libre, et la regardais longuement. Elle était si belle, si forte et tendre à la fois. Nos doigts s'entrelaçaient étrangement, comme si ils avaient toujours eu envie de le faire, mais Tito mît fin à leur jeu, en venant me caresser la joue. Je levai les yeux vers lui, et me plongeais volontairement dans les siens. Rien n'était habituel ce soir-là, même nos regards étaient embués par nos émotions. Plus je me rendais compte de notre proximité, plus je me disais que je n'avais jamais été aussi bien de ma vie. Il continuait de me caresser le visage, et je voyais ses iris hésiter, se baladant de gauche à droite sur leurs balcons, comme si elles faisaient les cent pas, comme si elles voulaient ne rien rater de la vue. Je voyais de l'eau apparaître au bord de ses yeux, mais je n'en vis pas d'avantage. Il préféra me serrer contre lui, en répétant d'une voix émue :

« Véra... j'ai eu tellement peur... Je t'ai laissée... je n'aurais jamais du ! Et puis j'ai suivi ce mec comme un con ! C'était qu'une diversion pour pouvoir s'en prendre à toi... mais je comprends pas comment on peut vouloir te faire du mal... Ils méritent la peine de

mort !! »

Je sentais son pouls s'accélérer, il commençait à s'énerver à nouveau. Mais je ne voulais plus y penser... Je me serrais toujours plus contre lui, si j'avais pu creuser un trou dans son torse pour m'y cacher je l'aurais fait. Je voulais lui expliquer qu'il était le soleil dont j'avais besoin, la lumière et la chaleur indispensable à ma vie, et que je n'existais uniquement parce que je reflétais, comme la lune, sa lumière dans le noir de ma nuit, de ma vie... Je voulais le lui dire, mais rien ne sortait de ma bouche. Rien à part :

« Merci Tito, merci d'exister... »

Chapitre 49

Près de lui, j'avais l'impression de me recharger. Nous étions restés allongés n'importe comment sur le lit pendant de longues minutes silencieuses, en fermant les yeux. Mais la tornade qui m'avait déjà tourmentée l'après midi, c'était transformé en tsunami le soir, et alors que j'essayais de récupérer, je sentais une autre vague arriver, celle du contre coup, celle de la prise de conscience. Et celle de la souffrance. Mon ventre me faisait mal, qu'on appuyait ou non dessus, et je reconnaissais des douleurs familières au niveau du l'os du menton et de la joue... Même avaler ma salive devenait difficile. Mes yeux étaient gonflés et enquiloisaient le haut de mon crâne. Depuis que j'avais commencé ce voyage, il en avait vu de toutes les couleurs, et je me disais qu'il ne devait plus me rester beaucoup de neurones !

Tito se redressa doucement, et posa la main qui m'appartenait et qu'il tenait fermement, sur le lit. Il se mît debout, et se dirigea vers la porte. Il devait penser que je dormais, car il fût surpris de m'entendre :

« Tu vas où ?

- Je vais voir ce qui se passe, et aller chercher le Doc... Je t'enferme à clés

- í Tito ?

- Oui ?

- Nan rien... Reviens vite c'est tout... »

Il acquiesça et disparût derrière la porte. J'entendis juste le bruit du verrou qui tournait et ses pas précipités sur le sol caillouteux. J'eus à peine le temps de me redresser, et de réfléchir si j'avais envie d'aller aux toilettes ou non, que déjà il était revenu accompagné de Raven, et du docteur. Ce dernier n'en avait pas du tout l'air. Il portait un marcel noir avec Ghost Rider dessus, et une chevelure et une barbe épaisses et longues, d'un roux virant au gris, du à son âge. Il avait une trousse en cuir assez volumineuse qu'il posa sur le lit, en me fixant avec gravité. J'avais l'impression que ses yeux me disaient :

« Encore toi hein ! »

Mais les miens lui répondaient :

« Je vous jure, je m'en passerais bien, de tout ça ! »

Il m'inspecta silencieusement, mais il s'arrêta à l'examen de mon visage, je ne voulais pas lui dire pour le ventre, car j'avais peur de devoir aller à l'hôpital, pour des radios ou

autres choses ennuyeuses et désagréables. De toute évidence, j'avais juste besoin de glace et de doliprane pour calmer les douleurs, pas besoin de déranger un docteur pour ça. Je lançais des regards réprobateurs à Tito, qui restait à l'écart respectueusement avec Raven. Ils se parlaient à l'oreille de façon très discrète et mystérieuse. Quand le médecin remballa ses affaires, il ne m'adressa toujours pas un mot, mais son regard continuait de parler à sa place :

« Courage, et sois prudente »

Je me contentais de baisser la tête en signe de remerciement et d'approbation. Il partît en serrant la main de Tito. Raven posa une main amicale sur l'épaule de celui-ci, en m'observant avec compassion. Il s'approcha, et j'essayais de garder la tête haute malgré mon état pitoyable :

« You've been very brave... I want you to know that I am truly sorry for what happened to you... Now, Tito and you are under my protection, ok ? Now you'd better sleep, both of you, we will do what we have to do... All right ? »

Je n'osai pas lui répondre. Il semblait si sincère, et si juste, et en même temps si violent. Je ne savais pas quel sort il allait réserver à mes agresseurs, mais il avait l'air de prendre ça très au sérieux. Ses yeux étaient si étonnants, en fait, il avait un oeil vert et un oeil marron, ça ne se voyait pas tout de suite, mais c'était peut être ce décalage qui donnait à son regard un drôle d'effet. Pourquoi j'avais cette sensation qu'il pesait mon âme ? Me jugeait-il ? Pourquoi faire ? Ce Raven avait une vraie balance à la place du cœur, mais je n'avais pas besoin de ça. Lui aussi, il pensait peut-être que je faisais tout pour m'attirer des ennuis ? J'avais envie qu'il s'en aille, et qu'il aille s'occuper de qui il voulait si il voulait, je m'en fichais complètement.

Il comprît. Il se retourna vers Tito, continua ses messes basses, et se retira. Tito croisait les bras, il semblait inquiet :

« Ne te laisse pas influencer par lui, lui conseillai-je soudain

- De quoi tu parles ?

- Je sais pas... Il est dans son monde, c'est pas le nôtre... Je ne sais pas ce qu'il te dit tout bas, mais ne rentre pas dans ses histoires. Même si une partie de toi en a sûrement très envie... (je lui fis un petit sourire). T'as toujours rêvé d'être un motard, n'est-ce pas ?

- C'est vrai... Mais t'en fais pas, il essaye pas de m'engrener (il s'approcha de moi). Au contraire, on a provoqué quelque chose, et il veut pas que je m'en mêle. Il m'a dit qu'il

allait régler cette histoire vite fait, et que demain, ce serait déjà oublié !

- C'est vraiment un milieu à part... Je ne m'y sens pas très à l'aise...

- T'inquiète pas demain, on s'en va, direction Las Vegas... Et on dépensera les derniers sous qui nous restent dans les casinos, hein ? »

J'allais protester quand il me tourna le dos pour aller ouvrir la fenêtre à côté du lit. Un peu d'air vînt me caresser l'épaule, me faisant sursauter comme si une personne m'avait touché :

« ça va ? S'inquiéta Tito »

Je retenais mes larmes. Je ne voulais plus pleurer. Je remarquais qu'il avait apporté nos affaires en revenant, et sans lui répondre, je me précipitai sur mon sac, et en sorti ma trousse de toilettes, une serviette, un gant et de quoi me changer, et je filai vers une autre porte qui devait être celle de la salle de bain. Une fois dedans, il toqua :

« T'es sûr que ça va ? Je vais fermer la fenêtre si tu veux... »

- J'arrive dans cinq minutes, je me change juste pour dormir »

J'avais pris un ton presque naturel, et décontracté, pourtant mon visage restait figé en face de moi. Le miroir m'achevait. La lumière froide et blanche n'arrangeait rien, un peu comme celle des métros parisiens, laissant apparaître les cernes jusqu'en bas des joues. J'étais hideuse, mais ce n'était pas le plus important. Je voulais me laver, me débarrasser des empreintes du psychopathe qui avait osé poser la main sur moi. La douche n'avait pas l'air de fonctionner, alors ce fût à la bonne franquette. Je me râpais presque la peau avec le gant. Mais Tito s'impatienta :

« Eh ! Tu fais quoi ? »

- Je fais caca ! M'énervais-je en jetant le gant dans le lavabo et en allumant le robinet à fond

- J'te crois pas ! Tout le monde sait que les filles ne font pas caca ! (il réussit à me faire sourire) Ouvre !

- Mais c'est une obsession chez toi de m'obliger à ouvrir la porte de la salle de bain, on dirait...

- J'suis un pervers tu le sais bien... »

Je m'habillai en vitesse, et rangeai un peu, avant de lui ouvrir la porte. Je filai droit vers le lit, en l'ignorant. Je remarquai qu'il avait fermé la fenêtre. Une fois allongée, je lui lançai :

« C'est bon, t'es content ? »

Il n'avait pas l'air très satisfait de mon attitude, mais il se voulait indulgent pour cette fois là. Il ralluma la lumière que je venais d'éteindre dans la salle de bain, et alla jusqu'à l'entrée pour nous plonger dans la pénombre. Il approcha du lit, mais au lieu de se mettre là où c'était libre, il me poussa jusqu'à me faire rouler vers le milieu :

« C'est ma place ici, finit-il par dire en s'installant confortablement

- Et moi, c'est ici... »

Alors qu'il croisait les bras derrière la tête, je posai ma tête sur son épaule. Nous nous échangeons un sourire complice et il continua :

« Ce soir, t'as le droit d'être capricieuse, j'm'en fous.

- C'est trop d'honneur, merci...

- Mais de rien !... »

Le seul caprice que je voulais faire, était de lui demander si je pouvais dormir dans ses bras, comme cette nuit là dans le bateau. Il attrapa quelque chose sur la table de chevet, quelque chose qui s'illumina. C'était sa petite tablette numérique, avec films, musiques et livres intégrés. Il consulta ses playlists, et choisit celle qui s'appelait « Slow ». Une douce musique s'éleva dans les airs, je reconnus *Musicienne* de Gilbert Montagné, puis *Flamme* de Slai... Je le taquinais un peu, même si j'adorais ces musiques. Pourtant, si au début je trouvais ça amusant, les paroles de la dernière chanson me correspondait tellement que je n'osais plus regarder Tito. Je commençais à avoir chaud, je sentais les battements de mon cœur s'accélérer, et remonter dans ma gorge que j'étais obligé de contracter pour les étouffer. Je commençais à paniquer, c'était comme si la chanson était une personne qui chantait tout haut ce que je gardais secrètement au fond de moi. De plus, mes sentiments s'envolaient littéralement, et j'avais peur qu'ils m'échappent, et qu'ils glissent de mes lèvres.

Heureusement, Tito se redressa sans prévenir, et il se leva. Il allait ouvrir la fenêtre, et je pus remarquer que lui aussi avait chaud. Mais il se ravisa à la dernière minute :

« Je peux ouvrir la fenêtre ?

- Oui vas y, si tu veux...

- Non. Je vais aller me rafraîchir dehors... affirma-t-il en se dirigeant vers la sortie

- Sois pas ridicule ! »

Je passai devant lui, ouvrai la fenêtre et retournai sur le lit. Tito prit une grande

respiration face à la lune, et tout en gardant les mains sur le rebord, il tourna timidement sa tête vers moi. Une autre mélodie familière remplaça celle d'avant, mettant fin à mon calvaire. Il s'agissait de la chanson du film *Dirty Dancing, Hungry Eyes*. Ouf ! Les paroles étaient en anglais, même si on les comprenait, c'était moins gênant.

Je m'étais installée en tailleur sur les draps, et je repensais à ce film que j'aimais tant. Tito continuait de regarder dehors, je me demandais à quoi il pensait. Je le revoyais malgré moi, quand il se battait. Sa férocité m'avait tellement surprise, lui qui était la tendresse même. Alors que *She's like the wind* commençait, il revînt enfin vers moi :

« Tu veux que j'arrête la musique ? »

- Non... J'adore ! M'étonnai-je. Pourquoi tu voudrais arrêter ? Ça me fait du bien d'écouter ça, ça me change les idées, lui répondis-je avec un sourire rassurant »

Je crus voir de la déception dans son regard, et il alla s'asseoir au bord du lit, à l'opposé de moi. Le plus loin possible. Que lui arrivait-il ? Il attrapa quand même son engin, et passa la musique. La suivante n'avait pas l'air de lui convenir non plus, celle d'après non plus, c'était toutes de sublimes chansons de ce film, je ne le comprenais pas. Tout en me déplaçant vers lui à quatre pattes, je râlai :

« Non pas celle là ! La passe pas ! Je l'adore celle-ci !! Mais laisse celle-là aussi oh ! »

Je tentai d'attraper la tablette, mais il suffisait à Tito de lever le bras, et il ne se gênait pas pour le faire. Je continuais de bouder :

« Mais tu avais dit que tu allais céder à tous mes caprices.... ! »

Soudain, il s'arrêta de zapper et une de mes chansons favorites pût enfin se faire entendre librement. Il s'agissait de *Cry to Me*, la musique de la fameuse scène où Bébé et Johnny dansent pour la première fois en toute intimité. Il s'était figé si brusquement que j'en avais fait de même. J'avais un genou sur sa cuisse, et une main sur son épaule et mon autre bras était tendu en l'air vers le sien. Mon sourire s'effaça quand je me rendis compte à quel point il semblait torturé. Je m'écartais un peu :

« Qu'est-ce qui se passe ? Tito ? »

Il jeta la musique à côté de moi, et vînt planter son visage entre ses mains. Il se débarbouilla, secouant même ses cheveux entre ses doigts. C'est alors que je remarquais qu'il était toujours torse nu, et toujours aussi magnifique. Soudain, j'eus un flash où il se retournait, me plaquait sur le lit, et m'embrassait avec fougue. Je secouai la tête.

« Véra ? (il ne me regardait toujours pas) Tu te souviens de ce qui s'est passé avant cette

histoire... ?

- Oui je pense... De quoi tu parles ?

- Tu sais, dans le bar...

- Tu veux dire le mec qui t'a frappé ?

- Oui, à ce moment là précisément...

- Oui... on était au bar, et il t'a frappé

- Et tu te souviens de quelque chose d'autre ? »

Honnêtement, sur le moment, notre baiser manqué était complètement sorti de ma mémoire. J'avais beau réfléchir, je ne me voyais que danser avec B, aller aux toilettes, et revenir auprès de Tito où je revoyais des sourires, et des discussions futiles. Il sentit que je ne faisais pas semblant. Il s'écroula sur le lit en soupirant :

« C'est dur... C'est plus dur que ce que je pensais... marmonna-t-il les poings sur les paupières.

- Mais de quoi tu parles ? Explique moi à la fin... Je comprends rien ! »

Il semblait si tendu, il inspira et expira longuement. Otis Redding flottait dans les airs... Puis c'est lui qui se redressa sur ses quatre pattes, avançant un bras après l'autre vers moi, se rapprochant toujours plus près. Je ne savais plus où me mettre, son visage était si proche du mien, que son souffle faisait onduler mes cheveux. Alors la scène réapparût ; quand il me disait que je lui plaisais, et que je lui répondais la même chose. Quand je tentai de toucher ses lèvres en vain avec les miennes, et que lui, était sur le point de rattraper cet échec. Mais cette fois, ses yeux étaient si tristes, il semblait souffrir, se torturer serait le terme exact. Je n'arrivais pas à saisir son état d'esprit, pourtant c'était si évident. Cette histoire de neurones, sans nul doute... Je restais là, à l'observer, interloquée, quand il m'expliqua enfin d'une voix douce :

« Tu es si... ! Je me sens vraiment... ! Et cette musique... ! (oui ce n'était pas très explicite au départ) Tu viens de subir un choc, et moi je... Rah ! Je m'en veux tellement pour tout ! Je m'en veux de t'avoir laissé, et je m'en veux pour ce que je ressens en ce moment... J'assure des clopinettes oui ! Mais tu es si belle... Et puis tu as sûrement raison, je dois être un vrai obsédé ! J'en sais rien... »

Il se laissa tomber à mes côtés en soupirant. Comment lui dire que je le comprenais ? Je n'étais pas l'innocente fille qu'il imaginait, je l'avais bien vu me sauter dessus et m'embrasser de toutes ses forces. Et quelques heures avant nous étions sur le point de

nous avouer nos sentiments, et même si j'avais été agressée entre temps, la frustration était omniprésente, et les musiques nous poussaient dans les bras l'un de l'autre, alors que nous n'étions plus dans le même état d'esprit. Mais pourquoi résister ? Si Tito avait envie de moi, si il voulait me tenir dans ses bras, m'embrasser, pourquoi ne pas accepter ?... Pourtant, si le désir était ardent, je ne voulais pas que ça se passe comme ça, pas sous l'affluence de la testostérone due au combat ou quelque chose comme ça. En plus, j'avais mal au ventre, au visage, je n'avais plus de forces. Alors, oui, je comprenais aussi pourquoi il s'en voulait, et son air torturé... Alors j'entrepris d'abrèger ses souffrances. J'attrapai sa tablette, et me mît à fouiller dedans :

« Attends, comment ça marche ce machin ?

- Pourquoi t'arrêtes la musique ?

- T'occupes ! Lui lançai-je. Et qu'est-ce qu'on a dit au sujet des torsos nus déjà ? (il fronçait les sourcils). Allez file mettre un t-shirt, dépêche-toi ! »

Il posa ses deux mains sur ses pectoraux et constata que je disais vrai. Lui aussi, ne s'en était pas rendu compte. Il quitta le lit vers son sac et ralluma la lumière pour chercher un t-shirt. Voilà qui avait cassé l'ambiance. Quant à moi, je fouillais dans ses films, et en choisis deux qui me plaisaient :

« Comment ça ? T'es toujours torse nu ? m'impatientai-je

- C'est dur de trouver un t-shirt, j'te signale que j'en ai jeté deux aujourd'hui...

- Tu veux un des miens peut-être ? Le taquinai-je tout en me disant que je lui offrirais des t-shirt à Las Vegas

- ça ira, sans façon, merci... »

Il me souriait, enfin ! Je l'observais du coin de l'oeil quand il se recouvrait. Il nous replongea dans le noir, pendant que je relevai un peu nos coussins pour nous faire un nid douillet. Je me plaçai sous le drap et Tito se positionna au dessus. Il avait pensé à prendre un pantalon qu'il plia en boule pour caler la tablette sur nous.

J'avais choisi les deux *Grease*, et je faisais part à Tito de mon adoration pour ces films. Alors que le premier débutait, je me reposais sur son épaule, mais Tito préféra ouvrir son bras pour que je m'installe sous son aile. J'étais si bien... Tellement bien que je ne pus voir que le générique initial. A peine les T-birds et les Pink Ladies firent leur entrée au lycée, que j'étais déjà parti dans les bras de Morphée. Mais je rêvais tout de même d'eux ; de blousons noirs, et de personnes nunuches qui se transforment en rebelles. De

bowling, de driving, et d'un *Cool Rider* chevauchant sa moto au soleil couchant... Leurs chansons faisaient danser mes rêves. Les films terminés, Tito m'avait rejoint sous le drap, et je m'accrochais à lui comme un koala s'accroche à sa branche. J'étais si heureuse qu'il soit près de moi, je voulais être égoïste et capricieuse pour une fois, puisqu'il me l'avait autorisé. Je voulais le sentir contre moi toute la nuit, et peu m'importait si ça le torturait ! Il éloignait les cauchemars, il m'apaisait... Il pouvait bien mettre de côté ses idées tordues de garçon, même si ma peau touchait la sienne. Même si je me collais à lui... J'avais trop besoin de lui.

De toute évidence, Tito ne passait pas la même nuit que moi. Il était raide comme une planche en bois, et c'est à peine si il me serrait dans ses bras en retour de mon étreinte. J'avais posé ma jambe sur lui, parce que c'était plus confortable, mais c'en était trop à supporter. Délicatement, il souleva ma jambe pour la remettre à sa place, et dans le même élan je me retournais dos à lui, et le libérais par la même occasion.

Il se leva du lit, ferma la fenêtre, farfouilla dans ses affaires, et s'en alla en fermant la porte à clé, qu'il glissa par la suite, par l'entrebâillement pour moi. J'ouvris les yeux. Dehors, le soleil semblait se lever... Je m'en voulais d'avoir été si égoïste, maintenant il était parti une fois de plus. Mais je me rendormais sans soucis, épuisée par la veille.

Chapitre 50

Les cauchemars étaient revenus, me perturbant plus que jamais. Des miroirs cassés, des embryons ensanglantés, et cette jeune fille hystérique qui jubilait de mon malheur. Je me réveillais avec une certitude terrifiante ; c'était ma mère. Cette adolescente était celle qui m'avait mise au monde, dans la douleur d'être forcée de porter l'enfant de son tortionnaire. Vu l'omniprésence de ses croyances chrétiennes, elle devait être contre l'avortement, et mon existence l'avait torturé au plus profond de son être pendant neuf longs mois... Elle m'avait tellement diabolisée, que je sentais le poids de sa malédiction encore aujourd'hui.

Mais pourquoi ses révélations m'étaient données à ce moment de ma vie, alors que je marchais vers mes rêves ? Jamais je n'avais fait de tels rêves avant ce voyage... Pourtant, c'était logique, je n'avançais pas que sur la Terre, j'explorai aussi mon âme et je découvrais tous les jours des choses que j'ignorais sur moi. C'était ma quête ; savoir si la vie valait la peine d'être vécu. Et cette quête personnelle venait de me faire comprendre que je n'étais pas seulement malchanceuse, mais que je l'étais parce que j'avais été maudite avant même de naître. Le cauchemar n'en était pas un, c'était la réalité.

Alors que je regardais le ciel radieux par la fenêtre, des larmes silencieuses coulaient le long de mes joues :

« Eh !! Véra ! M'appelait une voix féminine en toquant à la porte comme une malade. Wake up !! Open ! Come on ! »

Mais j'étais où encore ? Une chambre composée juste d'un lit et d'une table de chevet, d'une fenêtre et d'une porte. Une vraie boîte où j'étais enfermée. Oui mais la clé était juste à côté de l'entrée. Je me redressais difficilement, à cause de mes courbatures, mes abdominaux avaient perdu toute leur élasticité, et semblaient me pincer à chaque mouvement.

J'ouvris la porte et le soleil m'éblouit autant qu'une chevelure blonde platine aux yeux de ciel bleu :

« Hello Beauty ! S'enchantait-elle en entrant alors que je clignais des yeux.

- B ?... What... What do you want ?

- I'm so excited !! »

Elle sautillait sur place comme une petite puce, mais j'étais imperméable à son enthousiasme, et retournais me coucher :

« Come on, Véra ! I know something... (elle prenait un air très mystérieuse). Do you want to know ? It's about Tito !!

- Tito ?! What's happened ?! M'inquiétais-je soudain

- Nothing... soupira-t-elle en secouant la tête. But he prepares you... a surprise ! And I know what it is, and !! I thought it would be great to surprise him also ? No ? »

Elle avait réussi à piquer ma curiosité. Tito me préparait une surprise ? En quel honneur ? Nous devons partir à la base... Elle me demanda de me dépêcher et de la suivre. J'eus juste le temps de prendre ma brosse à dents !

Elle me fit courir jusqu'à chez elle en m'arrachant presque le bras ; c'était une petite maison en bois derrière le bar. Là se trouvait deux autres filles souriantes qui nous attendaient. J'étais toujours en pyjama, et je les regardais telle une vieille chouette qu'on aurait dérangé en plein milieu de la journée. Elles étaient toutes les trois, fraîches et pimpantes, contrairement à moi. B me poussa dans la salle de bain, et ferma la porte en me répétant pour la centième fois de me dépêcher. Mon esprit était trop endormi pour tenter de comprendre, alors je m'exécutais.

La douche, comme d'habitude, me fit le plus grand bien. Et B avait des produits qui sentaient tellement bons, qu'on aurait pu les manger. Elle toqua à la porte, alors que je me brossais les dents, et entra sans me demander la permission. Je râlai en vain pendant qu'elle me traînait dans sa chambre. Sur son lit, il y avait des tenues exposées, et de chaque côté, les jeunes filles, l'une avait une brosse dans la main et l'autre serrait contre elle une trousse de maquillage. Je reculais d'un pas :

« But... B ? Why ? What is all about ?

- Ok ! Sit down, we gonna tell you... »

Je n'arrivais pas à en croire mes oreilles, et elle me raconta tout dans les moindres détails. Tito s'était levé très tôt parce que la soirée de la veille le préoccupait (elle ne savait pas toute la vérité non plus), et il avait retrouvé le père de B et Raven au bar, avec qui il avait pas mal discuté en dégustant son petit déjeuner. Les deux bikers avaient été très impressionnés par la prestation de Tito qui forçait le respect dans leur milieu, mais ils s'en voulaient de ne pas avoir mieux surveillé cette bande à problèmes. Il s'en voulaient aussi car ils s'en étaient pris à moi, et que j'avais bien morflé. C'est là que Tito

eut l'idée de me changer les idées et du même coup, me réconcilier avec le milieu des motards. Il demanda si il pouvait avoir leur soutien... Comme on venait de regarder Grease, et qu'il savait que j'étais fan de ces films il voulait faire un remake de la scène avec le gentil garçon qui se transforme en motard et qui emmène l'héroïne faire une virée au couché de soleil. Les motards qui aimaient se la jouer et qui prenaient très au sérieux ce qui touchait à la sainte moto, acceptèrent de l'aider.

B n'en savait pas plus, mais elle savait que tout le campement ne parlait que de ça, et elle ne supportait pas l'idée que je sois surprise dans un tel accoutrement. Elle s'est alors dit que du côté des filles, on ferait le remake de la scène où la fille sage se transforme en Pink ladies à la fête foraine. D'où les tenues, sur lesquelles je m'étais assise, et les deux filles prêtes à l'emploi.

Je venais à peine de me réveiller qu'on me demandait de faire un spectacle ! Je commençais par refuser :

« No... I'm sorry, but I can't do that... I'm tired, and... I don't know... ! »

Je jetai un ò il sur les tenues, ce n'était pas du tout moi, je n'allais pas être à l'aise là dedans. Les trois jeunes filles me barrèrent l'accès à la porte, en croisant les bras. Elles attendaient peut-être de meilleurs arguments, mais je n'en avais aucun. B continua sur un ton suppliant :

« Pleaaase ! For Tito, for us... Please.... »

Je me disais qu'ils devaient vraiment s'ennuyer dans le coin pour s'investir autant dans un truc aussi stupide, ou alors c'était ça, la mentalité américaine, toujours faire les choses à fond, d'où les discours finaux dans tous leurs films ? J'abandonnai.

Je dus passer sous le supplice des essayages, et me déshabiller et me rhabiller au moins dix fois. Ensuite, la torture se perpétua par les cheveux ; les pauvres, on me les coiffait, on me les chauffait, on me les tirait. Et pour finir, on s'attaqua à mon visage, on appuya dessus, on le barbouilla, et le recouvra de tonnes de maquillage. J'étais sûre que j'allais ressembler à un pot de peinture ! A la fin, on me laissa enfin me voir dans une glace...

Le résultat était époustouflant. Je portais un ensemble en cuir noir, veste et jupe, avec des bottes très féminines qui avaient la particularité d'avoir un talon à virgule. La jupe crayon m'arrivait vers le genou, avec une fente gigantesque jusqu'en haut de la cuisse. La veste en cuir était très moulante, elles avaient relevé mes manches jusqu'aux coudes pour que cela fasse plus féminin, et ouvert le zip presque jusqu'au milieu pour me faire

une décolleté plongeant. Mes cheveux étaient métamorphosés, tout en étant lâchés et naturels. Et mon maquillage n'était pas si voyant, à part les yeux noirs poudrés évidemment, et des joues bien roses, mais mes lèvres n'avaient que du gloss.

Elles applaudissaient devant mon sourire béat. En tout cas, ce qui était certain, c'était que je m'amusais, et ça avait l'air d'être un sentiment partagé. Mais j'appréhendais la suite. B m'apporta quand même à manger, alors qu'elle et ses copines avaient déjà déjeuné. Je ne m'étais pas rendue compte qu'il était si tard. Nous retournions au bar, pour voir comment les choses allaient se passer.

Sur le chemin, j'avais refermé le col de ma veste, mais malgré cela, les regards se multipliaient. Mes nouvelles amies marchaient avec une telle assurance pour leur âge, je tentais de les imiter, et nous nous retrouvions toutes les quatre, tel un grilsband, à marcher comme dans un clip, le vent dans les cheveux, les lunettes de soleil, et même l'homme qui se casse la figure parce qu'il nous regardait. On riait en cœur, et je sentais ma bonne humeur revenir. Je me prenais au jeu.

Mais l'attente me fit vite perdre mon enthousiasme. Cela faisait dix minutes que nous étions là et Tito n'était toujours pas apparu. Je commençais à me sentir complètement ridicule. Et au bout de la quinzième minute je décidai de m'en aller. B était sur le point de me retenir, quand un vacarme assourdissant l'interrompît. Une dizaine de motos faisaient gronder leurs moteurs dehors, et tout le monde sortît pour voir de quoi il s'agissait. Je les suivais mais je restais cachée derrière eux par sécurité.

Dans la poussière, des hommes en cuir, cheveux au vent ou avec des casques, faisaient des cercles avec leurs bolides. Certains même relevaient la roue avant dans un mugissement impressionnant. Tout le monde les encourageait, et criait de joie. Je fus prise par la vague et applaudissais à mon tour. B se souvînt alors de mon existence, elle m'inspecta une dernière fois, plaça ses lunettes de soleil sur mon nez, et baissa ma fermeture éclair, puis elle me poussa au milieu des motos. Une m'évita de justesse, heureusement qu'ils roulaient doucement. Je jetai un regard noir à B, qui l'ignorait royalement et me donnait des conseils de postures suivie par ses amies qui en firent autant. Je tenais la pose, mais la poussière me faisait tousser, alors que je balayais celle qui se trouvait sous mon nez, une moto accéléra d'un coup, soulevant d'une vingtaine de centimètres la roue avant. Elle me fonça droit dessus, puis dérapa de façon à s'arrêter juste en face de moi. La poussière était plus dense, mais j'étais si subjuguée par ce

qu'elle dévoilait que je ne fis plus attention à elle.

Un homme se tenait sur la moto, je savais que c'était Tito, mais lui aussi était méconnaissable. Premièrement il avait un casque qui recouvrait son crâne, et des climax noires et fumées pour protéger ses yeux. Les deux ne laissaient apparaître que sa mâchoire dessinée, et ses lèvres qui s'étiraient. Il laissa le moteur tourner, mais il fouilla dans une des poches de sa veste en cuir, qui contrairement à la mienne, était très épaisse et bourrée de protection qui lui faisait comme une armure. Il en sortit un paquet de cigarettes qu'il ouvrit d'une main, et il en attrapa une entre ses dents. Il les rangea, puis sortit un paquet d'allumettes de sa poche. Il réussit à en attraper une, malgré ses gants de pilote, et il vint la frotter sur son jeans, au niveau de la cuisse. Il amena la flamme à ses lèvres en la protégeant de son autre main, et une fumée blanche se mit à flotter entre lui et moi.

Tito était à fond dans son personnage, j'étais impressionnée. Après lui avoir fait un sourire, je me lançai à mon tour dans la comédie. Je croisai les bras, en regardant ailleurs l'air rebelle. Il se pencha sur sa moto, pour mieux me regarder et il me lança d'une voix étrangère :

« Tu viens faire un tour poupée ? »

Je souriais malgré moi ; il était trop fort, je ne pouvais pas lutter. Il se redressa en m'adressant un petit cou de tête en arrière pour m'inviter à grimper. Un autre motard arriva pour lui donner un casque qu'il me tendit. Il me l'attacha, et joua de l'accélérateur pendant que je cherchais un moyen de monter sur l'engin avec cette fichue jupe moulante. Je regardais mes copines, qui me conseillèrent toutes de soulever la jupe pour m'asseoir. Je voulais les tuer, mais B se contenta d'hausser les épaules.

Je relevai donc ma jupe jusqu'à mi cuisse, et enjambai la machine devant un public en délire, nous applaudissant et sifflant à tout va. Je remarquais que Tito baissa le rétro viseur vers mes jambes pour ne pas rater le spectacle, puis il commença à avancer pendant que je faisais coucou à tout le monde. Il accéléra un peu plus, et je m'accrochais à lui.

Je pouvais sentir le moteur gronder et vibrer sous mes fesses, et Tito n'en était qu'à la deuxième vitesse. Mais je n'étais pas au bout de mes peines, puisqu'arrivés sur la route, il tourna à l'ouest, et roula à toute vitesse.

Au début, je ne voyais que les désagréments; la vitesse qui nous faisait lutter contre le

vent, les rugissements du moteur qui nous empêchaient de nous entendre, les vibrations sur les jambes qui me donnaient des sortes de fourmis, et nos casques qui s'entrechoquaient à chaque fois qu'il changeait de vitesse, parce que j'étais trop collée à lui. Mais si je me desserrais, j'avais l'impression que j'allais m'envoler. Heureusement, il finit par ralentir, jusqu'à même s'arrêter sur le bas côté :

« ça va ? Me dit-il avec sa vraie voix de Tito

- Oui ! C'est super ! (je ne voulais pas le décevoir)

- Je voulais juste rouler vite au départ pour leur montrer que je gère, mais t'inquiètes pas, on va rouler tout doucement maintenant...

- Tu m'emmènes où ? m'impatientai-je

- J'ai ma petite idée, mais ça fait une petite trotte, t'es sûre que t'es bien sur la moto ?

- J'ai pas l'habitude, mais si tu roules moins vite, ça ira déjà mieux je pense...

- Ok alors, mais accroche toi quand même... »

Il attrapa mes mains, et les serra sur son ventre. J'en fus toute gênée, mais j'en profitais quand même. Il redémarra, et l'allure qu'il avait choisie me convenait beaucoup plus. Mes pieds touchaient presque le sol, et je le voyais défiler et m'hypnotiser complètement. A cause de ma saleté de jupe, je ne pouvais pas me coller à Tito, ou alors je devais la remonter encore plus, et déjà que je me sentais littéralement nue ! Alors je posais mon casque en haut de son dos, et regardais sur le côté le paysage désertique de la route 66.

C'était magique.

Je repensais à ma rencontre avec Tito dans le bus, je nous revoyais dans sa maison de campagne, quand nous galopions avec Rêveur et Café dans les champs. Nous étions si libres, tout comme sur cette Harley qui nous entraînait dans sa course vers l'infini. Je me sentais si bien accrochée à lui, lui donnant toute ma confiance, et la garde de tout mon être. Il avait fier allure, comme si ma présence le rassurait, comme si je lui faisais un honneur. Je savais qu'il était encore plus heureux que moi. Qu'il réalisait un rêve, comme d'habitude, un rêve un peu idiot, mais un rêve, comme quand je galopais pour la première fois. La vie nous offrait souvent des joies qu'on oubliait, comme celles de marcher, de courir, de sauter ou encore de danser. Seuls ceux qui en sont privés se rendent compte de leur importance. Mais faire du cheval ou de la moto, c'était pareille, c'était la recherche de cette sensation de liberté et d'euphorie qui nous parcourait,

comme un enfant qui fait un manège. C'était toujours en lien avec les éléments ; certains défient les airs en sautant en parachute, ou en pilotant un avion, d'autres préfèrent explorer les océans, et plonger dans ses profondeurs, et encore d'autres, jouent avec le feu, en mettant leur vie en danger dans des combats variés. Tito et moi, défions la Terre ! Nous nous déplaçons sur elle, comme un cygne rase l'eau de son lac.

Quand il arrêta le moteur, je fus obligée de sortir de ma rêverie :

« J'peux pas me lever si tu le fais pas d'abord, me précisa-t-il en se retournant un peu vers moi »

J'eus du mal à m'en sortir sans qu'au moins une personne ne voit ma culotte, et je maudissais B de m'avoir proposé cette tenue absolument pas adaptée à un voyage en moto. Cela faisait plus d'une heure que nous roulions et nous étions revenus à Ventura, et plus précisément, au bord de la plage, à quelques kilomètres de là où nous avions passé la nuit.

Alors que je retirais mon casque pour libérer mes pauvres cheveux, Tito en retira juste ses climax en les laissant pendre à son cou. Il siffla devant ma tenue et ajouta :

« Wouah... Tu es canon...

- Merci, répondis-je sincèrement tout en me disant que c'était la moindre des choses après des heures de tortures

- Et moi ? S'exclama-t-il soudain en souriant. Je suis pas canon ? (il retira son casque)

- J'avoue que le look motard te va bien... (il était juste à tomber!) Ouais, tu sais, ça me fait penser à un truc, ah ouais je sais ! Les Village People !

- Eh !! »

Il m'attrapa et frotta le haut de ma tête avec son poing, pendant que je me débattais en vain. Il avait bousillé toute ma coiffure cet idiot. Je boudais à mon habitude, pendant qu'il mettait son bras autour de mon cou, et me forçait à avancer. J'arrêtais vite de lui en vouloir quand je vis qu'il m'emmenait dans une fête foraine ! La foire de Ventura était basée sur l'agriculture, c'était comme si, on était à la campagne. Il y avait des bottes de pailles, des animaux de la ferme, des spectacles de chevaux. Mais aussi, des stands de tirs, des trains, type mini montagnes russes, ou fantôme, une grande roue, et des palais du rire. J'étais aux anges, je ne m'y attendais pas du tout. Et Tito continua devant mon enthousiasme :

« Tu te souviens de ce que je t'ai dit hier ? Je le prolonge jusqu'à aujourd'hui... Je

céderai à tous tes caprices, Petite Princesse !

- Tito ! Merci, mais ne t'en fais pas... Je vais bien ! C'est pas la peine d'en faire autant... Même si c'est vraiment gentil de ta part... »

Je voulais être reconnaissante, mais je ne savais pas si j'avais bien dit. Il jeta un regard qui avait plutôt l'air de me dire « je sais que c'est pas vrai, je sais que t'es pas bien, alors pourquoi tu dis ça ? » mais il se contenta de me répondre :

« Allez fais pas ta rabat-joie, et dis toi que c'est pour me faire plaisir alors !! »

Je le laissais replacer son bras sur mes épaules pendant que je calai le mien sur sa taille. Nous tenions nos casques dans nos mains libres et nous manquions de frapper les passants dès que nous voulions montrer une attraction à l'autre. Ça nous faisait rire. Comme ça ne coûtait pas très cher, nous faisons tout ce qui nous donnait envie. Tito voulait absolument m'offrir une peluche, je trouvais ça si cliché, mais en même temps tellement mignon. La peluche était horrible en plus, mais je l'adorais déjà. Elle louchait, elle ne ressemblait à aucun animal connu, mais au moins elle était petite ce qui voulait dire que je pouvais l'emmener pour la suite de mon voyage. Tito me réclama un bisou sur la joue, en la tapotant avec son index, et je lui obéissais en riant. Le train fantôme était ridicule, et nous partagions plus des moqueries que des cris ! Mais juste avant de partir, un homme déguisé grossièrement en gorille sauta presque sur notre wagon, me faisant hurler comme une poule aux abois, ce qui nous lança dans un fou rire impossible à arrêter. Nous faisons presque tous les manèges dans la même bonne humeur, ensuite il m'offrit une barbe à papa verte juste avant de faire la grande roue. J'avais le sentiment d'être la personne la plus gâtée au monde.

Le spectacle de la Grande Roue était magnifique, l'océan à perte de vue ! Nous restions silencieux, comme à chaque fois que nous contemplions la Nature. Mais mon cœur battait d'avantage pour Tito, qui était assis à côté de moi. Je pouvais sentir sa cuisse collée à la mienne. Il avait juste placé son bras derrière moi, sur le dossier du siège pour être plus à l'aise, mais son corps était plutôt penché de l'autre côté. Je le regardais discrètement, il avait posé son menton sur son poing et scrutait l'horizon. Il me jeta un petit coup d'oeil en coin, me faisant presque sursauter. On se souriait timidement.

Le moment était peut-être venu. Le cadre était si romantique, si unique, et si magique. Est-ce que c'était aux filles ou aux garçons de commencer, de se lancer ? Est-ce que je devais l'embrasser tout de suite, ou juste lui dire que je l'aimais avant. La dernière

proposition semblait plus logique, mais en même temps, comment je faisais ? Je lui disais soit :

« Au fait Tito, je t'aime ! »

Un peu trop brusque. Ou encore :

« Tu as vu là, y'a quelque chose ! C'est l'amour que j'ai pour toi ! »

Vraiment trop nul ! Ou tout simplement :

« Tito, il faut que je te dise quelque chose... Je suis amoureuse de toi... »

Oui ça semblait plus normal, alors il fallait que je me lance... Je commençais un peu laborieusement :

« Tito... ? Euh...

- Oui ! S'étonna-t-il en se redressant un peu

- Euh... Comment dire... (il m'écoutait presque avide)

- Tu veux me dire quelque chose... ? Me coupa-t-il

- Oui, enfin, non ! Rien de spécial hein ! (ça commençait mal...)

- Ah...

- Enfin si ! Tu sais hier (il fronça les sourcils), tu m'as parlé d'un truc pendant qu'on écoutait la musique...

- J'suis vraiment désolé pour hier... me coupa-t-il encore. J'ai vraiment eu une attitude...

- Nan ! J'parle pas de ça ! »

C'était de pire en pire, il pensait que je voulais lui parler de ce qui s'était passé pendant la nuit, alors qu'en fait je voulais lui parler de notre baiser raté. Je comprenais ce qu'il avait ressenti la veille. On s'était orienté l'un vers l'autre, mais on soupirait en même temps en se remettant à notre place. Le baiser était peut être plus simple après tout...

Non, je devais lui dire ce que je ressentais, je devais avoir ce courage, il fallait que ça sorte au bout d'un moment :

« Écoute Tito, ce que je voulais te dire c'est que depuis que nous voyageons ensemble, j'ai...

- Get down please !

- Hein ? S'étonnait-on en même temps »

Le monsieur de l'attraction nous demandait de partir car le tour était fini. Je retenais mon agacement, et me levais le plus naturellement du monde, mais Tito ne me laissa pas m'en tirer aussi facilement. Il me retînt doucement par le bras alors que nous avancions

dans l'allée, et me plaça en face de lui. Je voyais tant de choses en lui, un halo de lumière autour de sa tête, son regard hésitant et légèrement inquiet, ses lèvres qu'il mordillait dissimulant à peine son anxiété. Il toussa un peu pour se donner de la voix et continua :

« Tu disais... ?

- Ah oui ! Haha ! Oui j'étais en train de parler c'est vrai ! (mon sourire forcé ne trompait personne). En fait, depuis que nous voyageons ensemble, je vis des choses incroyables, et c'est grâce à toi, et voilà... ! C'est important à dire quand même !

- Ah... (il dissimulait mal sa déception). Mais tu avais commencé par « j'ai » í non ? (il insistait le coquin)

- Oui, parce que , j'ai, j'ai de la *reconnaissance* pour toi ! Et puis là j'ai faim, alors faut que tu m'emmènes manger quelque part, vite ! »

Il fit rouler ses iris en soupirant, mais le moment était passé, je ne pouvais plus lui dire. Nous avons été interrompus, et puis ce n'était pas à moi de faire le premier pas quand même... ! J'étais une fille vieux-jeu après tout.

Tito voulait trouver un endroit où nous pourrions être assis pour nous reposer. Mais ce n'est pas les restaurants qui manquaient dans le coin. Nous étions en manque de pizzas, nous n'en avons pas mangé depuis deux jours, alors quand il me proposa un italien, je le suivais sans hésiter. Pourtant en m'attardant sur la carte, je voulais juste partir en courant :

« Tito ! C'est trop cher !! Allez viens on s'en va... (je reculais ma chaise pour me lever)

- Non, reste s'te plaît, me dit-il en attrapant mon poignet. On dit que c'est pour la nuit d'hôtel économisé depuis hier ? Et puis, c'est moi qui régale, alors t'en fait pas ! »

Je me rassaisais avec l'étrange impression d'être à un rendez-vous galant, comme à l'hôtel de Riversade. Je pouvais bien lui faire ce plaisir, lui qui se pliait en quatre pour me changer les idées. Le temps que le serveur prît notre commande, nous avions de grands menus dans les mains, et nous pouvions échanger nos envies, mais quand il nous les retira, nous nous retrouvions face à face, silencieux et embarrassés. Comment un restaurant pouvait avoir un tel effet sur nous ? En voulant déplier ma serviette je fis tomber ma fourchette, et tendais le bras sous ma chaise au maximum pour la retrouver. Alors que je la touchais, je remarquais que Tito louchait sur mon décolleté, alors je remontais la fermeture éclair jusqu'en haut :

« Eh !

- Quoi ? Rétorqua-t-il avec un petit sourire en coin

- Je t'ai vu... !

- Tu te fais des films ! Je me demandais *juste* pourquoi t'enlevais pas ta veste ! (en effet il avait retiré la sienne). Et du coup... Je me demandais ce que tu avais en dessous, c'est tout !!

- Mouais... Bah j'ai rien en dessous... baragouinais-je en lui lançant un regard blasé

- Rien ?! S'étonna-t-il d'une voix un peu aigu avant de tousser un peu. Rien de rien ?

- Bah si quand même, j'ai un soutif quoi, mais de quoi je me mêle franchement ?

- Nan, mais encore une fois, c'est pour ton bien, tu dois avoir chaud c'est tout... C'est tout ! Insista-t-il en me montrant patte blanche »

Les hommes étaient désespérants, mais paradoxalement c'était flatteur. Je me demandais si ce n'était pas moi qui étais désespérante du même coup ? Mais c'était toujours le même Tito, exaspérant et adorable à la fois. Il ajouta timidement après un long silence :

« Tu es très jolie en tout cas... »

Je ne savais plus où me mettre, je rougissais et bientôt on allait me confondre avec les murs qui étaient légèrement bordeaux. Je cachais mon visage dans mes mains :

« Me regarde pas s'il te plaît... (je laissais juste apparaître mes deux yeux à Tito)

- Bah quoi... ? Allez enlève moi ça

- Tu me fais rougir... ! Lui reprochais-je

- C'est mignon ! Se moqua-t-il. »

Sauf que quand moi je rougissais, je rougissais des oreilles, du front, du nez, du cou, de tout ! Il n'y avait rien de mignon à cela. Les joues un peu rosées c'était un mythe inventé par les mangas ! Je me sentais si ridicule... Et tout ça c'était parce que je m'étais faite belle. A savoir pour plus tard, si on se faisait jolie, les garçons ne voyaient plus que ça, et même eux ne savaient plus quoi dire à part des compliments. Je râlais :

« Oh ! J'aurais jamais du me déguiser comme ça, je me sens mal à l'aise

- Véra ! T'auras beau avoir une robe en étoiles et des pantoufles de verre, pour moi... tu seras toujours... un ventre à pattes ! »

Il me surprît tellement que je sortis de ma cachette. Il brillait de mille feux, avec son sourire communicatif, et cette vision m'attendrît. Le repas fût délicieux, mais très bref. On n'avait qu'une envie sortir de cette atmosphère romantique qui nous oppressait, et à

peine dehors Tito me fit remonter sur la moto, direction : inconnue.

Chapitre 51

Le paradis devait s'approcher de cette vision. Tito dans mes bras, et la sensation de voler au soleil couchant. La moto s'arrêta au milieu d'un vaste terrain désert ou abandonné, en haut d'une colline abrupte, orientée vers l'Ouest. Il n'y avait qu'une végétation desséchée, et des rochers plus ou moins gros. Nous avions une vue imprenable sur le crépuscule qui se couchait sur la ville lointaine. Je descendais sans me soucier de ma jupe cette fois puisqu'il n'y avait personne, toujours subjuguée par tant de couleurs dans un ciel.

« Mais comment tu connais cet endroit ? Lui demandais-je alors qu'il posait les pieds à terre

- Ils me l'ont montré... »

J'étais curieuse de savoir tout ce qu'il avait fait avec Raven et la bande, mais alors que j'allais lui demander, Tito m'attrapa la main tout en continuant à avancer vers le soleil couchant. J'en avais le cœur en ébullition. Il ne m'adressa pas un regard, mais je sentais sa main dans la mienne resserrer son étreinte, heureuse. Je me taisais, et j'avais peur. Un autre moment était venu, et cette fois Tito allait peut-être avoir le courage de faire quelque chose.

Mais il n'en fit rien. Nous nous posions sur un rocher plus ou moins plat, tous les deux orientés vers l'horizon :

« Je sais que tu aimes voir le soleil comme ça... me dit-il »

Tito était si gentil ce jour là, encore plus que les autres. Quand il voulait remonter le moral d'une personne, il savait comment s'y prendre. J'avais complètement oublié mon réveil en larmes, ma révélation, mon triste sort... J'acceptais le moment présent en lui ouvrant grand les bras. Je souriais sans m'en apercevoir, sans le vouloir. J'étais heureuse. Nous admirions ensemble l'astre de feu s'en aller, en nous offrant comme salut, des lignes violettes, des nuages roses, un horizon orange, le tout sur un fond bleu azur :

« C'est vrai, j'adore ce moment de la journée... C'est le moment du rêve... Le rêve matérialisé. Il est là, on le voit, on est en admiration devant... Pourtant on ne pourra que lui courir après, on ne pourra jamais l'attraper. C'est un espoir. C'est une promesse aussi... C'est la preuve que la vie est magique... »

Mon cœur parlait. Il pouvait se montrer à Tito de temps en temps. J'étais assez pudique

quand il s'agissait de mes pensées profondes, mais là, je me laissais aller, sans avoir peur. Il resta silencieux puis remarqua :

« Je ne savais pas que tu étais si poétique... ! (je rougissais un peu) Mais tu as raison, c'est de la vraie magie. »

Nous échangeons un regard intense. Je pouvais discerner toutes les nuances de ses iris, ses cils qui brillaient au soleil, son âme, clairement visible au fond de ses pupilles. Je l'attendais, j'étais prête. Le moment était merveilleux, idyllique, parfait... Magique !

Mais non. Il se releva. Voilà ce qui arrive quand on met deux timides l'un en face de l'autre, ils sont intimidés. Il déclara en s'étirant :

« Bon ! J'ai envie de faire un peu de moto ! Profites de la vue ! »

Et il retourna à la moto, pendant que j'ouvrais la bouche circonspecte. Il n'avait pas de casque, puisque je les gardais. Il enclencha le moteur, et me cria :

« Bon bah je vais faire un tour ! Je reviens d'ici une heure ou deux ! Salut ! Fais attention aux coyotes ! »

C'était forcément une blague. Mais il partît, me laissant à mon rocher. J'étais persuadée que c'était faux, mais je l'observais s'éloigner quand même, prête à lui courir après si il le fallait. Quelques mètres plus loin il fit demi-tour en accélérant comme un fou. Mon cœur s'arrêta de battre, il était malade ! Il n'avait aucune protection ! Je me relevai d'un coup, lui faisant de grands gestes pour qu'il arrête. Mais il m'ignorait royalement. Il dérapa soulevant un nuage de poussière qui lui faisait une auréole de fumée. Je posais mes fesses sur le rocher, dos au soleil. Il accéléra de nouveau, soulevant la roue avant pendant quelques secondes et la faisant retomber presque délicatement. Tito était magnifique. La vision que j'avais de lui m'attendrissait ; il était si gentil, si doux, et en même temps si sauvage. Epris de liberté, d'une force incroyable, il savait prendre soin de son entourage, et savait embellir la vie. Il la remplissait de nuances et de couleurs, il la remplissait de rêves, il était à la fois l'aube et le crépuscule.

Je l'admirais en souriant malgré moi devant ses acrobaties qui me faisaient peur, je l'applaudissais même à la fin. Une véritable idiotie ! Son numéro avait fonctionné... Ma curiosité prît le dessus, je courais vers lui, je voulais comprendre :

« Mais c'est pas possible !! Où t'as appris à faire tout ça ? Me dit pas que c'est eux, je te croirais pas !

- Non... me répondit-il essoufflé. Je pratique depuis que j'ai 16 ans ! Mais là c'est rien !

Parce que, ça abîme vachement la moto de faire ce genre de choses, alors, je pouvais pas tout te montrer...

- Ah bon ? Je comprends mieux pourquoi ils t'ont accepté direct dans leur gang... Tout s'explique hein... ! Et tu sais faire quoi d'autres !! je veux savoir ! C'est génial ! (je ressemblais à une groupie hystérique)

- La liste est trop longue ! Rétorqua-t-il en bombant le torse d'un air de star agacé

- Vantard va !... »

Je m'attardais sur la moto, essayant de voir plus qu'un simple moteur sur roues. Elle était noire, avec des armatures argentées. Un gros phare rond et à l'ancienne à l'avant, et deux sièges en cuir confortables. Je n'y connaissais vraiment rien... Tito remarqua mon intérêt :

« Tu voudrais essayer ?

- Tu plaisantes ? Non, surtout pas...

- Allez ! Viens, je vais te montrer, t'inquiètes pas, on va juste rouler un peu, rien de méchant... »

Il se leva pour me laisser la place. Il me montra comment passer la première vitesse avec mon pied, il me montra le poignet pour accélérer, le poignet pour embrayer, et puis les freins. Je l'écoutais attentivement, mais à peine je fis tourner l'accélérateur que je crus que le guidon allait m'échapper des mains, je fis cinq mètres d'un coup, et au lieu de freiner, je paniquais. Tito sauta sur la moto en marche juste derrière moi me faisant rebondir avec son poids. Il prit le guidon en mains, par dessus les miennes. Il freina, et nous arrêtons :

« Ouf ! Merci Tito ! J'ai eu peur !

- Et si on y allait en douceur... ? Me disait-il en se penchant sur mon épaule pour embrayer de nouveau. »

Mon cœur se remît à battre. Pourtant le principe d'un cœur était de battre... Comment se faisait-il que je l'entendais si fort, comme si il résonnait, alors que quelques minutes auparavant tout était silencieux dans mon être... Je sentais presque le torse de Tito sur mon dos, ses bras longeaient les miens et ses mains recouvraient les miennes, même si il avait des gants, c'était si sensuel. Sa tête était presque posée sur mon épaule, et il me montrait comment conduire une moto. Ce n'était pas des papillons que j'avais dans le ventre mais des chauves-souris, et ils m'empêchaient de réfléchir. Malgré cela, je

commençais à comprendre la délicatesse du geste, moi qui étais si brusque. Je comprenais la réaction choquée de la moto finalement, comme un cheval qu'on oppresse.

Tito relâcha son emprise, et vînt poser ses mains sur ses propres genoux. Je roulais assez lentement en effet, mais c'était une sensation si agréable, bien que, je sentais une puissance terrifiante que j'étais incapable de contrôler juste sous moi. Tito m'aida à faire demi tour en posant le pied par terre. J'étais enchantée de voir qu'il me restait peut-être cinquante mètres pour revenir à notre rocher et à nos casques, donc je pouvais encore rouler un peu. Je disais à Tito :

« C'est super ! J'adore !

- Tu apprends vite, me complimenta-t-il

- Bon alors, c'est moi qui conduit jusqu'au repère ? Le taquinai-je

- On va se calmer, hein. Ramène nous déjà saint et sauf jusqu'au rocher!

- Arrête de faire la fille !! me moquai-je »

Alors Tito se mît à imiter une fille, enfin le stéréotype de la fille plutôt, du genre qui glousse, et surtout qui se colle à celui qui conduit. Il colla son visage entre mes omoplates, me faisant rire, puis ses mains se posèrent sur mon ventre endolori, mais je ne voulus rien dire pour ne pas gâcher cet instant. Et elles glissèrent jusqu'à se croiser, jusqu'à ce que Tito m'enlace complètement. Il releva la tête, et vînt poser son menton sur mon épaule :

« Je fais bien la fille... ?

- Euh... (j'essayais de rester concentrée)

- C'est bien d'être une fille... conclut-il en enfonçant son visage dans le col de ma veste»

Des frissons me parcourraient tout le corps. Il resserrait son étreinte, me faisant toujours plus mal aux abdominaux, mais je ne disais toujours rien. Tito me serrait dans ses bras, et j'aimais trop ça pour lui dire d'arrêter.

Nous étions arrivés au rocher. Tito fût obligé de me lâcher pour immobiliser la moto, et mettre la béquille. Il descendît le premier, me tendant une main pour m'aider à en faire autant :

« Bravo Madame ! Vous avez assuré !

- Merci, je comprends pourquoi tu aimes la moto... Les sensations.. ! Et puis les filles qui s'accrochent à toi aussi ! Lui lançai-je pour plaisanter »

Je crois que j'étais un peu jalouse, mais je ne voulais pas l'avouer. Tito faisait de la moto depuis l'âge de seize ans, et vu comment il avait imité les filles, et vu que je n'avais pas été exactement comme ça avec lui, je me disais qu'il avait dû en emmener pas mal sur sa moto. Je ne connaissais rien de sa vie, de son côté, si il avait déjà vécu un grand amour, et encore pire, si il avait laissé une histoire à Paris ! Non, j'allais trop loin... Mais soudain, je voulais savoir, je voulais lui poser des questions personnelles. Mais j'avais honte de lui demander, car si je le questionnais, c'était la preuve de mon intérêt pour son passé amoureux. Je me souvenais de notre conversation dans le pick-up où justement, il me reprochait de ne pas parler des histoires de côté, est-ce que je pouvais relancer cette conversation trois jours après ? Il fallait toujours que j'ai deux trains de retard...

Tito n'avait pas l'air de vouloir quitter cet endroit, il s'installa par terre, se servant du rocher comme dossier. Il continuait :

« Bah tu crois que c'est pourquoi que les mecs veulent faire de la moto, hein ? Pour les petites pin-up qui s'accrochent derrière !

- Moi je pensais que c'était pour la vitesse, la liberté...

- Haha ! Tu marches pas, tu cours ! Ça dépend des gens, je pense... Et puis qu'est-ce qu'il y a de mal à avoir une jolie fille qui s'accroche, au contraire, c'est encore mieux...

- Oui je vois le genre... je prends note, je prends note... lui répondis-je en m'assillant maladroitement à côté de lui. Oh ! Cette jupe et ces talons ! Je vais jamais y arriver !

- Mais t'es sûre que t'es une fille, toi ?

- Oui ! Je suis une fille ! Même si je glousse pas comme une fille, et que je m'accroche pas, ou que j'aime pas les talons, et les jupes ! Je suis quand même une fille ! m'énervais-je »

Le soleil s'était couché, et la nuit tombait doucement. Je ne supportais pas ces clichés sur les femmes. Mais je pardonnais à Tito qui ne pouvait pas comprendre, avec une mère danseuse étoile, elle devait sans doute être très féminine. Je persistais dans ma conversation :

« Et toi ?... Je veux dire... Tu as eu... beaucoup de filles, je veux dire, qui s'accrochaient à toi... Enfin... Tu vois ce que je veux dire ?

- Moui... On peut dire... me répondait-il en choisissant de rester vague. Quelques unes...

- Ah... (je baissais les yeux devant cette réponse qui était de toute évidence, minimisante)

- Mais si ça peut te rassurer... C'est la première fois que je monte derrière une fille qui pilote une moto ! »

J'étais sensible à son effort. Je comprenais que j'étais spéciale pour lui, et je crois que c'était ce que toutes les filles espéraient entendre de la bouche d'un garçon. Je persistais maladroitement dans mon enquête, combattant ma timidité :

« Tu as déjà été amoureux ?... »

Il considéra un moment ma question, puis il continua dans la sincérité :

« Oui, ça m'est déjà arrivé... Et si je suis honnête, pas mal de fois !

- Et donc, tu as déjà eu de nombreuses histoires d'amour... ?

- Non, pas du tout... On peut très bien tomber amoureux sans que les sentiments soient partagés, tu sais... Je suis pas trop romantique comme mec (je lui fis des gros yeux). C'est vrai ! Se défendit-il. J'ai toujours préféré jouer au foot, ou faire du roller, plutôt que de me prendre la tête pour des nanas ! Donc oui, j'ai eu quelques histoires mais rien d'important... Pour moi l'amitié est plus important que l'amour... Mais à vingt ans les choses changent je pense... »

J'encaissais cette information. Je ne savais pas pourquoi, j'avais toujours imaginé Tito comme le charmeur de ses dames, mais en fait, c'était plutôt son frère qui était comme ça. Tito se vantait souvent qu'il avait du succès avec les filles, et du coup, j'avais pensé qu'il était une sorte de bourreau des cœurs... Mais surtout, pourquoi il avait précisé que les choses changeaient ? Est-ce qu'il se préoccupait des femmes maintenant ? Ou est-ce qu'il s'agissait d'un message subliminal à mon attention ? Mais il me donna un petit coup avec son épaule pour me sortir de ma réflexion et me poser une question :

« Et toi ?... »

- Quoi ?

- Tu as déjà été amoureuse... ? Tu as déjà eu une personne importante dans ta vie ? »

Oui. Toi. J'aurais pu lui dire. Ma vie ? Une personne importante dans ma misérable vie ? Le poids de mon existence revenait se rabattre sur mes épaules. Mais je choisissais aussi l'honnêteté :

« Euh, non... Enfin, comme toi, je pense, je suis déjà tombée amoureuse de garçons que je connaissais pas au collège ou au lycée, que j'idéalisais complètement. Mais c'était pas ma priorité à vrai dire... Je dois pas être une romantique non plus je pense... Je crois que les garçons m'ont toujours fait peur quelque part... »

- Mais t'as déjà embrassé un garçon quand même ?! Me demanda-t-il brusquement
- Oui... Mais j'en avais pas plus envie que ça... Il était amoureux de moi, et il voulait m'embrasser, alors voilà, j'ai accepté, mais je n'avais aucun sentiment pour lui... J'ai gâché mon premier baiser...
- C'est nul... (il semblait aussi dépité que moi). J'te rassure tout de suite, mon premier baiser était horrible aussi, ses bagues m'ont déchiré la lèvre... (on se souriait) »

Comment deux personnes aussi chouettes que nous, pouvaient avoir une vie sentimentale aussi nulle ? J'avais dix-neuf et lui vingt, et nous étions de véritables arriérés du cò ur. Il est vrai que Tito avait perdu son père à l'entrée dans l'adolescence, alors que son frère y était déjà. Et moi, j'avais d'autres choses en tête, comme survivre à mon propre désespoir. Je savais que Tito ne me disait pas tout, et je ne voulais pas savoir le reste. Ce qui m'importait c'était qu'il n'y avait pas eu de « personne importante » dans sa vie. Pourtant il avait déjà aimé, embrassé, et touché d'autres filles, et ça me perturbait un peu. Mais la vie était ce qu'elle était, et si nous nous étions rencontrés à ce moment précis de nos vies et pas avant, c'était qu'il y avait une raison. Je ne me suis jamais sentie assez mature et assez stable spirituellement pour me lancer dans une relation amoureuse, et je n'en avais jamais eu envie. Et j'étais heureuse que Tito partage ce sentiment de désintérêt envers cette sorte de pression sociale qui voulait que l'adolescence soit le fruit de tous les essais foireux possibles entre une fille et un garçon. Au moins, nous allions à notre rythme, nous.

Je lui attrapai le bras, et posai ma tête sur son épaule. Au loin, les lumières de la ville brillaient de mille feux, mais le jour n'avait pas dit son dernier mot. Tito posa sa tête sur la mienne. Je sentais le sommeil venir.

Avais-je le droit de me sentir aussi bien, si bien que le repos m'emportait dans ses bras ? Oui Tito m'apaisait. Il était mon inspiration et mon expiration. Je m'endormais sur son épaule en quelques instants, emportée par tout un tas de sentiments qui se mélangeaient dans mon esprit.

Les images venaient, comme des flashes. Un soleil en feu. Un buisson seul dans le désert face au vent. Un aigle bleu au regard perçant. Et soudain j'apparaissais, marchant dans le désert de Californie, suivie de Tito qui me disait de ne pas aller par là. Je voulais lui montrer quelque chose, peut être l'oiseau, peut être le buisson, peut-être le soleil... On revenait au rocher, on s'y installait pour mieux voir, et alors que je souriais, Tito était

inquiet. Un tremblement de terre nous prit par surprise, et la falaise s'écroula nous emportant. J'avais réussi à m'accrocher à une branche, et je tenais fermement le bras de Tito qui était suspendu dans le vide. Je glissais, je me démenais pour le soulever, mais tous mes membres tremblaient, alors il décida de lâcher ma main pour que je survive. J'hurlais alors qu'il tombait et que son corps s'aplatît contre le sol. Je criais si fort, mais je continuais d'hurler alors que le décor changea. Un gang de motard nous avait enlevés, il me tenait fermement pendant qu'il tabassait à mort à Tito, tous contre lui. Il me disait de ne pas m'inquiéter, qu'il préférerait qu'ils s'en prennent à lui qu'à moi, mais tout à coup, l'un d'entre eux lui planta un énorme couteau dans le ventre, et Tito s'effondra, sans vie. Je me débattais féroce­ment avec toute la rage que je pouvais, mais j'avais beau lutter les rebelles de la forêt amazonienne me retenaient et souhaitaient m'enfermer dans une cage pour me vendre comme un animal. Tito fit son apparition pour me sauver, j'étais toujours dans la cage. Je criais. Il était tout seul contre tous, il fût stoppé, ils le mirent à genoux et ils le fusillèrent juste sous mes yeux....

C'en était trop. Je me réveillais en sueur et en larmes, et rien ne pouvait calmer la douleur qui me tordait les tripes. Je me retournais vers Tito pour vérifier qu'il allait bien, mais il me renvoyait mon regard inquiet :

« ça va ? T'as fait un cauchemar ?... »

- Oh mon dieu !! Tito !! »

Je lui sautai au cou, le serrant dans les bras, le collant contre mon cø ur. Il fallait que je le sente, vivant contre moi. Que je sente sa chaleur, son souffle, son cø ur battre. Ce n'était pas un cauchemar, c'était une prémonition. Je le savais, je le sentais. J'allais le perdre. J'étais maudite, et si c'était le cas, Tito allait en subir les conséquences. Je me relevai, toujours en larmes, et l'invitai à en faire de même :

« Il faut qu'on s'en aille de cet endroit, vite... ! »

- Mais qu'est-ce qui se passe ? Calme toi... Eh, calme toi... »

Il me colla contre son torse, en me caressant la tête, m'obligeant à ne plus bouger :

« Tu as fait un cauchemar... C'est normal après tout ce qui t'est arrivé... Mais c'était juste un mauvais rêve... chut... »

Il se voulait rassurant, mais au contraire, il argumentait en ma faveur. Je le repoussais fermement :

« Après tout ce qui m'est arrivé, oui, tu fais bien de le remarquer ! Tito, je ne peux pas

tout t'expliquer, mais je suis persuadée d'une chose, c'est que je suis **maudite** ! Je suis **maudite**, tu comprends ? (les larmes continuaient de couler)

- Mais de **quoi** tu parles ? S'impatientait-il en essayant de m'attraper les épaules

- Non, arrête ! Je ne suis pas folle... Tu ne peux pas le nier ! Depuis que l'on se connaît, il m'est arrivé tellement de choses que tu ne peux pas dire le contraire... Mais ce qui m'**horripile**... (je serrais les dents de rage) par dessus tout ! C'est mon égoïsme atroce ! Oui tu me l'avais dit, la première fois qu'on s'est rencontré, et tu avais tellement raison !! Comment j'ai pu être aussi stupide ! »

Je faisais les cent pas, pendant que Tito les bras suspendus devant lui, tentait de comprendre ce que je disais :

« Je suis là, comme une parfaite idiote, à te remercier sans arrêt parce que tu cours à mon secours, et pas une seule minute, je ne me suis dit que tu mettais ta vie en jeu ! TA VIE ! Pour la mienne ! Mais ça, je te le dis, c'est hors de question !! je ne veux plus que ça arrive... Je ne le supporterai pas.

- Mais pourquoi tu parles de ça ? Ce qui est fait est fait ! Et je le referai cent fois si il le fallait...

- Non ! (je lui jetai un regard humide mais déterminé) Tito, à partir de demain... Nos chemins se séparent. »

Je vis le visage de Tito se décomposer, et il commença à s'énerver à son tour :

« Mais t'es pas sérieuse là ? Après tout ce qu'on a vécu ?! Tout ce qu'on a traversé !! Tu fais un cauchemar et tu veux que nos chemins se séparent ? Non, mais c'est pas vrai... !

- Mais Tito !! le coupai-je. J'ai un nuage gris là, au dessus de la tête ! (je faisais des cercles au dessus de moi) Et si tu t'approches, tu seras en dessous aussi !

- Et si j'ai envie d'être en dessous, hein ? Hein ?! Me lança-t-il en faisant un pas vers moi. Pour qui tu te prends pour m'interdire quelque chose ?!

- Je refuse de t'entraîner là dedans ! C'est déjà aller au delà des limites, tu as pris trop de risques pour moi ! Tu vois pas que tout ce que je veux c'est te protéger !!

- Me protéger ?! Pesta-t-il. Me protéger de toi ?! Mais c'est quoi ce délire ?! T'es persuadée que t'es maudite, et le problème il est là !! Une fois dans ta vie, arrête de penser ça ! Pense que t'es chanceuse et tu verras, ta vie va changer... !

- Pfff ! C'est pas aussi facile... !

- Bien sûr que si ! T'es là , partout où tu vas, t'es là à attendre qu'il t'arrive quelque

chose, et quand ça t'arrive, tu te complais, dans « j'avais raison, je suis maudite ! ». Tu peux pas une fois dans ta vie te rendre compte de la chance que tu as ! T'es loin d'être maudite ! Mais si tu fais tout pour aussi, j'y peux rien !

- Attends parce que tu crois que j'ai tout fait pour qu'on m'enlève en Amazonie, ou pour que ces motards s'en prennent à moi ?! Me révoltai-je les larmes dans la voix. C'est horrible de me dire ça ! Tu crois que j'ai appelé ce renard enragé en Serbie...

- Oui mais je t'avais dit de pas aller dans la forêt ! Me coupa-t-il

- Oui, mais j'ai pas fait attention, et j'y étais ! Tu crois qu'à Alexandrie, j'ai inventé ces hurlements dans les tombes ?! Tu crois qu'en Crète, j'ai cherché à me faire droguer ?! Tu crois que je fais exprès de tomber ? De me faire mal ?

- Écoute... Je sais pas... je sais que tu es peut-être un peu maladroite... Je sais que tu es souvent, soit trop parano, soit trop naïve, que tu n'as pas encore réussi à trouver le juste milieu... Mais je sais, et ça c'est de sources sûres, que si tu es persuadée de ne pas avoir de chance, tu n'en auras jamais. C'est cosmique !

- TU CONNAIS PAS MA VIE ! L'arrêtais-je dans un cri désespéré. »

Nous nous tenions l'un en face de l'autre, à bout de souffle, rouges de colère. Jamais je ne m'étais autant disputé avec lui :

« Je veux qu'on arrête... continuais-je en essayant de me contrôler. Tito... Depuis que j'ai commencé ce voyage je fais des rêves qui n'ont rien d'irréel... Ils sont peut-être symboliques, mais ils sont vrais. Je **sais** que jusqu'à présent, tu as eu de la chance, mais ça ne va pas durer, et je ne peux pas être responsable de...

- De la chance ? S'exaspéra-t-il. Moi ?! Oui c'est vrai, je crois au Destin ! Je crois en une bonne étoile qui veille sur moi, et qui me guide ! Mais je ne crois pas en la chance, je crois en moi ! Je ne fais confiance qu'à moi même, car il n'y a que moi qui puisse prendre ma vie en mains ! Et il n'y a que moi qui puisse avoir un impact sur les autres. Je ne prends pas de risques, je te l'ai dis ! Je sais exactement ce que je fais, je suis très prudent contrairement à ce que tu penses !... Toute ma vie, j'ai voulu... (il interrompît pour reprendre d'une voix plus douce) Toute ma vie, j'ai ressenti ce besoin en moi, ce besoin de protéger quelqu'un, et si cette personne c'était toi ? finissait-il en posant ses mains sur son cò ur. »

Mes épaules tombaient lourdement, et mes bras se laissaient aller tristement. Mon visage trempé avait fait couler tout mon mascara, et pourtant, Tito me semblait dans un

état encore plus lamentable. Son regard de chien battu, ses mains collées à son torse, son air accablé. Pourquoi je lui affligeais ça déjà ? J'avais le don de tout gâcher, Tito avait sûrement raison avec cette histoire de malchance que je provoquais. Il continua :

« S'te plaît... écoute moi... Il n'y a pas eu que des mauvaises choses pendant notre voyage ! On a vraiment vécu des moments inoubliables, et magiques... Je sais que ça va te sembler étrange, mais ce qui s'est passé en Crète, nous a permis de sauver Melysse. De la rencontrer, et qui sait ? Mon frère a peut-être trouver la femme de sa vie ! La vie n'est jamais simple à comprendre... Et tu parles du renard enragé en Serbie, mais ce que tu as vécu après, avec le Cheval Noir, c'était une belle expérience, non ?... Non ? »

Tito avait une façon si particulière de voir les choses, de voir la vie. Rien n'était à classer dans une case bonne ou mauvaise expérience, comme si tout avait une raison d'être, comme si tout était écrit d'avance, et qu'il fallait s'en accommoder. Comme si la vie nous donnait des indices et que ceux qui les ignoraient perdaient la partie ou la finissaient moins bien. Je le revoyais dans le train qui nous amenait en Grèce, respirant la vie à plein poumons. Il était si vivant, si ouvert au monde. Je pris lentement place sur le rocher, et commençais à parler d'une voix beaucoup plus douce :

« C'était sûrement toi encore... Tu m'as sauvée cette fois là aussi sans même le savoir. Le Cheval Noir hante ces lieux depuis si longtemps, qu'il avait du remarquer ton lien avec tes chevaux, le respect et l'amour que tu leur portes, et il a voulu t'aider en m'aidant... Car, sinon, pourquoi aurait-il fait ça, je ne comprends pas... Je ne peux pas t'accabler d'une telle responsabilité, tu comprends ? Je ne pourrais pas toujours compter sur toi... Comme tu le dis, je dois me prendre en mains, je dois me faire confiance. Je dois pouvoir être capable de me sauver toute seule. »

Tito ne disait rien. Il pensait peut être que j'avais raison, ou alors il ne savait plus quoi dire. Il commençait vraiment à faire nuit noire, il alla jusqu'à la moto, pour allumer le phare avant. Nous nous tournions le dos. Quelques minutes après, je vis sa silhouette apparaître comme une ombre dans mon champ de vision. Je me tournais vers lui, il était à moitié éclairé par le faisceau. Il se tenait droit et plus beau que jamais ; sa veste en cuir était ouverte sur un t-shirt blanc, et laissait visibles des chaînes autour du cou. Son jeans foncé allait à souhait à ses jambes qui s'enfonçaient dans le sol grâce à des santiags d'un autre temps. Il avait beau faire tout son possible pour fermer son visage, ses yeux criaient sa désillusion.

J'étais plus abattue que jamais. Le cauchemar s'estompait, mais l'idée que Tito risquait sa vie en restant à mes côtés ne voulait pas me quitter. Je me remis à pleurer :

« Est-ce que je dois être égoïste, Tito ? Essaie de me comprendre s'il te plaît... Est-ce que je dois délibérément prendre le risque de te voir mourir sous mes yeux ? Tout ça, parce que je voudrais qu'on reste ensemble... ?

- Et si... Et si on rentrait en France, tous les deux ? Maintenant ? Proposa-t-il sérieusement m'arrachant un sourire

- Tu cherches toujours des solutions... Mais là, je ne pense pas que tu en trouveras une, car ce voyage est très important pour moi, et si je ne vais pas jusqu'au bout, je m'en voudrais.

- Mais en France, continua-t-il, en France, tu accepteras de me revoir. En France, tu n'auras pas peur pour moi, n'est-ce pas ? insista-t-il

- Oui, j'imagine qu'en France, j'aurais d'autres types de soucis que ce que je croise ici...

- Et tu comptes rentrer quand en France ?

- D'ici une dizaine de jours je pense... Peut-être moins

- Alors, tu me diras quel avion, quelle heure... et je viendrais te chercher. »

Il n'abandonnait pas. Mais il ne luttait pas non plus. Je n'arrivais pas à imaginer nos retrouvailles à Paris dans le futur, aussi bien que je n'arrivais pas à imaginer que j'allais me séparer de lui. Il faisait tant d'efforts pour paraître fort, que je voulus en faire autant. Je me redressai face à lui, en séchant mes larmes :

« Tu es d'accord alors... ?

- Non, me répondit-il soudain. Je ne suis pas d'accord, mais je sens quand une cause est perdue. Je ne pourrais pas te faire changer d'avis. Je ne peux pas te forcer, même si j'en meurs d'envie... Mais t'as intérêt à faire très attention à toi, j'te préviens... »

Il en était presque menaçant, mais je prenais ça pour un accord sur la fin de notre alliance onirique. Nous avons partagé nos rêves pendant plusieurs semaines au cours de ce voyage entre magie et réalité. Et nous échangeons à cet instant, un regard lourd de souvenirs et de nostalgie. Je pouvais presque toucher ce lien qui nous unissait, comme une gentille tornade qui nous encerclait, et qui tournoyait autour de nous sans s'épuiser. Je disais au revoir à ses rires, ses blagues, son sourire. Je disais au revoir à son charme, sa gentillesse, sa bienveillance. L'un en face de l'autre, le temps semblait s'être arrêté, mais c'était simplement nous qui avions arrêté. Arrêter d'avancer quelques secondes,

arrêter de penser, et ainsi je pouvais prendre conscience du moment présent comme jamais. Ce moment qui nous liait dans le même souffle, dans le même battement de cœur.

Je l'aimais tellement, est-ce qu'il s'en doutait un peu ? Est-ce qu'il savait que ça me coûtait de mettre fin à ce voyage fabuleux avec lui ? Je voulais tout de même faire un pas vers lui pour peut-être, si il le voulait bien, me serrer encore une fois dans ses bras.

Mais il tendit une main raide pour m'arrêter dans mon élan :

« Ne rend pas les choses plus difficiles. Rentrons. »

Et il ne prononça plus un mot.

Chapitre 52

Le lendemain matin, j'étais aussi enthousiaste qu'une personne conviée à un enterrement. Tito ne m'avait pas adressé la parole depuis la veille, et il avait même refusé de dormir avec moi. Je ne savais même pas si il avait dormi. Moi, oui, je devais vraiment passer pour la dormeuse de service... En allant au bar, je remarquais que Tito n'avait parlé à personne de la fin de notre soirée. Quand je le voyais avec les autres, il semblait heureux, et il racontait même comment j'avais conduit la moto. Je rentrais dans son jeu, car je voyais bien qu'il voulait faire bonne figure, et que le repère s'était plié en quatre pour nous faire plaisir ; on n'allait pas leur dire que nous allions faire chacun notre route par la suite.

Mais je préférais passer les derniers moments dans cet endroit avec B. Je lui rendais ses affaires bien pliées avec un grand sourire, mais l'intuition féminine, même au plus jeune âge, ne lui manquait pas :

« What's happened ? Me demanda-t-elle l'air contrarié

- Nothing ! (comment elle avait deviné quand même?) It's complicated... It was a wonderful day !! But...

- But... ? Me demanda-t-elle d'une voix douce tout en mastiquant son chewing-gum

- But... (je regardais Tito furtivement) You can't understand ! Lui lançais-je tentant le sourire. It's between us...

- Ok... I see ! Abandonna-t-elle. Vera, I have just one thing to tell you... I know that I'm young, but this guy (elle pointa Tito du pouce), this guy loves you... And i know that you love him too. It's not complicated, it's very easy... »

Elle me fit un sourire dont elle avait le don, comme si elle avait élucidé une affaire aussi simplement qu'en claquant des doigts. Quelques bulles roses plus tard, je lui disais au revoir et la remerciais pour sa gentillesse. Cette fille avait un côté chipie et adorable qui m'attendrissait. Je savais que les chances de la revoir étaient minces, mais je l'espérais sincèrement.

Par la suite, nous disions au revoir aux autres, je n'oubliais pas de montrer ma reconnaissance à Raven qui s'était montré vraiment gentil avec nous au bout du compte. Tito avait gagné son respect, et il était devenu en quelques sortes son protégé. Ils avaient du mal à se séparer ces deux là aussi. Mais nous devions partir.

Nos mains dépassaient des fenêtres du pick-up et s'agitaient jusqu'au bout de l'allée, puis le sourire de Tito s'effaça de nouveau. Il ne prononça toujours aucun mot, il fixait la route, désertique et rectiligne comme hypnotisé. Il se pencha juste pour mettre la radio me faisant légèrement sursauter.

Il m'en voulait à ce point ? J'étais triste que notre voyage se finisse comme cela, dans le silence et la froideur. Mais je ne savais pas quoi dire. Tito s'enfermait sur lui même, me coinçant à l'extérieur, piégée par ma propre décision. Je regardais par la vitre, le paysage défilait sur la musique, et me mis à voyager non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps. Je me souvenais de la première fois où j'avais grimpé dans sa voiture, alors que l'orage grondait. De la deuxième fois, avec Christophe et cette histoire de gilet qui me fit sourire malgré moi. Je nous revois tous les trois au port de la Pirée, esquivant les ustensiles que la Capitaine Henri nous jetait dessus avant que nous partions en mer avec lui. Je revivais les journées sur Bernadette, et cette fameuse soirée sur l'île où Tito m'avait mise hors de moi à cause de sa blague stupide. Notre arrivée à Alexandrie, et la découverte de l'identité de Melysse, où par la suite nous avons vécu comme des princes le temps d'un week-end. Puis le Caire, et le voyage à nous deux qui commençait. Rien que Tito et moi. Mais toujours autant de découvertes, de rires, auquel s'étaient rajoutés une tension palpable entre nous, parfois difficile à vivre au quotidien. L'Amazonie, la Californie... J'étais si heureuse d'avoir vécue tout cela avec lui ! Il allait tellement me manquer que je sentis des larmes escalader ma gorge pour venir se loger au coin de mes yeux. Je les balayais férocement. J'avais pris une décision quand même, est-ce que je pouvais au moins la tenir?

Tito me jeta quelques regards distants, en levant presque les sourcils par moment. Je devais avoir l'air d'une folle à ses yeux... je voulais tellement qu'il parle, son silence commençait à m'oppresser ! Alors si en plus, il avait cette attitude, ça m'énervait encore plus.

« Tu comptes rester silencieux éternellement ? Lui lançais-je en croisant les bras

- í J'ai rien à dire... Alors j'me tais, rétorqua-t-il presque hautain

- Ah... Très bien... Bah c'est super, merci ! (il fronça les sourcils). Merci de tout gâcher ! De gâcher nos derniers moments, c'est super ! Merci ! m'emportais-je

- Hein ?! T'es sérieuse ? C'est moi qui gâche quelque chose là ? T'es sûre de toi ? Réfléchis avant de parler des fois... »

Il en devenait presque méchant. Je savais qu'il avait raison, mais je continuais :

« Oui je sais, c'est moi qui gâche tout comme d'habitude ! Mais tu pourrais pas, je sais pas, faire en sorte que ça se passe mieux ? Au lieu de faire la gueule comme ça... !

- Mais qu'est-ce que t'attends de moi au juste ? Hein ? Que je fasse comme si de rien n'était comme je l'ai fait avec les autres tout à l'heure ? Je peux pas ! Je te ferai pas ce plaisir ! Tu veux te casser, bah je vais pas te ménager pour que tu puisses partir l'esprit tranquille !

- J'ai jamais demandé ça !! me vexai-je. Bon laisses tomber... Je vais me taire aussi, comme ça tout ira bien... »

Je n'arrivais plus à retenir mes larmes. Je me tournais vers la vitre, et tentais de pleurer le plus silencieusement possible. Le temps d'arriver à l'aéroport, ça allait s'apaiser. Une petite demi-heure après, nous arrivions à Las Vegas. Je ne me voyais pas rester dans cette ville, sans Tito, je préférais prendre un avion pour San Francisco, y rester quelques jours et de là, prendre un autre avion pour l'Alaska. Tito était concentré sur la route, il y avait beaucoup plus de panneaux, de voitures, de ronds point gigantesques... Il trouva le terminal des départs, et gara sa voiture dans un parking express. Il ne pouvait pas rester plus de quinze minutes. Je sentais déjà le tic tac du chronomètre qui venait de s'enclencher au dessus de nos têtes.

Pourtant quand il arrêta le moteur, aucun de nous ne bougea. C'est à peine si nous osions nous regarder. Soudain, il me tendit un dessous de verre en carton qui devait venir du bar de B, et alors que je l'attrapai soigneusement, il m'expliqua :

« Voilà, ici, tu as, mon numéro de téléphone, mon adresse, et mon mail... Dès que tu rentres... Enfin... Tu fais comme tu veux, mais... j'attendrais tes nouvelles, finissait-il en serrant le volant entre ses mains et en regardant droit devant lui. »

Je tenais le plus précieux de tous les papiers que j'avais accumulé jusque là. Le moyen de revoir Tito une fois à Paris. L'émotion me submergea cette fois. Je lui sautai au cou pour lui cacher mes larmes :

« Je suis heureuse de t'avoir rencontré... D'avoir partager ce voyage avec toi... lui avouai-je avec la voix embuée. »

Il enroula ses bras autour de moi, me serrant si fort que je crus étouffer. Mais il réussit à prononcer dans mon épaule :

« Ne pars pas Véra... Finissons le voyage ensemble... »

Sa voix était si douce et si sincère. Il ne me suppliait pas, mais je sentais qu'il en était capable. Il aurait pu me supplier si je lui en avais laissé le temps, mais si il l'avait fait, je n'aurais pas pu partir. Je lui embrassais longuement la joue, ainsi mes lèvres attrapèrent son goût, et je pus m'envoûter une dernière fois du parfum si délicieux qu'avait sa peau. Mon sac était à l'arrière, je l'attrapai difficilement pour le faire passer devant, bientôt il se trouvait entre nous deux, nous obligeant à nous regarder une dernière fois. Je détestais les au revoir, et il le savait. A quoi bon faire durer cet instant pénible ? C'était de la torture !

« On se voit en France, d'accord ? Lui assurai-je avant d'ouvrir la portière et de la claquer »

Je commençais à marcher en fixant un objectif simple : l'entrée du terminal. Pourtant chaque pas était plus lourd, plus insupportable. Je sentais comme un élastique invisible qui s'étirait depuis le pick-up et qui ralentissait mon avancée.

J'entendis une portière claquer dans mon dos ; Tito était sorti du véhicule et avait posé ses fesses sur le capot pour je ne sais quelle raison, peut être voulait-il s'assurer que je partais vraiment ? Tout comme à notre arrivée à Alexandrie, j'eus le même réflexe idiot, je me mis à courir, et n'arrêtais ma course qu'une fois assise dans l'aéroport sur un petit banc grillagé.

Je laissais aller mes sanglots librement, et chaque larme qui coulait me rappelait Tito... Mon fabuleux Tito, le plus exceptionnel des êtres que j'avais eu la chance de rencontrer. Lui qui pouvait tout transformer, lui qui embellissait la vie !... Il était ce sourire déambulant, je les revoyais tous ; il était là, debout face à moi, ou il se retournait pour mieux me les montrer, des fois il les exagérait avec ironie, ou il explosait de rire. Toutes les fois, où il me remontait le moral, où il s'amusait avec moi, me faisant des blagues douteuses, et me poussant à bout, mais en fin du compte, c'était drôle. Grâce à lui, j'avais souris à mon tour, j'avais même ri, même jusqu'aux éclats, jusqu'aux larmes ! Je le revoyais allongé, croiser les mains derrière la tête pour me confier quelque chose, ou me raconter une histoire. Et toutes ces fois où il m'embêtait, me faisant des croche-pieds, barbouillant mes cheveux, ou me pinçant les joues. Je revoyais son sale caractère de Monsieur Je sais Tout, et J'ai la Solution, qui m'agaçait par moment, surtout quand il s'énervait pour rien. Mais il était surtout attentionné, tout en ayant l'air de faire tout le contraire, il s'occupait de moi sans que je lui demande quoi que ce soit, et surtout

malgré toutes les fois où je l'avais repoussé. Tito était si incompréhensible, si entêté, si enjoué, si sincère et si tendre. J'étais piégée dans le tourbillon de son souvenir. Il m'avait pris la main, et j'avais sentie un feu d'artifice en moi. Il m'avait serré dans ses bras, et jamais je ne m'étais sentie aussi comblée et heureuse. Il m'avait regardé avec les yeux de l'âme, et j'avais vu la sienne, comme le plus beau des paysages jamais découvert, rempli de lumières et de couleurs, de motifs complexes et magnifiques dansant à l'intérieur de son être. Combien de fois mon cœur s'était débattu dans sa cage pour rejoindre le sien. Est-ce que je pouvais vraiment vivre sans lui ? Depuis que je l'avais rencontré, ma vie n'était plus la même... Est-ce que je devais être raisonnable, ou égoïste ? Est-ce que je devais nous mener droit vers une tragédie ? Est-ce que c'était ma paranoïa qui m'entortillait et m'empêchait de voir la réalité, la transformant toujours dans son côté le plus infâme ? Est-ce que Tito était toujours dans le parking ?

Roméo et Juliette avaient bien senti que leur histoire allait mal se finir, pourtant ils avaient quand même choisi de la vivre, en gardant toujours espoir que les choses iraient mieux. Si je faisais partie de la famille des Ténèbres et Tito de celle des Lumières, ne pourrions-nous pas nous aimer malgré tout, et espérer parcourir le chemin que nous offre la vie parfois semé d'embûches, ensemble ? Je me fis alors une promesse ; je devais tout faire à mon tour pour protéger Tito de ma malédiction, quitte à aller voir des spécialistes une fois en France, et si malgré tous mes efforts il arrivait quelque chose à Tito, je procéderais de la même façon que Juliette. C'était mon intime promesse.

Soudain, je me redressais, et fis demi-tour, en courant beaucoup plus vite. Tito devait être sur le point de quitter le parking, il fallait que je le rattrape, absolument, je n'avais pas le choix, je devais courir jusqu'à perdre haleine si il le fallait.

Mais je m'arrêtai. Tito était toujours là, les fesses posées sur le capot, les jambes et les bras croisés, le visage tourné au loin. Il baissa la tête, et sans que je ne sache pourquoi, il la releva d'un coup en ma direction. Il se redressa un peu en m'apercevant. Il me restait entre cent et deux cents mètres à parcourir pour le rejoindre. J'en tremblais presque.

Comment j'avais pu être aussi bête ? Vouloir délibérément nous séparer l'un de l'autre ! Quelle idée, mais quelle idée ! Je commençais à avancer. J'étais trop impulsive, trop folle. Je pressais un peu le pas. Je le voyais de plus en plus près. Il n'avait pas bougé, enfin pas avancé, mais il semblait pataugé en pleine confusion, et plus je m'approchais, plus j'observais en lui, une véritable hésitation. Ses yeux se baissaient puis se relevaient

en ma direction, sa main triturait ses lèvres, il fit quelques pas de gauche à droite, jusqu'à ce que je me positionne à quelques mètres de lui, attendant quelque chose comme une sentence me tomber dessus. Qu'allait-il me dire ? Qu'allait-il faire ? Il semblait si nerveux. Soudain il lâcha un :

« Et merde ! »

A lui-même. Puis il se mit à avancer directement vers moi. Étrangement je crus qu'il allait me gifler, et levai mes mains en l'air en signe de protection. Mais il s'empara de mes bras, les saisissant et les rabaisant avant de poser ses lèvres sur ma bouche. Je fus choquée, d'une part parce que je ne m'y attendais pas du tout, d'autre part parce que ça n'avait rien d'un baiser romantique, ou langoureux. Il était juste en train d'appuyer ses lèvres sur les miennes, et elles s'aplatissaient bizarrement l'une sur l'autre, aidées par ses mains qui avaient attrapé mon visage le plaquant toujours plus sur le sien. Il me libéra dans un bruit exagéré :

« Mouuuuah ! »

Et je restais suspendue dans le vide, mes mains figées dans les airs, le temps semblait s'être arrêté. Tito se mit alors à mes genoux, collant sa tête contre mon ventre, et enlaçant mes cuisses toujours plus fort, alors que je restais toujours contractée des pieds à la tête :

« Ne m'en veux pas s'il te plaît ! C'est juste que je suis tellement content... ! Même si j'étais sûr que tu allais revenir, avec toi on est jamais sur de rien... Il faut que tu comprennes que... »

Je n'étais pas capable de comprendre, j'étais à peine capable de penser. De mon point de vue j'avais juste la sensation d'être un ballon de baudruche, qui pendant tout le voyage avait gonflé, gonflé, grâce en partie à Tito qui n'avait cessé de souffler dedans, et qu'avec ce baiser ridicule, comme la pointe d'une aiguille, il venait de tout faire exploser ! Mais il continuait de parler :

« Ne m'en veux pas... Ne me rejette pas... Près de toi, je me sens vraiment moi, près de toi je me sens nécessaire, utile ! J'en ai rien à foutre que tu sois maudite ou j'sais pas quoi ! Ça me fait plaisir de protéger quelqu'un, d'en être capable, de veiller sur une personne... Laisse moi veiller sur toi, laisse moi chasser les ombres, j'en suis capable, je t'assure ! C'est mon choix, accepte le ! Restons... Ensemble. »

Il était complètement enroulé à moi, mes cuisses étaient collées à son torse. J'essayais

de reprendre mes esprits, mais c'était dur quand je sentais la chaleur de son souffle sur mon ventre. Je commençais par remuer mes lèvres doucement pour prononcer son nom :

« Tito... »

Il releva la tête vers moi, pendant que je baissais les yeux. Je réussis à remuer ensuite mes bras, et mes mains vinrent se poser doucement sur ses épaules, et je continuais :

« Tito... »

Puis tout à coup, je me mis à lui taper les épaules frénétiquement en m'écriant :

« Tito !! Mais pourquoi tu m'as embrassée !! Et c'était quoi ce baiser horrible !! Nan mais franchement !! C'est pas toi qui te vantais de bien embrasser en Egypte ! Et pourquoi tu me sautes dessus et tu m'embrasses comme ça ! T'es trop nul !! »

Je croisais les bras, et boudais ostensiblement. Il commença pour sourire, puis à rire, et il se releva, et ses mains passèrent de ma taille à mes joues. Il s'expliqua :

« C'est parce que tu es spéciale pour moi... (il souriait de plus bel face à ma bouche boudeuse)

- Mouais bah.. Merci hein ! I-nou-bli-able ce baiser ! Franchement...

- Ok d'accord... Je peux recommencer si tu insistes tellement... Viens par là ! (d'une main il resserra mes joues sur elles-mêmes pour que ma bouche se retrouve toute tordue face à la sienne)

- Mais arrête ! Protestai-je en marmonnant comme un poisson. Arrête de te moquer de moi ! Continuai-je après l'avoir repoussé. Laisse moi tranquille !

- Bon bah faut savoir ! Tu veux ou tu veux pas ? »

Un jour... Un jour j'allais lui sauter dessus, j'allais l'embrasser, j'allais lui dire à quel point je l'aimais, à quel point il m'était indispensable. Un jour je lui renverrais dans la figure tous ces moments où je m'étais retenue de lui montrer la nature de mes sentiments. Oui un jour... Mais là, j'étais fâchée. Il m'énervait tellement ! Mais je le regardais, déterminée, mon regard était une promesse. La promesse qu'un jour j'allais l'embrasser, d'une façon si tendre et langoureuse, d'un baiser à la fois si doux et si fougueux, et que de ce baiser, nous serions tous les deux libérés de nos fardeaux et nous serions unis à jamais. Mais là, il pouvait toujours attendre !

Tito s'était posé sur le pick-up, habitué à mes absences et mes silences, mais je proclamai tout à coup :

« Je veux... Je te veux, Toi ! Espèce d'idiot Monsieur Je Sais Tout, qui se moque de

tout ! Je veux qu'on continue le voyage ensemble... Je le veux plus que tout. (il acquiesça solennellement). Et je veux ! Que tu te fasses pardonner sur le champ pour ce baiser affreux, en m'offrant à manger dans un diner tout de suite !

- Vos désirs sont des ordres, Princesse. »

Il ouvrit la portière, alla chercher mon sac, le jeta sans précaution à l'arrière de nos sièges, puis il attendit que je monte et referma une fois assise. A ce moment là, j'étais si heureuse, bien que agacée par l'attitude dévergondée de Tito à mon égard (tout de même, j'étais une princesse). J'étais persuadée que je venais d'échapper au pire... Mais comme la plus part du temps, je me trompais.

Chapitre 53

Las Vegas ! Enfin ! Quelle ville ! Nous avons garé le pick-up, là où nous avons trouvé de la place, et nous avons commencé à découvrir la ville qui ne dort jamais à pied. Il faisait jour, j'étais impatiente de voir l'ambiance la nuit. Tito n'avait pas l'air de m'en vouloir, quant à moi, je tâchais de tout faire pour qu'il me pardonne. La cité du vice avait su cultiver cette image de débauche, en la rendant presque touristique et agréable, un peu comme Paris l'avait fait avec Pigalle, ou Amsterdam avec son Quartier Rouge. Des hôtels et des casinos plus surprenants les uns que les autres, des fontaines, des monuments, cela ressemblait à un parc d'attraction pour adultes. Des concerts de super stars, des spectacles de magie parmi les plus incroyables au monde, des numéros de cirque parmi les plus originaux et magnifiques, mais aussi, et surtout des jeux d'argent, des femmes sublimes à louer pour une soirée ou une nuit, des chapelles roses bonbons pour des mariages express de couples souvent en état d'ébriété. Et parmi cette foule en perpétuel mouvement vers des souvenirs inoubliables, la sécurité rodait, des voitures de police, des gardes du corps, des vigiles, tous à moitié mafieux, et tous étaient là pour veiller à ce que la débauche ne dérape pas trop, ou qu'elle dérape en leurs intérêts. Comme un seuil de tolérance dans Sin City.

J'étais émerveillée malgré tout, par cette ville, comme l'on peut l'être d'une oasis au milieu d'un désert parmi les plus arides des Etats Unis. Nous prenions une glace dans le quartier réputé de Las Vegas Strip, portion de rue où se concentrent tous les plus beaux hôtels et casinos. On se promenait aux abords de la reconstitution de Paris, avec une Tour Eiffel presque identique à la nôtre, et je disais à Tito :

« C'est pas grave, nous aussi on a une Statue de la Liberté chez nous ! »

Il approuvait mes dires en souriant quand il fût arrêté par un homme étrange. Il avait des cheveux noirs assez longs et une casquette qui recouvrait presque ses yeux. Il portait une chemise noire à manches courtes, et des bijoux en argent assez massifs et gothiques. Je m'approchais immédiatement et soudain je remarquais qu'il était accompagné d'un cameraman. Il parlait en anglais, et il voulait nous montrer quelque chose, de la magie, ou quelque chose comme ça... Tito et moi, nous échangeons un regard complice ; on était curieux de voir ce que cet homme allait faire comme ça dans la rue, à quelques centimètres de nous. Mais il avait besoin de l'un de nous. Je me portais volontaire, mais

Tito préférait que ce soit lui. Le problème c'était qu'on était devenu pareille, on voulait tous les deux protéger l'autre, même si pour le magicien et le cameraman qui ne manquait pas de filmer notre mini-dispute, on se battait plutôt pour la gloire éphémère de passer à la télévision... Tito finît par céder à contre cœur. Je gobais presque ma glace pour ne pas qu'elle fonde, et lui donnait un cornet à moitié rempli à surveiller. Le magicien s'approcha de moi avec une petite poupée vaudou... Je commençais à regretter d'avoir accepté. Il me demanda si il pouvait la frotter un peu sur mon bras, et je le laissais faire. Puis il me demanda de me retourner dos à lui. Je me retrouvais face à la caméra, souriant bêtement à l'objectif et à Tito. J'attendais le tour. Soudain je sentis une chaleur qui me piquait le pied, je pensais que c'était le soleil, qui à cause des immeubles et un effet de loupe inexplicable, venait me brûler directement le pied. Mais je ne voulais pas gâcher le tour du magicien, alors je décalais juste un peu mon pied, en essayant de contenir ma douleur. Mais la chaleur était de plus en plus forte, je continuais de sourire pendant que je secouais mon pied. Puis la brûlure fût si forte que j'oubliais totalement le magicien et la caméra, et allai me cacher à l'ombre d'un palmier, en m'excusant sincèrement :

« I'm so sorry !! But my foot hurts... We can start again after please ? »

Tout le monde rigolait, je ne comprenais pas pourquoi, et Tito vînt vers moi avec les deux glaces que j'imaginai me mettre sur le pied ! Il m'expliqua :

« Mais Véra !! C'était ça le tour ! Il a passé la flamme d'un briquet sous le pied de la petite poupée ! Et ça t'a provoqué une chaleur à ton pied !

- Hein... ? Mais ça a marché alors ?

- On dirait... Mais ça va ? Tu n'as plus mal là ? »

Non je n'avais plus mal du tout, plus aucune sensation de chaleur. Ce n'était plus de la magie dans le sens où on l'entendait, car quand on disait « magicien » on pensait à « illusionniste ». Mais cet homme là semblait avoir acquis une connaissance d'une magie véritable. Je voulais lui parler avant qu'il ne profite de la foule, qui était maintenant autour de nous, pour faire un autre tour. Mais il vînt vers moi en premier :

« Are you ok ? I'm sorry if I hurt you, but if you want, you can do the same... (il me tendît une poupée avec un objet à planter dedans)

- No way, lui répondis-je avec un sourire. (si la flamme d'un briquet m'avait fait sentir une brûlure, le piquer avec un objet pointu allait sûrement lui faire très mal). But can I

ask you something ?

- Of course !

- This kind of magic is black one, isn't it ?

- There is only one kind of magic, m'assura-t-il avec un large sourire. And it isn't black or white, but all depends of the person who uses magic... For good things or bad things... »

Et il s'en alla continuer sa promotion dans les rues de Las Vegas. Nous reprenions nous aussi notre balade, ainsi que la dégustation de nos glaces, en parlant de ce que nous venions de vivre. Tito était complètement emballé par l'hypothèse que la magie existe, même si c'était une magie mystérieuse qui me faisait un peu peur :

« Mais tu te rends compte ! Lui lançais-je. Si les poupées vaudou existent, ça veut dire que les morts vivants aussi...

- Oui... Mais bon, comme il te l'a dit, tout dépend de la personne qui utilise la magie, tout dépend de ses intentions et aussi de ses pouvoirs. C'est sûr que ça fait peur, si tu parles de jeter un sort à quelqu'un, de le rendre malade, ou de prendre contrôle de son âme, commença-t-il en prenant une voix de train fantôme. Mais ça veut aussi dire qu'on peut utiliser la magie, pour protéger sa maison, ou un être chère, pour retrouver quelque chose qui a disparu, ou pour réussir quelque chose ou gagner de l'argent !

- Mais c'est de la triche ! M'exaspérai-je. Tu n'as jamais vu Merlin l'enchanteur ! Il faut savoir se débrouiller sans magie...

- C'est peut-être pour ça que la magie a disparu de nos sociétés, qui sait ? Peut-être qu'on considérait ça comme de la triche... ça devait faire peur aussi, savoir qu'une personne pouvait envoûter quelqu'un, le rendre amoureux par exemple... ajouta-t-il d'une voix douce en me regardant.

- Oui, à mon avis, c'est comme partout, il devait y avoir des gens bien qui utilisaient la magie pour guérir et pour protéger les autres, et ceux qui ont voulu l'utiliser pour servir leurs propres intérêts ou par vengeance...

- Ou par désespoir... ressusciter les morts par exemple...

- Non s'te plaît tais toi ! M'écriai-je en lui plaquant ma main sur sa bouche. J'ai la phobie des zombies ! »

Je voyais ses pommettes se soulever dans un sourire que je dissimulais. Mais soudain, je me rendis compte que Tito avait perdu son père et que peut-être il avait pensé le

ramener à la vie ? Je me demandais par la même occasion si Tito était croyant ? Je retirais ma main doucement, mais il explosa de rire :

« C'est la phobie la plus ridicule que j'ai jamais entendu ! Mais ça existe pas les zombies !

- Eh ! Ça pourrait exister si un jour ils inventent un virus... et que ça pousse les gens à se manger entre eux ! (il riait de plus bel) Mais Tito !

- Tu devrais écrire des films tu sais... »

Je tentais de lui expliquer que c'était tout sauf de la science-fiction, et que les armées du monde entier travaillaient sur des armes biochimiques faites pour rendre les gens malades plutôt que les faire exploser, et certains de ces virus auraient pour but de rendre les humains enragés... Mais il balaya mes histoires d'un coup de bras, et me proposa de rentrer dans un casino, et pas n'importe lequel ; le Bellagio.

Déjà de la rue, il ressemblait plus à un palais qu'un hôtel ou un casino. Mais cette impression se fit plus réelle dans le hall d'entrée absolument fabuleux. Je commençais à être habituée pourtant à un certain luxe, entre mon séjour à Alexandrie et à Riverside, mais ce Bellagio se situait à un niveau supérieur. La décoration était riche, aussi bien dans la qualité des matières utilisées que dans la quantité. Le marbre, et le bois ciré, les lampes qui diffusaient une lumière constante et chaleureuse, alors qu'il faisait jour dehors. Les tapis décorés au sol, les motifs ornant les murs, mais étrangement, je pouvais résumer ce que je ressentais par cette simple description ; c'était un palais somptueux bâti sur des colonnes doriques en plastique. En allant vers le casino, on ne pouvait pas rater une sculpture splendide d'un cheval taille réelle semblant fait de cristal pur, et étincelant de mille feux dans le hall. L'espace en était presque envahissant...

Tito était impatient de commencer à jouer, mais je ne partageais pas son enthousiasme, étant donné que je n'avais aucune chance au jeu. De plus, je n'avais qu'une envie, visiter cet endroit qui confirmait mon idée que Las Vegas était un parc d'attraction pour adultes. Au Bellagio, il y avait tout, les jeux d'argent, les boutiques de luxe, une piscine paradisiaque avec un bar, un Spa, une salle de spectacle avec une revue féerique, des dizaines de restaurants et des dizaines de bars, aux univers et aux ambiances toujours plus délectables, entre grande gastronomie, ou plus contemporaine, ou encore entre piano bar, et bar lounge. Je commençais à me sentir mal, presque gênée d'être là, parmi tant de luxe, moi qui étais si pauvre... Mais les gens qui m'entouraient me

ressemblaient ; des curieux, des touristes, des familles, et puis surtout des groupes d'amis ou des couples. Ils marchaient, émerveillés ou déterminés. Je décidai de me rapprocher de Tito, histoire de ne pas le perdre.

Nous allions échanger de l'argent aux caisses, où nous attendions plusieurs longues minutes et j'en profitais pour expliquer à Tito pourquoi je ne voulais pas aller au casino : « J'me connais, je vais perdre... Et j'ai vraiment pas envie de perdre de l'argent ! Mais c'est pas grave, je vais te regarder et regarder les différents jeux aussi... ! »

Mais quand il récupéra ses jetons, il m'en passa trois pour que je les joue :

« Tiens ! Tu n'as qu'à jouer que ces jetons là, et essaye de les doubler au moins ! »

- Mais c'est la première fois que je rentre dans un casino, je ne connais aucun jeu...

- Commence par la roulette alors, c'est facile ! Et t'inquiètes pas si tu les perds, du moment que tu t'amuses un peu ! »

Il m'abandonna donc à la roulette. Je le soupçonnais de m'écarter volontairement pour que je ne lui porte pas malheur. Mais je ne pouvais vraiment pas lui en vouloir... Je commençais par observer un peu la table, pour comprendre comment cela fonctionnait. Cela semblait relativement simple, il avait raison. Je misais un jeton sur le rouge et un autre sur le noir, et je choisis le nombre 21. Un jeune homme en costume lança la roulette en marmonnant quelque chose en anglais, puis la bille s'arrêta sur :

« Twenty one black ! Confirma-t-il d'une voix haute »

Je me retrouvais avec quatre jetons, et une sorte d'euphorie m'envahît. Je cherchais instinctivement Tito du regard, mais il y avait beaucoup trop de monde, et il fallait que je fasse mes jeux. Alors je recommençais, mais cette fois, je misais deux jetons sur le rouge, un sur le noir, et pas de numéro, et quand la bille s'arrêta, je perdis un jeton, mais j'en gagnais deux de plus. Du coup j'en avais cinq. Je souriais bêtement aux gens. C'était donc ça les jeux d'argent ? C'était comme ça que ça marchait ? Je venais de gagner 10\$ en trois minutes, c'était magique ! Je voulais continuer, mais cette fois je me permettais de prendre des risques, de miser sur deux numéros presque au hasard, par contre, j'étais sûre que le noir allait tomber cette fois là, alors je misais les trois jetons qui me restaient dessus. Il lança la roulette une fois de plus, la bille tournait très vite au début, puis elle ralentît, commença à sautiller sur le bois, et se cala enfin sur le 12 noir. Je levai les bras en l'air, victorieuse, et ramassai mes six jetons. Oui c'est vrai je venais d'en perdre deux, et finalement je n'en avais gagné qu'un de plus, mais soudain je sentis une

connexion entre moi et la bille, j'étais totalement envahie par le jeu.

Trente minutes plus tard, je me retrouvais avec un jeton... Le problème avec les jeux d'argent, c'était qu'il fallait savoir s'arrêter, car si on avait de la chance pendant un temps, ça ne durait pas forcément. Je ne souriais plus et j'avais peur de jouer mon dernier jeton. Surtout que mon enthousiasme pour jouer m'avait complètement quitter, et que je préférais retrouver Tito avec un jeton, plutôt que rien du tout. Je quittais donc la table avec le poids de la défaite sur les épaules. Cependant, j'étais forcée d'admettre que je m'étais bien amusée pendant un temps.

Tito m'avait dit qu'il serait vers la table du jeu des dés. Mais je ne voyais pas où il était à cause d'une foule de personnes qui criaient de joie sans arrêt. Je continuais mon chemin, puis retournai sur mes pas. Cette foule de gens euphoriques, ça sentait Tito. Je me frayais un chemin et je l'aperçus à travers les personnes qui étaient autour de la table. Dans le mil ! Tito était radieux au milieu de ce petit groupe qui l'encourageait. Il lançait les dés, et tout le monde l'applaudissait. Je préférais m'éloigner pour ne pas lui porter malchance. Mais malgré l'attroupement, il avait du me remarquer, et décida de me rejoindre, avec un sceau rempli de jetons qu'il distribuait généreusement à ceux qui l'avaient encouragé. Son sourire était gigantesque :

« Regarde tout ce que j'ai gagné !! C'est trop cool !

- Wouah ! T'es trop fort ! Mais y'a combien là dedans ?

- J'en sais rien ! Peut-être cinq cents ou mille dollars

- C'est incroyable ! Mais comment t'as fait ?!

- Tu sais... Il suffit d'avoir deux dés et du temps à perdre dans la vie...

- Quoi ? Tu veux dire que tu t'es entraîné à lancer des dés ?!

- Oui madame ! Et je peux te dire que je ne le regrette pas aujourd'hui ! Je te l'ai dit, le facteur chance c'est pas pour moi ! »

Il était incroyable. Je comprenais qu'on s'entraîne pour une compétition, pour un examen, mais Tito, lui, s'entraînait à faire des choses qui lui seraient utiles à certains moments précis de sa vie, comme le jeu du baccalauréat, ou encore jeter des dés... Mais en marchant vers la caisse, je me rendis compte que c'était pareille avec le reste. Il avait son diplôme de secouriste, car il savait que ça pourrait être utile un jour, il avait appris à se battre pour pouvoir défendre une personne si l'occasion se présentait... Il n'avait pas juste son permis voiture, il savait piloter aussi bien sur quatre roues que sur deux ! Il

avait appris tellement de choses alors qu'il n'avait même pas 21 ans, et moi qui en avait 19, je me sentais comme une cruche vide à côté d'un château d'eau rempli.

Quand je repris mes esprits, nous étions dans la file d'attente, et Tito me précisait :

« í pas abuser de la chance, surtout dans un casino ! Si on gagne trop, il trouve ça louche et après il nous flique ! Je préfère m'arrêter ! On aura de quoi se payer un bon restaurant ici, si ça te dit, par contre pour une nuit dans ce palace, je pense pas que j'ai gagné assez ! Mais on trouvera bien un hôtel abordable dans le coin !

- Oui oui... On trouvera bien... »

Je l'écoutais d'une oreille, mais au fond, je n'arrêtais pas de me poser des questions sur lui. Je voulais tout savoir de Tito, je voulais lui poser des questions personnelles et intimes, je voulais le connaître d'avantage, partir explorer son âme, son cò ur, et peut-être comprendre d'où lui venait toute cette énergie !

Il avait gagné exactement six cent cinquante dollars, en plus des cinquante dollars qu'il avait échangés au départ, et sans compter les jetons qu'il avait distribué aux voutours qui s'étaient agglutinés autour de lui. Mais ce n'est qu'au moment de quitter l'espace des jeux qu'il me demanda si je m'étais bien amusé :

« Oh mince! M'exclamai-je en retirant le jeton de ma poche. On a oublié d'échanger celui là !... On doit se retaper la queue... continuai-je en faisant demi-tour

- Mais oui ! Tes gains ! On a complètement oublié... Attends, t'as que ce jeton ? Me demanda-t-il en me retenant

- Oui, me vexai-je en croisant les bras

- Laisse tomber alors ! Garde le en souvenir... me répondit-il en continuant son chemin

- Eh ! Mais ça fait quand même cinq dollars ! »

Il soupira et se remît à marcher. Alors que je le rattrapai, nous passions devant une jeune femme du casino qui se tenait à côté d'une grande roue, type la Roue de la Fortune. Il suffisait d'un jeton d'un montant minimum de cinq dollars pour avoir une chance de gagner de nombreux services proposés au Bellagio. Nous pouvions gagner un simple cocktail, ou un bon de deux cents dollars de shopping valable dans les galeries marchandes, ou encore un repas dans un des restaurants, une demi-journée au SPA ! Bref, il n'y avait pas de perdant. Tito m'encouragea d'un regard et d'un petit sourire.

Très intimidée, j'avançais vers l'hôtesse et lui tendis mon dernier jeton. Elle l'attrapa avec un large sourire, et lança la roue machinalement. Je sentis mon cò ur battre plus

vite, comme une sorte d'intuition. Tito avait peut-être raison, le destin existait. Après tout, il ne me restait qu'un jeton, nous avions oublié de l'échanger, et il suffisait d'un jeton pour lancer la roue, qui faisait appelle à la fortune dont j'étais sûre d'être démunie. Cependant, en cet instant précis, je sentais que j'avais de la chance, que je pouvais gagner quelque chose de super. La roue s'était arrêtée, mais je n'arrivais pas lire sur quoi. L'hôtesse s'avança vers moi avec un coupon, en me félicitant, et je laissais ma place à quelqu'un d'autre :

« Alors t'as gagné quoi ? Me demanda Tito impatient »

Nous nous penchions ensemble sur le petit bout de papier, où il était écrit que je venais de gagner une nuit pour deux personnes au Bellagio. Je n'en revenais pas.

Tito leva sa main en l'air, m'invitant à taper dedans. Je lui fis un grand sourire, et fis claquer nos paumes en m'écriant :

« J'y crois pas !! On a gagné une nuit ici ! Au Bellagio !

- Tu as gagné ! Tu vois tu as de la chance après tout, Miss Défaitiste ! »

Je regardais si il y avait marqué quelque chose en tout petit, quelque chose qui pourrait me décevoir ou abîmer ma joie, mais rien n'était noté de contraignant. Le coupon était valable jusqu'à la fin de l'année. Nous nous empressions de rejoindre le pick-up et récupérer nos affaires. J'avais l'impression que l'aller retour nous avait pris à peine une fraction de seconde. Cependant de retour à la réception, nous étions obligés d'attendre notre tour, et je trépignais d'impatience. Mais la réceptionniste mît fin au rêve d'un français parfait :

« Je suis navrée de vous apprendre que ce soir toutes les chambres sont prises. C'est en effet très rare, mais nous accueillons un spectacle qui a beaucoup de succès en ce moment... »

Mes épaules retombèrent presque sous mes coudes. J'acquiesçais avec tristesse, mais comme d'habitude Tito ne lâcha pas l'affaire :

« Mademoiselle, est-il possible de réserver une chambre pour demain soir dans ce cas ?

- Je pense que c'est possible. Je vais regarder les disponibilités. Veuillez patienter s'il vous plaît. »

Tito se retourna alors vers moi et me dit en aparté :

« T'en fais pas comme ça, au pire, ce soir, on dort dans un hôtel normal comme prévu, et y'aura forcément une chambre de libre demain, t'inquiète pas...

- Oui mais... J'ai vraiment cru que j'avais de la chance... marmonnai-je en boudant. Mais de toute évidence...

- Nous avons bien des chambres disponibles, mais pas avant deux jours, nous interrompît la jeune femme. J'aurais besoin de vos coordonnées et d'une carte d'identité, s'il vous plaît. »

Alors que Tito commençait à chercher dans ses affaires, je me demandais si ce gain n'était pas plutôt un fardeau qui allait nous obliger à passer trois jours dans les parages. Soudain une dispute résonna dans le hall. Une femme hystérique, légèrement vêtue de blanc se précipitait vers le concierge situé juste à côté de nous ; Elle criait en anglais, mais même dans tous ses états elle était sublime. Une chevelure de sirène rebondissait dans son dos en de magnifiques boucles brillantes. Elle portait des talons si haut, qu'elle était plus grande que Tito. Mais en l'observant de plus près, je remarquais que son maquillage avait coulé, et qu'elle avait l'air de souffrir. Je me demandais comment une femme aussi belle, et de toute évidence riche, vu la soie et le satin qu'elle portait en une splendide robe haute couture, pouvait se retrouver dans une situation si douloureuse. Un homme arriva en panique, décomposé, une chemise blanche éclatante mal refermée, et il tentait de l'empêcher de parler à l'homme du Bellagio. Tito s'empêchait d'intervenir, il semblait suspendu aux lèvres de la femme, comme tous les employés et tous les clients. Elle exigeait d'annuler la réservation de la chambre, tout en oubliant pas d'insulter l'homme qui tentait de la calmer. Mais elle pointa des doigts si accusateurs vers lui, qu'elle aurait pu lui percer les yeux. De toute évidence, ils étaient là pour leur voyage de noces, et elle venait d'apprendre qu'il l'avait trompé avec quelqu'un du personnel. Elle exigeait non seulement l'annulation de la chambre mais des dommages et intérêts pour le traumatisme subi, et le flagrant délit avait du être si évident, que l'homme qui venait de se marier avec elle devait sentir que le divorce allait lui coûter très cher. Etre infidèle pouvait se comprendre pour de multiples raisons auprès d'une cours de justice, mais pas pendant le voyage de noces... Oui c'était sûr, il allait le payer très cher, c'est ce qu'elle n'arrêtait pas de répéter. Une autre femme accourue, elle était peut-être son assistante ou quelque chose comme ça, car elle lui apporta un manteau, et l'accompagna jusqu'à la sortie, où une voiture avec chauffeur les prêt. L'homme frappa le comptoir si fort qu'il nous fit tous sursauter, et le concierge l'invita a venir dans son bureau.

Tito se remît à chercher dans son sac en râlant :

« Tromper sa femme pendant le voyage de nocces ! Et une femme aussi belle en plus !... Et après on se demande pourquoi les filles nous disent qu'on est tous les mêmes ! (il se releva et posa énergiquement son passeport sur le comptoir). Ça m'énerve de voir ça... Un mec qui fait ça, c'est pas un vrai mec ! Un vrai mec, c'est un mec qui se marie avec la femme qu'il aime, et qui fait tout pour qu'elle soit heureuse... »

Il pensait à voix haute, mais la réceptionniste et moi l'écouions avec attention, la bouche entrouverte. Nous nous échangeions toutes les deux un regard complice. Tito avait ce quelque chose d'attendrissant comme d'habitude. Je voulais lui répondre, mais elle se pencha soudain vers nous :

« Dites... On dirait qu'une chambre vient de se libérer. Veuillez patienter, je vais voir ce qu'il se passe, et en parler à mon supérieur. »

Tito avait du la toucher avec son attitude ; elle se montra tout à coup encore plus serviable. Elle partit quelques minutes, et nous eûmes un peu le temps de discuter :

« On voit que tu as été élevé par une femme..., commençais-je en souriant. Je ne pense pas que beaucoup d'hommes pensent comme toi, malheureusement. Et je sais que tu es sincère, mais je crois que dans un couple marié, quand la routine, le travail, les factures, quand tout s'installe, et en plus quand on se sent vieillir, qu'on voit la vie qui défile, et le temps qui passe...il se peut que l'un ou l'autre craque, l'homme comme la femme...

- J'ai jamais dit qu'un couple c'était rose tous les jours, et d'ailleurs si ça l'était ce serait écò urant... Mais trahir la personne qu'on aime, lui manquer de respect d'une façon ou d'une autre, c'est impardonnable. Aujourd'hui les gens se marient par intérêt comme au Moyen-Age, puis ils divorcent dès que y'a un pet de travers... C'est n'importe quoi. Moi, si un jour, je me mets à genoux pour une femme, si je lui mets une bague au doigt, c'est pour vieillir auprès d'elle, quoi qu'il arrive. »

Je me retenais tellement de ne pas le serrer dans mes bras, que j'en souffrais. Je préférais regarder ailleurs, car mes yeux étaient embués par l'émotion. J'avais tellement envie d'être cette femme dont il parlait. J'étais si jeune et lui aussi. Je n'avais jamais connu d'autres garçons, mais si il me disait qu'il voulait « vieillir auprès de moi », j'accepterais avec plaisir, car au moins avec lui, je n'aurais pas peur de voir le temps passer. Chaque minute passée avec lui saurait me combler. Je ne saurais regretter ces instants tant bien même je les aurais vécu avec la même personne. Mais je me trouvais si naïve tout à coup ! Je nous imaginais mariés ? J'étais folle, je le connaissais depuis à peine un mois.

Je souriais de ma bêtise pendant que Tito fronçait les sourcils à se demandant une fois de plus à quoi je pouvais bien penser.

Notre hôtesse revînt toujours aussi souriante et étrangement complice avec nous, comme si elle manigançait un plan qu'elle partageait avec nous, mais qu'en fait elle était la seule à connaître... Elle nous demanda de nous rapprocher d'elle par dessus le comptoir et elle nous expliqua :

« J'ai réussi à vous obtenir la suite nuptiale. Le coupon normalement est réservé aux chambres normales, mais j'ai réussi à convaincre mon responsable, car la suite nuptiale est de toute façon perdue, et comme le Bellagio fait preuve d'un grand succès en ce moment, il se peut que d'ici deux jours, la chambre que j'étais sur le point de vous réserver, intéresse d'autres personnes qui la paieront. Et dès qu'on parle d'argent, on nous écoute ici. Je vous demanderai donc de patienter dans le salon, et je viendrais vous chercher dès que la suite sera prête. Est-ce que cela vous convient ? »

Nous hochions de la tête systématiquement. Elle prit rapidement les coordonnées de Tito et nous nous installions sur les fauteuils moelleux en face. Nous étions presque en train de rire de la situation :

« Tu vois ! Me lança-t-il. Tu as de la chance finalement

- Oui mais... Le bonheur des uns fait les malheurs des autres... (je culpabilisais un peu)

- Ah bah c'est comme ça ! C'est la vie... On a rien sans rien... C'est comme ça que ça marche, c'est un perpétuel équilibre, m'expliqua-t-il en mimant une balance avec ses mains. Tout s'enclenche ! Faut donner pour recevoir aussi... Tu sais, j'aurais jamais pu gagner la somme que j'ai gagné si j'avais pas misé cinquante dollars au début. Et c'est aussi un jeton que je t'ai généreusement donné, exagéra-t-il, qui nous a mené ici... Et oui !

- Et oui, répétai-je. On dirait bien que comme d'habitude, tout est de ta faute hein... »

Tito... Pourquoi avec toi, tout était si simple ?

Chapitre 54

Je m'étais jeté sur un des canapés (la chambre en avait trois). Celui qui faisait face au meuble télé, et surtout aux gigantesques baies vitrées qui avaient remplacé un mur entier de la pièce, et qui nous donnait une vue imprenable sur tout Las Vegas et en particulier les fontaines du Bellagio, mais nous avons raté le ballet des eaux. Je n'aimais pas m'y approcher, ça me donnait le vertige. Tito était en train de faire le tour des lieux et il s'écria me faisant sursauter :

« Viens voir la salle de bain !! C'est un truc de fou !! »

J'accourais, et en effet, c'était fantastique et immense. Il y avait un grand jacuzzi dans un coin, une douche massage avec musique incorporée dans un autre coin, un grand lavabo pour deux personnes, et le tout dans une atmosphère de spa au milieu d'une forêt. Les couleurs choisis rappelaient le bois, les feuilles, mais aussi les rochers, et l'eau. Et il y avait un parfum fleuri qui planait autour de nous :

« Ce soir, on fait un jacuzzi obligé ! S'emballa Tito

- Euh... tout seul oui... (mes joues commençaient à rougir)

- Oh non, allez tous les deux... Tu pourras mettre ton maillot de bain !

- Mais ça va pas ! Non !! »

Je m'échappais de la salle de bain, pour rejoindre le lit, qui trônait sur une estrade au milieu de la suite. Même le lit était démesuré, je m'allongeais dessus et roulais sur moi-même quatre ou cinq fois avant d'arriver à l'autre bout. Là aussi, le linge sentait bon. Du coup, je me sentais sale. Au grand désarroi de Tito, je lui annonçais que j'allais prendre une douche et me mettre en pyjama. Il boudait toujours quand je refermai la porte, alors qu'il s'était allongé sur un des canapés :

« Et pas trois heures hein ! Me lança-t-il »

Je l'avais échappé belle ! Tito et moi, dans un jacuzzi ? Il est vrai que celui-là était particulièrement grand, mais ce n'était pas une piscine non plus. Nos jambes allaient sûrement se toucher... J'avais bien fait de refuser. Mais le voir aussi déçu ne m'enchantait pas. Après tout, je pouvais faire un effort, d'autant plus que je n'avais jamais eu la chance d'aller dans un jacuzzi, et que cela semblait exceptionnel. J'ouvris doucement la porte, la faisant légèrement grincer, et remarquais qu'il avait allumé la télé et qu'il zappait sans conviction. Je m'approchais de lui en croisant les bras :

« Bon. Va enfiler ton maillot de bain, je vais prendre une douche et en même temps je remplirai le jacuzzi. Tu pourras entrer quand je te le dirais, et pas avant, ok ?

- C'est compris ! Me répondit-il en se relevant le sourire jusqu'aux oreilles

- Eh ! Tu te fais pas d'idées hein... continuais-je en allant chercher mon bikini

- Tu parles Miss Esprit Tordu ! »

Il m'énervait, mais il n'avait pas tort... Après tout, nous étions dans une suite nuptiale où tout était fait pour les couples, et en particulier pour leur nuit ou leur voyage de Noces. Sachant qu'il y avait déjà une tension palpable entre nous deux, sans cette atmosphère, je ne pouvais que présager le pire.

Ma douche ô combien relaxante, finie, je constatai que des vapeurs, à la fois humides et chaudes avaient envahi la salle de bain, me mettant dans l'embarras en empirant une situation déjà assez gênante. J'ouvris la porte en grand, histoire de dissiper cette buée oppressante, et remarquais que Tito était assis sur l'accoudoir du canapé le plus proche, avec à ses côtés, une petite table ronde recouverte d'une nappe, contenant, un saladier rempli de fraises, du chocolat fondu, de la chantilly, et une bouteille de Champagne :

« C'est une blague là ?

- J'te rassure tout de suite, ça vient pas de moi !

- Ouf ! Mon dieu... Ouf ! »

Je pris place sur une chaise près de moi, en tentant de calmer mon cœur qui s'était emballé tout à coup. Mes yeux se fermèrent dans un soupir de soulagement, et quand je les ré-ouvris, je remarquais que les yeux de Tito était posé sur mon corps, qui je venais de m'en rendre compte, n'était vêtu que d'un petit bikini. Mais je n'eus pas besoin de râler, il secoua sa tête, et se releva :

« Bon ! Si c'est offert par la maison autant en profiter non ? Champagne... ?

- Euh... Tito, comment dire... Je crois pas que ce soit une bonne idée, tu vois... (je me sentais si intimidée tout à coup)

- Tu as confiance en moi ? Me demanda-t-il soudainement. Tu me fais confiance ?

- Oui, absolument, tu le sais bien...

- Alors t'as pas de soucis à te faire, ok ? »

Tito semblait persuadé que j'étais une jeune fille innocente qu'il devait protéger de lui même. Ce n'était pas vraiment faux en soit, mais à ce moment précis, ma douce innocence se battait corps et âme contre des pulsions charnels. Depuis longtemps, je

voyais et j'écoutais Tito, mais là, je voulais le sentir, le toucher, le goûter. Mais au fond de moi, je savais que je n'étais pas du tout prête pour ce genre de choses, même à mon âge avancé. Cependant, si je me mettais à boire, qu'allait-il se passer ?

Je me glissais dans l'eau chaude, alors que Tito s'y prélassait déjà. Il me tendit une coupe de champagne, que j'acceptais poliment. Je gardais mes jambes bien pliées, puis des bulles se mirent à apparaître, et s'arrêtèrent aussitôt :

« Ah franchement ! Véra je te savais pas aussi dégoué ! S'exclama Tito avant de boire dans sa coupe

- Eh !! Mais j'ai rien fait ! »

Il se mit à rire, et moi aussi. Il avait utilisé la télécommande pour m'embêter, mais une fois de plus il détendit l'atmosphère :

« T'es vraiment bête Tito !

- Si je suis la Bête, alors tu es la Belle... me répondit-il avec un regard charmeur

- Mais tais toi un peu ! Rétorquai-je en l'éclaboussant »

Nous avons laissé la porte ouverte, pour ne pas que ça fasse trop sauna, et comme Tito regardait des chaînes musicales, nous avons en plus des chansons pour meubler nos silences. Toute fois, si nous étions silencieux, c'était par pur extase. L'air dans l'eau me massait la nuque, le dos, les bras, les jambes. Je me sentais en apesanteur. De plus au bout de la troisième coupe de champagne, je riais constamment, comme quand Tito faisait le crocodile, en ne laissant sortir que ses yeux de l'eau par exemple. Ça lui faisait une tête bizarre. A la fin, c'était les bulles qui me faisaient des guilis ! Je décidai de m'asseoir, laissant la haut de mon corps à l'air. Tito en avait fait de même, tout en écartant bien les bras le long des bords. Il fermait les yeux, tout en basculant la tête en arrière. Il avait l'air si détendu, et si satisfait d'être là avec moi. Quand il pencha la tête en avant, son regard m'était destiné, me faisant presque sursauté. Je rapprochais les genoux sur ma poitrine, et lui avouais en posant mon menton sur mes cuisses, cachant à moitié mon visage :

« Tu savais que je te trouvais très beau, Tito ?

- Euh... (il baissa les yeux) Je savais pas... Merci...

- Nan mais vraiment ! Je me demande, je sais pas, pourquoi t'es pas mannequin !

- Haha ! T'exagères ! Mais je te renvoie le compliment... Je te trouve très belle aussi... »

Par moment, j'avais le sentiment que nos yeux communiquaient sans nous consulter.

Nous nous regardions, et c'était comme si une passerelle invisible s'échafaudait dans le vide qui nous séparait, et que quelque chose se passait dessus, mais que le message restait suspendu entre nous, bloqué. Je l'avais senti pourtant que ça allait être une situation dure à gérer, mais il était évident que nous aimions jouer avec le feu... Je préférais sortir du bain, mais au lieu de prendre les petites marches qui étaient prévu à cet effet, je choisisais d'enjamber le bord, manquant de glisser à plusieurs reprises. Tito s'était relevé, mais je m'étais déjà rattrapée au porte-serviette :

« Tout va bien ! Annonçai-je à voix haute. Je vais reprendre une petite douche et me mettre en pyj !

- T'es sûre... ? Attends ! »

Il voulût lui aussi sortir du jacuzzi, mais il jugea mal la hauteur du sol, le manqua et finit par tomber dessus. Je me précipitais pour tenter de la soutenir, m'emmêlais les pieds dans une serviette par terre, et vînt m'aplatir sur lui, lui cognant le menton avec mon front.

Le contact de nos peaux nues et mouillées me fit peur. Je me redressai automatiquement, alors que pendant ce temps, Tito gémissait en ce tenant d'une main le crâne, de l'autre le menton :

« Pardon Tito !! Je suis désolée... Pardon... Tu as mal où ?

- Partout ! Me répondit-il en se positionnant sur un coude. Mais ça va passer t'inquiète pas ! Le carrelage est trop glissant à cause de l'humidité, c'est pour ça...

- Oui c'est pour ça... »

Je n'arrivais pas à penser à autre chose. Son corps, sa beauté, sa proximité... Si il n'y avait pas eu tant de vapeur dans cette salle, on aurait pu voir de la salive apparaître au coin de ma bouche ouverte. Je repris mes esprits malgré tout, et filai droit vers la douche où je laissais de l'eau glacial couler sur mon visage. Mais à mon grand malheur, il me suivît :

« Eh ! On rentre à deux là dedans ! Déclara-t-il tout sourire

- Mais voyons Tito ! Laisse moi tranquille ! Lui ordonnai-je en le poussant doucement

- Ah ! S'écria-t-il. Mais l'eau est gelée ! T'es malade ou quoi ! Tu vas attraper une maladie ! Tu sais pas comment ça se règle ou quoi ? »

Il m'énervait !! Le voilà qui entrait dans la douche, certes, très spacieuse, mais il ne fallait pas exagérer. Je trouvais qu'il dépassait un peu les limites, mais il ne s'arrêta pas

là :

« Tiens, prends le savon et frotte moi le dos au lieu de bouder !

- Mais t'es pas bien ! Tu peux toujours courir !

- Ah ouais ?

- Ouais ! »

Il attrapa le pommeau de douche, et le pointa sur moi, puis ajouta :

« T'es sûre ?

- De toute façon, c'est bon, je suis propre moi ! Je vais te laisser la douche ! »

Il me barra la route alors que j'atteignais la porte coulissante. Son bras était posté juste devant moi, et si d'ordinaire, je l'aurais attrapé sans gêne pour le dégager, là j'avais plutôt envie de...croquer dedans! Mais je n'osais rien faire. Je ne voulais pas me retrouver dans un corps à corps comme celui qui venait d'arriver. Il insista :

« Je pense que je le mérite quand même... Après la frayeur que tu m'as fait subir la nuit dernière, jusqu'à ce matin... Et puis le coup de tête que tu viens de me donner !

- Mais... ! commençais-je

- Ah ! Me coupa-t-il. Tiens ! Voilà le savon ! Et voilà mon dos ! »

Il m'exaspérait tellement. Il s'était retourné, m'exhibant son dos magnifique qui ne demandait qu'à être caressé et embrassé, et je me faisais violence pour ne pas le dévorer. Mais ma fierté, malgré ma désinhibition, l'emportait. Je fronçais les sourcils, et m'acquittais de ma besogne l'air renfrogné. Quelque chose m'agaçait, que mon état quelque peu éméché, accentuait, mais je n'arrivais pas à comprendre.

Ce ne fût qu'une fois en pyjama dans le salon que je me rendis compte de ce qui n'allait pas. Tito était en train de se changer, et moi je buvais ma dernière coupe de champagne que je posais vidée sur la table. J'avais saisi : Tito ne respectait pas notre arrangement. Nous nous étions mis d'accord pour ne plus nous mettre dans des situations ambiguës, et ce jour là, il avait tout bousculé. Il m'avait embrassée sur la bouche, il voulait qu'on aille dans le jacuzzi ensemble, ensuite la douche, et que je lui savonne le dos... Il cherchait quoi au juste ? A nous torturer ? A me torturer ? Et après il me reprochait de ne pas faire assez attention, ou comme quoi, c'était moi qui avais l'esprit tordu ! Il n'était pas gêné celui-là !

Mais pourquoi c'était aussi compliqué après tout ? Nous partagions les mêmes sentiments, et nous éprouvions les mêmes désirs l'un envers l'autre. Pourquoi j'étais si

fière et lui, si chevaleresque ? En plus, le voyage touchait à sa fin, et plus jamais nous n'allions avoir l'occasion de nous retrouver dans une suite nuptiale aussi splendide. Le moment était peut-être venu pour nous deux... Je pouvais tout lui avouer, la vérité sur mon existence, la vérité sur mes sentiments pour lui, et lui avouer à quel point j'avais envie d'être dans ses bras et de l'embrasser. Mon cœur se fit de nouveau entendre, cognant en rythme ma cage thoracique. Je plongeais vivement la tête dans un des coussins du canapé en pensant à voix haute :

« Mon Dieu mais coupez moi la tête, le cœur, faites quelque chose ! »

En relevant la tête, je remarquais un petit frigo. J'y allais pour l'ouvrir, et prît une petite bouteille d'alcool à la noix de coco. J'avais un sérieux problème avec l'alcool. J'étais persuadée que c'était en quelque sorte une potion magique depuis la Crète. Pourtant, à chaque fois, j'avais eu des soucis, sauf à Alexandrie, où Tito et moi avions vraiment bien rigolé. Je bus directement à la bouteille.

Plus le liquide se glissait dans mon sang, plus il influençait mes neurones, et j'étais persuadée que j'étais prête à affronter Tito, et peut-être le prendre à son propre piège. Il passait son temps à me séduire, et moi je le repoussais et ça l'amusait. Mais là, je n'allais pas le repousser, non, j'allais entrer dans son jeu. Véra la Timide, c'était de l'histoire ancienne ! D'ailleurs il était où ? Il fallait que je lui montre ma détermination ! Je n'avais jamais eu l'intention de séduire qui que ce soit, je ne savais pas du tout comment m'y prendre, et j'étais persuadée que j'en assumerais les conséquences, mais j'étais loin de m'imaginer le chaos que j'allais provoquer...

Ce que je suis sur le point de vous raconter, me couvre encore de honte, mais je ne peux pas éluder ce passage de l'histoire comme les moments où j'allais aux toilettes ! Alors que j'étais en train d'élaborer une stratégie d'approche ; type n°1, avancer vers lui, en me plaignant qu'il faisait une chaleur atroce dans cette chambre, ou type n°2, le complimenter longuement sur ses qualités quelles soient spirituelles ou physiques, je me rendis compte que ce n'était pas si simple de séduire un homme, enfin, de le séduire sans que ça ne se voit comme le nez au milieu de la figure...

Soudain, il s'installa à côté de moi, confortablement habillé. Il souriait toujours, et il me jeta un petit regard avant d'attraper la télécommande :

« Allez c'est parti pour une soirée pyjama ! Interdiction de dormir dans une chambre aussi luxueuse et belle ! On regarde quoi comme film ? »

J'étais totalement figée sur le bord du canapé, mes deux mains bloquées au dessus de mes cuisses, dont l'une d'elle tenait toujours la petite bouteille que Tito n'avait pas remarquée. Mais mon visage aussi s'était immortalisé dans une expression passive, alors que j'étais totalement tétanisée. Je lui répondais avec une certaine nonchalance :

« On pourrait faire *autre* chose... »

Tito leva un sourcil perplexe et remarqua la bouteille, mais il ne dit rien. Je le sentis juste se crispier légèrement. Je continuais :

« Comme tu dis, cette chambre est magnifique ! Et elle a été conçue pour célébrer l'union de deux personnes... C'est peut-être un signe ?... »

Il se mît à tousser bruyamment en se redressant :

« Donne moi cette bouteille... Elle te fait dire des bêtises ! »

Il se pencha pour l'attraper, mais j'étirais mon bras au maximum. Son visage se retrouva à côté du mien, et j'en profitais pour attraper sa joue opposée et embrasser tendrement celle qui me faisait face. Il se releva surpris :

« Mais Véra ! On avait dit que... »

- On avait dit ! On avait dit ! M'exclamai-je en me mettant sur des jambes en guimauves. Je sais oui ! (je bus une gorgée supplémentaire). Mais tu n'as pas tenu ! Alors ne m'en veux pas, ok ?

- J'ai pas tenu ? Comment ça ? S'offusqua-t-il.

- Dois-je te rappeler que tu m'as embrassé ce matin !

- Hein ?! Mais même toi t'as dit que c'était un baiser pourri ! C'était du à l'émotion ! Rien avoir avec ce que je... (il s'arrêta avant de finir sa phrase)

- Avec ce que tu quoi ? Lui demandais-je. Pourquoi tu finis pas cette phrase ? C'est ça qui me rend dingue ! (je commençais à faire les cent pas autour de la table du salon). On est là tous les deux, à faire semblant, à se retenir, s'empêcher... Depuis que nous sommes que tous les deux, nous nions l'évidence ! Mais à quoi bon ? Pourquoi on ne dit pas tout simplement ce qu'on pense ? Ce qu'on ressent ?... »

Tito ne savait pas quoi dire, il restait debout, suspendu à mes lèvres. Je bus ce qui restait au fond de la bouteille, et la lançais sur le sofa. J'attrapai le bas de mon haut de pyjama :

« Qu'est-ce que tu ressens... si je fais ça... ? »

Je retirai délicatement ce qui me recouvrait et me retrouvais en soutien-gorge face à Tito. Il cligna des yeux plusieurs fois, mais à ma grande surprise, il ne se jeta pas sur

moi pour me rhabiller. Il semblait absent, presque au ralenti, et ce fût d'une voix douce et grave qu'il me répondit :

« Là ? C'que je ressens... Je suis étonné... Je suis aussi subjugué par ta beauté, et ton courage... Voilà ce que je ressens... Mais je sais que c'est parce que t'as bu que tu fais ça et...

- Mais non Tito ! Tu te trompes ! Le coupai-je émue en avançant vers lui. C'est vraiment moi, mais je suis juste trop timide pour te dire ce que je ressens...

- Attends, ne t'approche pas ! Paniqua-t-il en reculant.

- Mais pourquoi tu réagis comme ça Tito ? Lui demandai-je en continuant à avancer. Pourquoi tu recules alors que je cherche à avancer ?! Pourquoi tu me repousses alors que je m'offre à toi ?!

- Et toi ?! S'énerva-t-il soudain. Pourquoi dès que t'as bu, faut que tu retires tes fringues ?!

- C'est simple... (l'armoire avait arrêté sa fuite, et je posai mes mains de chaque côté de lui) C'est parce que je ne supporte plus aucun vêtement. »

J'étais assez fière, car j'avais réussi à mettre Tito dans l'état que je voulais, mais cette phrase l'avait tellement provoqué, qu'il ne me ménagea pas. Il m'attrapa, me souleva, et me plaqua au milieu du lit, coinçant mes poignets dans ses mains. Il était assis à califourchon sur moi, penché sur mon visage. Je ne faisais plus la maligne :

« Répète un peu maintenant... »

Je ne savais pas du tout si il était fâché, ou sérieux, ou alors si il voulait me donner une leçon... Je ne savais plus ce que je voulais en tout cas. A mon tour d'être étonnée. Impossible de reculer, de rebrousser chemin, surtout quand j'avais lancé Tito dessus. Je le voyais de si près, il pinçait ses lèvres et respirait par le nez, ne quittant pas mes yeux des siens. Il relâcha juste son emprise pour poser ses mains près de mon cou. Il me murmura :

« J'ai envie de t'embrasser... »

Ma bouche dessinait un petit sourire, et je lui murmurais à mon tour :

« Embrasse moi... »

ça avait le mérite d'être clair pour une fois. Rien ne pouvait nous interrompre. Rien ne pouvait changer le croisement de nos routes et de nos destinées. Je fermais déjà les yeux, humectant mes lèvres impatientes de saisir celles de Tito...

Malheureusement, je n'eus pas encore le droit à ce baiser tant espéré. Mais Tito déposa ses lèvres sur mes paupières, il embrassa mon front, mes joues, il descendit même un peu dans le creux de mon épaule quand il s'allongea à mes côtés. Sa tendresse et sa douceur me faisait frissonner, mais je ne savais pas si c'était le bonheur d'avoir senti ses lèvres sur moi, ou au contraire la frustration qu'il ne m'ait pas embrassée, cependant je sentis une vive émotion. Des larmes escaladaient ma gorge jusqu'aux coins des yeux, mais Tito ne l'avait pas remarqué quand il m'expliqua :

« Véra, crois moi... J'ai vraiment envie de te prendre dans mes bras, de t'embrasser... Mais pas comme ça... Ce n'est pas le bon moment, on a tous les deux bu, et toi encore plus, je m'en voudrais d'en profiter... Non je ne veux pas que ça se passe comme ça...

- Mais Tito ! M'emportai-je soudain laissant couler mes larmes. Ce ne sera jamais le bon moment ! On est pas dans un film ! Il n'y aura jamais ce moment parfait ! Ah non ! En plus je dis des bêtises ! Nous avons eu le moment parfait ! Cette fois là dans la grande roue ! Pourquoi tu ne m'as pas embrassé à ce moment ? Et après au soleil couchant !... Non toi, tu as choisis de m'embrasser n'importe comment ce matin ! C'était le bon moment peut-être ?

- Tu n'as pas le monopole de la maladresse et de la timidité tu sais ! Je ne joue pas avec ça... me précisa-t-il sérieusement. On a qu'une vie, mais on a aussi le temps. Les gens veulent toujours se précipiter ! S'enflammer et se brûler les ailes... Bah pas moi ! Crois moi quand je te dis que... c'est pas tous les jours facile pour moi ! Mais dès que je t'ai vu, quand nous avons partagé ce trajet en bus ensemble, j'ai senti quelque chose en moi, que je n'avais jamais ressenti avant. Je te regardais dormir, et je sentais une paix en moi, c'était hallucinant... Comment une parfaite inconnue, qui me traitait de psychopathe pouvait provoquer ce sentiment ? Tu peux m'expliquer ?... »

Je m'étais mise en tailleur, et Tito avait les deux jambes pliées, une couchée et l'autre debout, sur laquelle il avait posé son coude. Je pleurais toujours mais je m'étais calmée, et je remarquais que Tito pleurait aussi. C'était discret, ses yeux avaient un peu rougi et une ou deux larmes discrètes coulaient sur ses joues, et le voir ainsi me touchait encore plus. Il continua sa confidence :

« Tu vois, souvent les gens sont reconnaissants envers moi, parce que je les ai aidé d'une certaine façon, je leur ai apporté quelque chose, mais jamais personne ne m'avait apporté à moi quelque chose. Jamais je ne me suis sentie reconnaissant envers une

personne, jusqu'à ce que ma route croise la tienne... Je sais de quoi j'ai l'air pour tout le monde... Quelqu'un d'heureux, oui c'est vrai je suis un optimiste, je crois en des choses, je m'y accroche plutôt, mais au fond, j'ai peur. Je veux profiter de la vie, car je connais le désastre de la mort... J'ai... commença-t-il avant d'essuyer une larme et relevant la tête. Il y a quelque chose que je ne t'ai jamais raconté... Quelque chose qui a profondément changé ma vie et traumatisé ma jeune existence... (mon cø ur se resserrait) Tu sais déjà que mon père est mort, mais voilà... Ce jour là, je voulais qu'il m'emmène au skatepark pour que je lui montre mes progrès. Il faisait moche, mais il a quand même accepté. Il avait même pris son appareil, ajouta-t-il en souriant malgré lui. Il était assez fier de moi, et il me regardait quand je glissais. Puis tout à coup, je le voyais plus, parce qu'en fait, il... (un sanglot qu'il refoula l'interrompît). Il était par terre. Il avait du mal à respirer. J'ai crié à l'aide. J'ai paniqué. Il a tapé sur la poche de sa veste pour que je prenne le téléphone, et pendant que j'appelais les secours, il n'arrêtait pas de me répéter que ça allait aller... Mais quand j'ai raccroché, il m'a serré dans ses bras et il m'a dit « pardon mon fils que tu assistes à ça...je vous aime » et son cø ur s'est arrêté de battre. »

Je ne supportais plus de rester dans mon coin, je m'étais collée à lui, enlaçant ses épaules et me posant sur l'une d'elle, ne lui offrant que mes larmes comme soutien. Il avait resserré ses genoux sur son torse, puis il termina par le pire :

« Les secours sont arrivés dix minutes après, et ils ne me l'ont pas dit directement, mais je l'ai quand même entendu... Si j'avais su lui faire un massage cardiaque, il serait sans doute sûrement en vie aujourd'hui... Tu comprends ce que ça veut dire Véra ? C'est moi qui suis responsable de la mort de mon père ! Mon égoïsme et mon ignorance.... »

Il ne pût continuer. Il plongea la tête dans ses genoux et laissa son émotion le submerger. Je me collais de toutes mes forces contre lui, partageant son malheur, voulant même lui voler, si j'avais pu aspirer sa souffrance...

Tito, mon cher Tito, lui que je voyais comme une étoile, comme un soleil... Le voir ainsi me déchirait le cø ur. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de l'admirer, lui qui avait vécu ce drame et qui pourtant avait décidé de croire en la vie. Elle lui avait pourtant arraché son père dans ses bras. Comment pouvait-il être si gentil, si serviable, comment pouvait-il abattre toutes les frontières d'un revers de manche décontracté. Tito me semblait si exceptionnel que je me demandais de quel droit j'étais son amie, de quel droit il

partageait sa vie avec la mienne... Il me faisait trop d'honneur. Ni heureux, ni malheureux, il s'occupait surtout des autres, car quand la tristesse l'accablait, il voulait faire le bien autour de lui. Malgré ce qu'il avait vécu, il avait choisi d'embellir la vie plutôt que de la salir, mais ce besoin de bonheur autour de lui n'arrivait pas à dissimuler le vide et le désespoir qu'il ressentait au fond. Il avait vu la mort, foudroyante, qui du jour au lendemain détruit plusieurs vies, et il avait compris que si la vie pouvait nous être arrachée aussi violemment, il fallait profiter de chaque instant, de la moindre minute, en cherchant à vivre mieux pour ne rien regretter. Tito faisait de sa vie un rêve, et contaminait celles des autres par la même occasion. Je m'agrippais à lui tout à coup ne pouvant retenir le flot de mots qui allait jaillir :

« Tito, cesse de t'en vouloir, je t'en supplie... Tu n'es qu'une victime... La vie et la mort marchent ensemble, et on n'y comprends rien, mais c'est comme ça ! Tu n'y es pour rien, tu ne pouvais pas savoir, tu ne pouvais pas deviner, si on pouvait prévoir ça, ton père aurait été directement à l'hôpital ! Pour moi, tu es un héros, tu es une personne merveilleuse qui a le pouvoir de transformer les cauchemars en rêves ! Que tu sois accablé et triste parce que tu as perdu ton père, je veux bien l'accepter, mais je refuse que tu te sentes coupable, ou responsable ! Ce n'est pas ta faute ! Tu es une victime dans cette histoire, la preuve en est que tu souffres, que tu es blessé, et que les cicatrices sont apparentes... Mais tu peux être rassuré, moi aussi, je peux prendre soin de toi, et je serai toujours là pour toi, et pour te répéter ça... »

Il s'était tourné, et avait collé son visage dans mon cou. Pour une fois, je le gardais dans mes bras, pour une fois, je veillais sur lui, pour une fois, j'étais là pour quelqu'un. Je le serrais d'avantage contre moi, souhaitant si fort qu'il comprenne. Il se libéra doucement de mon étreinte. Il ne me quittait pas des yeux, et je lui caressais les cheveux machinalement pour l'apaiser :

« A part mon frère et ma mère, tu es la seule à qui j'ai parlé de ça... Et je suis sûr de n'avoir jamais autant pleuré devant quelqu'un... Je sais que pleurer ça fait du bien, en général, mais là, je me sens vraiment plus léger... C'est comme si ce que tu venais de me dire, venait de me libérer d'un poids d'un coup.

- Si tu vas mieux, tout vas bien...

- Mais c'est ça que je voulais te faire comprendre... C'est que tu as un effet sur moi. Beaucoup de gens m'ont déjà dit que ce n'était pas ma faute, mais ça m'énervait plus

qu'autre chose... Mais toi, tu viens de me faire comprendre que j'étais une victime, et je n'avais jamais vu ça sous cet angle... Et je crois que tu as raison... Mais je pense que j'aurais toujours peur de perdre les gens que j'aime, et je m'inquiéterai toujours pour eux, mais je vais essayer de me sentir moins responsable d'eux à l'avenir... »

Nous échangeons un petit sourire. J'avais complètement oublié ce qui nous avait mené là, et c'est en me relevant pour aller aux toilettes que je me rendis compte que j'étais à moitié nue. Je me dépêchais d'atteindre le salon avant d'aller dans la salle de bain, pendant que Tito s'amusait de la situation. Au petit coin, je pris plus le temps de comprendre ce qui venait de se passer, et du ridicule dont j'avais fait preuve. Tito était si noble comparé à moi ; je me voyais telle une groupie réclamant un baiser de sa rockstar, et faisant un caprice pour l'avoir... Quant à Tito, il préférait se confier à cœur ouvert sur des sujets importants, toujours aussi tendrement et sincèrement. J'avais tellement honte de moi que je mis du temps à sortir de ma cachette.

Quand j'ouvris la porte, Tito s'était installé sur le canapé, avec les fraises, la chantilly et le chocolat, et il me lança d'emblée :

« Et bah ! C'était la grosse commission hein !

- Ha-ha... ironisai-je en prenant place. »

Et moi qui pensais qu'il avait des pensées nobles, franchement. Il était désespérant. Mais il me fit en grand sourire dont il avait le secret, je ne pouvais pas lui faire la tête longtemps. Il enchaîna :

« Les fraises sont supers bonnes ! J'aurais préféré des bananes, c'est mieux pour le moral... Mais le chocolat c'est bon i'paraît quand on a un coup de blues... (je me penchais pour goûter, mais je n'avais pas trop d'appétit)

- En fait Tito... Moi aussi j'aimerais te confier quelque chose sur moi... »

Puisqu'il s'était confié à moi, je me sentais obligée de lui faire part de mon secret. Mais comment lui dire que ma vie était misérable sans trop le brusquer ? Comment dire une chose aussi horrible ? Comment l'avouer ? Mais étrangement, les mots que je venais de prononcer à Tito résonnaient dans ma tête. Moi aussi, j'étais une victime, et une victime n'a ni à se sentir coupable, ni à se sentir honteuse. Je lui confiai donc enfin ma vie :

« Tu t'es souvent posé des questions au sujet de ma famille... Mais la vérité est pire que ce que tu pourrais imaginer. A vrai dire, jusqu'à mes quinze ans, je pensais que mes parents étaient morts dans un accident et qu'eux même ne devaient avoir ni famille ni

ami... Enfin bref c'est ce que je m'étais imaginée, parce que personne n'a jamais voulu m'en parler, et à quinze ans j'ai compris pourquoi... J'ai quand même vécu jusqu'à mes cinq ans auprès d'une famille d'accueil très gentille, mais quand ma fausse maman, comme je l'appelais à l'époque, est tombée enceinte d'un autre enfant, ils ne pouvaient plus me garder, même avec l'argent qu'ils recevaient, ils n'avaient pas assez de place... J'ai atterri dans un foyer à l'âge de treize ans... entre temps, c'était un peu n'importe quoi... je ne restais pas plus de six mois quelques parts, je te passe les détails ! Mais ce n'est pas vraiment ça dont j'ai terriblement honte, et ça n'est pas ça non plus qui me poursuit jusqu'à dans mes rêves. En fait le problème, c'est que j'ai... (je sentis l'émotion revenir) j'ai vraiment du mal à l'admettre, à l'accepter... Je suis, comment te dire ça ?... Je suis le fruit d'un viol... »

Tito avait beau faire son maximum pour le cacher, mais je voyais bien qu'il était choqué :

« Je ne te demande pas de dire quoi que ce soit, continuai-je. Je sais que c'est horrible, je ne comprends même pas pourquoi je vis... Un homme a violé une femme, et je suis née. C'est normal qu'on m'est abandonnée, on aurait du me jeter à la poubelle... »

Cette fois je retenais mes larmes, je tentais même de sourire à Tito, qui n'y croyait pas. Il me regardait, mais je sentais qu'il avait dépassé les murs de cette pièce. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'il se faufile jusqu'à moi, se mettant à genoux au pied du canapé, et m'attrapant énergiquement les joues :

« Ne dis plus jamais ça ! Moi je suis heureux, je suis heureux que tu existes... C'est horrible, c'est atroce, c'est la vie qui nous fait ses saletés de farces et que comme tu me l'as dit, on n'y comprendras jamais rien... Une femme violée, pauvre femme... Mais de ce malheur est né un bonheur... Le mien en tout cas, je peux te l'assurer !... Je me sens tellement con de t'avoir bassiné avec ma morale à trois sous sur la famille ! Je m'en veux tellement !... Comment tu vas ?

- Comment ça ? M'étonnai-je malgré mon émotion

- Comment tu vas ? Insista-t-il l'air suppliant... Je sais pas, je veux savoir si tu vas bien, si tu te sens bien ?... »

Est-ce que j'allais bien ? Cette question simple me troublait. Non, évidemment, j'allais mal, mais en même temps, je me sentais bien :

« Je ne sais pas vraiment, tu sais... Car ce voyage est le plus belle chose qui me soit

arrivé dans la vie. Je le vis de tout mon être, du coup je vais bien, je pense...

- Mais Véra !... »

Il me jeta un regard si puissant et cette fois, le message traversa la passerelle. Il s'était trompé sur moi, il m'avait prise pour une fugueuse, râleuse, volontairement antisociale, mais là il comprenait enfin. Il s'en voulait d'avoir tout faux, de n'avoir pas saisi ma situation, mon désespoir, ni l'importance de ce voyage à mes yeux. Dans les siens, j'étais à la fois stupide et naïve, et en même temps forte et courageuse. Il revivait notre périple avec un autre regard, donnant plus d'importance à certains événements, comprenant enfin quelques unes de mes réactions. Je sentais ses doigts sur ma nuque, pendant que ses pouces me caressaient les joues, dans un silence d'apparence, puisque nos esprits connectés n'avaient jamais été aussi bavards. Il me dit enfin :

« Je te comprends...

- Moi aussi... Je te comprends... »

Mais la nuit ne s'arrêta pas là dans les confidences. Nous étions retournés sur le grand lit, lumières allumées, les clips passant toujours à la télévision, et nous parlions de tout. Tito était si curieux de connaître ma vie et moi la sienne ; il voulait savoir où je vivais, où j'aimais aller, ce que je voulais faire après le voyage et je lui répondais sans rien lui cacher pour une fois. Il en fit de même, me confiant ses projets et ses rêves. Nous parlions même de nos croyances et de nos idées politiques ! Sous la couette, nos têtes posées sur l'oreiller, nous étions les maîtres de l'univers que nous modelions en fonction de nos utopies respectives. Les draps blancs nous faisaient comme un lit de nuages, et nous parcourions les cieux à la recherche d'une vérité qui n'existait pas. Mais j'étais sûre d'une chose, si le Paradis et l'Enfer existaient vraiment, le premier serait un monde où Tito vivrait et le second un monde démuné de lui.

Son sourire bienveillant fût la seule chose que j'emportais dans mes rêves cette nuit là.

Chapitre 55

Quel réveil magique... Je restais coincée dans un demi sommeil cher à mon cò ur parmi les coussins onctueux dans lesquels je m'étirais avec bonheur. Tito n'était plus dans le lit, mais j'entendais la douche, et je l'entendais même chanter, ce qui me fit rire. Je pouvais me rendormir tranquillement. J'imaginai Tito revenir vers le lit, et me réveiller par un bisou merveilleux, et alors je l'attraperais comme il l'avait fait la veille, et l'embrassais de plus bel. Mais quand j'ouvris les yeux, Tito était penché au dessus du lit, m'effrayant tellement que je me recouvrais d'un coup :

« Bah quoi ?...

- Rien... J'ai eu peur... marmonnai-je en me retournant pour refermer les yeux et revivre la scène

- A quoi tu rêvais ? Me demanda-t-il en enfilant un T-shirt. Tu souriais comme si tu étais devant une pizza géante !

- Eh ! Rétorquai-je en lui balançant un coussin qu'il évita en se penchant légèrement sur le côté.

- Ah ! Ça faisait longtemps que tu m'avais pas attaqué avec un coussin !

- Bah tiens ! En v'là un autre ! J'ten donnerais des pizzas moi !

- C'est pas ma faute si t'aimes manger ! Se justifia-t-il en allant se cacher derrière l'armoire »

Je grognais presque en posant le pied à terre, et baragouinais des choses incompréhensibles en prenant des affaires avant d'aller dans la salle de bain pour me changer.

Le petit déjeuner avait réveillé Tito à 9h, mais je n'avais rien entendu. Quand je sortis apprêtée, nous nous rappelions du programme de la journée en nous goinfrant de tout ce qui nous faisait plaisir. San Francisco était à huit ou neuf heures en voiture, mais nous avions arrêté notre choix sur le Parc des Séquoias Géants :

« Si on part d'ici une heure, on pourra y être vers 14h, tu crois que ça vaut le coup ? Lui demandais-je un peu perplexe sur l'horaire

- On passe devant alors autant essayer, si ils nous laissent pas entrer, c'est pas grave, on verra les arbres de loin, vu qu'ils sont géants ! »

Tito avait toujours réponse à tout. Mais on se dépêchait quand même, car le pick-up

n'était pas à côté non plus. Nous eurent une mauvaise surprise en rendant les clés, puisque nous étions obligés de payer, le champagne et les fraises, la bouteille du frigo ainsi que le petit déjeuner, et coïncidence ou non, mais le montant de l'addition s'élevait à huit dollars près à ce que Tito avait gagné la veille... Je ne savais pas si j'étais fâchée parce que je trouvais que c'était de l'arnaque de faire payer quelque chose qu'on n'avait absolument pas commandé, ou alors si j'étais épatée par ce que la vie était capable de faire pour nous prouver que rien n'était dû au hasard.

Tito préférait se taire, et rendre au Casino l'argent qui lui appartenait de toute façon. Et nous retrouvions une demi-heure plus tard, notre pick-up sain et sauf, que nous avons fini par surnommer Johnny à force de le personnaliser sans arrêt. Un petit coup d'oeil à la carte, et un petit passage à la station service et nous étions de nouveau sur la route, cheveux au vent, musique chantante, et un sentiment de liberté plus intense que jamais. Tito et moi avions tous les deux le cœur léger, et si vous donnez des ailes à une plume, elle ne virevolte plus sans but, mais elle se déploie et exauce les rêves.

La voie était libre, et nous roulions à toute allure vers un royaume fantastique où les arbres étaient géants, plus grand que les buildings de New York. Où les racines servaient de pont, et les troncs de tunnels laissant passer les voitures dessous. Je n'avais jamais vu quelque chose d'aussi incroyable... Comme nous étions arrivés tard, nous n'avions pas le temps de voir la totalité du parc, mais ce que je vis me suffit, et me conforta dans l'idée que la Nature était bien capable de tout, et surtout du plus incroyable. Je disais à Tito qu'il n'était qu'une petite fourmi, et il s'empressa de me parler de ses insectes et de l'intérêt que les scientifiques leur portaient, pendant que je baillais généreusement, repensant au dessin animé Fourmiz et aux scènes qui m'avait fait rire... Tito s'aperçut que je ne l'écoutais pas du tout, et me jeta tous les vieux sachets de bonbons vidés qui s'agglutinaient à côté du volant. Nous avons repris la route, et la nuit commençait à tomber quand nous passions devant un motel aux alentours de San Jose. Il approchait les 22h, nous avions à peine mangé de la journée, et un Diner se trouvait de l'autre côté de la route.

Tito fit demi-tour, et gara Johnny sur le parking. Les frites n'étaient pas très bonnes, et mon hotdog ressemblait plus à une moutarde à la saucisse que l'inverse, mais nous nous amusons bien :

« Vé-ra... ? Articula-t-il. Mais c'est marrant comme prénom en fait, je viens de m'en

rendre compte ! Véra, tu verras, ou tu verras pas, ce que tu verras... !

- Verras bien qui verras le dernier ! Lui lançais-je en riant l'entraînant avec moi

- ça fait un peu Verrue aussi ! Continua-t-il en pouffant de rire

- Mais t'es vraiment un gamin !! (je lui tapais l'épaule) Et toi, c'est quoi ce prénom ? Tito s'te plaît ! Ça fait penser à...

- Titan ! Me coupa-t-il d'une grosse voix

- Nan... à...

- Tito, le président communiste de l'ex-yougoslavie biensur ! (il bombait le torse fièrement)

- Nan... plutôt à... oh ! Je l'ai sur le bout de la langue, une maladie... euh.. ah oui ! Le tétanus !

- Quoi ?!

- Euh -anos ! Le tétanos je voulais dire ! Me rattrapai-je (mais c'était trop tard). »

Tito était parti dans un fou rire, et du coup moi aussi. Ce soir là, nous pleurions de nouveau, mais de joie. Il ne me lâcha pas avec ça jusqu'au motel.

J'avais l'impression d'avoir vu ce genre de résidence dans tous les films qui se passaient aux Etats Unis. Un escalier qui menait à un long couloir ouvert sur l'extérieur, et des portes tous les deux mètres.

Notre chambre était ridiculement petite, il y avait à peine la place pour un lit, une commode et une télévision suspendue. Puis de l'autre côté de la pièce, une douche presque encastré dans un lavabo situé au dessus des WC :

« Et bah ! Ça change du Bellagio tout ça ! Annonçai-je en refermant la porte pliante de la salle de bain.

- On dirait que Madame s'est habituée à un certain luxe...

- Oui Monsieur ! Et y a-t-il un mal à ça ? J'aime les belles choses... C'est quand même pas ma faute si c'est cher...

- Ah les femmes... soupira-t-il »

Il s'allongea sur le lit, les bras croisés derrière la tête comme il en avait l'habitude. Il avait allumé la petite lampe sur la commode près de lui, et je trouvais cette image bellissime. Soudain je me rappelais que j'avais un appareil photo jetable. Je ne l'avais pas utilisé à part pour prendre un arbre en photo du haut d'un train. Je riais en farfouillant dans mes affaires. J'oubliais systématiquement son existence, pourtant je

l'avais acheté exprès pour me prouver à moi même que j'avais fait ce voyage. Mais j'avais trouvé un autre témoin, et j'étais sur le point de le prendre en photo, comme ça la boucle était bouclé. Tito ne s'en rendît même pas compte, car je faisais exprès de faire du bruit en remettant la bobine, puis CLAC ! Le flash était sorti mais sans faire exprès j'avais mis le doigt dessus, la photo allait sûrement être raté, mais Tito avait déjà changé de position. Il s'était redressé curieux :

« Je voulais juste prendre un photo de... toi

- Attends, mais c'est quoi ce machin qui date de Mathusalem là ! Fais voir un peu ce truc ! »

Il n'en revenait pas d'une part que j'avais un appareil photo, et que je ne l'utilisais jamais, et d'autre part que des gens sur terre utilisaient encore des appareils jetables. Mais j'étais heureuse d'avoir cette photo de lui. Ainsi je l'avais posé sur la pellicule dans sa position fétiche, et tellement représentative de son caractère, à la fois décontracté et soucieux, tout en restant rêveur. Mais soudain, un mauvais pressentiment m'envahît, j'avais pris cette photo comme un souvenir de lui, comme si je savais que je n'allais plus le revoir. Je repensais au film Titanic, et au dessin que Jack avait fait de Rose. Cette fois, je n'arrivais plus à écouter Tito car la peur revenait, plus forte, plus intense, comme une intuition ou une prémonition.

Il était toujours en train de parler de l'appareil photo, il semblait si jovial, si insouciant, et je l'aimais tellement.

Cette nuit là dans le lit, je cherchais sa main, et je ne pus m'endormir qu'une fois qu'il la serra fort dans la sienne. Mais les cauchemars étaient revenus, même si ils étaient beaucoup moins violents, comme si le fait de m'être confiée à Tito et d'avoir été si bien acceptée, m'avait retiré une énorme épine du côté. Nous avions en quelques sortes partager nos souffrances respectives et elles devenaient plus faciles à supporter à deux.

Au réveil, il n'y avait pas de petit déjeuner qui nous attendait, alors chacun son tour, nous passions sous la douche, puis nous retournions au Diner pas bon de la veille, histoire d'avoir tout de même quelque chose dans le ventre. La journée allait être dure, puisque nous allions dire au revoir à Johnny notre pick-up adoré. Tito insista pour prendre une photo de notre voiture, et soudain je me rappelais pourquoi je ne prenais jamais de photos... Comme il n'y avait que vingt photos, à chaque fois je ne voulais pas gaspiller, et finalement ça ne me servait à rien. Voilà ce qui se passait quand on attendait

de vivre, on passait à côté de tout... Mais alors que je me disais que j'allais prendre plus de photos jusqu'à la fin du voyage, je rangeais l'appareil dans mon sac et l'oubliai totalement de nouveau !

Un concessionnaire automobile nous racheta le pick-up pour 2500\$, alors que Tito l'avait payé plus cher, mais il s'attendait à ce qu'on baisse le prix d'achat. Nous prenions le bus jusqu'au centre ville de San Francisco, à la recherche d'un cybercafé pour chercher des vols pour Anchorage en Alaska.

A San Francisco, il faisait beaucoup plus froid qu'à Las Vegas ou Los Angeles, du coup j'avais changé mon mini-short par mon jeans, et mon débardeur, par mon sweat, et Tito n'avait pas l'air d'apprécier ce changement soudain. Mais la ville était si charmante, avec ses collines, ses tramways, ses maisons en bois blanc, qu'on en oubliait la température. Nous passions un long moment dans le cyber café qui était un endroit très convivial et chaleureusement décoré. Le seul vol d'avion qui n'était pas hors de prix partait le lendemain matin à 8h, du coup, nous devions trouver un endroit où dormir, alors nous profitons du temps qu'il nous restait sur l'ordinateur pour chercher une auberge de jeunesse pas chère pour la nuit. Une fois que les deux réservations furent bouclées, Tito décida de commander un taxi pour le matin, car il jugea que c'était trop risqué de compter sur les transports en commun, car le vol était trop tôt. Comme il lui restait du crédit sur sa carte téléphonique, il appela sa famille, et par chance Christophe était au Caire avec Melysse, et je pus même leur parler. Les entendre me faisaient tellement chaud au cœur. Je comprenais ce que Tito ressentait quand il appelait ses proches.

Nous avons choisi une auberge de jeunesse assez bien située, et peu coûteuse puisque nous étions dans des dortoirs, mais qui n'étaient pas mixtes. Il fallait vraiment qu'on économise sur les hôtels, car entre le vol pour Anchorage et celui pour Paris, il ne me restait presque rien. Mais Tito m'invita tout de même dans un petit restaurant de quartier, où il me fit goûter du poisson en l'honneur de Christophe qui nous l'avait demandé au téléphone. Et ce n'était pas si mauvais en fin de compte, si c'était bien préparé, et sans arrêtes bien entendu. J'aimais vraiment l'ambiance, notre table était au bord d'une petite fenêtre qui menait directement sur la rue. Il y avait une petite lampe entre Tito et moi et une belle nappe me tombait sur les genoux. Il m'annonça assez intimidé entre le plat et le dessert :

« Quand on arrivera à Paris... Tu resteras avec moi... Chez nous on a de la place, on a

une chambre d'ami... Je l'accommoderai pour toi... Produits insectifuges et tout le tralala...

- C'est gentil, le remerciais-je un peu gênée. Mais ne t'inquiète pas pour moi, je vais continuer mes études, et je vais chercher un petit job et une chambre d'étudiante. Mais si ta mère accepte de m'héberger pendant une ou deux semaines, je ne dirais pas non...

- Alors ne t'en fais pas, ma mère sera très contente de te connaître... je lui ai déjà parlé de toi. Et je crois qu'elle aurait aimé avoir une fille, c'est peut-être pour ça que mon frère et moi on est des filles manqués.. !

- Haha ! Des filles manquées ! Et moi alors, je suis un garçon manqué, tu crois que ça lui conviendra ?

- Encore plus, oui ! »

L'avenir commençait à se profiler, et il était plutôt radieux, malgré la fin du voyage. J'avais presque envie de retourner directement à Paris, en esquivant cette étape en Alaska. Mais comme d'habitude, je balayais cette intuition comme toutes les autres, et passais à autre chose.

Alors que nous marchions vers l'auberge, en traînant les pieds pour ma part, car je savais que nous allions être séparés pour la nuit, j'eus encore cette envie irrésistible de lui prendre la main. Comme si il avait lu dans mes pensées, je sentis ses doigts s'enrouler sur ma paume m'envoyant une vague de bonheur. J'avais envie de chanter, alors je fredonnais un air de Cendrillon quand elle était enfin avec son prince :

« Mais tu chantes... remarqua-t-il. Et tu chantes bien. C'est quoi cette chanson, elle est jolie ?

- Oh c'est une chanson de Disney qui me trottait dans la tête comme ça...

- Eh, mais pourquoi tu t'arrêtes ? Continue !

- Non... Maintenant j'ai honte !!

- Mais allez chante ! Même Frère Jacques ou Petit Papa Noël ! J'aime bien quand tu chantes... allez ! m'encouragea-t-il »

Après tout, j'avais chanté face à mes tortionnaires, je pouvais bien chanter devant Tito. Je gardais le silence un moment et réfléchissais à une mélodie et soudain La Vie en Rose me paraissait la chanson la plus adéquate, mais bien sûr quelque peu transformée :
« Des yeux qui font baisser les miens, un rire qui se perd sur sa bouche, voilà le portrait sans retouche de l'homme qui me tient la main ! (je souriais en soulevant nos mains).

Quand il me prend dans ses bras, qu'il me parle : « blablabla », je vois la vie en rose. Il me dit des grosses bêtises, en gros il me martyrise, et ça me fait quelque chose ! Il est entré dans mon cò ur, une part de bonheur dont je connais la cause... C'est lui pour moi, moi pour lui jusqu'ici, on se l'est pas dit, ni juré pour la vie... Mais... des que... je l'aperçois... alors je sens en moi... Mon cò ur qui bat... »

Tito avait cessé de marcher, et nos yeux riaient plus qu'ils ne se regardaient :

« Et t'as improvisé ça comme ça... ? Non avoue, tu prépares ton coup depuis longtemps !

- Pas du tout ! Tout le monde peut faire ça, c'est vraiment simple...

- Je trouve pas... Et tout le monde ne chante pas aussi bien que toi, et tout le monde ne chante pas une chanson qui m'est directement adressée, non ?

- Qui te dit que ça t'était adressé d'abord ? Lui rétorquai-je en commençant à marcher mais il me refînt

- Elle venait d'avoir dix-neuf ans, commença-t-il d'une voix douce et légèrement cassée. Elle était douce comme une enfant, belle comme une femme... Et chaque fois en la voyant, je ressentais qu'elle remplissait le vide de mon âme (sa voix s'étouffa un peu mais il sourit). Elle a mis de l'or dans ses cheveux, un peu plus de noir sur ses yeux, ça m'a fait rire... Et tatatin et tatatin...»

Il ne trouva plus la suite, mais j'étais déjà assez émue. Mon cò ur applaudissait à l'unisson avec mes mains, pendant qu'il faisait la révérence fier de sa prestation :

« Tu vois ! Tout le monde peut le faire ! Insistai-je en souriant

- Est-ce que par là, tu entends : « que même le plus imbécile peut le faire » et que du coup tu me considère comme tel ?

- Oui, c'est tout à fait ça ! Rétorquai-je en lui attrapant le bras. »

Nos rires résonnaient dans la rue. Nous représentions, à cet instant précis, l'allégorie du bonheur. Comme un joli papillon volant parmi les fleurs sans se soucier de quoi que ce soit, savourant juste ce moment éphémère après l'éclosion, qui permet à la chenille qui a rampé toute sa vie, de pouvoir enfin goûter au bonheur de batifoler, peu importe de quoi sera fait l'avenir.

Chapitre 56

Vingt-quatre heures plus tard nous foulions enfin notre destination finale. Nous avions eu une escale qui avait duré plus de huit heures, du coup nous en avions profité pour mettre au point ce que nous allions faire sur ces terres réputées sauvages. C'est d'ailleurs cet aspect qui m'avait attirée. Mon voyage avait été dicté par mes rêves et mes illusions imaginaires provoqués par les romans et les films que je regardais pour m'évader de cette vie d'une tristesse infinie que j'étais sur le point de laisser derrière moi. Je voulais voir les vestiges des anciennes civilisations, et j'avais choisi l'antiquité grecque et égyptienne au départ, même si celle de l'Amérique du sud m'intéressait aussi, cependant j'avais préféré suivre les traces de l'Eldorado au cœur de la forêt amazonienne. J'avais suivi le rêve américain du Far West des temps de modernes, où les cowboys étaient sur des motos, où les palmiers et les planches de surf remplaçaient les revolvers, et je voulais à tout prix connaître la vie à l'extrémité du monde. Là, près du pôle nord, le lieu que toutes les boussoles indiquent. J'étais attiré par cet endroit comme un aimant aurait pu l'être du magnétisme qui y émanait.

L'Alaska était là. Et le froid aussi. A peine cinq degrés quand nous sommes descendus de l'avion, et Tito qui n'avait qu'un sweat zippé. Il était déjà vingt-trois heures passées, nous n'avions pas le choix, et nous fîmes comme la plus part des passagers en débarquant à l'hôtel le plus proche de l'aéroport.

C'était un hôtel basique, confortable, sans aucune âme, mais au moins, il y avait de grosses couvertures. Nous avions deux lits séparés par une petite table de chevet. Le voyage nous avait tellement épuisé que nous laissions tout pour le lendemain. Alors qu'avant de m'endormir, je lui faisais la liste de tout ce qu'il fallait qu'on fasse, il marmonna à demi dans le sommeil :

« Oui oui... Demain il fera jour... »

Je le regardais s'endormir, et je repensais à ce qu'il m'avait dit ce soir là à Las Vegas :

« Je te regardais dormir, et je me sentais en paix... »

Moi aussi, je l'avais senti. Paradoxalement, malgré toutes les fois où il me mettait hors de moi, j'étais apaisé à ses côtés. Je me mettais sur le dos, fixant le plafond quelques instants. Peut-être que c'était vrai ce qu'il disait sur les signes, et le destin. Avant je n'y croyais pas, enfin je n'y avais jamais pensé plutôt. Je le revoyais dans le métro en train

de lire Roméo et Juliette, et tout le mal que je m'étais donnée pour lui échapper. Cela me faisait rire maintenant. Je le regardais de nouveau, couvert jusqu'aux yeux, il avait l'air d'avoir froid. J'allai lui chercher une autre couverture dans l'armoire et me recouchai en me disant que pour une fois, j'allais me lever avant lui, et lui acheter le nécessaire pour qu'il puisse affronter la température. C'était la moindre des choses.

Mais c'était complètement impossible de se réveiller avant lui, il était réglé comme une poule ! Je pus quand même me faire plaisir en lui offrant un manteau pendant qu'il louait un voiture pour rejoindre Fairbanks plus haut dans le nord. Je voulais absolument aller là bas, car je voulais voir une aurore boréale, et qu'on pouvait assister à ce phénomène deux cents jours par an à cet endroit. J'étais si impatiente, mais Tito tenait à faire un détour par un des nombreux parc nationaux que comptait l'Alaska :

« ça va nous changer tu vas voir ! On va faire un peu de randonnée !

- C'est quoi ça ? Ironisai-je. Tu veux dire le truc qui fait marcher les gens pendant des heures au milieu de nulle part ?

- Ouh toi, je sens que t'as jamais fait de randonnées... Je suis sûre que ça va te plaire, puisque tu aimes bien marcher et découvrir des choses

- Si y'a de quoi manger ça me va, tu me connais... ! »

Je lui souriais, pourtant je n'étais pas à l'aise. C'était peut-être le froid, ou alors le paysage qui ne me plaisait pas. J'avais aimé le désert entre la Californie et le Nevada, mais le spectacle que m'offrait l'Alaska me dérangeait. Il y avait bien des sapins, mais ils étaient petits, éloignés entre eux et éloignés de nous. Il y avait bien des montagnes mais elles trônaient au loin sur l'horizon. Nous étions sur une route qui avait laissé son empreinte dans la terre au milieu d'un désert rempli de choses inatteignables et qui s'étiraient sans jamais s'élever.

Je ne voyais pas les choses comme ça, peut-être avions-nous choisi le mauvais côté en allant vers l'Est. J'imaginai des fjords, des forêts de sapins gigantesques, des montagnes qui remplaçaient les nuages... De temps en temps, des petites structures en bois troublaient la monotonie du paysage, où s'étendaient quelques lacs sombres. Il y avait aussi des voitures, beaucoup plus que je ne l'avais l'espéré. Tito me jetait quelques regards curieux, mais je ne voulais pas l'embêter avec mon caprice. J'allais encore passer pour une rabat-joie, alors que nous faisons tout ce chemin pour que je puisse voir une aurore boréale. De plus, le trajet fût rapide, à peine cinq heures et nous étions

arrivés aux portes du Parc National de Wrangel-St Elias, où de nombreux gîtes accueillant les randonneurs venaient se promener autour d'un mont qui dépassait les cinq mille mètres de haut ! Tito plaisantait en garand la voiture devant un grand chalet en bois :

« Je t'ai pas dit ? Demain on fait l'ascension du Mont St Elias !

- Sans moi ! J'aime bien marcher, mais grimper c'est pas mon truc...

- Mais t'imagines la vue de là haut..., rêvait-il»

Je préférais mieux ne pas imaginer, car rien qu'en y pensant, j'en avais des frissons de peur et de froid. Je comprenais malgré moi, que la Montagne ne faisait pas partie de mes lieux favoris, je préférais encore la jungle comme milieu hostile. Si la nuit n'était pas sur le point de tomber, j'aurais insisté pour qu'on file à Fairbanks. En entrant dans le gîte, je voyais que les voyageurs hébergés étaient tous installés près d'une cheminée, parlant fort et riant, et n'attendant plus que nous, sourire aux lèvres, pour compléter leur groupe d'aventuriers intérimaires. Je soulevais un peu plus mon sac à dos, me recroquevillant dessous comme dans une carapace pour qu'on me laisse tranquille.

L'hôte du gîte nous accueillît chaleureusement, nous proposant même gratuitement une boisson chaude. Il lui restait justement deux lits. Le chocolat chaud me fît passer un peu ce que j'avais pris comme une oppression en arrivant. Je ne comprenais pas pourquoi les gens avaient tant besoin de sociabiliser, et surtout tant d'espoir en rencontrant d'autres personnes. Tito savait parfaitement y faire. Il sympathisait si vite que ça me paraissait ridicule. Je trouvais tout le monde hypocrite. Mais si j'étais aussi solitaire, c'était sûrement parce que je n'aimais pas ma vie. Cependant depuis mes dix-neuf ans, j'avais quelque chose à raconter, j'avais vécu des choses incroyables... Cela me donnait des histoires positives à raconter. Malgré cela, je ne voyais pas l'intérêt de faire connaissance avec des personnes avec qui on n'allait rien vivre, et qu'on allait jamais revoir.

Je restais près du feu, sur un petit fauteuil, buvant mon deuxième chocolat chaud. J'entendis que Tito leur disait que j'étais fatiguée et que je n'aimais pas le froid. Il ne savait pas à quel point il avait vu juste. A vrai dire, je me sentais presque claustrophobe. De la même façon que j'avais le vertige quand je nageais dans une mer trop profonde, je me sentais confiné au cœur d'un paysage qui s'étendait sur plusieurs centaines de kilomètres. Tout cet espace m'emprisonnait. Et je me rendis compte que l'Alaska que

j'avais rencontré n'était pas sauvage, il était juste vide. Et je détestais le vide. Mais quand Tito croisa mon regard ce soir là, je vis qu'il s'inquiétait pour moi. Il était comme une bouffée d'oxygène, le pilier qui m'apportait l'équilibre, je pouvais faire l'effort de l'accompagner dans cette soirée. C'est ainsi que je me relevai pour le rejoindre, et que je pris part à la discussion qui les accaparait. Je devais avouer que certains parmi nos convives étaient intéressants et surtout ne parlaient pas que d'eux, ni de ce qu'ils avaient fait, contrairement d'autres. Il y avait aussi des Français, mais la plus part étaient Américains, enfin, ceux qui font partie des états situés plus au Sud, car l'Alaska était un état américain, on l'oubliait presque.

Je ne m'éloignais pas trop de Tito, qui ne cessait de me jeter des regards, en particulier si je parlais trop longtemps avec un garçon. Je souriais de sa jalousie parfaitement injustifiée, et le trouvais encore plus mignon. Nous mangions tous ensemble sur de grandes tables en bois massif, un repas qui s'avérait consistant et délicieux, mais à peine fini, le sommeil nous avait assaillis. A tel point, que je me demandais si ils n'avaient pas mis des somnifères dans la sauce !

Cela faisait trois nuits que nous ne dormions pas dans le même lit. Était-ce une façon de me préparer au retour en France ? Je n'arrivais pas à croire que deux jours allaient passer et que nous allions être de retour à Paris. Il y avait des vols directs pour la France depuis Anchorage. Mais au moins je savais que j'allais pouvoir rester auprès de lui jusqu'à ce que je trouve un travail et un logement. J'avais tout de même honte de débarquer ainsi chez sa mère, et de m'imposer. Mais elle semblait approuver l'idée, alors pourquoi m'entêter ? Tito m'avait aussi appris cela : accepter l'aide venant des autres. Je pensais à sa maison, imaginant ma nouvelle vie, quand le sommeil m'emporta.

Chapitre 57

Je détestais définitivement la montagne. C'était un monde où on se levait tôt. J'ouvris les yeux dans l'agitation des sacs qui s'ouvrent et qui se ferment, de manteaux qui s'enfilent, de pas qui se veulent légers, mais nous tapent sur la tête quand même. Tito était aux anges, lui. Je soupirais en le voyant déjà habillé, et finissant son petit déjeuner, alors que je descendais les escaliers en baillant pour prendre mon chocolat chaud, unique source de bonheur dans cet enfer frigorifié.

Il s'était renseigné au sujet du meilleur itinéraire pour découvrir quelques glaciers sans trop se fatiguer, et m'annonça ses plans :

« Euh parce que pour toi une randonnée de huit heures aller-retour, c'est pas se fatiguer ? M'exaspérai-je avec la voix cassée du matin

- C'est vrai que c'est long, mais c'est parce qu'on prend exprès le chemin les plus plats. Tu comprends ? Au lieu de monter direct, comme ça, m'expliqua-t-il en utilisant ses mains. On monte comme ça, continua-t-il en dessinant des zigzags.

- Je sais pas trop... T'es sûr que tu veux faire ça ? (je n'étais pas du tout convaincue)

- Le paysage sera plus beau, je te le garantis ! En plus, on peut voir des aigles immenses, et qui sait, on pourra peut-être croiser des ours ! (il était enchanté)

- Tu es censée me motiver ou me faire fuir au juste là ? »

Il leva ses sourcils en souriant comme seule réponse.

Et voilà comment après avoir pris la précaution de prévenir le maître de maison de la route qu'on allait prendre, nous commençons notre marche vers les glaciers bleus de Wrangel. Je n'avais pas pris de montre, et me laissais totalement guidée par Tito, qui respirait avec bonheur l'air frais, alors qu'à moi, il me faisait plutôt couler du nez.

Au bout de deux heures, nous faisons une pause, au milieu d'une vaste étendue de terre sans aucun arbre. Je dévorais quelques barres de céréales à l'abricot, en boudant, quand le vol d'un oiseau me surprit. Avec la perspective, j'aurais pu jurer qu'il avait la taille d'un petit avion. Je criais à Tito de regarder, et nous admirions ensemble son vol majestueux. Ses ailes déployées, il parcourait le ciel d'un sommet à l'autre. J'oubliais toute ma mauvaise humeur, et voyais mon cœur s'envoler sur le dos de cet aigle merveilleux. J'avais choisi le saut de l'ange, j'avais choisi de quitter mon nid abandonné, et je ne m'étais pas aplati au sol comme de la merde. Ce jour là, je planais

grâce à l'aigle qui s'enfonçait vers les nuages.

Apercevoir un animal aussi rare en plein vol m'encouragea à poursuivre le chemin. Il n'y avait peut-être pas de végétation, mais il y avait quand même de la vie dans ses contrées, et une vie qui m'intriguait. Mais deux heures de plus passèrent sans que nous ne voyions quoi que se soit, à part des cailloux, des rochers, et :

« Encore de la caillasse ! Râlai-je. Où est ce paysage magnifique dont tu me parlais ?

- Encore un petit effort ! Une petite heure de marche et on devrait y arriver...

- Mais ça fait déjà quatre heures qu'on marche ! Il faudrait déjà qu'on rebrousse chemin, pour rentrer à temps...

- Mais non, on descendra beaucoup plus vite... ! Il suffira de trois heures pour redescendre

- Oh bah si il *suffira* de trois heures alors ! Tout va bien ! Bougonnai-je en me préparant pour continuer la randonnée

- Mais tu veux pas arrêter de te plaindre un peu ? S'agaça-t-il en enfilant son sac à dos. Je sais que c'est pas une plage paradisiaque, ni les Pyramides de Gizeh, mais quand même, c'est un endroit fascinant ! Mais tu ne sais pas t'en rendre compte... »

Il se remît en marche. Il avait l'air fâché, et je mettais sa réaction sur le dos de la fatigue. Et je devais l'admettre, je n'étais pas vraiment accommodante comme partenaire de randonnée. Mais je n'arrivais pas à aimer une nature sans arbre. Tout me semblait dévasté. Comme si nous traversions des champs de ruines devenues poussières avec le temps. Et le fait de monter constamment n'arrangeait rien à la situation. Je le suivais sans aucune conviction quand soudain une lumière bleue m'éblouit.

En plissant légèrement les yeux, je constatai avec émerveillement qu'elle provenait d'un flanc de la montagne, recouverte de glace bleutée. Et en dépassant un grand rocher arrondi, je me rendis compte que nous étions au cœur d'une sorte de prairie à l'herbe mousseuse entourée de glaciers bleus. C'était féérique... Un paysage digne des plus beaux contes ; cela pouvait être le royaume des géants, le lieu où les grands mages se réunissaient, ou encore le palais enchanté de la sorcière des glaces,.. Mais une atmosphère magique débordait de ce décor fabuleux. J'osais à peine y mettre le pied, alors que Tito m'invitait à le rejoindre tout fier de lui :

« Tu vois ? Hein ! Ça en valait la peine non ?

- Oui... C'est incroyable cet endroit...

- Haha ! Miss je boude tout le temps... Bon, on a bien... cinq minutes pour en profiter !
- Quoi ?! Que cinq minutes ! M'emportai-je en écoutant mon écho résonner tout autour. Mais c'est horrible ! On marche depuis plus de cinq heures, pour cinq minutes de contemplation ! Il pourrait pas mettre un ascenseur en bas, pour aller directement ici, et pouvoir passer la journée dans cet endroit !
- Ce serait trop facile, commença Tito en prenant place sur un petit rocher aplati. C'est justement là que réside tout l'intérêt. Ceux qui peuvent voir la beauté de cet endroit l'auront mérité. C'est comme la vie. Si tu veux que tes rêves se réalisent, il faut souffrir un peu, c'est normal... »

Il prenait une grande inspiration en regardant autour de lui. Il disait juste, pourtant je trouvais ça injuste. C'était comme ce jour là au Caire. Toutes ces années à rêver des pyramides, tout ce temps à économiser pour pouvoir faire ce voyage, et pour un court instant de bonheur. Si seulement cela pouvait être l'inverse ! Il avait dit « souffrir un peu » mais c'était cher payé selon moi... Un rayon de soleil se fit plus intense, et parsema des étoiles partout autour de nous. Le temps s'arrêta.

Une lumière irréaliste avait envahi l'espace, elle se reflétait d'un glacier à l'autre, étincelant de mille feux, tout en ondulant comme de l'eau sur le sol. Est-ce que j'étais encore sur Terre ? Mon cœur me fit une fois de plus comprendre qu'il était là. Je n'avais jamais senti aussi précisément la place que j'avais dans ce monde. Mes pieds s'enfonçaient dans le sol mousseux, mes jambes tenaient mon corps, comme le tronc d'un arbre tenait les branches, et mes mains s'ouvraient, laissant la fraîcheur de l'air me rappeler que je ne rêvais pas. Tito avait attrapé l'une d'elle, et quelque peu interloquée, je me retournais vers lui. Son visage était parsemé de lignes lumineuses qui ondulaient sur sa peau, et derrière lui, des étoiles glaciales scintillaient lui faisant un halo merveilleux. Non, je n'avais jamais su la place que j'avais dans ce monde, et à ce moment précis, je l'avais enfin reconnue. J'étais là pour vivre. Et pour cela, je devais avoir conscience de mes sens, et savoir les utiliser ; la vue pour observer ce que la Nature et l'Humanité créaient de plus beau et le toucher pour constater que ce n'était pas une supercherie. L'ouïe, pour écouter la mélodie du silence, ou le bruit des êtres vivants. L'odorat et le goût pour amplifier et embellir le quotidien. J'étais un être humain, et j'avais soudain l'intime conviction que nous avions été créés pour contempler, et nous rendre compte de la Beauté ou de l'Horreur de ce monde. Ma place était donc là, mais

elle était aussi partout, tant que je pouvais sentir de l'oxygène traverser mes poumons. J'étais vivante.

Une larme coula sur mes joues, et Tito vînt l'essuyer en posant ses mains dessus. Je m'étais toujours demandé quel était le *sens* de ma vie, et comme par hasard depuis le début, la réponse se trouvait dans la question. Tout dépendait de ce que je ressentais, tout était déjà en moi, et toutes les directions que je prenais menaient vers moi. Je m'étais enfin trouvée. Je savais qui j'étais. Tout prenait un sens. Et mes yeux étaient orientés vers une seule personne. Une seule personne que j'aimais voir, écouter, toucher... Tito me laissait le temps, ou alors les secondes passaient au ralenti. Il avait juste poser ses mains sur mes joues, et il me regardait émerveillée, comme si j'avais été sculptée parmi les étoiles. Son regard était ébloui et ébahi. Comme si il tenait dans ses mains le Graal de toute une vie. Son émotion était tangible, et ses yeux humides. Il inclina légèrement la tête, et s'approcha de moi. Je me laissais faire, et refermais les yeux, pour savourer le goût délicieux de ses lèvres que j'espérais depuis toujours...

Mais cette fois encore notre élan fût avorté. Un bruit terrifiant nous fit sursauter. Plusieurs craquements résonnaient autour de nous, propageant l'écho d'un son encore plus grave. Tito comprît plus vite que moi, et tout en serrant ma main de toutes ses forces, il se mît à courir vers l'endroit par lequel nous étions arrivés, en m'arrachant le bras. Il ne lâchait pas ma main, même si je n'arrivais pas à suivre son rythme, et quand je voulus juste un instant regarder derrière moi, il me secoua le bras si fort qu'il me fit mal. Il m'hurla dessus :

« Ne ralentît pas !! Cours ! Cours le plus vite possible, ou on est mort ! »

La peur me donna des ailes. Mais à peine étions-nous arriver au grand rocher à l'entrée, qu'un son terrible nous foudroya ensemble, faisant trembler la terre. Je regardais malgré moi en arrière. Je vis un des glaciers de la taille d'un immeuble, glisser sur le flanc de la montagne, et sur le point de s'effondrer sur l'emplacement où nous étions il y avait quelques secondes. Les lumières étaient toujours là, rendant cette scène à la fois sublime et horrible.

Tito m'arracha une fois de plus le bras, me tira à l'abri derrière le rocher. Nous reprenions notre souffle, pensant que nous étions à l'abri derrière notre menhir protecteur. Le sol trembla plus fort quand le glacier atteignît le sol, projetant des missiles de neige gelée jusqu'à nous. Tito m'avait plaqué contre lui pour me protéger,

mais nous ne restions pas longtemps dans cette position. Il m'obligea à me relever et se remit à courir, en regardant bien en l'air avant de choisir une direction. Mais j'étais incapable de dévaler les pentes que nous venions de grimper, même si selon Tito, il s'agissait du chemin le plus plat, elles restaient dangereuses si on les pratiquait en courant. Il avait vu ma réticence, alors il me précisa :

« Véra, il faut qu'on s'éloigne le plus vite possible de cet endroit, tu comprends ? Un glacier vient de s'effondrer, ça peut ne rien faire, comme ça peut provoquer des réactions en chaîne... Nous ne pouvons pas nous éloigner du sentier, au cas où les secours viendraient. Il ne faut pas paniquer, mais juste se dépêcher, d'accord ?

- Oui... je vais y arriver, promis... réussis-je à dire en claquant des dents

- Calme toi... Et surtout ne lâche jamais ma main, c'est compris ?

- Compris.... »

Un autre grondement nous fit sursauter, et nous nous empressions de dévaler le sentier, trébuchant quelques fois, mais heureusement, il n'y avait pas de précipices près de nous. Tout à coup, la terre trembla à nouveau, nous secouant, et nous faisant tomber. J'avais failli perdre la main de Tito, mais je m'étais cramponnée comme une folle. Il m'ordonna de courir encore, mais d'une voix si désespéré que je ne pus m'empêcher de paniquer. La peur déformait mon visage alors que je me précipitais sur les pentes rocheuses de notre sentier. J'avais déjà plusieurs petites blessures, mais je continuais ma course sans m'en soucier. J'entendais Tito respirer fort, et de mon côté je perdais de plus en plus mon souffle. Mais d'autres bruits se mirent à nous poursuivre. Tito s'arrêta pour comprendre de quoi il s'agissait :

« Putain de merde ! S'écria-t-il. C'est un éboulement ! On va se recevoir toute la caillasse sur nous ! Faut qu'on trouve un abri !! »

Mais il n'y avait rien à part des rochers et des cailloux. Pas d'arbre sur lequel grimper, pas de grotte où se cacher. Nous ne pouvions que courir et espérer courir plus vite qu'une avalanche de pierres qui roulaient droit sur nous.

Soudain la pente se fit plus brutale, et notre élan nous emportait sans que nous puissions n'avoir aucun contrôle. L'un de nous trébuchait, et ce fût une interminable chute qui commença. Je me souviens juste de sa main qui s'agrippait à la mienne, seule chose immobile dans ce mouvement perpétuel. Nous roulions l'un sur l'autre, nous heurtions le sol, nous formions en quelque sorte un tourbillon de douleurs qui prit fin par la pire de

toute.

Mon pied se coinça dans les racines d'un arbuste solitaire, me tordant la cheville, et une pierre vint frapper mon genou tordu, me le brisant par la même occasion. Une souffrance perçante m'accabla alors que je plantais presque mes ongles dans la peau de la main de Tito, que je ne voulais pas lâcher malgré tout.

Je pleurais de douleur, quand mes paupières s'ouvrirent enfin. Je commençais à m'habituer au mal que je ressentais quand je me rendis compte que mes bras souffraient aussi. Je ne voyais pas grand chose jusqu'à ce que la poussière de notre chute se dissipe. Le visage ensanglanté de Tito m'apparût.

Il avait les yeux à moitié ouverts.

Et je tenais fermement ses mains, poings serrées, alors que son corps pendait dans le vide :

« Tito !! m'écriai-je effrayée. Tito !! paniquai-je. J'ten supplie !! Tito !! »

Il ouvrit doucement les yeux. Il semblait épuisé, son regard était perdu dans le vague, mais je sentais qu'il s'agrippait à moi, comme à la vie :

« Grimpe !! Vite ! Allez ! »

Il tenta de plier les coudes dans la dernière traction du désespoir, mais son poids me pencha en avant provoquant une douleur aiguë au creux de ma jambe droite. J'explosai dans un cri plein de larmes, et Tito me regarda :

« Je ne peux pas... réussit-il à me dire. Si je grimpe sur toi... je vais te faire mal...

- Grimpe Tito ! J'aurais mal quelques secondes, mais tu seras sauvé ! Dis toi que je suis un arbre !! Grimpe allez !! Vite... »

Mes bras commençaient à trembler eux aussi, il fallait que Tito se dépêche. Il me regardait d'une façon étrange. J'étais là en train de crier, de grimacer sous la peur et la douleur, et lui, il n'avait jamais eu un visage aussi doux, et calme. Il semblait complètement en dehors de ce que nous étions en train de vivre. Je le secouais encore :

« Tito ! (ma voix se perdit dans des aiguës que je ne me connaissais pas). Grimpe ! Je t'en supplie ! Allez ! »

Je tentai de le soulever, mais je m'épuisais en vain. Je commençais à perdre patience et à pleurer de désespoir plus que de souffrance :

« Tito... le suppliai-je. Tito... Je ne peux pas... je ne peux pas te soulever... je ne peux pas tenir comme ça... Grimpe sur moi !! Grimpe ! insistai-je »

Il resta silencieux. Je plantai mes coudes dans le sol pour décharger son poids vers l'avant de mon corps plutôt, et je sentais qu'il cherchait un appui avec les pieds. Je serrais si fort ses mains, qu'elles étaient devenues blanches. Ma jambe me faisait tellement mal, qu'elle me semblait en feu. Mais je serrais les dents. Tito. Je devais sauver Tito.

Il planta son menton dans la paroi, et commença une autre traction, ses pieds glissant ne trouvant pas d'appui. Je taisais ma douleur, me mordant les lèvres, et pleurant malgré moi. Mes bras qui tentaient de le tirer, n'arrivaient qu'à trembler d'épuisement, mais nous étions si près du but... Mais Tito était encore plus épuisé que moi. Il devait vraiment être au plus mal pour ne pas réussir à se soulever, lui qui était si athlétique. Son visage en sang me terrifiait. Il abandonna, reprenant son souffle après cet effort de trop. Je ne vis que ses yeux, en larme :

« J'y arriverais pas... J'ai plus de force... m'avoua-t-il. »

Nos mains en sueur s'accrochaient toujours entre elles. Et je me souvenais de ce qu'il m'avait dit :

« Ne lâche jamais ma main... »

Je devais trouver un moyen de rester comme ça jusqu'à ce que les secours arrivent. J'avais répété toute ma vie que je n'avais pas de chance. J'avais répété tout le chemin que le paysage manquait d'arbres, et pourtant, un petit arbuste venait de me sauver d'une chute mortelle. J'avais de la chance, même si elle me le faisait payer en me cassant la jambe. Tito était suspendu au dessus d'un gouffre, et la force que nous avions encore, était le seul lien qui nous unissait et qui l'empêchait de tomber. Mais elle n'était pas inépuisable. Tito l'avait déjà perdu, il avait pris un sérieux coup à la tête, et je le sentais flancher. Je m'écriai :

« Je ne lâcherai pas ta main ! Tito, tu m'entends ! Je ne la lâcherai pas !! »

Je me sentais capable de le remonter, mais pour cela, il fallait que je lutte contre ma douleur, que je l'emprisonne dans une bulle qui exploserait à la fin. Je fronçais fermement les sourcils, prenant une grande respiration, tout en commençant à tirer Tito vers moi. Je tentais de reculer mes coudes l'un après l'autre. Grâce à ma jambe gauche, je tentais de plier légèrement mon dos, pour pouvoir me retourner, et entraîner le corps de Tito avec moi, qui était devenu presque un poids mort. La douleur me frappa si fort que j'hurlais de tout mon être. Il était beaucoup trop lourd...

Je ne pouvais pas réussir sans son aide :

« Tito !! Aide moi !! Je ne peux pas le faire toute seule !! Juste un petit effort, et tu es sauvé !

- Véra... Je t'aime... »

Son visage en sang. Son regard de brume. Ses bras mous tendus vers moi. Et le néant autour de nous. Je pleurais de cette vision cauchemardesque :

- Si tu m'aimes alors bouge toi ! L'implorai-je. Je sais que tu es épuisé, mais... mais... »

Je n'arrivais plus à parler... je pleurais trop. Ma tête s'effondra dans le sol. J'étais à deux doigts de tout lâcher, de tomber de fatigue, de souffrance, et de désespoir. Une brise légère m'encouragea à ouvrir les yeux, et dans un silence infini, mon regard s'enfonça dans celui de Tito. Jamais il n'avait eu une telle intensité. Il répéta d'une voix insistante et sans hésitation :

« Je t'aime... Depuis le premier jour...

- Chut... Non... le priai-je. Ne dis pas ça, comme si...

- Je te dis ça, car je vais lâcher ta main...

- Non ! Ne fais pas ça ! Je ne les lâcher'...

- Je sais... me coupa-t-il d'une voix aussi douce que possible. Je t'avais dis de ne pas me lâcher... Mais ce n'est pas ta faute, ni la mienne... Souviens toi... commença-t-il dans un long soupir. Nous sommes des victimes...

- Tito... Attends, ne lâche pas... paniquai-je. Ne me lâche pas... ! Tu entends ? Les secours vont arriver ! Ils savent qu'on est là ! Ils savent !! Tiens le coup... »

Il ferma un long moment les yeux, comme si il allait s'endormir, alors que des larmes envahissaient mon âme, et que mon cœur se transformait en pierre. Mon corps tremblait de plus en plus. Quand il ouvrit une dernière fois les yeux, ils étaient partagés entre le feu de l'amour et les larmes de la fin. Il prononça enfin dans un murmure à peine audible :

« Je regrette tellement de ne pas t'avoir embrassé... Si seulement je pouvais sentir tes lèvres avant de partir... Pardonne moi pour ça... et pardonne moi pour ça... »

Il écarta ses doigts d'un coup. Ses yeux se fermèrent. Il avait abandonné. Il était en train de m'abandonner... Je m'accrochais désespérément à ses mains qui glissaient lentement. Je tentais d'attraper les manches de son manteau quitte à m'arracher le mollet.

Soudain, je me sentis légère. Mes mains tenaient le vide.

Tito.

Le vide. Le vide.

Tito.

Les mains. Vides. Le cò ur. Vide. Le néant me dévorait.

Le néant. LE NEANT.

LE VIDE.

Le gouffre. Le creux de mon être. Creusée. Vidée.

LA VIE.

LA MORT.

Le souffle de la vie. Le silence de la mort.

Et le vide. Toujours le vide. Vide de quoi ? Vidée de la vie ? Ou remplie par la mort ?

J'étais creusée par la tombe de l'homme que j'aimais.

J'étais une tombe.

J'étais la mémoire d'un homme. Je m'appelais Véra, et celui que j'aimais s'appelait Tito.

En partant, il avait emporté mon âme.

Mon être était rempli de vide.

Les larmes. J'étais remplie de larmes

J'étais le verre à moitié vide et à moitié rempli de larmes

Respirer. En être accablée.

Mourir. Vouloir perdre la vie tant désirée.

Tito...

Tito. Tito. Tito. TiTo. TITO !!

TITO.

Chapitre 58

Chapitre 59

Choisir une vie sans Tito, c'était comme choisir de vivre en prison. C'était faire semblant de vivre en attendant le fin. C'était vivre punie, bannie. Continuer à vivre sans lui, c'était comme s'obstiner à vivre dans un endroit sans oxygène, et sans nourriture. Vivre sans Tito, c'était survivre jusqu'à la fin de mes jours.

Si cette fichue racine ne m'avait pas rattrapée, j'aurais été emportée dans sa chute. Je repensais à Juliette, choisissant de mourir avec celui qu'elle avait choisi d'aimer. Je la trouvais si courageuse. A mon tour de faire le choix de la mort.

J'utilisais mes mains pour ramper jusqu'au bord, mais quelque chose me bloquait. En me retournant, je remarquais que mon pied droit était toujours coincé. Il fallait que je me retourne, et que je le dégage de la racine. Je m'exécutais tout en hurlant, mais plus de rage que de douleur, et après m'être libérée, je continuais de ramper jusqu'au bord du précipice, ou sans réfléchir, je me penchais en avant, la tête la première.

Cette fois, je tombais. Je me souvenais de cette phrase qui me poursuivait depuis le début de mon voyage « j'avais choisi le saut de l'ange » et je croyais m'être envolée. Mais en fait, je m'écrasais réellement. Tout ce temps, où j'avais cru battre des ailes, je ne faisais que chuter, que tomber, toujours plus bas... Le vol n'avait été qu'une illusion. Je me heurtais une première fois contre la paroi, puis une deuxième fois, la troisième, tout allait s'éteindre.

Mon corps se mit alors à glisser sur une pente qui à ma grande surprise me fit atterrir en douceur sur le fond du gouffre. Il faisait si noir. Tellement noir que je me demandais si je n'étais pas morte. Mais je sentais encore la douleur extrême au genou, mes tempes qui sautaient, et cette respiration si agaçante qui continuait malgré tout de fonctionner.

Je criais de désespoir, expulsant les sanglots qui me restaient coincés au creux des côtes. Pourquoi fallait-il que je survive ?...

Mais soudain, une pensée comme un éclair, me traversa l'esprit. Si j'étais encore en vie, peut-être que Tito aussi. Prise d'une euphorie presque hystérique, je me retournais sur le ventre en gémissant, et me mis à tâtonner le sol frénétiquement. Je ne cessais de répéter son nom, comme une prière, quand tout à coup, ma main heurta une chose dure recouverte de jeans. C'était son genou !

Son genou ! Ses genoux ! Ses pieds, ses mollets, ses cuisses, son ventre... Son cœur ! Je

m'agrippai à lui pour coller mon oreille contre sa poitrine. Ce que j'entendis surtout, c'était les propres battements de mon cœur :

« Bobom-bobom-bobom-bobom... »

Mais je me concentrais d'avantage et j'entendis :

« Bo-bom..... Bo-bom..... Bo-bom..... »

Son pouls était faible mais Tito était en vie... Il vivait ! J'en pleurais de joie, le serrant contre moi, comme si je voulais me remplir de lui. Soudain mes doigts effleurèrent un liquide chaud près de sa tête. Il saignait.

Que pouvais-je faire ? Pauvre ignorante que j'étais et dans le fond du gouffre... ? Je ne voyais rien, mais je savais que je devais trouver sa plaie et empêcher son sang précieux de s'écouler. Me tordant dans tous les sens, j'enlevai mon manteau, mon pull, et retirai mon t-shirt plus souple, que je déchirais sans considération pour lui bander convenablement la tête. Je cherchais d'autres blessures par la suite. Il était sur le dos, et je savais qu'il ne fallait pas le bouger, mais je savais aussi que le sac qu'il écrasait contenait sûrement de quoi nous sauver. Tito pensait toujours à tout.

Je fis glisser le plus délicatement possible les hanches le long de ses bras, et tout en protégeant sa nuque, je retirai le sac de dessous son dos. Le zip de la fermeture éclair retentit, et en farfouillant dans le bazar de la grande poche je reconnus une lampe de poche. Tito pensait vraiment à tout, merci Tito... Comme d'habitude, il était la lumière. Et la lumière fût.

Il avait de multiples égratignures qui m'accablaient, dont les plus profondes se trouvaient sur le crâne. Ses membres semblaient en bon état ; si il n'avait pas eu tout ce sang sur le visage, on aurait pu croire qu'il dormait paisiblement. Il était simplement étendu sur le dos, les bras le long du corps. Je le recouvrais avec mon manteau, puis remettais mon pull.

Grâce à la lampe, je parcourais le trou dans lequel nous étions. Piégés. De toutes parts, des rochers enfuis qui nous laissaient tout juste des cavités pour respirer. Histoire d'agoniser plus longtemps... Même si les secours allaient sûrement partir à notre recherche, jamais ils n'allaient regarder sous terre, dans un gouffre sorti de nulle part. Alors une idée folle me submergea : je devais remonter.

J'étais notre seule espoir. Je commençais par chercher dans le sac, si il pouvait y avoir un objet qui me serait utile, puis je me rendis compte que le sac en lui même pouvait

soulager quelques peu mes souffrances si j'enveloppais mon genou dedans. Je le vidais sans considération sur le sol, et arrachais d'autres parties de mon T-shirt. Les larmes étaient revenues quand je serrai des bandes de coton autour de ma jambe. Tout en sanglotant, je parcourais le sol avec la lampe de poche, dans l'espoir de trouver des objets perdus par les anciens randonneurs... Mais je n'avais trouvé qu'une ancienne clé. Cela m'avait découragé. Épuisée, je m'allongeais près de Tito, posant ma tête sur son épaule, et mon bras sur son torse pour le réchauffer. Je voulais qu'il ouvre les yeux, qu'il me parle, qu'il me fasse rire, même dans cette lugubre situation. Je me blottissais contre son corps, lui parlant :

« Tito, je sais que... tu ne m'entends pas, je sais que tu n'es pas présent... Mais je vais nous sortir de là... Je vais faire quelque chose, je ne sais pas encore quoi... Mais tout ce que je te demande, tout ce que je désire le plus au monde, c'est que tu t'accroches... Accroche toi, je t'en supplie... Moi aussi je t'aime. Je t'aime Tito, de tout mon être et de tout mon cò ur... »

Je ne l'avais pas remarqué, mais ses mains avaient légèrement tressailli. En fait, je commençais à m'assoupir, mais à peine mes paupières s'étaient refermés sur mes yeux, que je sursautai. Il ne fallait pas que je me laisse aller ! Je repensais à la clé que j'avais trouvé. Elle n'arrêtait pas de tourner dans ma tête, mais je ne comprenais pas pourquoi.

Je devais continuer de chercher une solution et rapidement. Je rallumai la lampe de poche et scrutai plus attentivement le sol où je venais de déverser le contenu du sac de Tito. J'y trouvais un tendeur assez petit et une fourchette avec le manche en bois. Le reste était encore plus inutile. Mais je n'attendis pas une minute de plus, de peur de m'endormir pour toujours.

J'empoignai la clé dans une main, et la fourchette dans l'autre, commençant à les utiliser comme des crampons pour m'aider à grimper. J'eus le reflex de soulever mon genou droit, ce qui me fit hurler de douleur et retomber près de Tito. Après avoir attendu que la souffrance ne passe, je m'insultais de ne jamais avoir pris des notes en regardant Mc Giver... Je devenais furieuse tout à coup, contre tout, mais surtout contre moi-même.

« Pourquoi je suis une incapable ?! Pourquoi je ne suis pas plus intelligente ? Pourquoi je ne suis pas plus forte ?! »

J'en frappai le sol. J'avais touché le fond du gouffre, et je n'espérai qu'une chose : rebondir. Mais c'était impossible avec mon genou cassé...

Une colère si fulgurante m'envahît, que j'en grognais. Continuant de ramper avec détermination jusqu'à la pente, je l'affrontais comme sur un ring de boxe. Il y avait quatre mètres plus haut, un rocher sous lequel je me situais. Si je l'atteignais, je pouvais me poster dessus, et ainsi être visible des secours, sans chercher à remonter tout en haut. Avant de me lancer, j'attrapai le tendeur, l'enroulant à mon poignet et passant ma jambe cassé dedans. Ainsi quand je grimpais, je posais ma jambe valide, puis je m'agrippais avec les deux mains pour la soulever ailleurs, laissant pendre celle qui était inutilisable. L'ascension pût commencer. J'avais toujours détesté l'escalade, car je n'avais aucun équilibre, ni aucune force dans les bras. Je le regrettai amèrement. Si j'avais su, j'aurais fait de l'escalade tous les jours. La pente était douce au début, du coup, je n'avais pas trop à souffrir de mon propre poids. Mais à moins de deux mètres du rocher, j'avançais verticalement, sur une jambe. Jamais je n'avais autant contracté mon corps, jamais mes bras n'avaient été aussi raides, et tout reposait sur ma jambe gauche. Je laissai pendre l'autre en l'ignorant comme si on me l'avait coupée.

A quelques centimètres du rocher, mes bras commencèrent à trembler. Je criais. J'enfonçai une fois de plus la clé dans un petit creux. La nausée me vint tout à coup, tant l'effort était dur. Je criais d'avantage. Je n'avais plus de larmes à verser, le stock était épuisé. Au tour de la fourchette. Ensuite il fallait contracter très fort, et serrer les coudes contre les côtes, pour soulever son pied suspendu dans le vide, et le poser très très vite, pour respirer.

Je n'en pouvais plus. Une fois le rocher dépassé, je me laissais tomber sur lui, en me permettant de vomir à ma convenance. Ecoeurée et épuisée, je m'adossais enfin. Il y avait au dessus de moi, une vaste ouverture sur le ciel, qui commençait à s'assombrir. Je reconnus le rebord d'où nous venions, qui me semblait d'une hauteur trop importante pour que nous survivions à la chute. Je repensais à Tito, tout seul en bas, et mon chagrin revenait.

En allumant la lampe de poche, et l'orientant droit vers le ciel, je suppliais au secours d'arriver le plus vite possible, car mes yeux se refermaient tout seul, je n'allais pas tenir longtemps.

A chaque fois que je fermai les yeux, je me réveillai en sursaut, de peur d'avoir fait tomber ou éteint la lampe. Mais plus le temps passait, plus je ne voyais qu'elle, et son

magnifique faisceau de lumière. La nuit était tombée, et personne ne nous avait encore trouvé. Je ne ressentais ni peur ni peine pour une fois, car j'étais à bout de force, et totalement paralysée. J'allais refermer les yeux, quand une fumée verte attira mon attention. Elle ondulait en haut du précipice. J'allais crier à l'aide, quand la fumée se propagea dans toute l'étendue du ciel que je pouvais voir, en dansant tranquillement au dessus de ma tête. Cela ressemblait tellement à de la fumée, ou peut-être à un nuage... Ou une lumière, une lumière verte, qui prenait vie, et qui envahissait la nuit comme une mélodie qu'on aurait rendu vivante... Une aurore boréale... C'était absolument inattendu, inapproprié, inconvenant d'apparaître dans une telle situation. Et Tito ? Je l'appelais sans pouvoir bouger :

« Tito ! Tito ! Réveille toi ! Viite ! (je souriais perdue dans un délire euphorique) Il y a une aurore boréale Tito ! C'est magnifique ! C'est magique ! Tito réveille toi ! Réveille... toi... Tu... vas... tout rater... »

Les sanglots... Les larmes... Cela faisait plusieurs heures qu'il était en bas, inconscient, et que j'étais seule au monde. J'étais terrifiée à l'idée qu'il soit mort entre temps. Mon regard se perdit vers les mystérieux nuages verts tourbillonnant si près de moi, et si inatteignables. Ils m'emportaient. Le bonheur me dévora les yeux et l'esprit. Un sourire se dessina sur mon visage, puis un rire, un rire fou. Mais mon cœur explosa dans ma poitrine dans un cri strident, et désespéré :

« TITO !!! TITO !!!!!!!!!!!!! »

Puis un murmure avant de m'évanouir :

«Réveille toi... ou tu vas rater l'aurore boré...ale... »

Chapitre 60

« Tito »

Une grande fenêtre lumineuse m'éblouit. Tout était blanc, mais mon cœur battait toujours dans ma poitrine. Une infirmière réagit au prénom de mon ami avec un sourire compatissant, tout en acquiesçant.

Je me redressai d'un coup, l'obligeant à pousser un petit cri de surprise. Ma jambe était suspendue en l'air, et je me trouvais dans une chambre dont la puanteur hospitalière m'accablait déjà les narines. Je retirai tant bien que mal ma jambe de son piège, et me retrouvais assise sur le bord du lit, la tête tournant légèrement sur elle-même. L'infirmière paniqua et tenta de m'obliger à me recoucher, mais je n'avais qu'une seule idée en tête :

« Tito ! Où est Tito ? Je vous en supplie ! Où est-il... Dîtes moi qu'il est en vie... »

Elle ne comprît pas un traître mot de ce que je venais de dire, mais elle remarqua l'émotion dans mon regard, et l'intensité de mes sentiments. Elle pinça l'intérieur de ses joues, en soupirant, puis elle m'annonça :

« He is all right... But... »

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase que l'émotion me submergea. Je la serrai dans mes bras, en versant quelques larmes de joie, tout en me rappelant de mon anglais :

« Can I see him ? Please..... »

Une fois de plus, elle ne pût faire autre chose qu'accepter. Elle alla chercher une chaise roulante dans laquelle elle m'aida à m'installer. Nous dûmes prendre l'ascenseur, ce qui me donna une raison de plus de détester les hôpitaux qui avaient osé nous séparer. Je ne remarquais pas que nous nous étions arrêtés au service neurologique de l'hôpital. De toute façon, j'étais incapable de réfléchir ; Tito était en vie.

Elle s'arrêta enfin devant une porte, sur laquelle, elle donna quelques coups avant d'entrer, me laissant dans le couloir, impatiente. A l'intérieur, il y avait une autre infirmière, et elle semblait s'adresser toutes les deux à une personne sur un lit, dont je ne voyais que les pieds cachés par un drap. Elles arrivèrent vers moi ensemble, l'air un peu trop solennel à mon goût. Puis l'une d'entre elles me fit rouler jusqu'au lit, et elles disparurent.

Tito était là. Les yeux ouverts qui me fixaient. Il avait relevé ses coussins pour avoir une

position presque assise. Il portait un bandage épais recouvrant tout son crâne. Son visage était inexpressif, comme le mien.

Nous nous regardions longuement. Très longuement. Je me remémorais mes derniers souvenirs. Des larmes se mirent à dégouliner sur mes joues, et mon nez coulait. Je lui répétais en reniflant :

« Tu es vivant... Tito... Tu es vivant... Je suis si heureuse... ! »

Il semblait aussi très ému, mais sa réaction me glaça le sang :

« Je vous remercie de m'avoir sauvé la vie... Je vous serai reconnaissant pour toujours...

- *Vous* ? réussis-je à prononcer retenant des sanglots gros comme des couteaux dans la gorge »

Ce « vous » qui revenait. Je nous revoyais ce jour là, à la station service où je lui disais, bête comme j'étais « je *vous* répète que je ne veux pas faire *votre* connaissance ». A cette époque, nous étions des inconnus, mais Tito voulait déjà me tutoyer. Mais alors que nous avons vécu tant de choses ensemble, j'étais redevenue « vous » à ses yeux. Il continua, remuant le couteau dans la plaie béante qui venait de s'ouvrir :

« J'ai... comment dire... des petits soucis de mémoire... Vous me dîtes vaguement quelque chose...

- Non c'est pas vrai... »

Le monde s'écroulait à nouveau. C'était un cauchemar atroce. J'étais horrifiée. Sans retenue, je fondais en larme devant ce pseudo inconnu que j'aimais de toute mon âme, et qui m'avait tout simplement oubliée. Je n'arrêtais pas de répéter :

« C'est pas vrai... non... C'est pas possible... C'est pas vrai, c'est pas vrai...

- Bah non, c'est pas vrai, me dît une voix que je connaissais bien »

Ma tête se releva, et mes yeux visèrent les siens. Son émotion était tangible, mais ses yeux étaient rieurs, et sa bouche s'étirait dans un sourire si particulier dont lui seul avait le secret. Mais je n'étais pas d'humeur à accepter cette bonne nouvelle. Sans ménagement, je me propulsais en dehors de ma chaise roulante, et sautillai à cloche pied jusqu'à son lit, où je laissai exploser ma colère :

« Mais t'es pas bien de me faire croire une chose pareille ! Je te déteste Tito !! Je te déteste !! Tu es méchant !! (je voulais le gifler mais je me retenais) C'est horrible !

Après tout ce que j'ai traversé, comment peux-tu oser ? (j'allais quand même lui tapoter le torse mais il m'attrapa les poignets) Je te déteste !! protestai-je comme un aboiement à sa figure

- Pardon...commença-t-il sincèrement, les pupilles humides (mais il ne quittait pas son air heureux pour autant). Pardon... insista-t-il. Pardon ma courageuse et belle sauveuse... Pardon d'avoir lâché ta main... Pardon de m'être laissé tomber... Frappe moi... Frappe moi autant que tu voudras, et déteste moi autant que tu voudras... Parce que **je t'aime...** »

Pourquoi fallait-il qu'il soit toujours le même ? Toujours celui que j'avais envie de gifler et d'embrasser en même temps. Pourquoi fallait-il qu'il provoque exprès ma colère pour chercher une punition indispensable à son sentiment de culpabilité. Mais je ne voulais pas rentrer dans son jeu, enfin pas comme il l'attendait. Mais sa punition, il allait l'avoir. Je m'écartais un peu de lui, préférant fixer la table de chevet :

« Tu me demandes pardon... Tu me remercies de t'avoir sauvé... Pourtant, quand tu as lâché mes mains, je t'ai cru mort... Mort pour toujours. Et je n'ai rien fait pour te sauver, j'ai plutôt tout fait pour te suivre sur le chemin de l'éternité. J'aurais très bien pu mourir et toi survivre, qui sait ? Je me demande ce que tu aurais ressenti... ? Lui lançais-je furieuse. Alors ne te fous pas de moi comme ça !! m'énervais-je en plongeant mon visage dans mes mains. »

Tito me serra dans ses bras, et cette fois ce fût mon âme que je sentis frémir de bonheur au creux de moi. Il se blottissait contre mon cou, respirant ma peau, et j'en fis de même : «... Tu m'as tellement manqué... réussis-je à dire entre deux sanglots. Et... Et tu as manqué l'aurore boréale... »

Tito ria malgré lui. Mais il s'écarta pour me regarder plus profondément :

« Aucun mot... aucun, insista-t-il, ne peut exprimer ce que je ressens. Je m'en veux, terriblement, mais ça sert à rien, le mal est fait... Je n'ose même pas imaginé ce que tu as pu vivre pendant toutes ses heures à attendre, alors que moi j'étais inerte, je ne me souviens de rien... Je m'en veux, tu ne peux pas savoir à quel point ! Me dit-il entre ses dents. Mais tu m'as sauvé... Et on est en vie tous les deux, et je ne veux plus perdre une minute de plus... Je suis si heureux que je n'arrive pas à le dissimuler. J'ai la chance de te revoir, de te serrer dans mes bras... On a exaucé mon souhait le plus cher ! Alors même si tu me détestes, tu m'aimes quand même un peu, non ? »

Il avait réussi à me faire sourire. Mon Tito. Mon tendre ami et amour était palpitant de vie au creux de mes bras. Il me regardait avec des yeux pétillants, mais il attendait une réponse que je ne tardai pas à lui donner :

« Évidemment que je t'aime, espèce d'imbécile... ! Je t'aime... Je t'aime si fort que je pourrais m'envoler ! Lui lançai-je alors qu'il fermait les yeux heureux d'entendre ses mots doux

- í Alors décollage immédiat... me murmura-t-il avant de se rapprocher »

Ses lèvres effleurèrent enfin les miennes. Doucement, les caressant timidement au début. Puis il m'embrassa une première fois tendrement, si tendrement que je fondais sur sa bouche comme du beurre sur une tartine chaude. Des étoiles filantes traversaient mon esprit, et des larmes de bonheur vinrent saler le goût somptueux de ses lèvres sucrées. Nous ouvrons la porte d'un autre monde, un monde où l'amour existait vraiment, un monde où nous étions réunis sans aucune menace planant au dessus de nous. A son contact, je me sentis légère, comme si tout ce qui m'accablait s'était volatilisé. Notre baiser me libérait. Tito était le prince charmant, le seul qui d'un baiser magique pouvait transformer ma vie, et la rendre plus belle. Il me réveillait. Sa bouche était un fruit délicieux qui se mangeait à l'infini et duquel je n'étais jamais rassasiée, et Tito tenait mes joues pour m'empêcher ne serait-ce qu'une seconde d'avoir l'idée d'arrêter. Il nous arrivait tout de même de reprendre notre souffle, mais nous continuions de nous dévorer des yeux. Je l'avais enfin mon baiser langoureux que j'espérais tant, mais il était bien au dessus de ce que je pouvais imaginer.

Tito me fit une place dans son lit, mettant un de ses coussins à mes pieds pour surélever ma jambe cassée, puis il me proposa son torse pour oreiller. Je pouvais m'endormir en écoutant la douce mélodie de son cœur qui battait, pendant qu'il me caressait les cheveux sans se lasser.

Le bonheur tient à tellement peu quand on y pense, il suffit parfois d'une personne.

Épilogue ou chapitre 61

Aujourd'hui c'est Noël, et ma vie a bien changé, youpi ! Je ne suis plus seule au monde, ce serait plutôt tout le contraire. Je vous écris de la chaleureuse salle de lecture chez Tito, qui contient une grande porte fenêtre menant au jardin recouvert de neige. Enfin, ce n'est pas vraiment chez Tito, car c'est la maison de son adorable mère, qui nous a préparé un véritable festin pour l'occasion. Christophe et Melysse sont là eux aussi, et ils n'arrêtent pas de se chamailler. Du coup maintenant, c'est nous qui les taquinons sur leurs gamineries, même si Tito et moi n'avons pas changé d'un pouce de ce point de vue là. Oui, il arrive toujours à M. Parfait d'être insupportable par moment !

Il avait bien sûr honoré sa promesse en m'offrant un toit au dessus la tête après notre voyage. Nous avons passé la fin de l'été sur les bords de Marne, à pique-niquer, ou sur Paris, à chercher une fac pour la rentrée. Il n'arrêtait pas de se moquer de ma façon de marcher avec des béquilles. Mais en septembre, alors que je cherchais une chambre d'étudiante, Melysse avait débarqué d'Egypte, et elle cherchait, elle aussi un endroit où vivre. Elle avait enfin réussi à convaincre sa famille qu'elle pouvait étudier à l'étranger, et elle se lança dans les affaires étrangères. C'est tout naturellement que nous avons trouvé un petit appartement ensemble à Maisons-Alfort près des bords de Marne ! Autant vous dire qu'avec des garants comme ses parents, c'était dans la poche. Mais je vous rassure, je ne vis sur le dos de personne, et je travaille à mi-temps en tant que barista dans un café réputé à Paris. D'ailleurs Tito vient y prendre le petit déjeuner tous les week-end quand j'y suis. Ce n'est pas la peine de vous le préciser, c'est le petit ami idéal. Vous savez, celui qui vous surprend, qui n'en fait jamais trois tonnes, qui est toujours là quand j'en ai besoin. Il me fait rire, et il me rend heureuse, et tout ce que j'espère c'est prendre autant soin de lui, qu'il ne le fait. Les études ainsi que le travail créent quelque fois des tensions quand les emplois du temps sont difficiles à concorder, mais nous pensons déjà à notre futur voyage l'été prochain, et nous prenons notre mal en patience.

Les vacances de Noël sont arrivés. Nous avons tous des examens importants en janvier, sauf Christophe qui cumulent tous les petits boulots possibles, incapable de choisir une voie (ce qui est l'une des disputes récurrentes entre Melysse et lui), mais je le comprends. Nous sommes trop jeunes pour choisir la voie que nous voulons emprunter.

J'ai choisi l'Art et je m'intéresse au journalisme, aux musées, au Patrimoine, mais qui sait où ce choix va me mener. Tout ce que je sais, c'est que quelque soit le chemin que je prendrai, je voudrais que Tito soit quelque part à côté, à suivre sa propre voie, ses propres rêves, mais que nous puissions toujours nous voir, et nous tenir la main.

Ma vie a changé, mais si la métamorphose a pu opérer, c'est parce que j'ai transformé quelque chose en moi. J'ai réalisé un rêve. J'ai compris qui j'étais, et qui je n'étais pas. J'ai fait ce voyage en moi même, plus que sur Terre. Cela m'a permis d'ouvrir des portes que je croyais fermées, tout simplement parce que je dissimulais la clé à l'intérieur de moi. Et ce voyage m'a montré l'emplacement de cette cachette. Aujourd'hui, j'ai d'autres rêves, et je sais que je pourrai les réaliser, car j'en ai déjà réalisé un, et même si ce n'est pas facile, ce n'est pas impossible quand on se donne la peine. Il suffit d'y croire, et de le vouloir vraiment.

Aujourd'hui je sais que la vie vaut la peine d'être vécue. Il fait si chaud dans la maison, comme dans mon cœur. Tito a préparé du chocolat avec de la chantilly, car il sait que j'adore ça, et l'odeur des cookies que sa mère sort du four me pousse à écrire la dernière ligne de ce journal, témoin intemporel de la plus grande aventure de ma vie, celle qui m'a donné des ailes. Des ailes qui n'ont pas fini de fonctionner, je vous le garantie. Allez c'est l'heure des jeux de société ! ;o)

Cette phrase est adressée à ceux qui lisent toujours la dernière page d'un livre quand ils en croisent un : lisez donc, c'est pour vous.

Tout finit bien, je vous rassure, car j'adore les héros de cette belle drôle et romantique aventure autour du monde. Ils s'appellent Tito et Véra. Lui, il est génial ! Non, ce n'est ni un vampire, ni un loup-garou, ni un zombie ou un fantôme... C'est l'histoire d'une jeune fille qui cherche un sens à sa vie, et qui va le découvrir lors d'un voyage autour du monde avec un jeune homme exceptionnel. Mais c'est pas parce personne ne meurt que l'histoire n'en vaut pas la peine ! Maintenant que vous savez que personnes ne meurent dans l'histoire, vous pouvez souffler. Vous êtes en train de lire l'épilogue, du coup vous allez vous rendre compte que je suis une gentille auteure qui aime torturer ses personnages mais pas les tuer.

Cette phrase est adressée à ceux qui lisent la dernière phrase des livres avant d'en commencer un (je vous rassure, je fais la même) : lisez les phrases à l'envers en partant du bas.

BONUS

Scènes coupées

Chapitre 44 : Repas Tex Mex à Santa Monica

Finalement, c'était exactement comme je l'avais imaginé, mais en mieux, car il fallait l'admettre, pour visiter la Californie, il valait mieux être en voiture. Je laissais mon avant bras prendre l'air, et ma main glisser sur les vagues lointaines. Je laissais la musique m'envahir, comme ce vent chaud qui soulevait mes cheveux, en me délectant de cette agréable sensation de liberté.

Tito avait choisi de s'arrêter à la plage de Santa Monica, près de l'aquarium, où nous déjeunions dans un véritable Tex Mex. Je n'étais pas vraiment habituée à ce genre de menus, et Tito non plus, mais comme nous avions faim nous avons choisi les menus les plus grands, et la serveuse nous apporta des quantités tellement énormes sur la table que ça aurait pu nourrir cinq personnes convenablement. Tito et moi restions bouche bée devant ce festin. De même pour la boisson, avec des gobelets qui pouvaient contenir le volume d'une bouteille entière de soda ! Il n'y avait pas d'erreurs possibles, nous étions bel et bien aux Etats Unis, là où tout le monde voit grand... Mais j'avais du mal avec le gâchis, et quand la fin du repas arriva, j'essayais de sauver de la nourriture en les enroulant dans des serviettes en papier pour les manger plus tard, alors que Tito soupirait :

« Tu vas jamais manger ça, ce sera plus bon ce soir !

- Ce sera très bon tu verras, et ça m'économisera un repas en plus... lui précisai-je en restant concentrée sur mon oeuvre

- Et c'est reparti... soupira-t-il en s'appuyant sur le dossier de sa chaise »

Alors que j'allais lui répondre, la serveuse m'interrompît avec un large sourire, et me demanda :

« Excuse me, but do you want a doggybag ? »

J'avais peur de ne pas avoir bien compris, et je lui demandais de répéter, mais elle insista en articulant :

« A dog-gy-bag ? »

Pourquoi me proposer un sac pour chien, j'avais du mal à comprendre, mais je lui répondais quand même gentiment :

« Thank you, but I don't need a bag... And we don't have a dog... »

Soudain, Tito et elle se mirent à rire, et il précisa à la serveuse :

« Sorry... But yes for the doggybag, please...

- Ok, acquiesça-t-elle avant de débarrasser la table toujours le sourire aux lèvres

- Tu m'expliques ? Qu'est-ce que j'ai dit encore... ? (j'étais désespérée)

- Rien du tout ! C'était marrant ! Un doggybag, c'est très courant aux Etats-Unis, et c'est justement ce que tu voulais faire : emporter les restes à la maison.

- Mais qu'est-ce que le chien vient faire dans l'histoire ?

- Haha ! C'est un peu hypocrite c'est vrai, mais en gros, comme c'est un peu la honte de rapporter les restes pour soi, on dit que c'est pour le chien... Tout simplement. »

Je me sentais ridicule, mais je trouvais ça drôle aussi, maintenant que j'avais compris. J'étais habituée de toute façon à ce genre de situations, et je ne voulais pas me vexer pour si peu. La serveuse revînt avec un sac en plastique rempli des restes emballés dans du papier d'alu, que j'acceptai en m'excusant. Je décidai aussi d'inviter Tito, pour le remercier d'avoir pris une si chouette initiative en se procurant un pick-up, mais il rabâcha tout de suite qu'il devrait me rembourser la moitié une fois qu'il l'aurait revendu, alors que c'était faux ! Nous quittions le restaurant en nous disputant sur le fait que j'étais radine et lui, un prince de générosité... Mais il ne comprenait pas que je n'avais pas un budget illimité, et que vu l'état de mes finances, la fin du voyage approchait. Après la Californie, je voulais absolument aller en Alaska, même pour ne voir qu'un petit bout, et après cette dernière destination c'en était fini de cette fabuleuse aventure. Je devrais retourner en France, alors que je n'avais nulle part où aller, et aucun autre projet, mais au moins j'aurais eu l'occasion de réaliser mon rêve de voyage. Tito ne pouvait pas comprendre ma situation, car, lui il avait une famille sur laquelle il pouvait compter, et j'étais sûre qu'il avait demandé un virement sur son compte pour pouvoir s'acheter le pick-up. De retour en France, il allait rentrer chez lui, dans sa maison, retrouver sa mère, et peut-être Christophe... Et moi ? Me reverrait-il ?

Il continuait de me reprocher que je pensais trop à l'argent, et moi je l'écoutais à peine.